
L'ORAGE SUR LA MAISON

PREMIÈRE PARTIE

I

L E 3 octobre de l'année 1923, M. Patrice des Pradiers sommeillait dans le train qui le ramenait à Gêrac, petite ville du Centre. Quand il levait les yeux, il voyait à travers la vitre une tranquille campagne d'automne où fumait la brume du soir : un pays qu'il connaissait depuis toujours, ses prairies vallonnées, ses étangs aux lueurs furtives, ses buissons, ses arbres de clôture et ses profonds taillis de châtaigniers. De temps à autre, le convoi soufflait devant une gare à marronniers ; on agitait une lanterne, il repartait en grinçant. Au dehors, le jour laissait encore une trace jaune à l'horizon ; une immense vapeur de ténèbres montait vers un dernier tressaillement de lumière.

Lorsque le train s'arrêta trois minutes à Jareilles, M. des Pradiers se leva ; il s'étira avec une sorte de plaisir, et comme il était de haute taille, ses mains touchèrent le plafond du compartiment. Il abaissa la vitre d'une portière et se pencha ; il respira profondément le vent de sa terre natale, qui ébouriffa sa barbe blanche, et il eut une sourde joie. Il apercevait au loin des frémissements de lampes et de feux qui brûlaient dans des villages qu'il aurait pu nommer malgré l'épaisseur de la nuit.

Il referma le vitrage et posa un nécessaire de toilette sur ses genoux ; il regarda au miroir sa figure au teint chaud,

solide et fine, où les rides creusaient à peine une peau durcie par le plein air. Au-dessus d'un nez petit et pointu, les yeux larges, un peu bridés au bord des tempes bien renflées, gardaient une clarté bleue ; le front s'arrondissait en belle voûte. Il ôta sa casquette de voyage et démêla ses cheveux drus et soyeux, tout blancs, sauf quelques mèches blondes. Il prit dans sa valise un chapeau de feutre et le plaça sur sa tête ; il enfonça à demi dans la pochette de son veston un mouchoir frais. Cela fait, il lui parut qu'il ne montrerait pas à Gêrac une mine trop défaite. Il sourit à cette pensée, et nota sur un carnet les dépenses d'un séjour à Arcachon, auprès de son fils Bernard. A la station des Ages, un homme jeune, grand et maigre, en vêtements de chasse, suivi d'un chien épagneul, entra dans le compartiment. Il reconnut Jacques Nantiat, qu'il regardait comme le meilleur ami de son fils ; il jeta des cris de plaisir : il lui semblait que la Providence envoyait ce garçon pour effacer toute fatigue par une joie d'amitié. Il lui serra les mains et s'écria :

— Je ne m'attendais pas à vous voir... C'est une chance...

— Un honneur pour moi, reprit Nantiat, d'une voix douce. Depuis huit jours, je prends le train, ici, à la même heure. Je vais aux pigeons-ramiers. Il y en a des bandes dans le bois des Ages. Il y en a tellement que ça dégoûterait de les tirer. Bientôt on pourra chasser la bécasse, monsieur. Nous arrangerons une partie... Je ne vous demande pas des nouvelles de Bernard : il ne va pas plus mal, et même mieux. Je le sais par M^{me} des Pradiers. Elle m'a lu une longue lettre que vous avez envoyée de là-bas... Moi, j'espère qu'il se remettra tout à fait. Ici, le climat est un peu dur. Il reviendra avec la chaude saison, l'an prochain...

— Oui, c'est ma ferme conviction. Il sera bien heureux de vous revoir, mon cher ami. Mais il faut que je vous gronde : il a reçu quelques bons envois de perdreaux... Il ne pouvait guère en manger ; les infirmiers en ont tâté avec plaisir. Lui, il se contentait souvent de caresser le fin gibier ; il le flairait même, ça sentait pour lui le pays lointain. C'est gentil, ce que vous avez fait là. C'est même d'un noble cœur.

Nantiat écoutait M. des Pradiers en hochant un peu sa figure longue et sèche, aux traits réguliers, toute rasée ; ses lourdes paupières brunes s'abaissaient sur des yeux noirs

qui jetaient parfois un feu sombre. Il dit avec une certaine hésitation, comme s'il souffrait d'une douleur soudaine, difficile à maîtriser :

— Je donnerais ma vie pour lui rendre la santé. Nous étions ensemble au lycée, ensemble à la Marne et à Verdun. Je comprends la beauté de la transfusion du sang, mais entre parfaits amis seulement, et si j'osais le dire, entre frères...

— Osez donc le dire, vous le pouvez et je vous en donne le droit. Vous avez toujours été pour lui, comment dirai-je ? Il y a un mot... Oui... d'une délicatesse féminine... Je sais qu'il est admirablement soigné... Moi, il faut que je tienne bon. J'ai une charge sur les reins, mon ami. Bernard s'occupait des domaines, huit cents hectares, douze domaines. Vous le savez, le régisseur n'en peut plus... Je croyais à soixante-dix ans que je pouvais me reposer. Je rêvais de relire lentement, comme on l'enseignait au collège, un certain nombre de livres que l'on doit explorer avant de mourir. Eh bien non ! la maladie de Bernard m'a remis debout comme un coup de pied ; oui, un coup de pied...

Il respira avec force et dit que parfois malheur était bon, car il sentait dans son vieux corps un étrange regain de jeunesse. Il regarda Nantiat avec une tendresse cachée, et lui demanda de venir assidûment à Vareilles.

— La dernière fois que vous avez vu mes petits-enfants, comment allaient-ils ?

— Ils allaient bien, dit Nantiat. Cal a souffert d'un rhume, mais il est guéri.

— C'est un gaillard qui n'a pas grand soin de sa personne, comme Bernard. J'ai dû prendre un précepteur, afin de le surveiller davantage. Il y a des grincheux, à Gêrac, qui croient que je veux me distinguer. Ils se trompent, je ne veux pas me distinguer de cette façon.

Nantiat déclara qu'il ne fallait pas écouter les mauvais propos, le plus souvent inspirés par une jalousie assez basse.

— J'en ai souffert, moi aussi, reprit-il d'un ton paisible. J'ai le tort de ne pas être marié.

— Vous avez à peine trente-six ans. Peut-être ne voulez-vous pas la corde au cou, mais je puis vous dire que c'est pour moi une corde très douce. Elle ne vous étrangle pas.

Nantiat eut un léger sursaut et repoussa le chien épagneul

qui se blottissait contre ses genoux. M. des Pradiers garda quelque temps le silence, puis il se remit à parler avec une sorte de joie.

— Je ne vous ai pas demandé des nouvelles de madame votre mère, s'écria-t-il.

Nantiat répondit qu'elle était toujours aussi impotente et nouée de rhumatismes.

— Elle ne veut suivre aucun régime, poursuivit-il. Elle aime le petit verre de cognac et raffole de gibier. Si je reste encore au pays, c'est à cause d'elle, et aussi pour régir le domaine.

— Vous êtes bon pour votre mère et vous vous attachez aux biens que vous ont légués vos parents. Vous avez un grand mérite.

— Je voudrais me dire cela, monsieur, dit Nantiat, avec un faible sourire.

Le train arrivait à Gêrac; M. des Pradiers descendit sur le quai, embrassa sa femme et sa fille Renée qui venaient d'accourir à sa rencontre. M. Palet, le précepteur, se tenait à l'écart, un peu raidi, enserré dans un manteau où il semblait roulé comme un parapluie; une casquette rabattue cachait à demi sa figure blafarde. Lorsque M^{me} des Pradiers, corpulente, et grossie encore par une pelisse, eut fini de poser cent questions, il s'approcha, serra les mains du vieillard et dit, d'une voix aigrelette :

— Les enfants se portent bien, d'esprit et de corps. Calia souffert d'un rhume de cerveau, qui a manqué lui descendre à la poitrine, mais...

Il n'acheva pas sa phrase, Nantiat présentait ses hommages et prenait congé. M. des Pradiers fut salué par quelques notables : M. Muque, le négociant; M. Lannion, le receveur des postes, et beaucoup de gens qui venaient là, chaque soir, prendre leur journal de Paris, admirer discrètement une jolie femme qui savait porter la toilette. Chacun prit place dans une automobile spacieuse qui gagna bientôt la campagne.

M. des Pradiers était heureux près de sa femme qui tournait vers lui une figure grasse et rose, aux yeux gris : il ne cessait de voir en elle la splendide jeune fille blonde qui lui avait souri pour la première fois, sous l'auvent d'un immense

chapeau de paille, un jour d'été, en 1881. Après une absence, même brève, il avait une émotion de nouvel amour. Renée des Pradiers était assise devant eux, à côté de M. Palet ; elle tenait croisées l'une sur l'autre ses mains gantées de chevreau ; on aurait pu dire qu'elle était laide, sans une lumière de rêverie qui l'illuminait parfois : il y avait dans sa grande bouche mince de fille qui avait passé la quarantaine une sorte de douceur secrète. Tout à coup, M^{me} des Pradiers s'écria :

— Je vous ai posé cent questions trop vite. Eh bien ! papa, je vous pose une seule question : Bernard est-il enfin bien portant ? Vous avez une façon d'écrire des lettres où le chat perdrait ses oreilles.

— Oui et non, Nénette. Ce qui est absolument sûr, c'est qu'il va mieux.

— Il ira de mieux en mieux, dit Renée, très doucement.

M. des Pradiers demanda pourquoi sa belle-fille n'était pas venue à la gare. Renée déclara qu'elle lui avait conseillé de ne pas quitter la maison, à cette heure tardive, car elle avait un commencement de grippe. Il parut satisfait de cette explication et se rencogna dans la voiture. On approchait de Vardeilles.

Une vaste maison à tourelles apparut dans les demi-ténèbres, au bout d'une allée d'ormesaux centenaires. La voiture s'engagea sous le couvert des rameaux ; la porte s'ouvrit, toute grande, et dans le rectangle de lumière, que découpait la nuit d'automne, une frêle jeune femme, en robe de soie bleuâtre, agita ses mains qui paraissaient irréelles comme des fleurs d'hiver ; elle était exaltée par la profondeur sombre et dorée du grand logis ; puis on distingua la blancheur de son visage aux yeux languissants et noirs. Derrière elle, se cachaient Riri et Cali ; ils s'élancèrent vers M. des Pradiers qui se laissa embrasser goulûment, en faisant mine de les éloigner :

— Vous m'arracherez la barbe, soupirait-il. Je n'en peux plus...

Riri, petite fille brune de onze ans, lui venait à mi-corps et Cali, un enfant blond, tout frisé, tendait les bras pour se suspendre à son cou. M. des Pradiers se penchait et riait, il se relevait, riait encore.

Juliette des Pradiers imposa silence à Riri, tandis que sa belle-mère et Renée allaient dans la salle à manger. Elle pria

M. Palet de s'éloigner avec les enfants. M. des Pradiers regarda Juliette avec une tendresse bourrue et murmura :

— Ne sentez-vous pas le besoin de parler de lui, seule à seul avec moi, Juliette ? Je retarderai le plaisir de mettre une robe de chambre. Certainement, oui, je retarderai cette satisfaction.

Elle repartit d'une voix hésitante et douce :

— Je le voudrais bien...

Alors, il s'avança dans le vestibule où brûlait une lampe voilée. Il dit brusquement :

— Eh bien ! suivez-moi. Prenez la peine de venir dans mon bureau.

Il ouvrit la porte d'une salle du rez-de-chaussée, où il faisait d'habitude ses comptes ; il alluma une lampe posée sur une grande table d'ébène ; le vitrage d'une immense bibliothèque laissait voir des livres solidement reliés, qui avaient traversé plusieurs âges. Des armes en éventail reluisaient sur les tentures ; un secrétaire en marqueterie se dressait à côté de la cheminée en brèche d'Alep, où se reflétaient, dans une glace ternie, deux petits flambeaux d'argent à trois branches, une minuscule pendule en bronze doré. Au-dessus d'un grand sofa brillaient des miniatures d'un autre siècle, des visages de femmes et d'enfants. Tandis que M. des Pradiers s'asseyait, Juliette restait debout et portait ses mains à sa poitrine trop pesante pour sa taille frêle. Elle regarda avec une force brusque M. des Pradiers.

— Parlez-moi de lui, soupira-t-elle.

— Je me taisais, reprit-il. Je voulais vous laisser me le demander vous-même.

Elle se recula, et s'assit sur une chaise basse, les jambes et les genoux serrés, les épaules penchées par le poids de sa tête fine, où les cheveux noirs et plats étaient séparés en bandeaux. Son visage était d'une pâleur égale et ses yeux se dilataient dans la pénombre. M. des Pradiers ne voyait dans son corps gracieux, tout replié, qu'une faiblesse, dont il était secrètement irrité. Il dit à mi-voix :

— Je ne peux vous annoncer qu'il va beaucoup mieux ; il m'a paru plus affaibli : il mange moins. M. Dural qui le soigne m'a promis qu'il reprendrait bientôt ses forces. C'est un homme de mérite et un savant. En ce moment, on lui fait suivre un

nouveau traitement qui va le tirer d'affaire. Avant de partir, je me suis un peu fâché. J'ai dit avec fermeté au docteur : « Monsieur, il y a deux ans que mon fils est chez vous et il est toujours aussi faible. » Il m'a répondu quelque chose dans ce genre : « Il n'est pas mort, ne vous plaignez pas : la vie, c'est l'espoir. » Mais cela ne peut durer. Je cache mon inquiétude à ma femme, je porte tout cela sur moi, c'est lourd, Juliette, c'est même très lourd. Et vous, ne souffrez-vous pas le martyre ? Répondez-moi nettement, je vous en supplie.

— Je souffre, mais bien autrement que vous...

— Expliquez-vous, s'il vous plaît. Je ne comprends pas.

— Je comprends que ce qui doit arriver arrive... Voudriez-vous que je pleure nuit et jour ? ce serait bien inutile. Je suis sans forces.

— Il ne faut pas vous laisser abattre. Vous n'en avez pas le droit. Il faut être une femme forte...

— On ne peut changer sa nature, souffla-t-elle, en appuyant son visage dans ses mains.

A ces mots, il se leva, et dit qu'elle parlait comme une enfant ; le malheur donnait la mesure humaine.

— Manqueriez-vous de cœur, Juliette ? Je ne le crois pas.

— J'en ai trop, murmura-t-elle, les yeux pleins de larmes.

Il se mit à marcher de long en large, et dit :

— Il y a huit mois, vous avez passé un long séjour près de lui. Il m'a dit qu'il se sentait revivre. Le médecin avait donné la permission...

— Donnée la permission, c'est une façon de parler...

— N'ergotez pas, je vous en prie... Eh bien ! Bernard avait l'espérance de vous revoir ; il a été contrarié, il était nerveux. Quand il pouvait se lever et se promener un peu dans le parc avec moi, je sentais bien qu'il ne lui suffisait pas de s'appuyer sur ma vieille épaule. Il me parlait toujours de vous ; il avait des petits mots d'adoration, des mots d'enfant. Il rappelait tel jour où vous aviez telle robe, en telle circonstance, avec une infinité de détails. Il redisait une parole que vous aviez dite, il la commentait ; et, un soir, il m'a assuré que vous ne lui aviez jamais fait aucune peine. Il se demandait parfois s'il vous avait donné assez de bonheur. Le pauvre n'en finissait plus. Avant de partir, il m'a dit ces mots que je vous rapporte fidèlement : « Quand je suis revenu de la guerre, j'ai senti que

l'amour seul pouvait me sauver et Juliette m'a donné cet amour. » Je ne sais pas si je vous redis exactement ses paroles, mais je n'en trahis pas le sens.

Il tira d'une poche de son habit un œillet rouge, qu'il avait enveloppé de papier. Elle prit la fleur, hésitant à l'approcher de sa bouche.

— Il a posé ses lèvres dessus, dit-il. C'est son baiser que je vous porte, il faut le lui rendre.

Alors, elle ferma les yeux, et baisa la fleur qu'elle attachait à sa robe. Elle voulut parler, mais tout à coup elle éclata en sanglots. Elle dit enfin :

— Ce n'était pas à vous de faire un si fatigant voyage, mais je ne pouvais pas... Rien ne me fait mal, mais je me sens toujours très faible.

— Si vous avez bonne volonté, vous serez en paix avec vous-même, dit-il, en retenant ses larmes. Vous devez aimer Bernard, et bien plus encore, lorsqu'il souffre. Il est aimable; ses compagnons de collège et de guerre lui sont attachés tendrement. M. Nantiat, que j'ai rencontré, revenant d'une chasse aux ramiers, m'a dit qu'il donnerait de son sang pour le sauver. Cela est beau... M. Palet, qui était à Bapaume avec lui, agirait de même. J'ai confiance, il nous sera rendu cette année; aidez-le à guérir, Juliette... Écrivez-lui souvent. Il m'a dit que vos lettres étaient plus courtes.

Il changea de figure et s'écria :

— J'ai porté des babioles pour les enfants, mais j'ai un petit présent pour vous : c'est un porte-plume en or guilloché... Quand vous lui écrierez, vous pourrez vous en servir.

Elle fut si étonnée qu'elle ne put s'empêcher de sourire; elle reçut l'objet et brusquement sa figure s'empourpra :

— Vous pensiez qu'il était besoin de me faire violence, c'est mal me juger.

Il se mit à rire, et dit :

— Il faudrait vous distraire un peu; la mélancolie n'amène jamais rien de bon... J'irai chasser la bécasse avec M. Nantiat, dans une quinzaine de jours et vous pourrez nous accompagner. Le plein air vous rendra plus solide. On dit que les jeunes et les vieux ne s'accordent pas bien ensemble, mais je suis toujours en confiance auprès de M. Nantiat. Il est simple et même charmant. Qu'en pensez-vous ?

— Je trouve qu'il vient trop souvent à Vardeilles. Les gens de Gêrac ne se priveraient pas de jaser.

Il haussa l'épaule et dit :

— Il faut mépriser les mauvaises langues. M. Nantiat sait me tenir compagnie et joue très bien aux échecs.

Il prit une grande boîte que l'on avait portée dans le bureau, et s'écria qu'il allait récompenser les enfants pour leur sagesse. Comme il descendait l'escalier, accompagné de Juliette, il entendit Cali et Riri qui se chamaillaient dans le vestibule. Ils accoururent vers lui, et gardèrent soudain le silence ; Riri regardait le vieil homme avec une intensité extraordinaire, elle enfonçait ses mains dans les poches d'un petit tablier ; Cali se tenait derrière elle tout frémissant, et tout à coup, n'y tenant plus, il s'écria :

— Bon papa, on attend... On est bien sage...

— On ne demande rien, dit Riri, on attend que vous descendez.

— Que vous des-cen-diez...diez, reprit M. des Pradiers.

— Diez ! hurla Riri.

M. des Pradiers se tourna vers Juliette et demanda en souriant dans sa barbe :

— Ont-ils montré de l'application dans leurs devoirs ? Je voudrais questionner M. Palet à ce sujet. Ont-ils manqué de respect à M. Palet, comme ce soir où ils avaient placé des pommes cuites sur sa chaise ? M. Palet, distrait comme les hommes d'étude, s'est assis dessus, n'est-ce pas, Juliette?... Son fond de pantalon a été navré.

— Oui, certainement... C'est abominable, dit-elle gravement.

Juliette éloigna les enfants qui entrèrent dans la salle à manger, à la suite de leur grand-père. M^{me} des Pradiers, Renée et M. Palet s'impatientsaient. M. des Pradiers posa sur le buffet la boîte que les enfants regardaient comme un terrier un morceau de sucre ; puis il vint s'asseoir en face de sa femme qui servit le potage à la ronde.

Des lampes électriques, allumées aux quatre coins du plafond et cachées dans des coupes d'albâtre, éclairaient les personnages bibliques des tapisseries. En face de la cheminée monumentale, un dressoir assemblait des assiettes et des plats en vieux Rouen, des aiguères et des pots d'étain, des cafetières d'argent. Quand M. des Pradiers ne parlait pas, on gardait

aussi le silence, par une sorte de respect. En ce moment, il se recueillait et se retrouvait, après le fatigant voyage; il sentait la chaleur de sa maison.

M^{me} des Pradiers demanda soudain :

— Mais enfin, papa, vous ne m'avez pas donné des nouvelles bien claires de Bernard...

— Dans quelques mois, il sera près de nous et mangera du pain à cette table.

M. des Pradiers voyait les regards suppliants de Riri; il grillait plus que les enfants d'ouvrir enfin la boîte qui était posée sur le buffet.

Cali fit entendre un cruel gémissement :

— Bon papa, je ne peux plus attendre... Ça me rendrait malade, vous savez...

Juliette se pencha vers son beau-père et murmura :

— N'attendez pas plus longtemps.

Il prit une pipe et la bourra de tabac; il l'alluma avec lenteur, puis il se leva, ouvrit la boîte, et dit à Riri :

— Viens ici... tu es une future femme, je t'ai acheté un bijou... C'est un petit bracelet en pierres de couleur.

Elle le prit, les yeux luisants de bonheur et l'agrafa à son poignet; elle fit des pirouettes, puis elle vint s'asseoir, toute rêveuse, sur une chaise. M. des Pradiers se pencha vers Cali et posa dans ses mains tendues une auto de course mécanique, rouge comme une tomate.

— Elle a son chauffeur, dit-il. Il est toujours bien habillé, prêt à partir, et il ne fait jamais d'observations. Regarde... il y a l'éclairage électrique, deux lampes, pas plus grosses que deux pois chiches. C'est joli, tu sais... C'est amusant aussi... Qu'en dites-vous, Juliette? J'ai du goût, je sais faire plaisir à ces enfants, et j'ai même de l'imagination.

Elle sourit sans répondre.

— Vous les gâtez, dit Renée.

Il se mit à battre des mains, à rire aux éclats. M^{me} des Pradiers tenta vainement de modérer ses transports de joie; il ne l'écoutait pas, et même il trouvait que M. Palet restait trop calme. Et soudain, il éteignit l'électricité; M^{me} des Pradiers s'écria :

— Êtes-vous fou, mon ami?...

Mais, dans l'obscurité, il répondit à voix très haute :

— Parbleu, il faut bien que j'éteigne pour que cet enfant voie briller les phares de sa voiture!

Il s'accroupit sur le plancher et mit en marche le jouet ; les petites lampes s'allumèrent ; Cali trépassait de joie.

M. des Pradiers se releva, et Juliette ralluma les lampes. Riri restait assise sur sa chaise, et ses regards ne quittaient pas le bracelet en pierres de couleur, qu'elle approchait parfois de sa joue, en penchant la tête.

— Il est temps qu'ils aillent dormir, soupira M^{me} des Pradiers.

— Souhaitez bonne nuit à M. Palet, dit Juliette.

M. Palet s'inclina, et annonça qu'il se retirait dans son appartement.

Juliette et Renée menèrent les enfants dans leur chambre et bientôt M. des Pradiers et sa femme y vinrent aussi. C'était une salle plus longue que large, dont les fenêtres s'ouvraient sur le parc, du côté où le soleil se lève. Elle était tapissée de fratche crétonne bleue ; elle aurait pu abriter une douzaine de lits d'enfants. Le vieil homme assurait qu'une cinquantaine de petits des Pradiers, y compris lui-même, avaient dormi dans cette salle, de génération en génération. Il était pris d'une grande émotion chaque fois qu'il y entraît avant le coucher des enfants. On tirait sur les vitrages les grands rideaux blancs et l'on allumait sur la cheminée une seule lampe qui éclairait des peintures et des daguerréotypes.

Renée commença de réciter, d'une voix égale, l'oraison du soir. Cali et Riri étaient agenouillés sur le plancher ; Juliette se tenait un peu à l'écart, et M^{me} des Pradiers, à cause de sa corpulence, s'appuyait au dossier d'une chaise, sans plier beaucoup les genoux. Quand la prière habituelle fut achevée, M. des Pradiers, saisi d'une inspiration soudaine, murmura :

— Les petits crapauds vont prier avec le grand-père, pour Bernard. Cali et Riri, dites avec moi : « Mon Dieu, vous n'êtes pas loin, quand des enfants vous appellent. Notre papa est malade, vous le savez, vous qui savez tout. Il faut le guérir. Ah ! dépêchez-vous. Il a souffert pour son pays, à Bapaume et à Verdun. Il a respiré les mauvais gaz. Il faut le remettre sur pied. Voyez-vous, les enfants, sans leur papa, sont des malheureux, et notre grand-père des Pradiers est bien vieux. Ici, Bernard a son amour de la terre et sa maison. Faites qu'il

revienne bientôt. Deux enfants vous le demandent, et vous avez souri aux enfants. Nous mériterons votre grâce ; nous ferons un grand sacrifice. » Allons, Cali, toi aussi, il faut dire : « Nous ferons un grand sacrifice. Moi, Cali, je donnerai au fils du métayer de la Réserve la voiture que bon papa m'a donnée... » Allons, sapristi, es-tu un homme ?

Cali se raidit et reprit ses paroles d'une voix très faible.

— Moi, Riri, prononça M. des Pradiers, je donnerai à Jeanette, la fille du jardinier, le bracelet en pierres de couleurs, que bon papa m'a porté ce soir.

Riri redit tout d'une haleine ces mots que son grand-père avait dictés avec lenteur.

— Ainsi, mon Dieu, nous serons moins indignes de votre bonté. Nous faisons cela de bon cœur, et même avec joie, poursuivit M. des Pradiers.

Il y eut en ce moment un grand silence, mais le vieil homme reprit son invocation avec tant de force cachée et surhumaine, que les enfants la redirent sans aucune hésitation. Le sacrifice était accompli. M. des Pradiers se leva et sa femme vint l'embrasser en essuyant ses larmes. Riri s'approcha de Juliette, tendit son bras :

— Prenez le bracelet, maman... Si la petite ne le veut pas..., je le reprendrai tout de même.

Cali se contenta de soupirer. Renée resta quelque temps avec eux, comme d'habitude, afin de veiller à leur coucher. Sur le seuil, Juliette murmura :

— Papa, c'est un gros sacrifice que vous avez demandé.

Il haussa l'épaule, sans répondre, et tandis que sa femme et Juliette se dirigeaient vers leur chambre, il s'éloigna d'un pas rapide et vint s'asseoir dans son bureau. Il y resta quelque temps, tout pensif, accoudé sur la table de travail. A chaque retour d'un long voyage qui contrariait ses habitudes, il ne pouvait trouver tout de suite le repos ; il y avait en lui une sorte de bourdonnement et de fièvre qui mettait longtemps à s'apaiser. Alors, à cause de ce trouble passager, un monde de souvenirs s'éveillait dans sa mémoire, mille parcelles de vie passée : des formes, des figures, une inflexion de la voix de telle personne disparue ; des tics et des boutades de son père qui était mort à trente-deux ans, d'une typhoïde mal soignée ; les façons de parler et de se mouvoir qui distinguaient sa

mère, décédée en 1902. Il pensait aussi à son beau-frère, Firmin Lajudie, l'ancien receveur particulier, qui habitait à Gêrac, où il avait pris sa retraite, et il se disait qu'il aurait dû venir à la gare afin de prendre des nouvelles de Bernard. Mais il reconnut que Firmin, à soixante-deux ans, était beaucoup moins bien conservé que lui; il s'amusa du mot « conservé », et se mit à rire dans sa barbe. Un excellent fonctionnaire; mais lui, Patrice, avait tenu le gouvernail des domaines qu'il avait beaucoup élargis, ayant trouvé de l'argent frais par un coup d'audace, en achetant en temps voulu des actions du canal de Suez.

Depuis cette grande aubaine, il s'était tenu bien coi, assez content de surveiller ses métayers et d'augmenter les cheptels. La guerre lui avait bien montré ce que pouvait valoir une bonne paire de bœufs, une vaste prairie dans un pays d'élevage; il avait pu acheter facilement trois nouvelles terres. A présent, il sentait que les gains allaient se rétrécir selon une loi naturelle, après l'excès; mais des champs et des prés qui donnaient du bon quatre pour cent, c'était suffisant. Il n'était pas un homme que le désir de gagner rongerait sans cesse; en silence et dans le secret, il mettait toujours de côté la part des malchanceux de sa campagne, secourait les pauvres gens. Dans la famille, on avait toujours honoré la pauvreté.

Ce soir, la maison était pleine d'ombres familiales. Tandis que la rafale d'automne s'éveillait dehors, il évoqua les fêtes qu'il avait données en 1913, à Vardeilles, pour le mariage de Bernard : c'était en juin, on avait fleuri les chemins de la Réserve, suspendu des guirlandes de roses aux branches des arbres, dressé un arc de bonheur fait de lierre et de lauriers entrelacés; les métayers et les journaliers, leurs filles, leurs garçons et leurs femmes avaient salué à grands cris de joie le nouveau couple. Le commandant Plantier, en uniforme d'officier d'artillerie, conduisait sa fille unique, Juliette, qu'il appelait sa perle. Deux ans après, l'officier avait été frappé d'une balle en pleine poitrine, au Chemin des Dames, et Jean des Pradiers, le frère cadet de Bernard, avait disparu pendant la retraite de la Marne. Le vieil homme s'approcha du portrait de son fils, placé sur la cheminée dans un cadre de peluche; il se pencha vers l'image d'un jeune homme souriant et posa dessus un furtif baiser.

Il se mit à marcher de long en large, bourra de tabac une courte pipe et l'alluma, puis vint de nouveau s'asseoir à la table et feuilleta des papiers que le régisseur Planchon avait portés là, pendant son absence. Il nota que plusieurs métayers avaient annoncé qu'ils quitteraient les domaines des Aigues, du Frêne et de Fondbaud, à la Toussaint. Il vérifia les comptes de Planchon et connut qu'ils étaient exacts. Il repoussa les papiers d'affaires et, sans apparente raison, il évoqua la chambre bleue où dormaient Cali et Riri. Un moment, il s'accusa de dureté; il avait demandé un cruel sacrifice, mais il eut un frémissement de plaisir en se disant qu'ils en avaient deviné la valeur. Sans doute, Bernard allait-il déjà beaucoup mieux, à cause de ce renoncement si bien accepté.

Il se dit encore que toutes les ombres d'enfants, qui avaient habité le clair réduit, les avaient encouragés, ce soir. Tandis que Renée récitait la prière, il n'avait pu s'empêcher de regarder la porte d'un grand placard où l'on avait marqué d'un trait sa taille, d'année en année, jusqu'à douze ans. Celles de dix-huit à vingt ans étaient marquées au bord d'une porte du salon; il y avait aussi les différentes mesures de son grand-père et de son père, à l'âge d'adolescent. Avant la guerre, il apercevait encore ces lignes tracées au crayon, à la place où s'appuie une jeune tête ébouriffée. Il fallait glisser le crayon sous le bel amas des cheveux, afin de bien sentir le sommet d'un petit crâne. Il se souvenait de sa grande colère, quand un peintre, que l'on avait oublié d'avertir, avait recouvert de peinture blanche ces signes à peine perceptibles.

La pleine nuit s'avancait; il avait fini de fumer sa pipe; les souvenirs l'abandonnaient et le laissaient désarmé dans une torpeur de vieillesse. Il sentit enfin que ses jambes lui faisaient mal, ses épaules étaient plus pesantes. Il éteignit la lampe et, dans l'ombre, il marcha silencieusement vers la porte de la chambre où dormait Annette des Pradiers.

II

Le lendemain, il se leva de bonne heure, et s'habilla sans bruit, afin de ne pas réveiller sa femme. Il sortit dans le couloir, en marchant sur la pointe des pieds, et s'approcha de la chambre des enfants; il prêta l'oreille, devinant la respiration

paisible des petits dormeurs, bien plus qu'il ne l'entendait; puis, il descendit l'escalier, entra dans la salle à manger; une clarté blafarde éclairait la table, où Renée apportait le déjeuner du matin. Elle s'assit près de son père et mangea en hâte. Il lui dit :

— Tu étais debout avant moi, comme toujours... Que peux-tu donc faire en t'apprêtant de si longues journées?...

— Quand une chose est finie, une autre commence.

— Je dois aller chez le régisseur et tu diras à M. Palet que j'assisterai ce matin à sa leçon. Quant à moi, je donnerai ma leçon de latin à Cali, à onze heures exactement.

Il prit un manteau; le vent de novembre souffla sur lui, au seuil de la porte. Il s'avança dans le parc; des troupes d'arbres s'éveillèrent; un pâle soleil monta dans le ciel. L'allée des ormeaux s'ouvrit au passage de la fraîche lumière matinale. Une odeur amère sortait des corbeilles de chrysanthèmes qui éclairaient le perron. Peu à peu, le jour dévoila tout le pays, l'horizon d'herbages et de futaies et de champs bien clos de buissons. A l'orée du parc, la maison du régisseur se cachait dans un petit bois de chênes, à deux cents mètres environ des bâtiments de la Réserve...

Après s'être entretenu avec son régisseur Planchon, M. des Pradiers revint vers le château. Devant lui, entre les feuillages empourprés des ormes, il voyait la vaste demeure qui semblait allégée, transfigurée par la merveilleuse lumière d'une claire journée d'automne. C'était un logis à toiture majestueuse, construit sous le règne de Louis XIII, par un des Pradiers qui avait été sénéchal dans le Poitou, à Vantier. On avait édifié, sous Louis XV, une tourelle coiffée d'ardoise, qui donnait au château une certaine grâce mystérieuse, comme si les saisons, leurs nuages et leur soleil et leurs nuits de lune devaient jouer à sa pointe : elle n'avait aucune morgue et la Révolution ne l'avait pas abattue. A quelque distance, se dressait un pigeonnier en poivrière, couvert de petites tuiles rouge sombre, serrées l'une sur l'autre comme des écailles.

M. des Pradiers s'avança vers le perron à double rampe et pénétra dans le vestibule; il entendit la voix des enfants qui récitaient leurs leçons dans une salle du rez-de-chaussée. Il eut envie d'entrer tout de suite, mais il tira de son gousset sa montre : il était neuf heures et quart et il avait annoncé qu'il

assisterait à la classe de M. Palet à dix heures, exactement. Il refréna son désir par un souci de ponctualité et vint s'asseoir dans son bureau où il se mit à écrire une longue lettre à son fils. Puis il se leva et fit quelques pas dans la salle ensoleillée; il ouvrit les portes de sa bibliothèque, toucha du doigt quelques livres qui l'avaient si souvent enchanté comme les *Essais* de Montaigne, le *Don Quichotte*, ou le *Gil Blas*, en compagnie de certains modernes. Aujourd'hui, sa vue était moins bonne; il ne pouvait plus lire comme autrefois et contenter un goût de lecture qu'il avait pris, jeune étudiant en droit à la Faculté de Poitiers. Alors, ne lisant plus guère, il lui plaisait de caresser parfois de la main, les livres qui lui avaient plu, afin de marquer une reconnaissance, une sorte de fidélité. Pourtant, il ouvrit les *Églogues* de Virgile, et au moyen de grosses lunettes, il se mit à lire un fragment; il se laissa emporter par un plaisir qu'il connaissait depuis bien longtemps, mais qui restait toujours nouveau. Il scanda à haute voix, en levant son nez pointu qui frémissait de bonheur, des vers latins qui l'environnaient de lumière et se mêlaient au jour bleuâtre. Il rêvait de donner à Cali la soif de ces harmonies supérieures, qui vengent des laideurs humaines.

Il referma sa bibliothèque et il se dit que nul autre que lui-même n'enseignerait le latin, et un peu plus tard le grec, à Cali. Tant pis si M. Palet en était fâché; il éprouvait un mouvement d'amour à la pensée qu'il allait vraiment se pencher sur son petit-fils, afin de lui verser dans l'âme ce qu'il appelait la splendeur du Beau.

L'heure venue, il assista au cours que M. Palet faisait à Cali et à Riri, puis il donna lui-même une leçon de latin à Cali. Après quoi il s'en alla frapper à la porte de l'appartement de sa belle-fille, composé d'une chambre à coucher et d'un grand boudoir. Il traversa la salle tendue de cretonne rose, où le lit était encore défait et il entra dans le petit salon, où se pressaient des brimborions second Empire, des poufs et des sièges à fossettes. Juliette, penchée sur un bonheur-du-jour, écrivait; quand elle entendit un bruit de pas, elle réprima un sursaut et plaça sur les feuillets à demi noircis par une longue écriture inclinée un buvard de peluche mauve, afin de les cacher aux regards. Elle se rejeta en arrière, tenant

ses mains appuyées au rebord de la tablette. A onze heures passées, elle était encore vêtue d'un pyjama de soie groseille, qui découvrait ses bras nus dans des manches courtes et ses petits pieds, nus aussi, dans des sandales marocaines. Elle resta assise, gardant toujours ses paumes appliquées sur le buvard, et leva vers M. des Pradiers sa figure pâle, où les sourcils se dressaient au bord des tempes, décelant une secrète angoisse.

— Vous écrivez à Bernard, sans doute; c'est bien, dit en souriant M. des Pradiers. Moi, j'ai écrit aussi une longue lettre, mais j'ai bien marqué qu'il en recevrait de vous, un peu plus agréables que les miennes.

Il vint s'asseoir près d'elle, sur une petite chaise; elle eut un nouveau sursaut et s'accouda sur les pages qu'elle venait d'écrire. Comme elle ne parlait pas, il reprit :

— Donnez-lui courage. Un bon moral, c'est presque la guérison. Si j'osais, je lirais avec plaisir ce que vous lui écrivez.

— C'est impossible, dit-elle d'une voix blanche, en s'efforçant de sourire.

— Oui, c'est une lettre d'amoureux... Que vous êtes donc privée, chère enfant!... Vous avez une figure de petit ange mélancolique.

Il voulut prendre ses mains dans les siennes, mais elle se recula vivement, avec une sorte de frayeur. Elle s'apaisa, quand M. des Pradiers se leva et s'éloigna du bureau; tandis qu'il marchait de long en large, elle prit les feuillets et les jeta dans un tiroir qu'elle referma avec une agilité merveilleuse. Puis elle se mit à trembler de tout son corps un long moment, sans pouvoir parler. M. des Pradiers se précipita vers elle et murmura :

— Comme vous souffrez!... Que l'absence est dure!... Vous pouvez me dire cela, à moi, chère enfant...

Elle garda le silence et cessa enfin de trembler. Il reprit :

— Il faudrait que vous eussiez l'esprit de la femme forte. Je vous l'ai dit bien souvent. Vous restez trop longtemps au lit; cela est mauvais, croyez-moi... Je vous dis cela, sans vouloir vous offenser. Je me suis levé avec le jour; j'ai donné une leçon à Cali; j'ai vu M. Planchon... Si le désespoir me guette, je me donne des coups de poing à moi-même... moralement.

Vous auriez dû assister comme moi au cours de M. Palet. Et puis, qu'est-ce que c'est qu'un pareil vêtement ? une peau d'oignon. C'est même peu décent, vous savez, ni chaud. Parlez-moi d'une robe de chambre en bonne laine ! Et vous mettez trop de rouge. Sachez que vous n'avez besoin de plaire à personne, puisque mon fils n'est pas là.

— Je voudrais ne pas me déplaire à moi-même, dit-elle, en se levant avec peine.

Il demanda pardon pour les remarques qu'il venait de faire, en toute franchise. Puis il dit d'une voix très douce :

— Je n'aurais pas dû entrer comme cela dans votre appartement, mais je ne pouvais me tenir de parler avec vous de mon fils. Je vais vous dire une chose : dès que vous serez plus forte, vous irez près de lui sans tarder. Vous n'avez pas peur de la contagion ?

— Il y a d'autres contagions, soupira-t-elle.

— Il est malade, mais il n'est pas contagieux, en prenant des précautions... Préparez-vous à faire le voyage, bientôt... je vous en supplie.

Elle s'approcha de lui, en frémissant, et murmura, les yeux dilatés :

— Vous voyez que je ne suis pas bien portante, mais je vous obéirai.

— Ne prononcez pas ces mots comme cela. Ce n'est pas à moi qu'il faut obéir, mais à votre amour.

Elle pencha la tête, comme si elle avouait une grande tendresse désolée. Des larmes roulèrent sur ses joues.

— Ah ! diable ! si nous pleurons, nous sommes perdus, murmura-t-il.

Il avala des larmes secrètes, qui lui chauffaient soudain la gorge, et s'écria :

— J'espère, j'espère toujours. Faut-il vous donner du cœur ? C'est vous qui devriez m'en donner.

Elle se maîtrisa et dit qu'elle allait s'habiller. On sonnait la cloche du repas.

M. des Pradiers s'éloigna et descendit l'escalier. Il humait une odeur de bonne cuisine et se sentait plein d'appétit. Il entra dans la salle à manger où sa femme n'attendait que sa venue pour s'asseoir à table. Renée lui souhaita le bonjour.

Juliette vint prendre place à côté de lui. Elle était fardée et portait une nouvelle robe qu'elle avait fait venir de Paris, la semaine dernière. Elle fit un signe d'amitié à M. Palet qui se leva un peu, afin d'y répondre. M. des Pradiers reniflait pour bien marquer que le parfum violent de sa belle-fille l'incommodait. Elle eut à peine un battement des paupières.

M. des Pradiers fit honneur aux perdreaux rôtis, que M. Nantiat avait fait porter à Vardeilles.

— Ils ont été tués sur mesterres, dit-il tout à coup, mais Nantiat les a descendus avec son fusil ; il est la délicatesse même. Je lève mon verre à sa santé. C'est un garçon qui sait vivre.

Ayant dit ces mots, avec une certaine solennité, il ne parla plus jusqu'à la fin du repas ; mais il parla tout de même à la bouteille de vieux Corton, que l'on plaçait toujours à sa portée. Il lui parla au moins quatre fois, c'est-à-dire qu'il en but quatre verres. Quand il se leva de table, il avait une figure toute rose et des yeux vifs. Il goûtait un merveilleux état de bien-être, son corps s'allégeait, une chaude joie, une grande confiance dans la vie montaient à sa tête qui se mettait à dodeliner un peu. Mme des Pradiers et Renée quittèrent la salle à manger, afin de s'occuper d'une lessive que l'on avait commencée la veille. Cali et Riri suivirent M. Palet qui les emmenait à la promenade.

A ce moment, une automobile s'arrêta devant le perron ; M. des Pradiers s'approcha d'une fenêtre et dit à Juliette :

— C'est M. Nantiat, avec un autre monsieur.

— L'autre, c'est M. Charmier, reprit-elle, un ancien fonctionnaire célibataire, qui habite depuis quelques mois à Gêrac. La semaine dernière, M. Nantiat me l'a présenté.

M. des Pradiers eut un geste de colère, car il n'aimait pas faire de nouvelles connaissances, puis il dit :

— Du moment que M. Nantiat vous l'a présenté...

Il s'avança vers la porte et tendit les mains à Jacques Nantiat qui se redressa avec une certaine dignité et demanda la permission de présenter M. Charmier. M. des Pradiers hocha la tête en guise de salut :

— Eh ! eh ! Enchanté, monsieur...

Il regarda plus attentivement M. Charmier qui était de haute taille, efflanqué, levant une figure toute rasée, longue et

maigre, au nez court et retroussé. L'arrivant caressa de la main son crâne jaune, où frisaient des touffes de cheveux gris, et brusquement, comme s'il apercevait tout l'honneur et le plaisir, il s'écria :

— Mes respects, monsieur. Je suis charmé de votre accueil.

M. Nantiat m'a parlé de vous en des termes...

— M. Nantiat est un flatteur... Pour d'autres que lui, je serais une vieille baderne..

M. Charmier prit une mine joyeuse comme s'il entendait la plus fine plaisanterie.

— Vous me plaisez, reprit M. des Pradiers, puisque vous êtes un ami de M. Nantiat, mais Dieu me pardonne, vous faites un peu jeune homme. Un jeune homme un peu âgé, naturellement... Eh ! eh ! vous vous défendez... Vous ne prenez pas ces habits qui vous donnent tout de suite de la gravité, mais des petites étoffes anglaises ; ça vous allège, ça vous enlève même, au premier coup d'œil, pas au second, quatre ou cinq ans...

— On m'avait dit que vous étiez original, monsieur, et même prime-sautier..

— Je bois dans mon verre, monsieur...

— Le verre est joli, susurra M. Charmier.

Ils parlèrent encore quelque temps dans le vestibule et soudain M. des Pradiers sursauta, comme s'il avait oublié que Nantiat devait l'attendre dans la salle à manger.

— Nous allons boire une tasse de café, dit-il.

Nantiat était assis près de Juliette et parlait à haute voix des enfants. M. Charmier s'avança vers Juliette ; il s'inclina et baisa, d'un air gourmand, la main qu'elle élevait vers lui, avec une ravissante nonchalance. Il s'éloigna, tandis que ses gros yeux brillaient de plaisir. On apporta le café et Juliette le versa dans des petites tasses de porcelaine, ornées de violettes impériales. Elle avait changé de figure, une flambée mystérieuse venait soudain l'animer. M. Charmier s'assit près d'elle sur le siège que Nantiat avait quitté pour s'approcher de M. des Pradiers. Elle voyait qu'il la dévorait du regard ; elle se retenait de pouffer.

— Juliette, vous seriez gentille, si vous faisiez à M. Charmier les honneurs du jardin, dit M. des Pradiers. Il y a encore de beaux chrysanthèmes. Vous pourriez aussi montrer mes

deux nouveaux épagneuls; je sais par Nantiat que M. Charmier est un fin chasseur.

— Oh ! madame, que de grâce ! chuchota Charmier en se levant. Je serai comblé.

Elle passa le seuil, tandis qu'il s'inclinait et souriait. La porte refermée, M. des Pradiers dit à Nantiat :

— Cette promenade n'a pas l'air de plaire beaucoup à Juliette. Mais vraiment, nous n'avons que faire de la compagnie des femmes, nous autres. Avec vous, je ne suis pas seul. Tenez, il y a dans cette boîte quelques bons cigares que j'ai mis de côté pour vous... Choisissez.

Ils allèrent dans le bureau et M. des Pradiers plaça sur une table gigogne un échiquier d'ébène et d'ivoire. Ils firent trois parties, et Nantiat gagna une fois par une complaisance cachée de son partenaire.

Nantiat regardait M. des Pradiers du coin de l'œil, et parfois, un tic lui tirait la bouche, dérangeait la parfaite ordonnance de ses traits. Il dit brusquement :

— Je dois revenir bientôt aux Éparliers. Je fais une coupe dans mon bois des Cores... Une coupe blanche... Je planterai d'autres arbres, mais j'ai grand besoin d'argent.

M. des Pradiers s'écria qu'il ne devait pas saccager ainsi un bon domaine et qu'il pouvait lui prêter une certaine somme ; mais Nantiat déclara sèchement qu'il ne saurait jamais accepter l'argent de son meilleur ami.

— Ne vous offensez pas de mes paroles, dit M. des Pradiers.

— La semaine prochaine, reprit Nantiat, nous irons chasser la bécasse. La lune de novembre est favorable. Il ne faut pas manquer ça. Bientôt, s'il ne pleut pas, je viendrai sans faute à Vardeilles, au petit jour, et nous irons dans les bois de votre ami, M. Bonnier. Il y a des dames au long bec. M. Charmier m'accompagnera.

M. des Pradiers eut un mouvement d'impatience et dit qu'il fallait aller au salon, car Juliette et M. Charmier devaient être de retour. Quand ils entrèrent dans la pièce, Juliette et M. Charmier étaient assis près de la cheminée où l'on avait allumé un feu de bois.

— J'ai raconté presque toute ma vie à madame, dit M. Charmier. Orphelin de bonne heure, comme dans les romans feuilletons, un oncle curé m'éleva et j'ai pu faire une

carrière dans les contributions indirectes. Mais j'ai un caractère épineux, j'ai donné ma démission à cause d'une histoire de femmes. J'augmente mes revenus, en plaçant du champagne et des huiles : j'ai une bonne carte... Je sais présenter la camelote... Je place aussi quelques voiturettes à des jeunes gens, mais surtout à des dames. Je ne déteste pas aussi de m'occuper de ventes immobilières, à l'occasion... Et comme je ne suis pas mauvais homme, il m'arrive de prêter un peu d'argent.

— Vous ne m'aviez pas dit cela ? dit M. des Pradiers à Nantiat.

— C'est incroyable, ce que l'on boit de champagne, depuis la guerre, reprit M. Charmier. On en boit les jours de fête et les autres jours. Commanderez-vous quelques bouteilles, monsieur ?

— Je vais y penser, s'écria le vieil homme, étonné d'un pareil sans-gêne, dès la première visite.

Il s'éloigna et dit à voix basse :

— Mon cher Nantiat, votre ami n'est pas distingué...

— C'est un homme de cœur, j'en suis sûr. De plus, il tire la bécasse comme un prince.

A ce moment M. Charmier se leva pour prendre congé ; M. des Pradiers murmura :

— Mon cher monsieur, on m'a dit que vous étiez un homme de cœur, cela vaut mieux que d'être un homme poli... C'est moins banal.

M. Charmier fut tellement surpris de ces paroles qu'il se contenta de saluer.

III

Il y avait près de cent ans que la famille Nantiat jouissait d'une certaine renommée dans le pays. L'ancêtre paternel, Nicolas, fils unique d'un apothicaire de campagne, avait fait figure d'électeur influent sous le règne de Louis-Philippe ; on le considérait comme l'un des meilleurs soutiens de la préfecture. M. Cernut, le grand homme politique de l'endroit, qui était reçu à la Cour, lui confia le soin de combattre auprès des paysans certains républicains audacieux. Il s'acquitta si parfaitement de cette mission que le personnage

considérable, afin de le récompenser, favorisa son mariage avec la fille aînée du père Jaquier, acheteur de biens nationaux. Il vint alors habiter les Éparliers que la jeune épouse recevait en dot. Mais pendant la révolution de Février, il sentit soudain s'éveiller en lui un violent amour de la république. On l'entendit hurler, un soir, sur la place de Gêrac : « On assassine le peuple ! » La tradition rapporte que le père de M. des Pradiers, qui n'avait pas froid aux yeux, répliqua à haute voix : « L'argent de Louis-Philippe brûle encore ta poche. » Sous le second Empire, au café, en jouant d'interminables manilles il parlait de Napoléon avec des larmes dans la voix, et traitait Victor Hugo d'infâme parce qu'il insultait l'Empereur.

Son fils unique, Urbain, se maria à une fille, unique comme lui, dont le père possédait la grande fromagerie de Gêrac, M. Hubert. Urbain était d'une politesse raffinée et la bonne société l'accueillait avec plaisir ; propriétaire de beaux attelages, il donnait de splendides parties de chasse. Mais lorsqu'il mourut, succombant subitement à une angine de poitrine, il laissait de nombreuses dettes : force fut de vendre tous les domaines, sauf les Éparliers ; on chuchotait que sa veuve s'était mise à boire afin de s'étourdir non pas d'une demi-ruine, mais des infidélités enfin découvertes de son mari. Le défunt avait au reste gardé la grande estime de M. Patrice des Pradiers. On croyait savoir à Gêrac que M. Urbain Nantiat lui avait demandé solennellement, un soir de tristes pressentiments, qu'il voulût bien veiller sur son enfant, le plus cher ami de Bernard des Pradiers, son condisciple au collège, s'il arrivait quelque funèbre accident.

La maison des Éparliers, construite sur le rocher, était trois fois centenaire. Malgré quelques embellissements et la jolie véranda que M. Urbain avait adossée à sa vieille armure de granit noirâtre, on n'avait pu lui enlever son aspect rébarbatif de petite forteresse mi-noble, mi-bourgeoise. A l'unique étage, sous un immense toit débordant, quatre fenêtres de façade s'ouvraient prudemment dans la grande épaisseur des murailles et ne laissaient passer qu'une lumière terne et comme étranglée. La porte carrée, bardée de clous, restait sévère avec son judas, sous l'enduit d'une peinture claire et fraîche ; elle était précédée par douze marches taillées dans des quartiers de roc, sans rampe, étrangement

nues. Le parc était formé d'arbres verts, de sapins et de cyprès, d'ifs que l'on avait plantés en 1830. Leurs sombres rameaux entretenaient l'humidité; une mousse fine et verdâtre poussait dans les allées où l'herbe ne pouvait croître.

Les grandes écuries, bâties sous Napoléon III, étaient plus gaies et spacieuses que le logis des propriétaires; elles s'étendaient à l'orée du parc, tournées vers un horizon de collines et de prairies. On avait vendu les calèches démodées, on gardait encore deux épagneuls dans un chenil qui avait abrité jadis une magnifique meute. Tout l'enclos donnait aux visiteurs une apparence de tristesse et d'abandon. Ici, Jacques Nantiat avait vu s'effacer les derniers signes de richesse, près d'une mère désabusée.

A plusieurs reprises, M. des Pradiers avait sauvé le logis d'une ruine complète; il avait demandé à Mme Nantiat de ne jamais révéler, même à son fils, qu'il lui avait consenti un prêt de soixante-dix mille francs pendant la guerre, alors que les Éparliers allaient être la proie des créanciers, les métayers exigeant le règlement des cheptels. A la suite de quoi elle avait pu bénéficier des jours de prospérité qui suivirent la paix. Mais les temps devenaient de nouveau difficiles. Pourtant, elle avait pu rembourser trente mille francs et elle payait un intérêt de quatre pour cent pour les quarante mille qu'elle devait encore.

A soixante-huit ans passés, elle s'enlisait dans un ennui tenace et sournois; aucune foi ne la consolait; elle ignorait cette puissance de transfigurer le malheur que possèdent les âmes chrétiennes ou certains stoïques. Elle passait de longues journées dans une salle du rez-de-chaussée que les cyprès et les sapins assombrissaient. Assise dans un profond fauteuil, elle lisait des romans et, quand ses yeux lui faisaient mal, elle caressait une grosse chatte qui se blottissait sur ses genoux. Elle aurait cédé au goût de la mort, à la volonté d'en finir, sans la tendresse qu'elle gardait à son fils. Elle lui cachait avec un soin maladif la ruine imminente qu'il apercevait bien lui-même, et lorsque le cœur lui manquait, elle buvait une gorgée de cognac. Depuis quelque temps, cette liqueur trop coûteuse était remplacée par une eau-de-vie de cidre qu'elle fabriquait avec les pommes du domaine.

Ce matin-là, Jacques Nantiat se leva de bonne heure, comme d'habitude. La semaine précédente, il avait passé deux jours et deux nuits dans la grande ville de X... Lorsqu'il s'absentait ainsi, il ne donnait jamais d'explications à sa mère ; il avait déclaré, une fois pour toutes, qu'il s'agissait de cultiver quelques relations utiles. D'ailleurs, il ne restait jamais bien longtemps éloigné des Éparliers.

Il s'habilla vite, endossa une mauvaise veste de chasse, une culotte de velours côtelé, se chaussa de brodequins, enroula ses jambes maigres et dures dans des bandes molletières. Il faisait jour, quand il sortit de sa chambre. Une vieille femme encore alerte apporta le déjeuner du matin. Il mangea en hâte, courut dehors, traversa le parc, et bientôt, lorsqu'il entendit retentir les coups réguliers de haches lancées en cadence, il s'arrêta et repartit d'un pas tranquille.

Au loin, dans la fauve lumière de l'automne, il aperçut le bois des Cores où travaillaient les bûcherons. C'était une futaie de chênes et d'ormeaux, qui couvrait une surface de dix hectares, au flanc d'une colline entourée d'herbages. Il voyait le scintillement d'un fort ruisseau qui semblait la vivifier sans cesse. A mesure qu'il approchait davantage, le bruit des scies mordant l'aubier, grinçant un peu dans le cœur, atteignant de nouveau l'aubier, grandissait, emplissait l'air immobile, où des cimes de feuillage tremblaient ainsi qu'on les voit trembler à peine, au premier soufite d'un orage encore lointain. Ça et là, les bûcherons faisaient voler les éclats blancs de l'écorce en poussant une plainte rauque, arrachée par l'effort violent.

Lorsque Nantiat arriva à la lisière, un énorme chêne s'abattit sur des arbres plus jeunes que l'on avait coupés autour de lui, le laissant dans une sorte de vide solennel. Il y eut le grand cri brusque de ses dernières fibres qui éclataient et comme le roulement bref d'une fusillade d'exécution. Un des bûcherons qui l'avaient plus qu'à demi scié, enfonçant une dernière fois prudemment les coins d'acier, à coups de masse, avait crié : « Feu... » avant qu'il décrivit sa haute courbe qui s'acheva en pétilllements de foudre.

— Ça va vous faire des sous, monsieur Jacques, dit l'un des ouvriers.

— Il en faut, repartit Nantiat, pour vous et pour moi...

J'ai plus besoin d'argent que de prières, mon vieux... Cet arbre était plus ancien que moi, il me semble... Il a fait son temps...

— Les petits donneront du rondin et du fagot, dit l'autre.

Pour déguiser le ravage, Nantiat s'écria qu'il ferait arracher les souches, bien proprement; après, on pourrait labourer à plein soc. Il y aurait là, dans quelques années, une superbe prairie qui nourrirait le bétail et qui serait d'un bon rapport.

— Ces souches, je les donnerai en paiement du travail...

Comme ça j'aurai peu de frais...

Nantiat marcha quelque temps à la lisière. Les coups de la hache, le ronflement de la scie qui chemine en secret dans le bois retentissaient sur son passage, aux quatre coins de la futaie. Il écartait les souvenirs d'enfance qui s'éveillaient dans la clarté du matin; mais il se rappelait malgré lui les chasses à l'écureuil qu'il menait en compagnie de Bernard des Pradiers, les affûts au renard et au blaireau. Il s'efforçait de mater une émotion sourde, qui l'envahissait par degrés. De temps à autre, il entendait le craquement sec que faisaient des arbres trop jeunes, en tombant. Il entra sous le couvert des branches comme s'il entraînait dans un merveilleux logis, que, bientôt, il ne reverrait plus.

Il s'avança jusqu'au ruisseau qui bondissait au fond du taillis, caressa machinalement quelques bouleaux blancs et noirs aux petites feuilles frémissantes, couleur d'or pâle. Un écureuil affolé se mit à bondir près de lui, et disparut. Il revint alors sur ses pas, étrangement seul, tout saisi par une obscure colère: il n'ignorait pas à quel usage il emploierait l'argent qu'il allait tirer du massacre; il savait aussi que cette somme serait vite dissipée, en quelques mois, alors que l'harmonieuse croissance des beaux arbres avait duré des temps et des temps. Mais il frémissait d'une petite fièvre en se disant qu'il toucherait de l'argent liquide; il s'apprêtait à demander une certaine avance de fonds.

Comme le soleil montait davantage, il entendit le bruit d'un lourd camion automobile qui s'engageait dans un chemin que l'on avait récemment tracé. Il aperçut M. Charmier, accompagné de M. Lardon, l'entrepreneur de scierie. Le marchand, un homme gros et court, ôta sa casquette et la remit bientôt sur sa tête, comme s'il avait grand peur de

prendre froid, car ses cheveux grisonnants étaient coupés ras, à la tondeuse.

— Bonjour, dit M. Charmier, en se dandinant. Vous êtes plus matinal que moi. J'ai arrangé votre affaire; M. Lardon voulait faire la mauvaise tête...

— Eh! dites donc, vous allez fort! s'écria M. Lardon.

— Pas si fort que vous, mon vieux, reprit M. Charmier. Laissez-moi parler. Il ne s'agit pas d'être poli, mais de gagner sa croûte.

Il se mit à ricaner et cligna de l'œil.

— Vous pouvez parler, dit Nantiat.

— Eh bien! voilà; M. Lardon, qui s'est fait tirer l'oreille et qui est un peu moins méchant, ce matin, a compris que l'affaire pouvait s'arranger. Il me disait qu'il n'avait pas beaucoup d'argent disponible, en ce moment... Mais, que diable! on trouve de l'argent, quand ça vaut la peine.

— Causez toujours, grogna Lardon; si ça va mal, je le dirai.

Nantiat avait terriblement envie de gifler Lardon qui gardait un air sournois, très déplaisant, mais il s'efforça de sourire.

— Voilà, déclara M. Charmier. Lardon donnera vingt mille francs pour la coupe, mais j'ai posé comme condition, qu'il paierait tout de suite, par un chèque, la moitié de la somme.

— J'ai plus de bois qu'il ne m'en faut, chuchota Lardon, je ne sais plus où le mettre.

— J'estime le tout quarante mille francs, dit Nantiat.

— Écoutez, reprit Lardon, si vous voulez vous charger des frais d'abatage, de la façon des cordes et des fagots, je donnerai davantage... Marchons un peu, il ne fait pas chaud... Mais si je prends le tout, tel quel, avec les frais, le prix que j'ai dit est raisonnable pour moi et pour vous. Il y a des arbres gélifs, les uns trop vieux, les autres trop jeunes. Quelques ormeaux pour le charonnage, mais c'est chanceux. Pour les cordes, je peux vendre cent vingt francs rendu, mais il faut régler tout de suite soixante francs aux bûcheurs, et il y a le transport, l'essence. Vous, vous aurez l'argent dans la main, vous pourrez vous payer ma figure.

— Oh! non! chuchota Nantiat avec un dédain que Lardon ne pouvait apercevoir.

— Depuis huit jours Charmier me parle de ça. Mais enfin, je ne veux pas me mettre sur la paille pour vous faire plaisir.

— Vous laisserez sa queue à la poire, susurra M. Charmier.

— Ah, mais ! Ah, mais ! s'écria Lardon en retenant un gros rire.

— Vous donnerez aujourd'hui vingt mille francs, et dix mille payables dans six mois, à l'échéance.

— Vous me levez la peau sur les os, soupira Lardon : je paierais cinq mille francs de trop, au moins. Je ne peux pas.

Il reprit, en portant ses deux mains à sa poitrine :

— Monsieur Nantiat, c'est impossible. Je m'en vais...

Il tourna lentement sur les talons et s'éloigna de quelques pas, tandis que Charmier disait à voix haute :

— Monsieur Nantiat, laissez partir M. Lardon. Si l'on m'ennuie, je trouverai un autre acquéreur.

Nantiat sentait qu'il était sans défense, bien plus faible dans la vie réelle que M. Lardon qui lui tournait le dos, en marmonnant des jurons. Tout à coup, le marchand fit volte-face et cria :

— Charmier, je ne veux pas vous avoir dérangé pour rien. M. Nantiat aura, ce soir, les vingt billets et le reste comme il est dit. Je les tiendrai aujourd'hui à sa disposition.

Nantiat savait bien qu'il était joué, mais il accepta le marché à voix haute, et quand M. Lardon lui demanda d'ouvrir la main, selon l'usage, afin d'abattre la sienne dessus, il la tendit docilement. L'avance d'argent adoucissait la perte qu'il venait de faire. Lardon salua sans ôter cette fois sa casquette et disparut sous le couvert de la futaie.

Nantiat se tourna vers M. Charmier et dit :

— Je vous ai laissé conduire cette affaire ; si vous avez votre commission, tant mieux.

— C'est un pur service d'amitié. L'affaire dans le sac, j'ai décidé Lardon à venir tout de suite à Vardeilles. Je savais que vous ne teniez pas à mettre au courant des choses madame votre mère. Il est vrai qu'en d'autres occasions, j'aurais tiré mon épingle. La semaine dernière, j'ai aidé à la vente d'une petite propriété, cela n'est pas défendu. Je considère ma retraite comme une obole de l'État, une simple obole. En d'autres temps, on me récompense, mais quand il s'agit d'un ami comme vous...

— Pas un ami de longue date, dit Nantiat avec impatience.

— Mais un ami, reprit Charmier. Je vous suis reconnaissant de m'avoir présenté chez les des Pradiers. La jeune femme est exquise, j'ai un faible pour les femmes du monde...

Nantiat se mit à rire et dit :

— N'oubliez pas que, lundi prochain, nous avons rendez-vous ici pour aller chasser la bécasse. Ce soir, j'irai chercher l'argent à Gêrac. J'étais à sec, sans cela je n'aurais pas été aussi traitable.

— Ne vous plaignez pas trop du marché. Lardon voulait vous faire grimper, peut-être ; il savait que vous étiez un peu à court, mais j'ai donné un coup de caveçon. Au revoir, j'ai d'autres affaires à régler.

Il s'en alla, et Nantiat s'éloigna en hâte, allégé par la certitude qu'il toucherait, dès ce soir, une somme d'argent. Il traversa le parc, où s'égouttait un peu de soleil à travers les pesantes branches des pins.

Comme il approchait du seuil, il reconnut la voiture de M. des Pradiers qui était arrêtée à quelque distance. Il entra dans la maison, et il entendit tout de suite la voix claire du vieil homme qui parlait dans la grande salle du rez-de-chaussée. Il ouvrit la porte, salua M. des Pradiers et souhaita le bonjour à sa mère qui se tenait recroquevillée dans un fauteuil. Ses maigres épaules et sa tête étaient enveloppées de fichus ; on ne voyait que ses yeux bridés, son petit nez mauve, ses pommettes marquées de rougeurs et ses lèvres blêmes, où frisaient quelques poils blanchâtres. Elle dit, d'une voix éraillée :

— Comme vous voyez, Jacques s'est levé de bonne heure pour s'occuper du domaine.

M. des Pradiers se leva et serra fortement la main que tendait Nantiat.

— Vous méritez d'être heureux, dit-il en se rasseyant. Il y a longtemps que vous le méritez. Vous êtes le soutien de votre chère maman.

— Je l'aime bien, murmura-t-elle, il me fait enrager quelquefois, car il est vif, mais il est bon. Je n'aurais pu mettre au monde un mauvais enfant.

— Je le crois, dit M. des Pradiers.

Les yeux de M^{me} Nantiat brillèrent de joie sous les paupières épaisses, dépourvues de cils. Elle souleva un peu ses mains décharnées qu'elle laissa bientôt retomber sur ses genoux. Jacques vint s'asseoir auprès d'elle sur une chaise basse. M. des Pradiers les regardait avec attendrissement ; il s'était habillé avec soin, d'une jaquette de drap noir et d'un pantalon gris fer ; il écoutait les propos de M^{me} Nantiat, en dressant un peu la tête, pour bien montrer son attentive et respectueuse fidélité. Il tenait d'une main gantée son chapeau melon et de l'autre, qui était nue, il faisait parfois un menu geste d'approbation. De temps à autre, il caressait sa barbe blanche. Il s'appliquait à laisser parler M^{me} Nantiat. Et lorsqu'il avait envie de l'interrompre par une exclamation ou une remarque, il posait un doigt sur sa bouche, comme s'il était sur le point de manquer de courtoisie, même à son âge.

Jacques ne perdait rien de ses mouvements à peine perceptibles et le fixait d'un regard curieux. Il était travaillé par des sentiments contraires et peu à peu, la figure tranquille et rose du vieil homme l'irritait dans la salle aux meubles sordides, aux tentures qui moisissaient depuis quinze ans sur les murailles. Sa mère, qui avait parlé de ses rhumatismes et de sa chatte Grisette, garda soudain le silence et sa bouche resta entr'ouverte, comme si elle ne pouvait plus se refermer, ainsi qu'une trop vieille mécanique. Alors, M. des Pradiers s'écria qu'elle devait aller à Dax.

— Vous rajeuniriez de dix ans, ma chère, reprit-il.

— Et pourquoi faire, doux Jésus ? souffla-t-elle.

— Pour faire ma joie et le bonheur de cet enfant.

— Il se débrouillera bien sans moi.

— Il faut écouter M. des Pradiers, dit Jacques.

M. des Pradiers souffla avec force et murmura :

— Mon cher ami, vous faites votre devoir. Nous décidons votre bonne mère.

Jacques se leva tout d'un coup.

— Je dois aller à Gêrac, dit-il.

— Je vous y conduirai dans ma voiture.

— Je ne peux pas accepter aujourd'hui... Je vais régler à Gêrac une affaire.

Alors M. des Pradiers se leva à son tour, et dit :

— C'est sans doute pour cette vente de bois des Cores. Écoutez, mon cher petit, ne vous hâtez pas, je vous prie.

— Il ne m'avait pas dit cela, marmonna M^{me} Nantiat.

— Il voulait vous faire la surprise, reprit M. des Pradiers. Il vous voit malade, il désire trouver de l'argent à toute force. Mon cher ami, ayez plus de confiance en moi. Lardon est un fin renard, il ne paiera pas le prix. Et vous êtes trop facile. Pardonnez-moi de vous parler comme cela dans votre intérêt.

— Je lui ai donné procuration pour les marchés, soupira M^{me} Nantiat. Je ne peux plus me remuer, mais il est trop facile, mon bon ami... Ce que vous dites est très juste.

Jacques maîtrisa une soudaine colère et ses yeux sombres se mirent à étinceler; il s'écria :

— Il me semble que M. des Pradiers nous a montré assez de bonté, depuis longtemps. A l'automne, les meilleurs fruits, une barrique du meilleur cidre. Des chapons à la Noël, et je n'en finirais plus.

— Ne parle pas comme cela, mon petit, dit M^{me} Nantiat.

M. des Pradiers s'approcha de Jacques, et la figure empourprée, les regards luisants de tendresse, il dit, tout d'une haleine :

— Mon enfant, votre âme est d'une grande fierté, je le sens bien... Apaisez-vous... Vous savez que je vous regarde comme un fils. Cela m'honore, vous remplacez celui que j'ai perdu là-bas. Eh bien ! je ne peux m'empêcher de vous dire que la coupe du bois des Cores ferait mon affaire. Mes métayers manquent de bois, ils se plaignent. Je parle dans mon intérêt. Je vendrais avec bénéfice le bois de travail.

Il s'arrêta, saisi d'émotion, et reprit :

— Dans mon intérêt... J'ai de la main-d'œuvre, tout ce qu'il faut... Je connais le bois des Cores, depuis longtemps; mon fils défunt et Bernard allaient y jouer avec vous... Eh bien ! je pourrais donner cinquante mille francs du bois.

— C'est plus qu'il ne vaut, dit Nantiat d'une voix blanche.

M. des Pradiers s'avança vers lui, et lui tapa sur l'épaule, en riant :

— Il vaut cela, j'en suis certain... Vous n'allez pas m'apprendre la valeur des choses, dans mon pays... Je paierai d'avance la somme entière.

Jacques se recula tout à coup, et sentit qu'il pâlisait; il enfonça ses poings serrés dans ses poches et dit :

— Je ne peux pas accepter...

— Réfléchissez, mon cher enfant, supplia M. des Pradiers.

— C'est impossible... J'ai réglé l'affaire, ce matin.

— Vous n'avez pas signé, sans doute...

— Non, je n'ai pas encore signé... Mais l'affaire est réglée, tout de même...

Il regarda M. des Pradiers sans colère, avec un immense étonnement. Il restait encore tout frappé par cette puissante étreinte d'amitié qui venait de l'atteindre par surprise.

— Mais, mon petit, écoute M. des Pradiers, dit M^{me} Nantiat.

— Je l'écoute, et je vois combien il est bon.

— Au moins, vous a-t-il offert un prix raisonnable qui approche de celui que j'ai proposé? s'écria M. des Pradiers.

— Oui... Un prix raisonnable... Mais vous vous êtes coupé, il me semble, quand vous dites « qui approche du prix proposé par vous », donc inférieur au vôtre, que vous trouvez raisonnable.

M. des Pradiers se redressa, et dit gravement :

— Il ne faut pas se plaindre d'un cœur qui n'est pas assez raisonnable...

Alors, Nantiat s'élança vers lui, serra ses mains avec violence et sortit en hâte de la salle. M. des Pradiers voulut courir à sa poursuite, mais M^{me} Nantiat s'écria, d'une voix peureuse :

— Laissez-le partir. Je le connais bien, il ne se possède plus. Laissez-le faire à sa guise.

— Je suis hors de moi, comme lui; je ne pourrais point parler paisiblement, dit M. des Pradiers, et je serais bien capable de le morigéner comme un vrai fils.

Il vint s'asseoir de nouveau auprès de M^{me} Nantiat et, peu à peu, il s'apaisa. Elle parut s'éveiller d'un morne songe et murmura :

— S'il savait que vous m'avez prêté de l'argent et que je vous dois encore, il serait bouleversé. Il a ses défauts comme tout le monde, mais il est fier... Dites-moi, je vous ai payé jusqu'à ce jour les intérêts des quarante mille francs, que je n'ai pu vous régler. Aujourd'hui, je n'ai plus d'argent, c'est lui qui tient la bourse. Il s'occupe de tout, et je ne manque de rien. C'est un bon fils. Les intérêts à quatre pour cent, cela

fait seize cents francs. Je peux quand même vous donner tout de suite six cents francs.

Elle se leva péniblement et fit quelques pas dans la pièce; elle était chaussée de grosses pantoufles et ses jambes sèches comme des piquets, qu'elle découvrait en relevant un peu sa jupe, étaient si faibles qu'elle trébuchait comme une aveugle. M. des Pradiers sursauta et lui donna son bras afin de la reconduire vers le fauteuil où s'était enroulée la chatte Grisette. Quand elle fut assise de nouveau, il arrangea délicatement les fichus qui avaient glissé. Elle soupira :

— Vous êtes bon, mais vous ne me sauverez pas. Moi aussi, j'ai ma fierté. C'est pourquoi je voulais vous donner six cents francs, à compte. Et je dois vous avouer que le domaine rapporte de moins en moins. Mon fils dépense; il court un peu, c'est de son âge. Je voudrais le voir marié, et je n'ai pas la force de le guider. Mon ami, il faut que vous acceptiez un peu de l'argent qui vous est dû.

Il poussa un véritable gémissement, et balbutia, avec des larmes dans la voix :

— Pensez-vous que j'aie le cœur d'un usurier, mon amie? Je n'ai pas besoin de cet argent, et je peux vous en prêter d'autre, sans garantie. Mais vous refusez, vous êtes une entêtée comme votre fils.

Et tout à coup, il s'aperçut qu'il était habillé avec trop d'élégance et découvrit que la pièce exhalait une terrible odeur de misère. Depuis un an, il n'était pas venu aux Éparliers. Il sentait qu'il s'agissait d'une chute silencieuse qui devenait de plus en plus rapide. Il rougit de confusion, et dit à voix basse :

— Jacques n'est pas assez pratique, et je n'aurais jamais pensé qu'il pût être aussi maladroit, quand il importait de défendre son bien et le vôtre. Il faudra que je l'aide en secret, malgré lui, et malgré vous.

Elle répondit que le secret serait vite percé et que son fils ne saurait être pratique comme il l'entendait; lorsqu'on était sans cesse à la merci des fournisseurs, il n'était guère possible de se défendre. On n'arrêtait pas un rocher qui se met à rouler sur une pente trop raide.

— Elle est trop raide, la pente, vous savez, mon bon ami...

— On le peut, dit-il. Ma chère, que faites-vous de la volonté?

Elle eut un pâle sourire, et murmura :

— Elle s'en va comme le reste, avec la fortune. Et vous-même, vous avez votre part de chagrin. Vous ne pouvez empêcher Bernard d'être malade.

— Je sais bien qu'il guérira, s'écria-t-il.

— Eh bien ! qu'il guérisse, doux Jésus. Il lui est bien permis de vivre, il ne manquera de rien. Il n'a jamais été privé de rien, sauf pendant la guerre. Et quand il est revenu avec mon fils, il a dû trouver bien meilleure la vie de Vardeilles. Mais la maladie l'attendait... Il a quand même son lot. Ah ! ah ! Personne n'est oublié. Pas de jaloux !...

Comme il n'écoutait que sa douleur qui l'assombrissait soudain, elle soupira et reprit :

— Je ne crois à rien, pas même à ma chatte qui se frotte à moi, mais pour avoir un peu de lait. Je le regrette. Je prierais volontiers pour la guérison de Bernard.

— Eh bien, priez à votre façon ! dit-il, d'une voix bourrue. Il faut apprendre à prier pour un enfant. Dieu aime la prière de ceux qui reviennent à Lui... Comment dire?... oui, elle a un son nouveau. !

Il luttait contre la douleur qui le serrait à la gorge ; il ne pensait plus qu'à lui-même, à la menace qui planait sur sa vieille tête. Avant qu'il eût pu s'empêcher de parler, il reprit :

— Votre fils se porte comme un pont.

— Je l'espère bien, susurra-t-elle, en jetant sur lui des regards luisants. Et moi, je cherche vainement la force de vivre. Quant à l'argent, je sais bien que je n'en aurai jamais. Aujourd'hui, qu'est-ce que j'en ferais ? On me roulerait dans une grande auto, comme une vieille chèvre, et après ? Je ne peux plus manger, je dors sur la moitié d'une oreille, je ne lis plus guère... Il faut que je prenne une grosse loupe. Je ne vous invite pas à déjeuner... Moi, je grignoterai quelques restes de la veille. Et mon fils ira se taper la cloche, comme il dit, à l'hôtel des Voyageurs ; il a raison, il a très bon appétit... Je vous jure qu'il vivra longtemps.

Il eut un mouvement de recul et s'efforça de sourire ; mais elle se leva soudain et s'écria d'une voix enrouée, en agitant ses mains déformées par les rhumatismes, et les frappant l'une contre l'autre :

— Il est joli comme un œuf, mon Jacques. Sain comme

l'œil. A trente-six ans, on lui en donnerait à peine vingt-six. Il a de beaux cheveux et des dents bien blanches. Quand il a été reçu à son examen de droit à Poitiers, les femmes se retournaient pour le guigner... Si j'avais eu de l'argent pour le pousser, il serait aujourd'hui un grand avocat... Il ne s'est pas marié, mais moi, je sais qu'il en voulait une... Il n'a pas pu l'avoir, alors il est rentré dans sa coquille...

Elle se laissa tomber sur son fauteuil, comme épuisée d'orgueil désespéré et de sombre amour. M. des Pradiers s'était levé en sursaut et l'avait regardée avec une stupeur douloureuse. Une personne qu'il tenait en grande affection lui donnait une sorte de scandale. Il resta quelque temps sans parler; il voyait que sa bonté et sa tendresse étaient affreusement vaines, en ce moment; mais le désir de venir en aide à ses amis restait aussi fort. Il rejeta des pensées amères et assura la confiance qu'il avait dans la vie, éloignant rudement le doute au fond de son cœur.

— Que votre cher enfant guérisse, gémit M^{me} Nantiat, c'est mon souhait le plus fervent... Vous ne méritez pas de le perdre.

Il sentait qu'un malaise le gagnait; il dit qu'ils reparleraient de maintes choses urgentes dans une atmosphère plus favorable. Elle hocha la tête en manière de réponse; il baisa la main qu'elle lui tendait et s'en alla.

Une fois dehors, il respira avec force comme s'il rejetait au plein jour une trop vive contrainte. Il monta dans sa voiture, sortit lentement du parc et prit la route de Gérard.

La matinée devenait plus claire et le soleil dissipait les dernières brumes qui rampaient sur les herbages invisibles. La couleur des feuillages s'avivait dans une lumière bleuisante; des troupes de peupliers semblaient suspendues au loin; les buissons pullulaient de graines noires et rouges, qui flambaient dans un feu de songe. Le vieil homme devinait des hameaux et des métairies à demi cachés par des arbres de clôture. Au passage, il surprit un pic-vert qui grimpait au long d'un vieux tronc et le frappait de son long bec, tandis que sa tête jetait des éclairs de rubis; il suivait à l'horizon le vol d'une compagnie de perdreaux, ou d'une grive qui s'échappait d'une treille. Il aperçut enfin les premières maisons de Gérard, qui s'égaillaient sur une colline verdoyante.

Il mena sa voiture dans l'avenue de la Gare, qui partageait assez exactement la petite ville. Il passa devant le café du Commerce et reconnut, à travers le vitrage, M. Muque le négociant, et M. Lannion le receveur des postes, qui jouaient l'apéritif. C'était jour de marché, et la Grand rue, où s'ouvraient les principaux magasins, était pleine de gens qui venaient faire leurs achats. On lui disait bonjour à haute voix et il en avait beaucoup de plaisir. Il arrêta sa voiture au seuil d'un grand logis à pignon, appela le domestique de son beau-frère, M. Firmin Lajudie, et rangea sa voiture dans une remise qui tenait lieu de garage. Puis il entra dans la maison et, sans attendre, traversa le vestibule jusqu'à la salle du rez-de-chaussée, où d'habitude le maître du lieu lisait les journaux du matin.

M. Lajudie était assis près d'un bureau à cylindre, dans la clarté d'une haute fenêtre qui donnait sur le jardin; il y avait des reflets de feuillages ensoleillés sur sa figure mince toute rasée, aux regards vifs et prudents. Quand M. des Pradiers s'approcha, il ne se leva point, mais il fit un petit geste gracieux; il replia un journal avec soin et ramena sur sa personne chétive les pans d'une robe de chambre en laine grise. Il caressa machinalement son crâne chauve, aussi légèrement qu'un vieux chat caresse sa tête avec sa patte de velours. Il parla, en regardant de temps à autre sa main fine, aux ongles aigus, il se plaignit d'être grippé. A vrai dire, il paraissait inusable, merveilleusement installé avec douceur dans la vieillesse. Les rides de son visage, loin de montrer un signe de décrépitude, ressemblaient à quelque écriture ornementale. M. des Pradiers était toujours surpris, un peu désemparé et glacé en le voyant; il se demandait comment ce célibataire qu'il n'avait jamais osé tutoyer et qu'il estimait à sa valeur, car il avait fait carrière de fonctionnaire vigilant, pouvait être le frère de sa femme, si naïve et si simple...

Après un maigre déjeuner, car M. Lajudie était parcimonieux, celui-ci manifesta le désir d'entretenir son beau-frère.

— Revenez, je vous prie, mon cher frère, dans mon bureau. J'ai quelque chose à vous dire. J'attendais d'avoir déjeuné et mûrement réfléchi.

M. des Pradiers suivit son beau-frère et quand ils furent assis dans la salle ensoleillée, il demanda :

— Mimin, dites-moi tout de suite ce que vous voulez, il faut que je revienne à Vardeilles...

— C'est assez délicat, mon cher. Je vais vous donner quelques conseils. C'est un devoir dans une famille de se guider les uns les autres. Je sais que vous avez trop d'amitié, et depuis bien trop longtemps, pour les Nantiat et pour le fils en particulier. Je vous mets en garde; j'ai hésité pendant des années à vous dire cela; M. Nantiat s'est très bien conduit à la guerre, et j'avais une sorte de crainte... oui... patriotique, à faire figure de détracteur. Eh bien! ce jeune homme, qui semble le meilleur ami de Bernard parce que la vie les a rapprochés depuis l'enfance, ce jeune homme n'est pas d'une moralité absolue. Loin de là. Il est dépensier, il doit partout, il bouche un trou pour en faire un autre. Je me tiens éloigné des cancan, mais on dit qu'il est l'amant de quelque fille du peuple, couturière ou autre.

— Est-ce que cela vous regarde? gronda M. des Pradiers.

— Cela me regarde puisqu'il est admis dans notre société.

— Moi, je l'aime bien, je n'ai pas oublié que son père avait été mon ami... Aujourd'hui, il est malheureux, alors je l'aime encore davantage.

— Curieuse mentalité, vraiment... Ses parents ont éclaboussé tout le monde autrefois, par un luxe excessif qui ne pouvait durer. Maintenant, la mère et le fils sont pauvres; c'est parfaitement dans l'ordre. Où irions-nous, si l'excès n'était pas naturellement bridé? Où irions-nous si le faste insolent, qui n'est pas justifié par de solides moyens, invitait les gens à la dissipation? Voyez-vous, il faut saluer les justes retours de la raison.

M. des Pradiers se leva et s'écria :

— Mimin, je regrette que vous ne connaissiez pas davantage M. Nantiat. Il est d'une grande fierté. Je ne vous cache pas que j'ai voulu l'aider matériellement, ce matin même, mais il a refusé ce genre d'appui.

— C'est bien ce que je pensais; il vous voit venir à cent kilomètres, reprit M. Lajudie en haussant la voix. C'est un roué de la plus belle eau. Je vous concède qu'il sauve la face, et se tient même assez bien pour un garçon de sa sorte, qui est voué à tous les subterfuges, premièrement parce qu'il est sans argent, deuxièmement parce qu'il a pris des habitudes

de paresse. De grâce, occupez-vous donc de vous-même. Vous aurez assez à faire. Ne cherchez à bâtir le bonheur de personne, vous y perdriez le latin que vous savez. Mais je perds mon temps, vous ne guérirez pas de cette maladie que l'on pourrait appeler : bonté-mal-placée, bonté-inutile, bonté-bête...

A ces mots, M. des Pradiers sursauta et tendit vers M. Lajudie ses mains qui ne tremblaient pas de vieillesse, mais de colère et de chagrin.

— Nous ne pouvons pas nous comprendre. Je crois que vous êtes un pervers, lorsque vous parlez comme cela. Si un autre que vous m'avait dit ces choses, je l'aurais giflé.

— Ne le prenez pas sur ce ton, je vous prie, glapit M. Lajudie en étirant son maigre cou. Moi, j'ai la bonté de vous avertir d'être prudent... Pour une fois, je sors de ma réserve et vous me comprenez mal. Avec l'âge, vous perdez toute mesure et voulez à tout prix diriger, protéger. Pauvre médecin, soignez-vous vous-même! Ah! seriez-vous un imbécile, par hasard? siffla-t-il.

Alors, M. des Pradiers s'approcha de lui et murmura :

— Espèce de vieux petit chat.

M. Lajudie fut agité d'un mouvement convulsif et dit :

— Ne troublez pas la paix de ma maison, pauvre original. Un homme comme vous ne peut insulter un homme comme moi. Ce qui devait arriver, est arrivé... Vous êtes un ingrat. Si vous ne sortez pas tout de suite de la salle, je vais la quitter.

M. des Pradiers, la figure rouge d'indignation, répéta d'une voix de stentor :

— Espèce de vieux petit chat!

— Êtes-vous donc fou? gémit M. Lajudie. Mon beau-frère serait-il un fou?

M. des Pradiers sortit lentement, prit son manteau et son chapeau, remit ses gants avec tranquillité, bien qu'il fût tout bouillant de fureur. Il ouvrit la porte maîtresse, éloigna d'un geste le domestique qui accourait, et monta dans sa voiture. Il regagna la place du Marché et s'engagea dans la Grand rue. Il sentit qu'il ne pouvait revenir tout de suite à Vardouilles; il avait besoin de marcher quelque temps, afin de retrouver un peu de calme. Il arrêta l'automobile devant la grille du jardin public, sauta à terre, et fit les cent pas sous les

tilleuls. Sa colère s'épuisa peu à peu dans la tiédeur d'une belle journée d'automne. Il sourit dans sa barbe, et se dit qu'il n'aurait pas dû s'emporter de la sorte contre Mimin qui avait une âme de célibataire vieilli. Il importait de le plaindre, non de le rabrouer.

Il acheva de s'apaiser en se disant qu'il n'avait pas été maître d'un mouvement de colère ; il ferait ses excuses à Mimin dès que l'occasion se présenterait. Il se promena quelque temps encore, mais cette fois d'un pas nonchalant ; il se détendait, goûtait la douceur de l'air. La rumeur de la petite ville arrivait à peine jusqu'à lui ; il était pris d'une heureuse somnolence et s'engourdissait dans la dernière chaleur du soir. Brusquement, il se rappela qu'il devait donner des nouvelles de Bernard à M^{me} Plantier : Juliette les avait portées déjà, sans doute, mais il était plus digne qu'il vint les porter lui-même, à son tour. Il ôta son chapeau melon, le brossa d'un revers de manche, le remit sur sa tête, dans une position inclinée, à la façon des élégants d'un autre âge, puis tira ses manchettes.

Il monta dans sa voiture et se dirigea vers le logis de M^{me} Plantier, à deux cents mètres environ du jardin public, au bout de la rue des Victoires. Elle habitait une longue maison à un seul étage, à demi cachée par des arbustes ; les hautes fenêtres, aux volets percés d'ouvertures en forme de cœur, étaient cintrées ainsi que le porche ; les mansardes avaient des frontons de bois découpé, et le balcon de fer forgé présentait un monceau de fleurs. Au ^{xviii}^e siècle, l'aïeul du commandant Plantier avait fait bâtir ce charmant logis, après avoir amassé une petite fortune dans le commerce des étoffes qu'il vendait aux paysans. Son arrière petit-fils, le commandant, épousa en 1887 l'ainée de la famille des Plugnes, propriétaires terriens du Périgord, dont les alliances paraissaient belles, si la richesse était mince. M. des Pradiers n'avait pu résister au fils unique d'un homme bien apparenté, officier d'artillerie, qui lui faisait entendre qu'il verrait avec plaisir l'union de sa fille Juliette et de Bernard. Il ne pouvait approcher de la maison Plantier sans évoquer un peu de gloire militaire et donner un souvenir au frère aîné de Juliette, jeune lieutenant mort au champ d'honneur, comme le commandant.

Il gravit lourdement les marches du perron à balustrade, comme appesanti de souvenirs et de regrets. Il frappa légèrement, entra dans l'antichambre où retentissait un air de fox-trott. Pénétrant dans le salon aux volets à demi rabattus, qui gardaient une pénombre traversée de rayons poudroyants, il aperçut une femme grasse à la nuque blanche, aux cheveux courts, artificiellement frisée, qui se penchait sur le clavier d'un piano, où sautillaient ses mains chargées de bagues. Tout en jouant, elle fredonnait et se balançait un peu sur le tabouret.

M. des Pradiers se tint un moment près du seuil, comme s'il découvrait un spectacle que ses yeux ne devaient pas surprendre. Tandis que M^{me} Plantier reprenait sans se lasser le rythme sec et dansant, il passa les doigts dans sa barbiche, avec une brusque envie de s'en aller sur la pointe des pieds, mais il se mit à tousser à plusieurs reprises, et dit :

— Je vous demande pardon d'interrompre votre musique.

Elle se retourna brusquement et le regarda en riant.

— Cet air qui fait danser tout Paris n'est pas pour vous. Aujourd'hui je ne m'attendais pas à votre visite, mais je suis contente de vous voir.

Elle referma le piano, et fit quelques pas vers le vieil homme qui restait très digne.

— Posez donc votre chapeau et vos gants. Mettez-vous à l'aise, asseyez-vous près de moi sur ce pouf.

Il vint s'asseoir auprès d'elle avec une sorte de soumission qui amusa M^{me} Plantier. Tandis qu'elle se mettait à babiller, il paraissait l'écouter avec flegme, caressant de temps à autre sa barbiche afin de cacher une vague réprobation. Il constatait qu'elle était habillée à la manière d'une jeune femme, avec une robe très courte, assez échancrée; elle tenait rapprochés d'énormes mollets gainés de soie, et ses yeux noirs et fardés étaient singulièrement mobiles, tandis qu'elle parlait sans arrêt, avec une facilité extraordinaire. Elle regardait le vieil homme d'un air mutin, qui semblait signifier : « Me donnerait-on soixante ans? On me les prêterait tout au plus. » Derrière elle, sur une table ovale, trônait une poupée fétiche aux prunelles folles, à la tignasse oxygénée. Il dit tout à coup :

— Permettez, ma chère amie...

Il sentit que le sang lui picotait les oreilles; une soudaine chaleur l'empourpra; il n'osait plus parler de la maladie de Bernard. Il toussa, puis il dit :

— Depuis trois ans, vous avez beaucoup changé, ma chère... On peut dire cela... Oui... C'est permis, sans doute...

— Beaucoup changé... N'allons pas si loin, murmura-t-elle. J'ai peut-être découvert enfin la femme que j'étais en réalité... Il est vrai que j'ai changé à mon avantage. Les jeunes gens comme Jacques Nantiat me le disent. Un beau matin, j'ai compris que j'étais sur le point de m'encroûter et de tourner à la vieille dame. Si je ne réagissais pas, j'étais perdue. J'ai compris que les cheveux coupés courts, c'était seyant et très commode. Et il y a de si bonnes teintures ! Évidemment, c'est un subterfuge...

— Un mensonge, bougonna M. des Pradiers.

— Un délicieux mensonge, quand il s'agit de la beauté féminine. D'abord je n'aimais pas beaucoup cela, mais je me suis fait violence. Et tenez, toutes ces obligations vous disciplinent. Je crois même que c'est recommandé comme la ceinture de maintien... C'est incroyable; on arrive à rester belle, en le voulant bien. Autrefois, les dames d'un certain âge avaient trop de laisser-aller; elles cédaient trop vite... Et puis, enfin, on doit épargner à son prochain le spectacle de sa déchéance physique. Je suis arrivée à mater ma graisse. Je ne mange ni gâteaux, ni féculents, et j'ai cessé de boire du vin.

— Il y a là du stoïcisme, déclara M. des Pradiers. Moi, je laisse faire la nature, et me contente de mes cheveux blancs.

Elle s'écria qu'il était un homme, un représentant du sexe laid. Il pouvait révéler son âge; il appelait le respect, cette parure du vieillard.

— Quand j'ai ouvert la porte, vous étiez en train de jouer un air bizarre.

— Un air à la mode... Il y a des charlestons sublimes, vous savez... Le pauvre cher piano a bien souffert, on lui a donné à dévorer pendant vingt ans des sonates de Beethoven et de Mozart.

— J'aime encore ces petites choses, pardonnez-moi. Elles charment toujours mon âme...

— Oui, dit-elle, elles sont sacrées pour quelques personnes de votre âge.

Il se leva et prit son chapeau.

— Je ne comprends pas, s'écria-t-il. Je suis trop vieux pour revenir à l'école, même à la vôtre, chère amie. Je vois que vous avez beaucoup changé, et en peu de temps...

Elle répondit sur un ton badin. Il respira avec force et serra les poings; il sentait qu'une sourde colère le guettait, mais il se souvenait de son emportement chez Mimin. Il se rassit et parla de Bernard.

— J'ai ma part de chagrin, moi aussi, dit-elle. Je ne pense pas toujours à mes défunts, au commandant, à mon cher petit lieutenant. Je sais qu'ils ne veulent pas que je sois triste. Je leur déplairais dans l'au-delà. Certaines mauvaises langues disent que je cherche à m'étourdir. Cela n'est pas vrai. Mais enfin, j'ai mené autrefois la vie de garnison; j'étais adulée, choyée, et je ne peux vivre cloîtrée comme une geignarde; ça ne ramènerait pas mes bien aimés disparus. Juliette est courageuse, mais son existence n'est pas rose, vous savez, elle est même noire... Laissez-moi m'expliquer, je vous en supplie. Je la réconforte de mon mieux, ma Juju, mais enfin, je l'ai vue dans un triste état d'abattement. La jolie ne tardera pas à se faner... Elle a déjà un petit pli près de la bouche, un fil de soie blanche dans ses mignons cheveux noirs, c'est triste... Bernard, qui l'a épousée pour sa beauté et son éducation, s'il savait à quel point elle se tourmente, serait malheureux.

— Vous avez raison et vous avez tort, murmura M. des Pradiers. Juliette sait porter le malheur et sera récompensée. Bernard guérira. Il guérit.

— Oui, mais il restera faible toute sa vie. Je ne fais pas de reproches... Pardonnez à ma franchise. Nous pouvons pleurer ensemble...

— Oui, pleurons ensemble.

Il avait bien envie de lui dire qu'il ne voulait pas mêler ses larmes aux siennes, mais il eut la force de se maîtriser et dit à mi-voix :

— Nénette m'a dit que Juliette venait plus souvent chez vous, lorsque j'étais au sanatorium, près de Bernard. Et même, elle a couché ici, quatre ou cinq fois...

M^{me} Plantier parut hésiter, et répondit tranquillement :

— Oui, je la retenais parfois, pour la consoler... Elle souf-

frait beaucoup... Si vous saviez tout ce que cachent ses apparences de gaieté, vous en auriez du chagrin.

Il dit à voix basse :

— Je ne voudrais pas pleurer devant vous... Attention...

Il se redressa, de toute sa taille, et s'écria :

— Je voulais seulement vous dire que mon fils Bernard allait mieux. Rien que cela, pas autre chose vraiment. Bernard est le père de vos petits-enfants, voilà tout ce que je voulais vous dire, en vérité, en franche vérité...

Elle sursauta, écarquilla les yeux, comme s'il venait de manquer à la bienséance et chuchota :

— Encore une fois, vous ne m'apprenez rien du tout... Radoteriez vous par hasard ?

— Peut-être, murmura-t-il avec un pâle sourire.

A ce moment, on frappa à la porte du salon. M. Charmier s'avança vers M^{me} Plantier et s'inclina profondément. Cela fait, il se tourna vers M. des Pradiers :

— Comment vous portez-vous, monsieur ?

— Je me porte sur mes bonnes jambes, répondit M. des Pradiers d'un ton rogue.

M^{me} Plantier cligna de l'œil et dit à M. Charmier qui s'asseyait à califourchon sur le tabouret du piano :

— M. des Pradiers en remontrerait à bien des gens.

Comme elle appelait pour faire apporter du thé, M. des Pradiers salua et quitta la pièce. Il remonta dans sa voiture et se donna pleine liberté de pousser quelques jurons, tandis qu'il regagnait Vardeilles. Mais il n'avait pas l'esprit en repos. La rencontre avec Charmier lui avait déplu ; la ridicule coquetterie de M^{me} Plantier l'affligeait. Quelle drôle de mère pour Juliette !

CHARLES SILVESTRE.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

NAPLES NOUVELLE ⁽¹⁾

Après Rome, la plus grande ville d'Italie, la plus peuplée, la plus puissante, la plus originale, c'est Naples. Pratiquement, c'est la même ville : Rome et son port, ce que furent Ostie et Civita-Vecchia. La distance ne compte plus ; l'avion la rend insignifiante. C'est la ville des affaires, le nœud des routes de navigation, l'organe de liaison avec la Sicile, l'Afrique, l'Angleterre, l'Amérique. C'est là qu'aborde le voyageur arrivant de l'Atlantique. Le fascisme ne pouvait négliger cette porte de l'Italie, ce point d'appui de sa puissance. Enfin, les antiquités de Naples ne le cèdent pas à celles de Rome et bien souvent l'emportent sur elles. Et là aussi, on parle beaucoup de nouvelles fouilles, de découvertes toutes fraîches.

TUNNEL DE LA VICTOIRE

Se réveiller à Naples et ouvrir ses volets par une matinée radieuse sur le plus beau paysage de la Méditerranée ; parcourir du regard la vasque bleue et son ciel, double valve d'où sort un jour exact et parfait comme une perle ; caresser ces lointains fameux, ces bords et ces rivages où la terre et les îles multiplient les formes les plus heureuses, sur lesquelles s'allonge, pacifique et horizontale, l'écharpe blanche du Vésuve, on a honte de redire des choses si rebattues, mais qu'y faire ? Charme irrésistible...

Peut-être cela tient-il à ce que Naples, dans l'ensemble, a

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 décembre : *la Rome nouvelle*.

beaucoup moins changé que Rome, bien qu'en réalité on n'y ait guère moins travaillé ; mais pas de ces sacrifices qui, même payés par de grandes beautés, percent le cœur. Nulle perte pour le fureteur et pour l'amoureux des vieilles pierres. On a dégagé le château d'Anjou, et personne ne se plaindra de cette opération. Le vieux Louvre des rois angevins, sur sa butte à la tête du môle, était la porte de la mer, comme le château de Capoue, sur la route de Rome, est la porte de terre. Depuis des siècles, l'antique bastille ne servait plus que de corps de garde et de prison. Le Royaume d'Italie en avait fait une caserne et un magasin d'armes ; l'énorme donjon s'était empâté de bâtisses dans le goût ingrat particulier au Génie militaire. On arrivait à la porte illustre par un mortel couloir de pauvretés bureaucratiques, qui jetaient sur les bas-reliefs de Laurana, de Pierre de Milan et de Guillaume Lemoine leur ombre morose. Balayer cet amas d'ennui, détruire ce nid de gratte-papiers qui étouffait le géant gothique, en vérité, c'était œuvre pie (que l'Espagne n'en fait-elle autant à l'Aljeferia de Saragosse ?). Aujourd'hui le colosse décrassé de ses baraquements dresse sur son talus de gazon, au pied de l'avenue du Municipio, son carré héroïque et drapé de cinq tours. Sa redoute crénelée, en faction sur son esplanade, n'est plus qu'un vétéran qui narre les guerres d'autrefois. C'est toujours un problème, dans nos vieux pays d'Occident, de trouver une affectation aux anciens édifices et de les conserver en les utilisant. Le nouveau régime a pensé qu'un pays comme l'Italie pouvait se donner le luxe de dispenser les vieux monuments de servir : ils remplissent leur rôle s'ils parlent du passé et s'ils éveillent chez le passant la conscience confuse de l'Histoire.

Le vieux château des princes d'Anjou, où a campé naguère un état-major fasciste, a été démobilisé et a passé de la Guerre au département des Beaux-Arts ; il s'y tient présentement une petite exposition locale, que je suis fâché de n'avoir point vue. Mais surtout le château lui-même demeure là, donjon de *sable sur champ d'or* à la bande de *sinople*, pareil à un sceau du moyen âge au bas d'une charte de noblesse. Il fait partie du blason de Naples. Et c'est assez glorieux pour le voyageur français de pouvoir évoquer, surgie du quai de Parthénopée, la masse noire du château d'Angers, mirée aux eaux lentes de la Maine, mais timbrée ici du portique où la Renais-

sance a sculpté entre les tours médiévales, à l'exemple des arcs triomphaux des Césars, les triomphes des rois d'Aragon.

C'est un grand service que le régime rend à Naples en débarbouillant cette page saisissante de sa chronique. En d'autres temps, que n'eût pas exigé de délais cette entreprise de ravalement ! Dieu sait quelle est la force d'inertie des bureaux. Non loin de la Bourse, entre le palais Gravina et le couvent des Olivétains, célèbre par ses sculptures de Rossellino, des Mazzoni, de Jean de Nola, un large abatis de maisons, abrité par des palissades, signale d'autres travaux en cours d'exécution ; c'était un des cloaques les plus infects de Naples : il s'agit d'y créer un centre de gouvernement, une motrice comprenant la préfecture de la province, les Postes et Télégraphes, etc. Besogne d'hygiène et de police. Je n'ai pas vu les plans de l'ingénieur Vaccaro, et le programme n'en est encore qu'aux fondations. On m'assure qu'il doit respecter le grand cloître, qu'on se borne à rendre praticable et qui devient une place encadrée de portiques. Déjà la place Dante et celle du Plébiscite marquaient respectivement dans divers endroits de Naples le souvenir du roi Murat et des Bourbons et celui du *Risorgimento* ; il est juste que le maître actuel ait à cœur de laisser à son tour son empreinte et de mettre en évidence une image de l'État. Au milieu de cette rapidité, qui a juxtaposé dans cette ville singulière les témoins de dix dynasties, on trouvera légitime de voir se dresser un décor qui impose aux regards la figure et la volonté de la jeune Italie.

Mais les travaux les plus urgents étaient des travaux de voirie. La beauté de Naples, c'est ce croissant de collines concaves auxquelles elle s'appuie et qui abrite de la tramontane la molle grève de sa couche. Peu de sites marient comme cette alcove enchantée les membres de la terre aux grâces de l'élément liquide. Noces de Thétis et de Pélée ! Du massif des Camaldules et de Capo di Monte, qui forme écran du côté du nord, se détache vers le sud en équerre légèrement ouvert le contrefort du Vomero, que dominent le château de Saint-Elme et la chartreuse de San Martino, et qui va plonger dans la mer, au midi, le promontoire du Pausilippe. Un éperon secondaire sépare la rive de Parthénope de la Villa Nazionale et du quai de Mergellina. Cet éperon du Pizzofalcone forme une proue rocheuse dont la silhouette couleur d'ocre double impé-

rieusement le profil de la citadelle. En face, à quelques brasses du rivage, auquel il se relie par une digue, un dernier bloc forme un écueil où se juche le château de l'Œuf, prison comme notre château d'If, où les empereurs souabes déposaient leurs trésors. Cette chaîne de sûreté met ici un accent de vigueur, mais constitue un sérieux obstacle à la circulation. La ville est presque coupée en deux comme les lobes d'une noix par la membrane de la coque. Entre le pied de la falaise et le quartier de Sainte-Lucie, il ne reste qu'un étranglement coudé et incommode qu'emprunte le tramway en grinçant, pour faire communiquer les deux poches de la besace. On ne pouvait passer de l'ancienne ville à la ville moderne qu'en décrivant ce long circuit, ou bien en arrière, par la rue engorgée de Chiaia, qui dessine à peu près la corde du demi-cercle.

Il n'était pas question de s'en tirer par un *sventramento* : M. Agache l'a fait à Rio-de-Janeiro, en rasant les deux mornes du Moro do Castillo et du Moro San Antonio, qu'il a fait disparaître par le canon hydraulique; cette amputation aurait défiguré la ville : c'était perdre la surprise que cause toujours, au détour du Pizzofalcone, la perspective des ombrages et des charmilles de Chiaia. On croyait que c'était fini, et tout recommence; on tourne la page, le décor change : ce sont les Tuileries au bord de la mer. Rien de plus gai que ce redoublement de beautés et ces deux scènes successives, depuis le *Castel Angioino* jusqu'au château de l'Œuf, ces motifs chéris de Vernet, et du château de l'Œuf jusqu'au palais de Donna Anna, qui baigne dans l'azur, au pied du Pausilippe, sa féerie en ruines, comme une rêverie romanesque de Claude.

Pour ménager cet effet, il était essentiel de conserver le redan du Pizzofalcone, mais il n'était pas interdit de passer par dessous. Tout le sous-sol de la contrée est perforé de galeries, parfois d'une haute antiquité, passages souterrains dont on ne s'explique plus toujours bien l'origine, et dont plusieurs furent convertis à des usages funéraires. Un de ces passages réunissait la plage de Cumes au lac Lucrin, où stationnait la flotte d'Agrippa. Un autre, à la pointe du Pausilippe, s'appelle la grotte de Séjan. Un troisième, qui remonte à l'antiquité grecque, faisait communiquer les villes de Naples et de Pouzzoles : c'est la fameuse grotte ou *creute* du Pausilippe, agrandie par Pierre de Tolède, restaurée par le roi

Joseph, et dont la crevasse gigantesque, tapissée de scolopendres et de pariétaires, et la curieuse chapelle de la *Madonna della Grotta*, tapie au milieu de cette crypte, ont été si souvent peintes par notre Granet. Cette galerie, à peine suffisante pour le passage d'une charrette, avait été doublée vers 1880, à trois cents mètres de la première, par un nouveau tunnel, parallèle à celui du chemin de fer de Cumes, et que suivent la route et le tramway de Bagnoli. C'est ce parti que Rome adopta en 1902 pour le tunnel du Quirinal. Il fut suivi encore pour le percement du Vomero : une voûte de seize mètres d'ouverture et longue de huit cents traverse la colline de part en part et joint l'Arsenal à Chiaia. Ce fut l'ouvrage de deux ans (1925-26). C'est le tunnel de la Victoire. Cette façon de célébrer la gloire vaut mieux que les statues de généraux et de tribuns qui encombrant nos places et dont personne ne se soucie le lendemain de l'inauguration. Le fascisme jusqu'à présent s'est montré remarquablement économe du bronze ; il préfère à cette monnaie les monuments impersonnels, qui servent le public et le régime. Le tunnel, parcouru d'un roulage, rempli d'un tonnerre incessant, a redoublé l'activité et la circulation entre les deux moitiés de Naples ; l'ouest et l'est se donnent la main.

Mais dans cette ville surpeuplée et aux artères étroites, les communications de surface ne permettent pas le volume de transports nécessaire ; une nouvelle voie ferrée, évitant la boucle de Capoue et filant le long de la mer par Gaète et Terracine, mettra prochainement Rome à deux heures de Naples, c'est-à-dire à la même distance que Rouen est de Paris. Cette ligne, pour rejoindre la côte en partant de la gare centrale, traverse la ville en sous-sol et doit servir de métropolitain. Naples aura ainsi son métro avant Rome, si c'est là un honneur qui vaille d'en parler (bien que Rome, hélas ! ait déjà son projet : Rome avec un métro ! Barbares fatalités modernes...) Le banc de tuf où est construit Naples se prête sans résistance à ce genre d'ouvrages, mais la facilité, dans cette roche friable, se venge par la fragilité. Des tassements se produisent dans le tunnel de la Victoire ; déjà on l'étaie par endroits et il faut songer à le bétonner. Le désir de faire vite et l'impatience des résultats sont un signe de jeunesse, et un signe fort aimable ; le fascisme peut se

montrer désormais moins pressé et faire voir qu'il sait travailler *col tempo*.

JARDINS DU PAUSILIPPE

Ce qui s'est fait de mieux et de plus utile à Naples, c'est pourtant la création d'un parc, la promenade du Pausilippe. On a tout dit sur la beauté de cette colline voluptueuse qui allonge dans la mer son bras chargé de fleurs. C'est l'image de la grâce : on n'imagine pas d'autre séjour à Circé. Depuis l'ancien village de pêcheurs de Mergellina, cette lieue de côte n'est qu'une guirlande continue de villas enfouies sous les pins, les jasmins et les roses, comme une corbeille de parfums flottant à demi sur la vague ; au bout, dans une broussaille de lauriers, se dresse, bercé par le flot, un fragment de vieux mur que la légende appelle le tombeau de Virgile.

Ce fond de tableau, avec son mélange de beautés agrestes et marines, couronne Naples d'un charme incomparable. Il était à craindre justement qu'avec l'automobile, avec le métro qui aura une gare dans ces parages, avec l'aisance accrue des communications, ces beaux lieux, défendus encore par l'éloignement, ne vissent à tenter la spéculation. On pouvait redouter la hausse des terrains, le jeu des lotissements. La crête était encore déserte. Il y avait un « coup » à faire, qui sait ? peut-être un casino. On se doute de quoi sont capables les hommes d'affaires. On se représente la belle colline envahie de *palaces*, déchiquetée par les marchands de biens, souillée de réclames et d'écriteaux, vendue, prostituée aux rastas des deux mondes. Il n'était que temps d'intervenir et de classer ce site célèbre, de l'interdire à la bande noire. On y réussit, non sans drame. L'architecte Troja, chargé de dessiner le parc du Pausilippe, s'aperçut de certaines fraudes dans les comptes des entrepreneurs ; il craignit d'être soupçonné et se brûla la cervelle. Les travaux ont été repris par l'ingénieur Giovannoni. Il a fallu ce sang pour sauver cette poésie.

Le jardin n'est encore qu'une route tracée à travers la lande, et décrivant une boucle sur le sommet du Pausilippe. Quelques balcons de place en place parmi des yeuses rabougrées proposent des haltes, des repos sur les flancs de ce belvédère : jamais le mot ne convint mieux à la situation. Cette

pointe divise le golfe en deux moitiés; sur la carte, les deux baies jumelles font songer invinciblement à cet artiste grec qui, pour modeler une coupe d'une forme irréprochable, prit le moulage du sein de la Vénus de Praxitèle; les deux anses, dans le rivage, semblent la tendre impression de la gorge d'Aphrodite. L'œil ne se lasse pas du rythme de ces côtes, qui répète de part et d'autre les mêmes festons pleins de grâce : le cap du Pizzofalcone répondant à celui de Pouzzoles, et la presqu'île de Misène à celle de Sorrente et de Castellamare, avec une symétrie secrète et une intention d'harmonie surnaturelle.

Sur le terrain, l'aspect des choses est assez différent. Rien de plus varié que la double perspective qui s'offre au promeneur. J'y suis seul ce matin. Un vieil ecclésiastique, monté là pour dire son bréviaire, interrompt parfois sa lecture pour jeter un regard sur le paysage et y trouver un autre texte à la louange du Créateur. Ou, indifférent au spectacle, n'y voit-il qu'une occasion de dédaigner la terre? Ne troubions pas son recueillement et rendons grâces au maître dont le geste, arrachant le Pausilippe aux agioteurs et aux croupiers, le laisse le soir aux amoureux et le matin aux méditations d'un vieux prêtre.

Pour nous, profanes, qui avons assez du plaisir de nos yeux, c'est une occupation de débrouiller le monde de ces formes charmantes et de les identifier, intrigués de ces jeux d'optique qui donnent le change sur les distances et composent de nos erreurs des tableaux ravissants, n'ayant que la réalité du mirage et du songe. De là-haut, pour qui les aperçoit successivement, les deux baies forment deux bassins parfaitement circulaires, comme deux jarres aux flancs d'une selle. A l'ouest, c'est la baie de Baies, c'est la blanche Pouzzoles, poudrée du talc de sa pouzzolane, puis ce sont, plus près du coteau, les hangars des chantiers Armstrong et leurs usines retentissantes du tapage rythmé des marteaux sur les tôles; à ma surprise ce bruit de forges n'importune pas ici comme il ferait ailleurs; il ne gâte pas le paysage : il ne va pas mal avec le royaume des Cyclopes, avec cette région de cratères et de solfatares, avec toute cette puissante activité terrestre, qui prodigue à la fois toutes les richesses de la nature, la pêche, les récoltes, le commerce, l'industrie, l'idylle et les travaux de la

métallurgie, dans une sorte d'immense atelier de Vulcain, que domine, omniprésente, la cheminée du Vésuve. Parfois les îles, Nisida, Procida, semblent jouer à se mettre en ligne ou à la queue-leu-leu, monôme de nageuses qui gagneraient à la course le promontoire de Misène, et leurs aigrettes de châteaux forment une arête éclairée qui paraît limiter la baie ; celle-ci, à demi couverte par l'ombre du Pausilippe, ressemble à une lune dont on devine par transparence, à côté du quartier de naere, le disque voilé et diaphane. A l'est, au contraire, c'est la nappe d'argent, de lumière et de joie, la jatte de lait et de turquoise, le plein jour qui allume le rire de Naples, brillant comme l'écume et le sel, cercle éclatant que semble clore, là-bas, dans une vapeur, la corne d'ambre de Castellamare. Et toujours, dans le lointain, la ronde capricieuse des îles, Procida, Ischia, Capri, qui mettent autour du golfe leur chaîne de fantaisie, leurs silhouettes et leurs plongeurs, les jeux du triton et de la sirène, le cortège de Galatée.

Non loin de là, à l'entrée du parc, presque à l'embranchement de la colline, s'élève, sur des terrasses plantées d'ifs, de pins et de buis, une forme grave et solennelle. On ne s'attend guère à rencontrer à cet endroit un temple de Memphis. C'est l'*Hérôon* des morts de la guerre. Un certain Schilizzi, sorte de Boucicaut napolitain, s'était fait construire ce mausolée de Pharaon pour son usage personnel, il y a une vingtaine d'années, dans un site admirable. L'auteur, l'architecte Guerra, sur le désir du défunt, avait fait choix d'un langage très général, qui n'est celui d'aucune église et d'aucune confession. Sur un cube de granit sans colonnes et sans fronton, il se contenta d'élever une coupole assez basse, comme celle d'un marabout, dont la sphère déprimée se gonfle d'un léger soupir et comme d'un muet mouvement vers le ciel ; cette chapelle en somme n'est qu'une porte, un seuil de l'au-delà, une entrée de l'éternité. Seulement, sur la corniche, le phénix, le *férouer* aux ailes horizontales, hiéroglyphe formé d'un nœud de serpents entrelacés, dont les corps supportent l'empennage et la voilure de l'oiseau, met l'emblème de la résurrection, un symbole d'immortalité. Après la guerre, la Ville racheta ce monument et le surmonta d'une croix pour le consacrer à la mémoire de ses fils tombés pour la patrie.

Le mausolée a deux étages. Le rez-de-chaussée est une

crypte assez sombre portée par des piliers carrés, noire et blanche, où des lampes entretiennent une veillée dans un crépuscule éternel. En entrant du dehors dans cette obscurité, le visiteur n'a tout d'abord que l'impression massive de la nuit et du sépulcre. Peu à peu le regard s'y fait. A terre, un dallage de marbre noir, poli comme une feuille de bronze, la surface morte d'un Cocyte ; aux murs, des plaques de marbre blanc, toutes égales, sans un vide, fixées par des clous d'or. Sur chacune, un nom, une date, l'indication d'un grade et d'un champ de bataille : livre d'or de la guerre, virginal sanctuaire de la jeunesse, image d'un édifice fait de dévouement et de tombeaux.

Dehors, toujours cette fête de lumière sur le paysage d'épithalame et ce bol de délices où ne goûteront plus ces jeunes ombres. Sans doute on a pensé qu'en récompense de leur sacrifice, on ne pouvait rien offrir de mieux à leur noble phalange que le sourire de la terre et la caresse du jour natal : nulle idée de deuil, point de larmes dans la mâle religion des héros. Leurs mânes peuvent se dire que pour une telle patrie il valait bien la peine de vivre et de donner sa vie : *per la più vaga e dolce Città del mondo*, comme dit la vieille poétesse Laura Terracina, « pour la ville la plus charmante et la plus douce du monde », on pouvait tomber sans regrets. Sur une tombe d'Ostie, dans ce cimetière de l'île des morts, qu'on vient de découvrir à l'embouchure du Tibre, j'ai lu cette inscription touchante, dernier vœu de l'exilé plein de nostalgie pour sa patrie : « Ωρεῖν Περικλέους ». C'est bien pour ces jeunes défunts que semble parler en son ramage le dicton populaire : « *Vedi Napoli e poi muori*, voir Naples et puis mourir ».

NAPOLI NOBILISSIMA

Je sais qu'on n'avoue pas qu'on aime Naples ; ce n'est pas un goût distingué. On prendra garde, si l'on tient à sa réputation, de préférer Florence ou Venise. Naples ne passe pas pour une « ville d'art ». Le président de Brosses la trouvait déjà peu attrayante et se moquait du mauvais goût de ses édifices ; on aurait peine, même aujourd'hui, à rencontrer des amateurs pour ces monuments décriés.

On classerait volontiers les gens par le genre de leurs

prédilections : ceux qui préfèrent Amsterdam ou Hambourg à l'aristocratique La Haye, et qui ne craignent pas de laisser voir quelque sympathie pour les vulgarités de Marseille ou de Barcelone. Chaque chose a ses beautés ; mais ceux-la chérissent Naples qui ne se laissent pas rebuter par certaines violences, l'odeur de poussière, de boue, de ruisseau, la populace, le trafic des rues, les cris des marchands ambulants, les fritures, les poissonneries, l'animation et le torrent de la rue de Tolède, la cohue de marché arabe autour des étalages de la porte de Capoue, le spectacle des mille commerces et le mouvement d'un grand port.

J'ai voulu revoir quelques-unes des églises du vieux Naples, dans ce riche labyrinthe et ce grouillement de fourmière qui obstrue les ruelles autour de la cathédrale, où la voiture ne peut s'aventurer qu'au pas, parmi les emplettes, les marchandages et les conciliabules d'une foire permanente à toutes les boutiques et sur le pas des portes. On se croirait en plein Pétrone. Nul besoin pour l'attester de cette vieille figure du Nil, que l'on appelle ici *Corpo di Napoli*, espèce de grand père gigogne et de patriarche jovial souriant à sa progéniture : c'est toujours la vie des anciens qui continue, c'est de l'antiquité vivante, infiniment plus réelle que celle que nous trouvons figée dans les ruines de Rome, pour le plaisir des érudits et des archéologues. Cette voyoucratie des vieux quartiers de Naples est classique comme au temps d'Horace et de Sénèque. On n'a que faire de fouiller pour retrouver les mœurs et la plèbe du forum : elles sont encore dans la rue. Sur les degrés de son parvis, Saint-Paul-le-Grand est encore debout comme un temple païen sur son *podium* : et les deux magnifiques colonnes qui font saillie sur sa façade me représentent mieux les Dioscures que ne font les groupes équestres de Monte-Cavallo.

Mais c'est la ville du moyen âge que j'explore ce matin. Sur cette même place *Corpo di Napoli*, j'ai trouvé fermée la vieille église franciscaine de Saint-Laurent ; on la restaure à l'intérieur. Je n'ai pu revoir les fresques de la *Vie de la Vierge*, ni la chapelle où Jean Boccace, âgé de vingt-cinq ans, le 11 avril 1338, aperçut cette Marie d'Aquin, fille de sang royal, qui ne lui fut pas cruelle, et dont il écrivit l'histoire dans son roman de *Fiammetta* ; c'était dix ans après que

Pétrarque, un Vendredi saint, dans l'église des Clarisses d'Avignon, avait rencontré Laure de Noves, et il y avait environ quarante ans que Dante avait écrit pour une jeune disparue la *Vita nuova*. Dans ces trois amours pour une morte, pour une beauté inaccessible, et pour une maîtresse moins inhumaine et plus perfide, tient tout le premier siècle de la poésie italienne.

Le merveilleux *Saint Louis d'Anjou*, par Simone di Martino, qui se voyait jadis assez difficilement sur un autel de Saint-Laurent, a été transporté à la Pinacothèque. Il y occupe une salle que ne trouble aucun voisinage et qu'il embaume d'un parfum de paradis. On sait l'histoire de cet enfant, héritier de Sicile et de Jérusalem, élevé en otage à la cour d'Aragon, et qui, tout jeune, consumé d'un mal de langue, renonça au trône pour vêtir la bure et ceindre la corde de saint François; neveu de saint Louis, qui venait d'expirer à Carthage, il n'enviait que son martyre et sa perfection. Le pape Boniface VIII le fit évêque de Toulouse, mais au bout d'un an la mitre ne lui pesa pas moins que le diadème : il se mit en route pour abdiquer une fois de plus et pour rendre son évêché au souverain pontife; mais il n'alla pas jusqu'au bout de son pèlerinage : la mort le cueillit à Brignoles, et il trépassa en odeur de sainteté, à l'âge de vingt-trois ans, pour cette Jérusalem du ciel, dont il avait refusé d'être le roi en ce monde. Il fut canonisé en 1317. C'est alors que son frère, le roi Robert le Sage, fit peindre le tableau : agenouillé aux pieds de son aîné qui trône en robe de moine et en chape d'évêque, celui-ci lui pose sur la tête la couronne royale et reçoit de la main des anges la couronne céleste. Cette image a un peu le sens d'une affiche ou d'une proclamation, où le roi Robert attestait aux yeux de ses sujets la légitimité de sa succession. Mais le peintre de Laure n'a rien fait de plus beau que cette scène grandiose et domestique, hiératique et familière, cette transmission de pouvoirs et ce double sacre fraternel, au ciel et sur la terre. Aucune œuvre n'exprime mieux la noblesse du moyen âge, et ce n'est pas de quoi nous la rendre moins chère, d'y lire la gloire des fleurs de lys.

A Santa Maria di Donna Regina, on est aussi en plein travail. On achève de dégager, derrière l'église du XVIII^e siècle, l'église originale dénaturée au cours des âges et indignement

défigurée par des planchers et des cloisons; on a rendu au jour un svelte vaisseau du ^{xiii}^e siècle, qui est un des joyaux gothiques de l'Italie. La reine Marie de Hongrie, veuve de Charles II d'Anjou, et mère des deux princes dont je viens de parler, fit certainement venir un maître provençal pour bâtir cette église où elle voulut laisser ses cendres, et où se voit encore son tombeau. Le chœur des religieuses forme une vaste tribune à l'entrée de la nef; il est entièrement décoré par Pietro Cavallini de fresques rouillées comme l'automne, représentant la Passion et les vies de sainte Catherine et de sainte Élisabeth. La princesse de Piémont, fille d'une autre Élisabeth, aime à visiter ces peintures; on a construit pour elle au milieu de la tribune un échafaudage de maçon; sa jeunesse y grimpe sans façon, à l'exemple d'un père alpiniste et d'une mère que les soldats des tranchées de l'Yser appelaient la Fauvette.

Le *custode* qui m'accompagne remplit son office depuis quarante ans. Il se souvient du jeune Français cordial et rayonnant qui a découvert ces peintures, et dont ce fut la première trouvaille. Lorsqu'Émile Bertaux, pensionnaire du palais Farnèse, entra ici pour la première fois en 1894, personne, même à Naples, ne soupçonnait ce trésor; nul n'y avait pénétré du temps de la clôture ni depuis la laïcisation. Quelle joie pour lui, s'il pouvait voir son église rendue à son antique honneur! D'où vient que les deux meilleurs livres écrits à l'étranger sur le royaume de Naples, la *Grande-Grèce*, de Lenormant, et l'*Histoire de l'Art dans l'Italie méridionale*, par Émile Bertaux, soient l'ouvrage de deux Français? C'est sans doute par un effet de cet atavisme qui, depuis le temps de Tancrède et de Robert Guiscard jusqu'à la monarchie éphémère de Murat, a jeté tant des nôtres sur les routes des Deux-Siciles. Émile Bertaux était un savant de l'espèce martiale; sa science tenait de la conquête et de l'aventure. Il ne se contentait pas de ce qui est dans les bibliothèques: il lui fallait de l'inédit, des provinces à reconnaître, de la brousse à défricher. Dans des conditions impossibles, avec des crédits dérisoires, dans des pays perdus, à pied ou en charrette, couchant n'importe où, mangeant comme il pouvait, il explora les Abruzzes, les Pouilles, la Capitanate; et il en rapporta ce grand livre, malheureusement inachevé, où il montrait le

rôle immense que ce pays oublié avait joué dans l'histoire : de ce foyer partit l'étincelle de la Renaissance. Il lui restait à écrire le second chapitre de l'ouvrage, l'histoire de l'art à Naples sous les rois angevins. Mais déjà, dans ce creuset de la vie européenne, il avait rencontré l'Espagne et partait s'annexer ce nouveau domaine.

Cependant, il avait laissé dans ce pays son âme. Il espérait toujours y terminer son grand ouvrage. Au fond, ce que l'on aime dans une ville, c'est toujours quelqu'un : parfois une image de femme, parfois une émotion, un instant de soi-même, ce qui fit battre notre cœur. Je m'aperçois que depuis ce matin j'ai un guide invisible qui m'accompagne dans les rues de Naples. C'est lui : je reconnais sa haute taille, son œil bleu, son visage surmonté d'une flamme et barré d'une diablesse de moustache rousse de pirate, à la Barbey d'Aurevilly. C'est lui qui se glisse et me permet de circuler si à l'aise après lui dans l'échiquier des venelles impures, fétides et puissantes, éclaboussées de soleil et pleines de mouvement, d'ordure et de gaieté. Ensemble nous allons à Santa Chiara, le Saint-Denis des rois angevins, avec sa double rangée de cages surdorées, pareilles à des loges d'Opéra pour nonnes de grand luxe, et ses deux colonnes torsées, dépouilles du château des Hohenstaufen ; à San Domenico, où sont les tombeaux des princes de Tarente et de Duras, frères du roi Robert et de saint Louis d'Anjou et, dans la sacristie, les quarante coffres à housses de velours de la famille d'Aragon, comme un départ de caravane ou de tribu nomade n'attendant que son train de mules pour se rendre, au signal de l'ange, dans la vallée de Josaphat ; à Saint-Jean *a Carbonara*, où s'érigent les monuments théâtraux, flamboyants et déjà baroques du roi Ladislas et de l'amant insolent et assassiné de sa femme, Sergianni Caracciolo.

J'écoute : mon ami me raconte comme une histoire d'hier cette prodigieuse histoire, cette longue mêlée de convoitises. Normandie, Allemagne, Anjou, Aragon et Castille, autour de ce carrefour du monde, et cet art qui en résulta, hybride, composite, alliage du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident, à l'heure où Rome n'est qu'un désert, et Florence impuissante et déchirée par les factions... Je retrouve cette voix ardente et ces yeux clairs, et son enthousiasme et ses

allures de bon garçon, et ce qu'il avait de magnifique, la vie, l'absence de pédantisme, l'aimable eutrapélie qui lui faisait goûter sans remords, après son travail d'explorateur et de bénédictin, les guinguettes de Piedigrotta pleines d'une mélodieuse canaille et de fredons de mandolines ou le Capri doré sous une treille, au bord du golfe, à Torre del Greco.

CONTE DI SAVOIA

Tout le monde sait ce qu'on appelle ici les *Studi*, ce grand palais de formes classiques, Université des Jésuites (de là son nom) devenue le musée, depuis qu'on y a transporté toutes les antiquités réunies par les Bourbons dans leur villa de Portici et les chefs-d'œuvre provenant de la maison Farnèse.

Depuis quelques années, on a entrepris le remaniement des galeries. Au rez-de-chaussée, où se trouve le musée de sculpture, branle-bas général. Seules les salles des bronzes, gloire de la maison, sont ouvertes au public. J'y fais une nouvelle connaissance : une figure d'éphèbe, silhouette divine du style attique le plus pur, trouvée récemment à Pompéi, le plus beau cadeau que cette cendre nous ait fait depuis longtemps. Il semble qu'on ignorait, avant de l'avoir vu, ce que peut être la grâce d'un corps. Un jeune faon à la tête boudeuse, avec cette attitude perplexe de l'adolescent, se dégage de l'enfance et nous offre sa timide fleur... La galerie des marbres est en déménagement. Hormis quelques morceaux trop pesants, comme l'*Hercule* et le *Taureau Farnèse*, tout a changé de place. Dans le beau groupe des *Tyrannicides*, il me semble qu'Harmodios n'a plus la même tête : depuis mon dernier voyage, il a laissé pousser sa barbe. (On lui a mis sur les épaules un moulage de la tête de l'exemplaire de Madrid.) J'ai retrouvé avec plaisir la charmante stèle funéraire, sœur de celle du musée d'Athènes, où le voyageur, faisant halte au terme de la route, au seuil de la demeure des ombres, agace son chien avec une sauterelle.

La Pinacothèque a été réorganisée. C'est sans doute aujourd'hui une des trois plus belles d'Italie : non la plus nombreuse, Dieu merci ! mais celle dont le choix répond le mieux à notre goût. C'est le choix d'amateurs princiers à l'âge d'or des amateurs, les *xvii^e* et *xviii^e* siècles. Le cabinet des Titien

vient immédiatement après le premier du monde, qui est la salle du Prado. Ce rang ne pourrait lui être disputé que par le Louvre, si le Louvre s'en donnait la peine et ne s'obstinait pas dans des arrangements périmés. Encore ne trouverait-on ni au Louvre, ni à Madrid l'équivalent de l'esquisse de la *Famille de Paul III* : Rembrandt, Goya pâlisent à côté de cette ébauche. On a sorti je ne sais d'où un portrait de Lavinia, la fille de Titien : une surprise et une grande merveille. Bien des fois le peintre s'est plu à reproduire les traits de cette fille bien aimée, dans l'attitude d'une Madeleine ou d'une Hérodiade. Cette fois il l'a peinte sans apprêt : un buste de jeune fille, dans l'acception la plus simple et encore presque à l'état d'ébauche. A qui ne l'a point vu, on désespère de faire sentir ce qu'il peut, dans un ton, dans une nuance de rose mourante, tenir d'angoisse et de tendresse.

Je ne dis rien des Breughel, des Greco, d'un Bellini sublime (la *Transfiguration*), des cartons de Raphaël et de Michel-Ange, et de l'inoubliable *Antea*, l'enfant à la zibeline, cette maîtresse du Parmesan, dont Corrado Ricci vient de parler en amoureux. Les Corrège me paraissent surfaits. L'impériale tenture de la *Bataille de Pavie* occupe un salon gigantesque, digne de sa toison de soie et d'or, une des œuvres les plus somptueuses de l'art arachnéen des Flandres. Mais il faut louer surtout le parti qu'on a pris de remettre à l'honneur la belle école napolitaine du *seicento*. Ne nous croyons donc pas meilleurs juges que Lanzi ou que l'auteur de la *Peinture en Italie*. Sans doute les plus beaux Ribera sont aux Chartreux de San Martino. Mais que de beautés chez ce Lanfranc, chez cette Artémise Gentileschi, chez ce passionné Stanzioni, dans cette *Judith*, cette extatique *Sainte Cécile* de Cavallino, ou dans cette *Charité* caravagesque de Schedoni ! L'*Atalante* du Guide est le miracle de l'arabesque.

Mais à Naples on ne saurait bien longtemps oublier la mer. C'est de la mer qu'elle vit, plus encore que de l'opulence de sa Terre de Labour ; c'est par la mer qu'elle respire, par là que tout lui arrive. Et justement ne voilà-t-il pas le port en fête pour une visite d'importance ? Le long du môle, au pied du vieux château d'Anjou, est venu accoster dans la nuit un merveilleux navire : c'est le *Conte di Savoia*, le nouveau transatlantique construit et équipé dans les chantiers de Trieste, et

qui se prépare, après un voyage d'essai le long des côtes de Dalmatie, à faire sa première traversée. Il est entré ce matin en rade avec le jour. Il est là, pavoisé, frémissant sous le portique aérien et multicolore de ses flammes, battant pavillon d'Italie, dans son éclat tout neuf et comme ayant conscience de l'élégance de ses formes, devant l'admirable décor où vraiment on ne voit plus que lui. Son Altesse royale le prince de Piémont, arrivée de Gênes sur le *Rex*, est passée à bord du *Conte di Savoia*, où Elle a été reçue par les autorités. Huit mille cartes d'invitation ont été distribuées et les curieux, après le départ du prince royal, n'ont cessé de défiler jusqu'au soir. La presse publie en première page les caractéristiques du nouveau paquebot : 250 mètres de long, 29 de large, 34 de hauteur, de la quille à la passerelle. Moyenne : 30 milles à l'heure. Chaudières au mazout. On parle beaucoup d'un appareil nouveau pour supprimer le roulis et stabiliser le navire, même par gros temps. Je passe sur les installations de luxe, les quatre restaurants, les bars, le pont-promenade bordé de vitrines comme un boulevard où l'on peut se munir de souvenirs de la dernière minute, pour les amis qu'on aurait oubliés dans la hâte du départ ; il y a même un tailleur et un atelier de couture, ce qui serait bien commode, ainsi que les pâtisseries, pour le cas où, comme Robinson, on serait contraint d'aborder sur une île déserte.

Je ne suis pas des élus admis à contempler ces prodiges ; ce qu'on voit du bord me suffit. Spectacle charmant qu'une chose neuve ! un navire, c'est presque une personne, une créature particulière, avec ses allures spéciales et sa physionomie. Il y a en même temps un style d'époque, une ligne du jour, où on reconnaît au premier regard ce qui est moderne,

Le vierge, le vivace et le bel Aujourd'hui.

Le *Conte di Savoia* me donne ce plaisir. Avec ses longues formes horizontales, ses flancs taillés en course, son étrave tranchante, ses sept étages si ramassés, ses cheminées un peu inclinées en arrière dans le sens du vent, comme la tête d'un coureur, dans sa toilette sobre, noire et blanche, aux couleurs fascistes, rappelant la tenue d'une jeune *balilla*, sans emphase, sans surcharge, sans décoration, sans bavures, il semble toute

villesse, tout élan ; vu de face, son galbe lui prête corsage de demoiselle. Il se laisse admirer avec coquetterie. Il doit raser le flot comme l'hirondelle. On peut sourire tant qu'on voudra des dithyrambes des journaux ; ce joujou-là, c'est un précieux messenger du pays. On en parlera dans Manhattan et dans le noir Haarlem, chez une foule de citoyens de la libre Amérique qui ignorent jusqu'au nom de Titien et des *Studi* ; les plus casaniers des yankees verront l'image du paquebot sur l'écran des *movies*, et apprendront malgré eux, quand ils n'auraient jamais entendu parler de Christophe Colomb, des nouvelles de l'Italie.

LA SOIRÉE CHEZ LE PHILOSOPHE

Dans chaque ville, en dehors des autorités officielles, des fonctionnaires, du préfet, du maire, ou même des notables ou des personnes du monde, il y a un homme ou deux qui attirent l'attention et, sans aucun pouvoir, sans délégation de personne, détiennent une sorte de magistrature, sont en quelque sorte les patrons. Jadis, personne n'eût passé par Aix sans faire visite à l'illustre M. Peiresc, par Modène sans saluer le savant abbé Muratori. A Paris, au siècle dernier, il fallait avoir vu M. Renan, plus tard Anatole France. A Naples, c'est M. Benedetto Croce, historien et critique, professeur de philosophie à l'Université, sénateur du Royaume.

L'auteur de la *Philosophie de l'esprit* est une figure qu'on peut se dispenser de présenter ; c'est un des trois ou quatre Italiens d'aujourd'hui à réputation mondiale. Il vit à Naples, dans cette ville qu'il illustre et dont il sait tous les secrets, un peu comme Descartes ou Spinoza préféreraient à tout autre le séjour d'Amsterdam : le coudoisement d'une foule, l'activité d'un port sont pour l'homme de méditation à la fois le plus reposant et le plus excitant des spectacles. Sa pensée y trouve un aliment et une espèce de sécurité, un amusement qui le récrée au milieu de ses spéculations. Mais Descartes ou Spinoza, si on les imagine à Naples (avec la permission du Saint-Office, bien entendu) parmi les mêmes objets qui divertissent M. Croce, n'auraient pas eu comme lui les goûts auxquels nous devons une partie de son œuvre ; ils n'auraient pas écrit l'*Histoire du royaume de Naples* ni ce charmant volume

d'*Historiettes et légendes napolitaines*, si riche en traits piquants et en anecdotes délectables.

Il dirait volontiers, comme le voiturier de Gœthe, qui poussait un cri de joie en apercevant la ville : « Que voulez-vous, *Signore? Questa è la mia patria.* » Il la chérit en érudit, en badaud, en archéologue, en artiste, dans son présent, dans son passé, dans ses maisons, ses places, ses églises, ses personnages, ses archives, son peuple, sa roture, à la manière d'un Goncourt ou de M. G. Lenotre. Cette passion a été le passe-temps de sa vie au milieu de ses recherches abstraites sur la logique ou la nature du jugement esthétique. Pour moi, c'est la part de ses ouvrages que je fréquente le plus volontiers, et le côté de ce grand esprit avec lequel je m'entends le mieux : ce coin, si je puis dire, où le philosophe sort de son pensoir pour n'être plus qu'un curieux occupé à *fantasticare* à la suite des ombres d'autrefois, soit qu'il nous raconte le roman de Lucrezia d'Alagno, cette belle ambitieuse qui se crut reine de Naples, et sa plaisante déconfiture, soit qu'il nous parle de ce Del Fiore, bien connu de tous les stendhaliens, le modèle de l'Altamira de *Rouge et noir*, tant admiré de la superbe Mathilde de la Môle, pour avoir « le seul honneur qui ne s'achète point et que personne ne sollicite, une condamnation à mort ».

Le maître habite au cœur de Naples, à l'angle du Gesù, cette église taillée dans le palais des princes de Salerne, dont la façade est le morceau le plus espagnol que je connaisse, avec son mur abrupt en pointes de diamant, comme la *Casa de los Picos*, à Ségovie. A côté de ce fier décor, le palais Sanseverino développe son carré massif et son portail à coquilles baroques, ouvrant sur une cour qui pourrait être la place d'une ville. M. Benedetto Croce a fait l'histoire de cette maison, où il travaille depuis trente ans et qui reçut deux empereurs : Charles-Quint, qui en fut l'hôte au retour de Tunis, et Gianbattista Vico, l'égal de ce César dans l'empire de la pensée. La dernière propriétaire de cette demeure historique fut Maria Embden, la nièce de Henri Heine, qui la tenait de son mariage avec un Filomarino, et qui a écrit sur son oncle des *Souvenirs* charmants. Tels sont les revenants qui tiennent compagnie au philosophe dans sa retraite, et qui vont d'un maître du monde à un souverain de l'esprit, et du vainqueur de Pavie au poète de l'*Intermezzo*.

Dans une immense pièce carrelée, au second étage du palais, une pièce qui pourrait servir de réfectoire à un couvent, ce qu'on appelait autrefois la « salle », quelques personnes sont réunies sous la lampe, autour de la table qu'on vient de desservir et resteront d'ailleurs des personnages muets. Les dames, retirées à l'écart sur un banc, ne prennent pas plus de part à l'entretien. Un homme de soixante ans, trapu, à brosse drue et grise, le lorgnon de travers, avec des gestes nerveux et un débit précipité, se nomme et m'invite à m'asseoir : la tête énorme, le front vertical, avec une sorte de colonne au milieu, le profil où le nez charnu continue sans interruption le plan de l'os frontal, tout décèle le bipède pensant, né sous le signe de Jupiter, l'être dont toute la vie physique, du reste très vigoureuse, n'est là que pour nourrir les fonctions du cerveau. Sans façon, les deux coudes écartés sur la table, les mains à plat l'une sur l'autre et animées d'un battement rapide, il entame aussitôt la conversation. A sa droite, une jeune fille assise, les bras croisés, tout attention, désir de protéger, de servir, se tient près de son père comme une chère pensée : accord profond de ces deux êtres, intime et tendre intelligence d'une même vie en deux personnes, où ce qui est génie chez l'une se reflète chez l'autre en piété, en grâces et en beauté.

Vivement, sans préliminaires, nous voilà en confiance comme d'anciens amis. Pas de glace à rompre, comme on dit. Nous parlons de Rome, il va sans dire, et des transformations nouvelles. Me croirait-on si je soutenais que nos discours délirent d'admiration ? L'Italien délire peu et M. Croce est un « clerc » : ces résultats matériels ne lui imposent pas. Ce n'est pas un secret que le philosophe n'est pas fasciste. Je n'ai pas à entrer dans une affaire de famille, où il est toujours délicat qu'un étranger se mêle. Je me reprocherais d'aborder devant mon hôte un sujet interdit par la simple discrétion. Mais M. Croce ne fait pas mystère de ses opinions. Ses livres sont entre toutes les mains et chacun peut y lire son *Credo* : l'auteur ni l'éditeur ne sont inquiétés.

On a fait quelque bruit, voilà cinq ou six ans, d'une descente nocturne exécutée chez le philosophe par un subalterne brouillon ; cette faute ne s'est pas renouvelée. Le Duce est trop habile pour ne pas comprendre le tort que lui feraient

de pareils excès de zèle. Il a trop d'esprit pour se brouiller avec l'intelligence. Ses rapports avec M. Croce ressemblent assez à ceux de l'Église et de l'État. En théorie, les deux pouvoirs peuvent s'ignorer mutuellement et se garantir des égards sur leurs domaines respectifs. Dans la pratique, la frontière qui les sépare est très difficile à tracer. Rien ne paraît plus simple que de distinguer la politique de la pensée pure, le temporel du spirituel. Dans la réalité, aucun État ne supporte longtemps ces limites. Le fascisme a la prétention d'être une discipline; il se donne pour un système complet, qui embrasse l'homme tout entier et s'empare de lui corps et âme : il a une doctrine, une morale, un catéchisme, un code, des cadres et des commandements ; il possède en un mot sa formule, un corps de vérités comprenant tous les ordres de l'activité humaine et ne souffrant pas plus le doute que ne fait le règlement d'infanterie. Bref, il est peut-être moins un gouvernement qu'une idéologie, une forme de culture tendant à la refonte totale de l'individu, et c'est l'attaquer au point vif que de nier ou de contester son autorité en ces matières : il ne tient à rien tant qu'à son prestige spirituel, et c'est lui refuser tout, que de lui marchander son adhésion intime et le consentement du cœur.

En somme, le fascisme se comporte comme une religion, et c'est en quoi il représente quelque chose de si romain. Mais en face de ce phénomène unitaire, il y a toujours eu des mouvements centrifuges, du moins des résistances locales. Rome est une capitale récente, d'autres villes se souviennent qu'hier elles étaient ses égales. Comment oublier qu'il existe dans cette Naples sensuelle et galante une intellectualité sévère, de caractère supérieur et presque puritain ? Ici même, dans ce palais Sanseverino, où je cause avec M. Benedetto Croce, puis-je ne pas me souvenir du petit groupe de belles âmes qui s'y réunirent au *xvi^e* siècle autour de Julie Gonzague et de Jean Valdès pour la Réforme de l'Église ? N'est-ce pas d'ici que sortirent les voix puissantes de Giordano Bruno et de Campanella ? Ces héros de l'esprit, cette école d'hérétiques et de réfractaires, moralistes, physiciens, philosophes naturalistes, ces novateurs qui renouaient la tradition de Lucrèce et d'Épicure, ces médecins de Salerne qui osèrent violer la mort, braver le sacrilège, chercher dans le cadavre le secret de

la vie, forment la noblesse de Naples, une opposition séculaire au magistère romain. Il y a eu enfin de bonne heure une tradition autochtone, une école de libéralisme napolitain, qui a joué un rôle décisif dans l'histoire du *Risorgimento*. C'est tout cet ensemble de pensées assez hautes et assez glorieuses, que représente l'homme que j'ai là devant moi et qui lui donnent une dignité qui force le respect.

Dans son dernier livre, *l'Histoire d'Europe*, qui est plutôt une histoire spirituelle du XIX^e siècle, de 1815 à 1914, il vient encore une fois d'exposer ses idées et d'écrire une majestueuse profession de foi. Cette histoire se résume pour lui dans la défaite de l'absolutisme : commencée par le Congrès de Vienne et par la Sainte-Alliance, c'est-à-dire par le bloc des pouvoirs rétrogrades et autoritaires, toute la suite des faits n'est que celle des conquêtes de la liberté. Le droit divin des peuples se substitue à celui des rois. L'histoire de la liberté prend l'allure d'une histoire de Dieu sur la terre... Sans doute ces idées sont un peu démodées. Cette mystique de 1830 et de 1848 sonne un peu le fêlé en 1932 : c'est la messe d'une paroisse qui n'a plus beaucoup de fidèles. De ce culte comme de beaucoup d'autres, la jeunesse fait bon marché : elle préfère au royaume du Ciel les biens de ce monde. « Dix ans sans grève », me disait ce matin un homme d'affaires de mes amis, comme Harpagon s'écrie « Sans dot ! » Il n'est pas douteux qu'il n'y ait aujourd'hui dans le monde une crise de la liberté. Un peu partout ce beau concept semble subir une éclipse ; il entre dans le crépuscule, avec la bourgeoisie et les humanités et une certaine forme de la vie spirituelle dont cette classe faisait son honneur. Ces valeurs d'autrefois comptent peu pour les masses modernes, sensibles avant tout aux valeurs économiques, valeurs de bien-être ou de puissance. C'est pourquoi on ne peut se défendre de quelque mélancolie, en lisant ce livre fier et triste de Benedetto Croce : témoignage d'un grand esprit fidèle aux dieux de sa jeunesse, appel solitaire et pur qui nous trouble comme le reproche de la cloche engloutie.

Du reste, tout cela, par un accord tacite, demeure sous-entendu dans la conversation. Cette parenthèse m'est personnelle et ne fait que reproduire mes propres réflexions. De nos discours réels il me serait bien difficile de donner une idée,

faute de notes prises sur le moment. J'évite à dessein la politique. Mais comment ne pas la côtoyer, en parlant de notre ami M. Daniel Halévy, qui était hier à Naples et à qui l'illustre professeur a tenu à faire en personne les honneurs de son quartier? Voilà certes un plaisir qu'on peut lui envier, celui d'une promenade dans la ville avec le cicérone qui la connaît le mieux. L'auteur de *Pays parisiens* a dû goûter une telle aubaine; mais M. Croce lui reproche un peu le désenchantement de la *Fin des notables* et de *Décadence de la liberté*. « Homme de peu de foi! » serait-il tenté de lui dire. Il ne trouve pas dans ces livres « le son guerrier de la vraie histoire ». Exactement ce qui provoquait le courroux de Péguy et déclenchait, en réponse à l'*Apologie* d'Halévy, la riposte de *Notre Jeunesse*.

Même critique de Valéry, dont les *Regards sur le monde actuel* causent au vieux maître quelque impatience : il ne lui suffit pas de comprendre et de se résigner. « Sans système et sans parti pris! s'écrie-t-il. Que veut dire l'auteur? A qui s'adresse-t-il? Quel est l'homme de ce nom qui n'ait ni parti pris, ni système, c'est-à-dire ni intérêts, ni passions, ni cœur, ni tempérament, ni principes, ni dieux? Qu'on me montre un tel être à la surface du globe! Autant dire tout de suite qu'on n'écrit pour personne. » En revanche, il loue fort les *Deux sources* d'Henri Bergson, surtout la dernière partie, la plus discutée, il va sans dire : il y a là des vues sur l'organisation du monde, un optimisme et un courage qui lui plaisent beaucoup plus que les plaintes d'un Duhamel et de tant d'autres moralistes, qui se bornent à faire le procès de la machine et à la rendre responsable de tous les malheurs du genre humain. Cette confiance dans l'outillage, pour décharger l'homme de son fardeau et lui permettre de vaquer aux choses immortelles, cette espérance, ces horizons le soulèvent de joie. On est émerveillé d'une intelligence si active, au fait de tout ce qui se passe et avec qui je puis parler à Naples, comme si j'étais en France, de ce qui vient de paraître à Paris.

A quel moment, par quel détour vient à être prononcé le nom de Georges Sorel? Aussitôt, c'est un flot de souvenirs sur ce personnage singulier, qu'on rencontrait souvent le jeudi, à califourchon sur une chaise, dans la boutique des *Cahiers de la Quinzaine*. Qui nous eût dit pourtant que ce monsieur flegmatique, à l'air typique de retraité, cet ancien ingénieur

des Ponts et chaussées, allait être le tacticien, une sorte de mécanicien de la révolution ? Ce bourgeois classique, ce petit rentier rougeaud et taciturne qui n'ouvrait guère la bouche que pour lancer de temps en temps une boutade méprisante, était un Cornélien, écœuré de la société présente et qui ne voyait d'autre issue à son goût de l'héroïsme que de faire naître l'occasion d'une catastrophe tragique. Il avait apporté à l'étude du « Grand soir » toute sa science de polytechnicien et toute sa conscience de fonctionnaire méthodique, qui cherchait à se venger d'une existence médiocre par le rêve détaillé et méticuleux d'un vaste chambardement. Il se consolait par ce mythe auquel, à force de précision, il donnait une réalité. M. Benedetto Croce a été son ami ; les deux hommes ont échangé des lettres pendant vingt ans. Ils se rejoignaient par la passion commune de l'action et de donner aux âmes, par la tension et par l'effort, toute l'énergie et la beauté dont elles sont capables. M. Croce a publié cette correspondance dans sa revue *la Critica*. La leçon du père Sorel, comme nous l'appelions, n'a pas été perdue pour tout le monde : ses livres ont été le bréviaire du fascisme. C'est là que M. Mussolini a étudié la technique du coup d'État, comme dit M. Malaparte, et on aurait bien dû nous faire voir, à l'exposition de l'An X, l'exemplaire culotté qui a servi au futur dictateur. Il est curieux de songer que le tribun et le philosophe ont eu le même goût pour cet original penseur et que, tout séparés qu'ils sont aujourd'hui par leurs destinées, M. Mussolini respecte encore en M. Croce l'ami du bonhomme Sorel.

Avant de prendre congé, le maître me fait faire le tour de son petit empire, le monde où il médite et travaille depuis un demi-siècle. Il ouvre une fenêtre, et voici devant moi, en ombres chinoises et féodales, le profil de la ville lithographié par le clair de lune : à gauche, la tour carrée de Santa Chiara, rude comme une tour de forteresse, une forteresse qui s'est battue tout de bon, en effet, mêlée à toutes les insurrections de Naples, à la révolte de Masaniello, plus tard au soulèvement de Tiberio Carafa ; derrière, la masse de l'église, cercueil de la maison d'Anjou, et plus loin encore, dans un espace clos que je n'aperçois pas, le jardin des religieuses, ce divin Alhambra de treilles et de faïences, que j'imagine exhalant vers le ciel nocturne, à cette heure, son puits de parfums et

de rêveries, tiédi par la chaleur du jour : à droite, au bout de la place inclinée et triangulaire, la colonne baroque de l'Immaculée Conception, avec son luxe de candélabre et sa bizarrerie de pagode : la ville, comme une dormeuse engourdie dans son sommeil, agite le songe confus des batailles de sa vie.

Nous rentrons : tout l'appartement, excepté la salle à manger, n'est qu'une suite de bibliothèques ; des livres, des livres dans toutes les pièces, vingt-cinq mille volumes, quarante mille brochures, toute une collection qu'on ne referait pas à prix d'or, comprenant tout ce qui s'est imprimé sur les presses napolitaines. Et voici le saint des saints, la vitrine où sont rassemblées toutes les œuvres de Gianbattista Vico : les éditions originales de la *Scienza nuova*, et un exemplaire de la dernière, corrigé de la main de l'auteur pour une réimpression future ; et enfin, relique émouvante, l'exemplaire de Michelet (un exemplaire de la troisième édition, de 1727), haché, balafré de coups de griffe par l'auteur de l'*Histoire de France*. Héritages, trésors transmis pieusement de l'un à l'autre de ces grands esprits ! Il y a des livres qui même aujourd'hui, malgré l'imprimerie, conservent leur caractère magique, leur nature de talismans, comme si c'étaient les propres livres de l'enchanteur Merlin. Tel est cet exemplaire de la *Scienza nuova*. Comme il est bien, entre les mains de Benedetto Croce !

Il a bien su revenir à son adresse, trouver son chemin sans erreur : Croce, c'est le dernier libéral, le dernier citoyen de la République des philosophes, comme s'appela l'éphémère République parthénopéenne, formé par l'idéologie classique du XVIII^e siècle et son zèle du genre humain, avec la forte critique du XIX^e ; et Michelet n'est-il pas ici parmi les siens, au cœur de ses religions, de ses vénération, le devin du passé, qui apprit ici le secret de conjurer les morts, — « fils de Virgile et de Vico ».

Michelet, Croce, têtes nourries du sentiment allégorique de l'histoire, de cette idée que la vie dans son fond, sous la diversité apparente de ses épisodes, est une, qu'elle est un « mystère », un songe de Dieu... Et pour finir, voici là-bas l'étrange poète, l'auteur d'*Ulysse*, ce James Joyce, moderne Arioste, qui fait tenir l'histoire du monde et toute sa légende dans la journée et dans la nuit d'un couple d'aubergistes irlandais, enfant bouffon et génial d'Homère et de Cimarosa mais aussi de Vico.

Fécondité d'un livre qui depuis deux cents ans ne cesse d'alimenter les rêves! Puissance spirituelle de Naples! Rome a beau faire, elle n'est que le centre politique; ce n'est pas elle qui produit la richesse, la pensée. On l'a souvent remarqué, si presque tous les artistes ont travaillé pour elle, elle n'est la mère d'aucun d'eux : *excurrent alii spirantia mollius aera*. Bien plus encore que ce n'est le cas en France pour Paris ou pour Londres en Angleterre, les grands poètes, les grands écrivains sont d'ailleurs; la campagne romaine, même cultivée, ne sera jamais la Campanie ou la Terre de Labour; les affaires se font à Gênes, à Turin, à Naples, à Milan, les grands journaux à Milan, à Naples, à Bologne. La librairie se fait à Florence, à Milan, à Bari. Les Universités célèbres sont Bologne, Naples, Padoue. Les chefs eux-mêmes, hormis quelques familles patriciennes, viennent de toutes les provinces. Rome semble à quelques égards la ville la moins douée de l'Italie. Que lui reste-t-il? Elle est Rome, c'est assez.

Ce sentiment d'indépendance, cette vive fierté municipale, ce sont aussi des forces précieuses. M. Mussolini le sait trop bien pour ne pas les ménager. Il les connaît et les estime, comme le cavalier qu'il est se sert, en les conduisant, des réactions de son cheval. Pour M. Benedetto Croce, il est libre comme l'air. Depuis la gaffe malencontreuse du policier intempestif, les poltrons l'évitent comme la peste, de peur de se compromettre; il a le bonheur d'être débarrassé des importuns. Ses salons se sont vidés; M^{me} Croce n'a plus de visites à son « jour ». Le maître s'est emparé de ces pièces superflues : c'était autant de gagné pour sa bibliothèque. L'affaire s'est terminée par cette victoire domestique et par ce paisible triomphe de M. Bergeret. Un mari, fût-il philosophe, est toujours bien aise de remporter un succès sournois sur sa femme. C'est pourquoi nous avons été reçus dans la salle à manger. *Così è finita la commedia*.

TROVARSÌ, DE PIRANDELLO

En fait de comédie, on donnait, le soir de mon arrivée, la nouvelle pièce de Pirandello. J'y courus en sautant du train.

Le théâtre des *Florentins* se cache au cœur du vieux Naples, dans le damier populeux que sabre la rue de Tolède.

C'était l'entr'acte : le public se répandait dans la rue. Par derrière, dans l'étroit couloir de Médina, les machinistes étaient à l'ouvrage pour planter le décor du deux. L'auteur était là guilleret, sautillant, cravaté de sa barbiche de chat qui a trempé le menton dans la crème ; sur le palier, une gerbe de roses pour la *prima donna*... *Dio perdoni* ! C'était la « première », et moi qui ne m'en doutais pas ! Mais le *maestro* a le sourire : à sa trentième bataille, c'était un mari nerveux à peine qui n'a rien de mieux à faire, pendant que gardes et médecins s'empressent autour d'une naissance, qu'à allumer une cigarette et à attendre sans trop d'impatience la fin des événements.

Absence d'embarras, impromptu de la comédie italienne ! Partout des malles, des valises : dans quinze jours, la troupe plie bagage et *addio* la compagnie ! Un mois ici, un autre là, du nord au sud de la péninsule, sans compter les tournées de New-York et de Buenos-Ayres, là-bas, dans toutes les Italies éparses du Nouveau-Monde. Voilà Pirandello : ce soir à Naples, demain, en route pour Paris, où on le joue lundi chez Baty ; dans trois semaines, retour à Rome, pour sa prochaine comédie qu'on répète à l'*Argentina*. Et en mai, vogue pour l'Amérique ! *Diavoli d'Italiani* !

Encore un fait curieux : une grande « première », et la première de l'année, ici plutôt qu'à Rome. A Rome, en cette saison, le théâtre sommeille encore : il n'y avait, quand je l'ai quittée, qu'une troupe viennoise de music-hall et une troupe d'opéra russe. Naples n'est plus reine, si l'on veut : elle n'est pas découronnée. Les *Florentins* sont le doyen des théâtres d'Europe, le premier qui ait offert aux amateurs, dès le milieu du *xvii^e* siècle, des spectacles réguliers. Dans sa forme et son site actuels, il ne date d'ailleurs que du siècle suivant, avec ses dimensions modestes, ses trois étages de délicates corbeilles à claire-voie, peintes en blanc, édifice de treillage où il ne tient qu'à moi de me figurer dans une loge Casanova contant fleurette à l'aimable Léonilda.

La pièce de Pirandello s'appelle *Trovarsi*, « se trouver ». Qui es-tu ? Dans les ouvrages de ce maître, il y a toujours quelque'un à la recherche de quelque chose : son théâtre, c'est le drame de la vérité. Ce Grec est le dernier des Éléates et des sophistes. Un de ses thèmes favoris est la critique de son art, la comédie de la comédie. *Trovarsi* est la comédie de la

comédienne. Qu'est-ce qu'une grande artiste met de sa personne dans ses rôles? Qu'apporte de son être réel la femme qui paraît en scène et qui prête à un être fictif son génie et son corps? Que possède de l'enchanteresse le spectateur qui l'applaudit? Qu'en reste-t-il pour l'amant qui la tient dans ses bras? Pour M. Pirandello, son siège est fait d'avance: on ne fait point d'art avec la vie. La vie et l'art se passent sur deux plans différents. On ne court pas deux lièvres à la fois. Cette conclusion est encore celle de *Trovarsi*.

L'introduction est charmante. Le *living-room* d'une villa sur la côte gènoise, où la grande étoile du théâtre, Donata Genzi, est venue se reposer chez une amie d'enfance. En attendant le diner, la conversation tombe sur elle: quelle existence, ma chère! D'ailleurs, que voulez-vous? Comment exprimer la passion, si on ne l'avait éprouvée? Seul, un des invités soutient le contraire et prétend que l'artiste n'a que faire de l'expérience: inutile d'aimer, il suffit, pour bien peindre l'amour, de s'en faire une certaine image; le jour où l'on aime, on ne fait que copier cette image, et de là les déboires et les déconvenues. La pièce ne fera que vérifier cette prédiction.

En effet, Donata paraît. Donata, celle qui se donne, qui ne s'appartient pas, qui n'a jamais eu le temps de vivre pour elle-même. Et justement, son innocence *commence à lui peser*. Il lui tarde de se sentir un cœur. Bref, elle est mûre pour la crise et on ne s'étonne pas quand, à la fin de l'acte, un Huron qui se trouvait là, Elj Nielsen, un sportif à mille lieues de la littérature, déclarant qu'il s'ennuie et qu'il va faire un tour en mer (la mer est très mauvaise ce soir-là), elle se jette à sa tête et s'embarque dans l'aventure.

Au second acte, ils sont amants. Rien de plus rare chez Pirandello qu'une scène d'amour. La note voluptueuse est étrangère à son théâtre. Le ressort à peu près unique en est l'intelligence. On va voir le mécanisme de la déception. D'abord l'accord parfait: Donata l'adore, ce jeune dieu qui a éveillé dans sa chair une femme ignorée et voilà qu'elle s'aperçoit (deuxième temps) que la caresse qu'elle vient de faire, cette caresse sur la tête aimée, c'est celle qu'elle faisait dans ses rôles d'amoureuse: la femme n'est que l'écho de l'actrice; sa vie, c'est encore du théâtre. Pas d'évasion possible. L'amour même (troisième temps), il faut qu'elle l'avoue à son

amie, l'amour ne lui procure pas l'ivresse : rien d'autre que la paix d'une fonction accomplie, la tranquillité d'une source à laquelle on a bu. Et peut-être aussi le soulagement d'avoir fait comme les autres, de « savoir » enfin, d'en être quitte et de ne plus voler sa réputation. On comprend donc qu'avant de se laisser épouser elle exige une dernière épreuve, celle que son ami la voie sur le théâtre. Il va sans dire que c'est un désastre. L'imbécile ne tient pas le coup. Il fuit, et alors indignée, libérée, toute seule à minuit, dans sa chambre d'hôtel, furieuse, maquillée, en costume, transposant sa colère, son humiliation, sa douleur, dans une scène toute pirandellienne, égarée, s'adressant à un public absent, comme la petite fille se jouait la comédie avant même de savoir ce que c'était que la comédie, elle se met à déclamer un de ses rôles, la grande scène du IV, la tirade de la femme outragée qui interpelle ses insulteurs : « Ça! messieurs, je suis bien méprisable, n'est-ce pas ? Eh bien ! moi je vous dis... » Créature d'illusion, elle est rendue à l'illusion, à ce théâtre élémentaire, sans lustre, sans planches et sans témoins, qu'elle porte en elle-même, dont elle est à la fois l'héroïne et la spectatrice et où elle se joue sa vie, — plus que jamais *donata*, offerte, dédiée, ravie, retrouvée et perdue.

Il arrive un moment dans la vie des artistes où leur vision se stylise, tend à l'état monumental. C'est le dernier Corneille ou le dernier Ibsen, à partir de *Solness* et de *Jean-Gabriel Borkmann* : on a devant soi des blocs impénétrables les uns aux autres, de grandes figures abstraites qui ne réagissent plus aux actions du dehors, solitudes portant chacune leur songe ou leur secret. Leur drame est intérieur et n'est qu'une forme de la destinée. La pièce de Pirandello semble relever de cette construction. L'auteur n'a rien écrit de plus ibsenien. Ce jeune premier à nom de Viking, la présence du rivage, le rôle de la vague et du vent, certaines phrases sur la nature liquide du monde et de la femme, dans le genre *Dame de la mer*, soulignent cette impression nordique. Est-ce que *les Recenants* ne furent pas écrits à Amalfi ? La pièce se réduit à un rôle : c'est le drame d'un seul personnage ; le duo ne bat que d'une aile. L'intérêt demeure cérébral. Il est tombé sur cette comédie un givre de frimas scandinave.

La pièce est jouée à ravir. *Donata*, c'est Marta Abba, et il

est manifeste que le rôle est écrit pour elle. Elle est parfaitement belle : l'affiche du théâtre, qui représente son visage et les pampres pourpres de ses boucles inscrits dans une volute ionique, ne ment pas : tel est ce corps de canéphore. Parfois, une certaine gaucherie d'attitudes, reste de la motte natale à la tige d'une fleur si rare. Naturel plein de fraîcheur ! L'artiste met tout son art à faire oublier qu'elle joue. Un moment, elle est à bout, elle succombe, elle n'en peut plus. Elle a dit ce : « *Non ne posso più*, » comme l'aurait dit la Duse.

Le public écoute avec respect. Des sourires, peu d'applaudissements, attention soutenue. Il goûte le régal en connaisseur, évidemment flatté qu'on le juge digne d'un plaisir sérieux. Il comprend à merveille l'honneur qui lui est fait et qu'il n'est pas ici uniquement pour s'amuser. C'est une gloire pour Naples et une fête de famille, que d'avoir la primeur d'une œuvre originale du grand Sicilien, qui demain sera reprise, comme à la sortie du Cénacle, dans toutes les langues de l'univers.

LA SIBYLLE DE CUMES

Je suis retourné à Pompéi, où j'ai admiré les nouvelles fouilles conduites avec une méthode si parfaite et une maïeutique si savante par M. Mario Della Corte ; j'ai revu les boutiques de la rue de l'Abondance, la maison du foulon, les affiches de candidats, et le petit bar où depuis deux mille ans les trois esclaves d'Orient, Églé, Maria et Smyrna, nous invitent de leurs grâces syriennes et de leurs charmes de houris ; j'ai vu la maison de Ménandre et, désormais dégagée tout entière, au bout de la Voie des tombeaux, la Villa des Mystères avec sa frise miraculeuse et sa procession de groupes énigmatiques, plus beaux que les plus beaux Corrège et les plus ravissants Prud'hon, sur leur fond écarlate comme une laque du Japon. A Pæstum, au bord de la mer, sur la lande où paissent les trois temples, troupeau de l'antique Neptune, ruminant tant de siècles dans le triangle de leurs frontons, je me suis enchanté de la musique des Nombres et de la plus grave architecture qui existe sous le ciel, songe de Pythagore dans le paysage mythologique ; autour de l'incomparable épave, on a commencé de mettre au jour la ceinture des anciens remparts, et

l'on a dégagé des sables la base d'un mur de **ronde** flanqué de tours et une poterne du côté de la mer. On se propose de fouiller le reste de l'enceinte et de déterrer, sous les chardons et les asphodèles qui ont succédé aux champs de roses, *biferi rosaria Pæsti*, les restes de la métropole des Lucaniens qui recouvrent la vieille cité de Poseidôn. Une route remplacera le sentier de bœufs qui conduit à la plage entre des dunes et des haies. Soit ! Mais qu'on ait soin de n'en pas faire davantage. Les dieux veillent ; craignons d'effaroucher les dieux.

Ce qu'il y a ici en effet de plus qu'à Rome, ce qui forme le sens de la *Græca Neapolis*, c'est ce qu'elle a toujours conservé de la Grèce : c'est d'être le point d'insertion, le pivot du monde hellénique dans le bassin occidental de la Méditerranée. Et justement, il y a un mois, par la plus incroyable fortune, on vient de découvrir, à deux lieues de Naples, le lieu sacré, vénérable entre tous, la grotte fatidique et le séjour des destinées, l'autre de la Sibylle de Cumæ.

Le site, l'endroit de la côte où débarquèrent, environ sept siècles avant notre ère, les colons de Sybaris, était connu depuis longtemps. Cet endroit du littoral forme une colline élevée entre les lagunes de Licola et de Fusaro, inabordable sur les flancs et toute désignée pour y asseoir une citadelle. Des fouilles pratiquées en 1925 avaient découvert, au sommet de cette éminence, l'emplacement d'un temple, les amorces d'une enceinte et les restes d'une chambre voûtée qu'on croit être une citerne ; toutes ces ruines, dont la dernière est fort bien conservée, présentent cet appareil grec qu'on ne peut méconnaître. Un peu plus bas, au pied de la roche, on avait mis au jour l'orifice d'une caverne, une sorte de gueule qu'on prenait pour la bouche de l'autre. Mais l'éminent surintendant des fouilles de la province, M. Amedeo Majuri, avait deviné aussitôt que c'était un travail de date plus récente. Il soupçonna un ouvrage militaire, probablement le débouché de la sape exécutée sur l'ordre d'Auguste pour faire communiquer la baie de Pouzzoles avec la côte, comme le canal de Kiel permet à la flotte allemande de se concentrer à volonté dans la Baltique ou dans la mer du Nord.

M. Majuri ne dit rien. Il avait son idée, dont il se garda bien de soufler mot à personne. M. Majuri est de ces sorciers, comme il en faut dans son état, de ces gens à seconde vue,

qui, comme certains médecins célèbres par leur diagnostic, n'ont pas leurs pareils pour confesser la terre, lui faire avouer ses secrets. Disons le mot : c'est un accoucheur. A force de parcourir, de palper, de flairer la colline, il avisa, dans une vigne, une cave qui servait de resserre à un paysan. Cette cave formait une niche, une sorte d'abside taillée dans la roche suivant une forme très régulière. A gauche, dans cette niche, se trouvait une porte murée, dont un seul angle apparaissait au-dessus d'un monceau de terre et de détritüs; angle singulier, qui semblait être le sommet d'un trapèze. L'amas d'ordures ôté, le dessin apparut avec cette netteté, ce caractère géométrique, cette finesse d'arêtes qui est la signature irrécusable d'une main argienne : Majuri reconnut la Grèce. Il brûlait. Un ouvrier piocha dans la maçonnerie ; ce n'était qu'un simple remplissage. Le mur sonnait le creux. L'ouvrier passa dans ce trou et poussa un cri. Il se crut chez le diable. C'était là. Il ne restait qu'à débayer ; ce fut l'affaire de quelques semaines. Tout fut prêt pour le 28 octobre. Ce jour-là éclata la nouvelle que M. Majuri venait de découvrir l'autre de la Sibylle.

La route passe par Pouzzoles et, longeant à sa gauche le cratère du lac Avernè, *graveolentis Avernè*, traverse les champs Phlégréens. Ces belles campagnes, semées de monticules, d'entonnoirs pareils aux chaudrons d'un bivouac, ne sont plus qu'une suite ininterrompue de cultures, domaine de Cérès et de Perséphone, et des rêveries léonardesques du géologue De Lorenzo. On s'étonnerait que ces riches plateaux aient pu donner aux hommes l'idée que là se cachait la porte des Enfers, si des grottes, des crevasses, des vapeurs que soufflent les solfatares, l'aspect plutonien n'évoquaient la présence d'un monde souterrain, la conscience d'un Érèbe. Cent galeries, on l'a vu, cheminent obscurément, percent les entrailles de la roche ; cent fables en couraient, rapportant les récits des portiques enfouis de la *Piscina mirabilis*, les secrètes merveilles de la demeure de Dis. Sans doute le canal militaire que fit creuser Auguste coûta au lac Avernè une part de son horreur et de sa poésie. Mais ce canal se perdit et toujours subsista la légende de pays des ombres conservée dans la mémoire du peuple et dans les vers de l'*Énéide* : le paysage est retombé sous l'enchantement de Virgile.

On franchit le mont Grillo sur la chaussée antique par la gorge qu'enjambe la porte solennelle de l'*Arco Felice*; on suit encore pendant une demi-lieue une petite vallée et l'on arrive au dernier ourlet de rochers en façade à l'ouest sur la mer. Encore quelques pas sous le tunnel et nous voici sur la petite esplanade, à mi-côte, au pied de l'acropole où s'élevait le temple.

Altus Apollo

Præsidet..

devant la porte même du sanctuaire de l'oracle,

horrendæ secreta Sibyllæ.

Sous sa crypte on entend chuchoter la Sibylle,

dit Hugo, traducteur égal à son modèle.

Virgile est le plus exact des guides; qui donc nous faisait croire que les poètes nous trompent et que la poésie ne souffre pas la précision? Les poètes ne mentent jamais: impossible de s'y méprendre, voilà bien l'*excisum latus*, la galerie latérale, non perpendiculaire, mais parallèle au flanc de la roche, taillée dans le tuf du nord au sud, et non pénétrant d'ouest en est, et prenant jour par une suite de baies percées dans la paroi extérieure. O Victor Bérard! où êtes-vous, compagnon d'Ulysse, qui refites avec tant de soin sur toutes les côtes du Couchant et les échelles des Hespérides les voyages et les escales de votre ingénieux héros? Voilà les lieux, voici la porte qui donne accès aux saintes ombres et au royaume ténébreux du futur: voici les jambages obliques, la section de triangle isocèle, le schéma de couvercle de sarcophage, et déjà cette exécution, cette expression intellectuelle qui est le sceau de ce qui fut la Grèce; c'est le style de l'entrée de la tombe d'Agamemnon ou de la porte des Lions à Mycènes.

Puissance d'un trait! Pouvoir de l'esprit au milieu du chaos! L'entrée est écroulée sur l'espace d'une dizaine de mètres, mais jusque dans cette ruine subsiste le tronçon d'un chant qui ne peut se confondre, un thème impérissable. Nul doute que ce pertuis ne soit taillé de main humaine: une volonté intelligente y parle, comme l'instinct dans la cellule prismatique de l'abeille. Nul doute aussi qu'il y ait là une

intention pathétique, l'idée d'un lieu sacré, d'une avenue obscure au bout de laquelle on rencontre la divinité, du chemin secret qui conduit à Celui qui parle dans la nuit. Un long couloir de cent vingt mètres, monolithe, rectiligne, coupé dans le roc, un corridor d'initiation, conçu pour inspirer une religieuse horreur; une muraille inflexible et juste, massive, sur laquelle, de place en place, des jours espacés font tomber les lumières et les ombres alternées, la cadence pesante et le rythme d'une colonnade; on croit avancer dans une nef étouffée d'hypogée. Vers le milieu du parcours, on voit s'ouvrir une triple piscine, sans doute destinée aux ablutions du pèlerin ou peut-être aux purifications de la prêtresse. Tout au bout, après ces effrois et ces épreuves rituelles, on arrivait enfin au sanctuaire de l'oracle : la niche est là, une sorte d'alcove en cul-de-four, surbaissée, pleine d'ombre, où devait siéger la Pythie. Des entailles dans les chambranles montrent la place des gonds sur lesquels, à l'instant de la crise, roulaient les portes du tabernacle. Mais aujourd'hui l'oracle est muet, les dieux sont sourds; seul parvient dans cette caverne, comme le bruit qui roule au fond des coquillages, un imperceptible murmure qui semble monter du dehors, rumeur de la nappe des bois qui descendent jusqu'au rivage, ou le vagissement désolé de la mer.

Je rouvre mon Virgile; je suis avec lui pas à pas l'itinéraire du pieux Énée. Je gravis l'escarpement du temple, autel du dieu qui chaque soir, face à l'Occident, regardait plonger dans les flots l'astre du jour : sanctuaire de la solitude, aussi émouvant que ceux d'Égine ou du cap Sounion. De là, j'accompagne le voyageur au séjour de l'oracle. Quelle idée on se fait des religions antiques, si l'on croit qu'elles n'étaient que danses et que sourires et fêtes en pleine lumière! C'est ignorer la part qu'y jouent le clair-obscur et la croyance aux vérités qui nous attendent dans la nuit, quand le voile diapré des phénomènes se dissipe et que la Connaissance se lève comme Hécate dans le mystère des ténébres. Alors, armé du rameau d'or, le héros s'engage sur la route que nous avons suivie et descend, par les pentes boisées de l'Averne, consulter les mânes aux régions infernales, là où flottent dans les mêmes Limbes, auprès des ombres paternelles, les âmes encore à naître et toi, fantôme de Marcellus!

Certes, retrouver ces lieux prophétiques pour la date du *Decennale*, c'était pour la jeune Rome une belle coïncidence. Mais devant l'autre de Cumès on s'intéresse à autre chose qu'à l'avenir même d'un régime et d'une belle expérience. C'est ici le point où abordèrent, avec les colons d'Ionie, les principes qui firent la culture de l'Occident : quel ne fut pas dans le monde le prestige de la Sibylle ? C'est elle qui fit voir à Auguste, sur la colline du Capitole, la vision de la Femme revêtue de soleil et portant dans ses bras l'enfant dont l'Empire succéderait à celui des Césars. *Teste David cum Sibylla*. C'est pourquoi l'inspirée païenne fut mise par l'Église, à côté d'Anne et de Déborah, au nombre des témoins de l'Évangile. Elle figure encore, la vieille de Cumès, peinte à la voûte de la Sixtine, feuilletant un grimoire de ses doigts parcheminés. Quel grimoire ? On sait la légende. Le roi Tarquin voulut lui acheter les livres des destinées. Il les trouva trop chers. La vieille en brûla deux et offrit le reste pour le même prix. Le roi hésitant de nouveau, elle en brûla encore deux autres. Quand il n'en resta qu'un, le tyran l'arracha pour la somme qui lui était demandée de l'ensemble. C'est ce livre suprême qu'elle consulte là-haut, l'antique devineresse, sur les cimes farouches du Thabor de Michel-Ange. Qu'y déchiffre-t-elle ? Quels oracles s'y inscrivent pour le monde ? Attendrons-nous qu'il soit trop tard et qu'un nouvel incendie consume le trésor de la civilisation, pour disputer aux flammes et aux cendres les derniers lambeaux des livres sibyllins ?

LOUIS GILLET.

LA PROPAGANDE SOVIÉTIQUE

ANTIRELIGIEUSE ⁽¹⁾

II. — EN EUROPE

Les athées militants, dirigés par Moscou, combattent, nous l'avons vu par quelques exemples, en Asie et en Amérique. Le même assaut se poursuit en Australie et en Afrique, — au Congo comme en Algérie et en Tunisie, plus discrètement en Égypte; en Afrique du Sud, un tout récent Congrès de pasteurs protestants, décrit par la *Nieuwe Rotterdamsche Courant* du 13 décembre 1932, déplorait l'audace du Parti communiste et bolchévique, la diffusion de ses tracts contre toute religion et la hardiesse de ses campagnes en faveur de l'avortement légal (2).

En Europe, la propagande antireligieuse tend à supplanter ou peut-être masque progressivement les préparatifs révolutionnaires.

Partout Moscou s'adapte aux conditions locales. Étroitement surveillés sur le terrain politique, ses agents ne doivent pas trop parler de communisme. Mais ce qui nuit à la religion, surtout ce qui diminue l'influence de l'Église et du prêtre catholique dans l'école, paraît un gage de triomphe pour le communisme. Les rapports officiels ou secrets des

(1) Voyez la *Revue* du 1^{er} février.

(2) Au Natal, un noir, Kadali, dirige l'I. C. U. et se vante de commander à cent mille noirs. Au Transvaal, un *soviet* de cinq noirs, quatre blancs et un créole, propage l'hebdomadaire antichrétien *Umsebenzi*, publié en anglais, en hollandais, et dans les diverses langues indigènes de l'Afrique.

agents soviétiques regardent comme leurs meilleurs alliés, souvent inconscients, les maîtres d'école non catholiques, même s'ils ne sont ni athées ni communistes.

EN BULGARIE

Dans les Balkans, des gouvernements, fort hostiles aux Soviets, leur plaisent cependant, sans le soupçonner, par des mesures anticatholiques, que Moscou enregistre comme autant de victoires ; par exemple, les nombreuses et maladroites violences des gouvernants de Belgrade et de leur clergé serbe.

En Bulgarie de même. Le *Parti communiste bulgare*, qui succéda le 16 mai 1919 au *Parti ouvrier socialiste bulgare*, réuni pour son 22^e Congrès, essaya d'abord, suivant les ordres donnés à Moscou le 6 mars précédent par la III^e Internationale, d'établir la dictature du prolétariat et les Soviets en Bulgarie. Les mouvements révolutionnaires, — grèves et émeutes toujours plus hardies, — s'accrochèrent après le deuxième Congrès de la III^e Internationale, réuni à Moscou le 23 juillet 1920. L'insurrection, finalement décidée pour le 22 septembre 1923, fut écrasée par la police (1), et le Parlement vota au début de 1924 la loi de défense de l'État. Le Parti communiste, dissous avec toutes ses organisations (2) en février 1924, subsista, illégal, dissimulé. C'est lui qui, le 16 avril 1925, fit sauter la cathédrale orthodoxe de Sofia au moment où tous les dirigeants de l'État assistaient aux funérailles du général Guiorguieff, tué trois jours plus tôt par les communistes. Bien que la sentence du tribunal militaire, du 11 mai 1925, parle de plus de cent cinquante morts et de cinq cents blessés, victimes de cet attentat, les communistes manquèrent le but qu'ils s'étaient proposé, celui d'instaurer la dictature communiste grâce à l'épouvante qui suivrait le carnage.

Pendant plusieurs années, ils tâtonnent. Puis, en 1930 et 1931, croyant la révolution « toute proche en Allemagne, Italie et Espagne », le Parti s'organise pour la conquête immédiate du pouvoir. Dans la Bulgarie, divisée en dix-neuf circonscriptions communistes, avec onze groupes de jeunesse com-

(1) En 1928, une brochure publiée dans l'*Étendard communiste* (*Communistesko znamie*) a raconté partiellement cette histoire et ses suites.

(2) Et ses propriétés confisquées, par exemple la coopérative *Osvobodnie*.

muniste, les bulletins secrets du Parti ne relèvent qu'un nombre insignifiant d'adhérents : neuf cent soixante-quatre dans sept des dix-neuf circonscriptions (1) et pourtant les chefs se croient assurés de conquérir le pouvoir.

La police bulgare réprime encore avec une extrême énergie toutes les tentatives d'agitation communiste. Mais comme elle n'arrive point à supprimer les journaux, — tirés clandestinement par des moyens de fortune : *Rabotnitchesky Vestnik*, *Tcherven zname*, *Communitchesko zname*, — le Parti communiste décide, en octobre 1931, de porter son action sur le terrain antireligieux. Il crée une association (2) de Sans-Dieu militants, avec une revue intitulée comme à Moscou : *Bezbojnik*, inaugurée le 1^{er} décembre 1931. Depuis lors, après une première et tapageuse manifestation antireligieuse à Vassilico, le 22 novembre 1931, chaque dimanche de « petits exploits antireligieux » sont organisés en une multitude de localités, afin d'entraîner à l'audace les jeunes *Sans-Dieu militants* : des drapeaux rouges sont hissés aux clochers, le matin des principales fêtes religieuses ; ou des inscriptions blasphématoires sont peintes à l'huile sur les murs ou les portes des églises : « La religion est l'opium du peuple. A bas la religion ! Maison Lénine... » et autres gracieusetés. L'opinion et les tribunaux réagissent moins que devant les attentats contre les personnes et les propriétés, et ces « petites manœuvres » semblent aux agitateurs le moyen le plus efficace pour entraîner leurs adeptes à ne rien craindre, « pas plus les tsars de la terre et leurs soldats, que le prétendu tsar du ciel et ses milices d'anges en carton et de saints en poussière ».

(1) Dont 531 dans les villes et 442 dans les campagnes ; en outre, 500 membres des jeunesses communistes, dont 440 dans les villes et 60 à la campagne. En tout donc ces conquérants du pouvoir ne groupaient, en plus d'un tiers de la Bulgarie (7 divisions sur 19), que 1'464 membres, pas mille dans les villes, et pas 500 dans les campagnes. Ils furent pourtant près de réussir. Cela montre leur audace réalisatrice, en Bulgarie comme en Russie.

(2) Son programme comporte des « réalisations modérées », à obtenir du Parlement, comme la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la confiscation des immeubles ecclésiastiques, la suppression de toute influence cléricale dans les écoles, l'abolition de toutes les fêtes. Le journal officieux *la Bulgarie* suppliait naguère le clergé orthodoxe de combattre enfin ces propagandes, au lieu de réclamer toujours la suppression du catéchisme dans les écoles catholiques.

EN ALLEMAGNE

Si Moscou obtient ces résultats antireligieux de ses quelques centaines d'adhérents de Bulgarie, quelle ne sera pas la violence de la campagne athée en Allemagne? Les communistes y sont plus nombreux qu'en tout autre pays, plus qu'en Russie même, puisque les électeurs en juillet 1932 donnaient aux candidats communistes plus de cinq millions de voix et, le 6 novembre 1932, tout près de six millions. Ces électeurs ne sont pas tous affiliés au parti, mais ils subissent presque tous l'entraînement de la lutte antireligieuse. Durant la dernière année, le Parti a transmis aux autorités civiles plus de huit cent mille nouvelles déclarations individuelles et familiales (1) d' « abandon de la religion ».

Comme en U. R. S. S., les meneurs répètent aux foules que les clergés servent les capitalistes contre le peuple; ils reprochent à toutes les formes du christianisme de diminuer les plaisirs du peuple par une morale qui impose aux prolétaires le fardeau de la famille. Le catholicisme surtout, par son insistance sur la sainteté du mariage, empêche les prolétaires de se divertir librement, et l'encyclique *Casti Connubii* montre une fois de plus que cette Église s'attarde à des enseignements vieux de dix-neuf siècles. C'est au Congrès des libres-penseurs, réunis en novembre 1929 à Bodembach, que les communistes, rompant avec les athées modérés, fondèrent à l'instar de Moscou les *Kämpfende Gottlosen* (les Sans-Dieu militants). Leur premier Congrès spécial, tenu en novembre 1930 à Teschen, décida d'organiser à Berlin, au lieu de Moscou trop suspect, une Ligue internationale pour la diffusion mondiale de l'athéisme militant. Leur revue bi-hebdomadaire, le *Neuland*, obtenait en trois mois, dès mars 1931, plus de cent mille abonnements, et alimente de « scandales cléricaux » la presse

(1) La très grande majorité vient des milieux protestants qui semblent inertes devant cette propagande antireligieuse, sauf les récentes et heureuses publications de la librairie Eckart. L'épiscopat catholique instruit et prémunit efficacement les fidèles, par les prières, par la science et par de magnifiques réalisations sociales. Sur l'effort des athées militants en U. R. S. S. et en Allemagne, il faut lire: docteur Adolf Ziegler, *Die russische Gottlosenbewegung* (Munich, 1932) et docteur Konrad Algermissen, *Die Gottlosenbewegung der Gegenwart und ihre Ueberwindung* (Hanovre, 1933).

du parti. Un bureau spécial (Bülowlplatz, maison Liebknecht), à Berlin, rassemble et met en œuvre tous les éléments qui peuvent servir à monter ces prétendus scandales. Faute de vrai, des romans spéciaux couvrent de boue la religion et le clergé, ceux par exemple de Franz Baum et du Portugais Eça de Queiroz.

Outre le bi-hebdomadaire *Neuland*, les communistes éditent en Allemagne sept autres périodiques antireligieux, hebdomadaires ou mensuels (1) et un *quotidien illustré*, l'*Arbeiter-Sender*. En outre, une énorme quantité de brochures et de feuilles volantes rivalisent d'impiété et d'immoralité. Des films spéciaux (2), dus surtout à Eisenstein et Pawel Paschkow, contribuent au même empoisonnement, avec des expositions et musées antireligieux, des disques de phonographe et des diffusions par radio. Mais c'est surtout l'organisation des pionniers communistes qui donne les meilleurs espoirs aux propagandistes. Ils osèrent essayer de constituer, jusque dans les écoles catholiques, ces groupes rouges de pionniers communistes.

Précisons quelques traits de ce tableau général.

Sur l'air du plus célèbre Noël allemand, un disque de phonographe exalte le triomphe de *la nouvelle étoile*, l'étoile soviétique, sur celle de Bethléem : « Le bourgeois goinfre sous les cierges de Noël ; comme la vie lui est bonne ! Le curé dans l'église parle de l'étoile de Bethléem. Le bourgeois repu, en cette nuit de philanthropie, chante à plein ventre : *Stille Nacht ! Heilige Nacht !* Ce bourgeois sous les cierges est bien touché par le froid du pauvre enfant dans une étable ; car lui sue aujourd'hui le christianisme par tous les pores. »

(1) La revue berlinoise des femmes communistes, la *Militante* (*Die Kämpferin*), publiait le 28 mars 1931 un article intitulé : *le Pape contre la misère des femmes*. On y lisait : « Depuis deux millénaires, l'Eglise répète de génération en génération son action criminelle, elle prive de toute volonté la classe ouvrière et la maintient exploitable à merci... Le Pape n'est qu'un vulgaire charlatan : il prétend marcher sur les traces du Christ qui ne savait où reposer la tête, mais lui, Pape, avec ses villas et ses palais, ignore ce qu'est la crise du logement. » Pour avril 1931, la libre-pensée communiste inaugura un journal pascal antireligieux.

(2) Par exemple : *La lutte contre la calotte en U. R. S. S.* ; *Noël, fête de l'amour* ; *L'origine de la croyance en Dieu*. Un film spécial illustre un long article, publié en août 1931 par le *Sans-Dieu militant* contre les doctrines de l'Eglise sur la transmission de la vie humaine.

D'autres « poèmes », comme l'air officiel des Sans-Dieu, sont encore plus grossiers et violents : « Balayez les fabricants d'opium, dehors les calotins ! Dehors ! Dehors ! *Prolo* (1), balaie les calotins, et leur église deviendra la maison de la culture populaire. De l'école, prolo, prolo, chasse le calotin et sa Bible ! Prolo, prolo, balaie-le à la porte. A la porte chasse-le ! Au pays rouge des Soviets, la bande noire n'existe plus : prolo, prolo, chasse-la de la maison de Dieu. Il t'excite contre les Soviets, prolo, prolo, flanque-le dehors. »

Dessins et peintures servent à la propagande ; des expositions spéciales, comme celle de Leipzig en mars 1931, vulgarisait les ignominies antireligieuses de la Russie

Le théâtre est plus expressif encore. Dans les *Torches rouges*, jouées le 4 novembre 1930 à Berlin, cinq criminels comparaissent devant un tribunal révolutionnaire : d'abord un prêtre en soutane, avec barrette et crucifix, un magistrat dont un œil est bandé, un policier en uniforme, un capitaliste, un bourgeois. Comme, selon la méthode de Moscou, les spectateurs sont invités à participer au drame, il arriva, pendant la représentation de ces *Torches rouges*, que le public hurlant et trépignant réclama si bien la mort des cinq criminels, que le service sanitaire dut à plusieurs reprises intervenir pour secourir des acteurs et des auditeurs en grave péril.

Le 6 février 1931, deux soirées d'athéisme eurent lieu à Berlin (2). En voici quelques détails. — Scène I. Dans une entreprise commerciale, le chef, monsieur l'exploiteur, s'assure que la résistance des ouvriers naît de leur athéisme, parce que l'Église ne peut plus les abêtir. Il déguise donc un de ses domestiques, un ivrogne, en « Bon Dieu », et lui promet de grands avantages s'il joue bien son rôle. Un reporter est chargé de la campagne de presse. Scène II. Au fond du théâtre, se trouve un grand crucifix, représenté par un acteur souriant. Un prêtre revêtu de ses ornements va donner une leçon préparatoire à la Confirmation ; il tient à la main une grande croix noire, et son regard erre d'une bouteille d'alcool placée sur la table à une fillette fort peu vêtue qu'il serre sur son cœur, tandis qu'une vieille dame mène une bande d'autres fillettes à

(1) Prolétaire.

(2) L'une au jardin Victoria du faubourg Wilmersdorf, et l'autre au salon Klien.

confirmer, et leur fait exécuter les danses et chansons les plus désinvoltes. Sur ce, le serviteur déguisé en « Bon Dieu » arrive avec monsieur l'exploiteur ; ils boivent ensemble de l'alcool et flirtent sans retenue avec les fillettes. Après de nombreux retours à la bouteille, ils quittent la scène en chancelant. Interrogée par ce « Bon Dieu » sur le péché originel, celle que le prêtre serre sur son cœur répond : « Nous avons fait l'expérience hier avec monsieur le curé. » Aux scènes III et IV, le « Bon Dieu » se rend au Reichstag, boit toujours, s'endort, ronfle, fait toutes les grossièretés. Enfin, à la scène V, monsieur l'exploiteur présente le « Bon Dieu » à ses ouvriers, qui se mettent à discuter entre eux sur l'existence de Dieu. Les libres-penseurs l'emportent, le domestique est dépouillé de son costume et rossé. Rossé aussi le prêtre revêtu de ses ornements. Acteurs et spectateurs le jettent à terre et foulent aux pieds sa croix ; c'est par là que finit la représentation.

Les organisateurs furent poursuivis devant les tribunaux. Mais dès le 21 février, dans une autre salle, les jeunes communistes jouaient *le Marteau rouge*, dont les acteurs, vêtus de l'habit ecclésiastique, célébraient une bouffonne cérémonie religieuse. Le « Gloria in excelsis Deo », par exemple, devenait : « Gloire à Dieu en haut de ses trois étages, à ce Bon Dieu des capitalistes, protecteur des bonzes et oppresseur des communistes. »

Le 1^{er} mars, des troupes théâtrales d'enfants représentaient des tableaux vivants avec chœurs et chants antireligieux (1). Presque à chaque tableau figurait au moins un ecclésiastique avec ses ornements, tenant en main une croix ou une Bible que les pionniers rouges insultaient et couvraient d'ordures. Un « Notre Père » ignoble était exécuté par ces enfants, aux acclamations des spectateurs qui étaient eux-mêmes des enfants. Beaucoup de ces petits assistants s'élancèrent sur la scène quand à la fin le prêtre y fut renversé et foulé aux pieds avec son crucifix. C'est le clou final de plusieurs représentations.

Le 7 mars, dans une autre salle de Berlin (Parkstrasse n° 16) la troupe *les Blouses rouges* exécutait, avec chants, un ensemble de représentations antireligieuses, si ignobles que cette fois une bonne partie des spectateurs s'indigna. Le

(1) *Reichsbote* (N° 53, du 9 mars 1921).

15 mars, le *Secours rouge*, section de Nuremberg, dans une de ses réunions générales, représentait les vêpres des Capucins : quatre communistes, en bure brune et corde blanche avec leur psautier en mains, parodiaient, parmi toutes sortes de bouffonneries, une bénédiction du Saint Sacrement. Le 19 mars, à Dresde, était célébrée une *Messe des Sans-Dieu* par les *Blouses bleues* ; en face d'un acteur masqué en chancelier Bruning, un prêche burlesque, puis une parodie de messe avaient lieu sur la scène. La police interdit la continuation de ce spectacle blasphématoire. Le 20 mars, à Leipzig, les *Assaillants rouges* organisaient une séance du même genre. Le régal suprême est presque toujours cet élan final où les spectateurs rejoignent sur la scène les acteurs pour fouler aux pieds avec eux le crucifix ou la Bible ou la figuration de l'Eucharistie. Dans un des comités du théâtre antireligieux, une perquisition fit découvrir une foule de livrets de pièces. Tous sont provocants.

Dans *l'Eglise et l'école*, par exemple, une actrice, en habit épiscopal, représente l'Eglise alors qu'une autre représente l'Ecole et commence la classe par ces mots : « Au nom du père Guillaume, et du fils Kronprinz, et du Saint Esprit Hindenbourg. Amen »... Quatre autres personnages, sur l'air *Nous venons prier*, entonnent : « Nous venons prier devant un sac d'écus ; il n'y a plus qu'une justice de classes ; les méchants sont payés pour rosser les bons ; que votre nom soit maudit : nous ne vous oublierons pas ! »

Autre drame : *La dépendance voulue de Dieu*. Quand le rideau tombe, on voit le Capital ayant pour trône les épaules d'un ouvrier. Une série de marionnettes sont suspendues à des fils, tenus par le Capital qui entonne : « Garde à vous, je suis le Capital international ! Le monde m'appartient. Je suis le grand régisseur. Je manie poupées et marionnettes. Je suis Saint, Saint, Saint !... Vous ne me croyez pas ? Ma marionnette Eglise va vous le prouver. Hop-là ! » Il tire une marionnette, *l'Eglise* : « Saint es-tu, Seigneur Dieu, Mammon. Saint, Saint. Amen. » *Le Capital* : « Saint, parce que le plus puissant Seigneur du monde, cela ne me suffit pas. Des milliers de voix annoncent ma gloire dans tout l'univers. Holà, la Presse ! » Il tire une autre marionnette. *La Presse* : « Nous le prouvons : l'exploitation du Capital est le système le plus humain de l'univers. Nous le prouvons ; les guerres mondiales sont les

plus splendides bains de repos. Nous pouvons et nous prouvons tout ce que Notre Seigneur commande ! » — Successivement bonzes socialistes ou bourgeois et soldats exaltent le Dieu Capital : « Aujourd'hui avec la France contre l'Angleterre, demain avec l'Angleterre contre la France... Avec l'Amérique... contre les ouvriers révoltés... Je fusille quiconque me résiste. » — *L'Eglise* : « J'abêtis. Je parle de l'autorité voulue de Dieu. J'ai inventé la légende du Christ. Je vante l'humilité et la patience. Je détourne leurs aspirations vers le ciel. Pauvres, vous aurez votre récompense, mais après votre mort ! » *Le Capital* : « Ah ! Gloire à Dieu ! Et toi, Presse, que fais-tu si les ouvriers tentent... ? » — *La Presse* : « Je les noie de fausses nouvelles. Je sème la discorde dans leurs rangs. Je les excite les uns contre les autres. Je remplis leur cervelle avec de l'amour, des sports et des crimes... »

Autre spectacle des *Blouses rouges*. Une gamine vêtue en Vierge chrétienne chante : « Venez, troupe chrétienne, hâtez-vous vers l'Église. La visite épiscopale, l'an dernier, fut une cochonnerie. C'est pourquoi l'évêque de Berlin sonne ses cloches. Drelin, lin, lin... Et, pour vous attirer, il colle ses affiches. Petits enfants, venez, venez, tous à la crèche. » Un jeune ouvrier l'interrompt : « Ma bonne demoiselle, cette nuit, pas d'affiches pour les calotins. » *La fillette* : « Mais pendant les dernières semaines, des milliers de fidèles ont abandonné l'Église ! » *Le jeune ouvrier* : « C'est bien trop peu. Berlin doit être purifié de la calotte. (Face au public.) Regardez les colonnes d'affiches. Appuyez les libres-penseurs ! Et toi, abandonne l'Église. » *La fillette*, horrifiée : « Oh ! mon Dieu ! vous êtes un bolchévik ! » *Le jeune ouvrier* : « Flûte ! Je m'en tiens aux théories de Lénine, à celles du prolétariat révolutionnaire. » *La fillette*, horrifiée : « Oh ! Dieu tout-puissant ! » *Le jeune ouvrier* : « Délogé... Depuis longtemps... pour beaucoup de prolos, depuis la guerre, m'a dit mon père. Ce brave Dieu avait alors fait des promesses de tous côtés, à ce que racontait du moins la classe dominante. Et puis, on s'aperçut que tout cela, c'était de la blague. » *La fillette*, indignée : « Ce n'est pas vrai ! » *Le jeune ouvrier* : « Et que les calotins faisaient du haut de la chaire des discours militaires, ce n'est pas vrai non plus ? Je pensais que votre Christ dit : *Aime tes ennemis*. » *La fillette*. « Très bien. Mais... » *Le jeune*

ouvrier : « Une religion avec des *mais* est une blague, et toute religion a un *mais*. » *La fillette*, horrifiée : « Dieu ! Que vous êtes brutal ! » *Le jeune ouvrier* : « Viens donc, je vais te raconter une belle histoire pour le livre de lecture à l'école. Deux gamins tombèrent à l'eau, l'un fut sauvé... » *La fillette* : « Par la bonté de Dieu. » *Le jeune ouvrier* : « L'autre se noya... Par quoi ? (Une pause.) Par la misérable infamie de Dieu. » La fillette veut s'en aller. Il la retient : « Amen. Comment t'appelles-tu ? » *La fillette* : « Marie. » *Le jeune ouvrier* : « Le joli nom. Où demeures-tu ? » *La fillette* : « Rue Élisabeth, n° 1. » *Le jeune ouvrier* (notant l'adresse) : « Un camarade libre-penseur ira t'y voir. » La fillette sort.

Presque toutes les réunions communistes d'Allemagne comportent, au programme, une déclaration, une chanson ou une saynète grossièrement antireligieuse. La *Rote Fahne* (communiste), du 18 avril, citait, de la veille, cinq cas où ses amis avaient été poursuivis pour offenses contre la religion au théâtre ; et le journal socialiste *Das Freie Wort*, du 19 avril, devait avouer que ces offenses contre la religion étaient bien réelles. Un de ses observateurs, après avoir assisté à plusieurs représentations données par les *Blouses bleues*, se déclarait écœuré par le répertoire, pornographique en même temps qu'antireligieux. Les précisions de ce journal socialiste ne se peuvent transcrire... Constamment des acteurs déguisés en prêtres catholiques ou en ministres protestants ou juifs, y chantent les pires obscénités ou proclament contre le peuple les plus cruels mots d'ordre.

Toutes ces propagandes de presse, de films, de disques, de théâtre, ne valent pas cependant celles de l'école. Moscou recommande d'assurer la révolution mondiale par la déchristianisation des enfants. Ces hommes de demain doivent être formés à la haine, et, ce qui est plus grave, au mépris de tout ce qui est religieux. De là, une nuée d'organisations communistes pour les enfants des écoles ; ceux qui sont déjà pionniers de Lénine essaient d'entraîner, même par la violence, leurs petits compagnons. C'est ainsi qu'à Nuremberg, les 8 et 22 octobre 1930, ces jeunes garnements maltraitèrent sérieusement leurs condisciples qui se rendaient à la classe de religion. N'ayant pu les détourner tous, ils se mirent à vociférer des chants antireligieux, avec tant de force qu'il fallut inter-

rompre la classe. De même, à Gunzenhausen, le 17 mars 1931.

Ces jeunes servent aussitôt à la propagande. Leur bulletin *la Jeune garde*, de décembre 1929 (n° 10), écrivait : « Organisez des soirées d'athéisme... contre la vieillesse de Noël; organisez du 15 décembre au 1^{er} janvier les soirées de jeunes Spartacus... Le devoir est clair : aucun enfant d'ouvrier ne peut chanter un cantique de Noël. Tous les enfants doivent chanter au contraire nos chants antireligieux. Tous les enfants d'ouvriers doivent assister aux soirées récréatives des Sans-Dieu. Tous les enfants d'ouvriers doivent en finir avec les contes de Noël. » Ces enfants ont *leur* revue communiste, *das Proletarische Kind*.

Des concours sont organisés entre enfants athées, tout comme en Russie soviétique. Le supplément pour enfants du *Journal illustré des ouvriers* (n° 24) publie ce « modèle de composition sans-Dieu », écrit par une écolière de la quatrième classe de la 63^e école primaire de Berlin : « Jadis il y avait chez nous des empereurs, un d'entre eux fut Louis le Pieux. Louis le Pieux était, comme beaucoup de gens pieux, assez borné. Durant une chasse, il s'imagina avoir vu un cerf blanc avec une croix au milieu des bois. Le cerf lui aurait dit : « Fais construire ici une église ». Louis fit construire l'église. Depuis lors, tous les gens qui croient à ces balivernes vont à l'église. »

La petite Anna Lise, auteur de cette composition, est citée à l'ordre du jour des Sans-Dieu : « Rien d'étonnant qu'Anna Lise ne croie plus en Dieu. Le maître, au lieu de ces ridicules histoires de saints, devrait raconter des choses raisonnables qui intéressent les fillettes... Anna Lise écrira toujours comme elle pense. Si le maître veut qu'elle écrive des sottises, elle refusera, et vous ferez de même, imitant la vaillante petite Anna Lise. »

Le numéro de Noël, d'un autre journal d'enfants, *Trommel*, publiait en 1930 un article sur *le Noël de la faim* : « L'Union soviétique, un sixième de l'univers, appartient aux ouvriers et paysans. Là, plus de riches qui vivent ici gaiement aux frais des travailleurs. Les calotins, qui parlent d'amour et de crainte de Dieu, sont chassés, car les ouvriers ont vu qu'ils doivent se confier, non pas à Dieu, mais à leurs propres forces... A ce combat de nos pères, nous, enfants d'ouvriers, nous voulons notre part. Nous lutterons près d'eux, nous ne croyons pas à un

Noël, fête d'amour, quand nous souffrons de la faim et de la misère. Nous ne croyons en aucun Dieu, et, quant à nous racheter de notre misère, c'est notre affaire, nous en serons bien capables tout seuls. »

Des mesures de police limitent ces excès. Mais une campagne, toujours plus active, cherche à multiplier les apostasies, signées officiellement par devant notaire. A cet effet, un notaire assiste à toutes les grandes réunions antireligieuses, prêt à recevoir et à légaliser les pièces de tous ceux qui déclarent leur intention de renoncer à toute religion. Le retour de ces égarés est difficile lorsqu'ils se sont fait inscrire d'emblée au parti communiste ou à un comité de propagande antireligieuse.

Malgré cette campagne, savamment organisée et poursuivie, les catholiques allemands défendent merveilleusement l'âme de leurs frères. Une multitude de congrès locaux, tantôt d'ecclésiastiques et tantôt de fidèles, ont adhéré aux méthodes et au programme du congrès réuni à Mayence en janvier 1932. C'est aux moyens spirituels et proprement surnaturels qu'ils ont d'abord recours, comme les évêques du Canada. « Les prédicateurs, ayant pris conscience de ces graves périls actuels, mettront le peuple en garde contre ces propagandes. Les curés, malgré leurs difficultés financières, multiplieront les missions au lieu de les diminuer. Toutes les associations catholiques, même économiques et sportives, inscriront dans le programme de leurs associés la pratique régulière des retraites fermées. Les œuvres de charité corporelle rappelleront les principes surnaturels, et, en particulier, la valeur et le mérite de la souffrance. Les enfants, surtout ceux qui sont menacés par le bolchévisme, seront formés à en préserver leurs petits camarades, comme maintenant on leur apprend à offrir prières et sacrifices pour les missions parmi les païens. On rappellera plus souvent la sainteté du mariage et les lois de sa fécondité. »

En outre, il faut expliquer « les questions sociales, d'après les encycliques pontificales et spécialement d'après l'encyclique *Quadragesimo anno*... On répandra avec plus de zèle la bonne presse, les films et les disques catholiques, en employant comme les bolchéviks les moyens modernes. Nous chercherons à écarter toute coopération, même économique, avec les Soviets, vu que, dans le système bolchéviste, la propagande

pour la prospérité matérielle sert tout entière à la propagande antireligieuse : une industrie dont le but principal est de lutter contre la religion ne peut être appuyée, même si elle apporte aux populations quelques avantages matériels. Nous agissons pour que l'État lui-même soit plus réservé dans ses rapports commerciaux avec la Russie : la tolérance qui permet à des équipes de propagandistes bolchévistes de circuler en toute immunité sous le déguisement d'agents de commerce, est nuisible à la patrie et doit cesser. »

Remarquons encore ce paragraphe : « Il importe d'insister sur les *mensonges soviétiques*, d'autant plus que les bolchéviks aiment à se présenter comme des libérateurs en face des « duperies religieuses »... Il faut insister pour que la presse et les associations catholiques ne se contentent pas d'une simple défense contre le bolchévisme, mais accomplissent un effort positif pour démasquer l'infamie des mensonges soviétiques. »

Ces résolutions des catholiques allemands pourraient être imitées ailleurs, puisque l'action des Sans-Dieu militants déborde d'Allemagne sur les autres pays. Leur répertoire théâtral notamment a été traduit ou imité en Angleterre, en Espagne, un peu en France, mais surtout en Belgique, comme nous allons le voir.

EN BELGIQUE

En Belgique, le parti communiste semblait insignifiant avant les grèves révolutionnaires de juillet 1932. Il apparut alors que, malgré leur petit nombre, les communistes étaient fortement organisés et visaient directement à la conquête du pouvoir. Méprisant le parti socialiste et s'attaquant ouvertement aux Maisons du peuple, ils ont si bien menacé M. Vandervelde qu'il dut faire appel à la protection des gendarmes.

Jusqu'en 1928, le communisme végète en Belgique. Au moment où Staline triomphe de Trotsky, un congrès réuni à Anvers amène la scission des communistes belges en staliniens et trotskistes, ces derniers s'organisant en opposition communiste de gauche. Affaibli un instant par cette division, le parti moscotaire se prépare à une action passionnément révolutionnaire. Il étend partout ses ramifications; les enfants des écoles primaires sont attirés aux *Ligues de pionniers de*

Lénine, tandis que les aveugles et estropiés sont inscrits à la section de l'*Algemeene Blinden en Verminkte Bond van Vlaanderen*. Plus de trente organisations spécialisées constituent ainsi l'armature du parti en Belgique. La propagande cherche à gagner aussi les éléments étrangers, si nombreux en Belgique depuis la guerre. Ces étrangers, groupés généralement par nationalité et désignés dans le Parti par les initiales M. O. E. (main d'œuvre étrangère), sont une pépinière de chefs. Les plus actives de ces sections étrangères sont celles des Italiens, puis des Polonais, des Hongrois, des Yougoslaves, des Russes, des Juifs, des Roumains et des Africains de Belgique.

Le Comité central de Belgique promulguait, les 13 et 14 décembre 1930, son *Plan général d'activité* : « En dehors de son activité parmi les chômeurs, qui doit être placée au tout premier plan, le Parti doit développer tout particulièrement son activité parmi les mineurs, les métallurgistes, les travailleurs du textile et ceux des transports. » Une autre note recommande de gagner les travailleurs des industries chimiques, « spécialement secourables pour le jour des réalisations révolutionnaires », et les ouvriers des ports (1).

La *Fédération des étudiants marxistes*, tentée déjà sans grand succès en 1925, mais réorganisée durant l'année scolaire 1929-1930 par un étudiant venu de Namur à Bruxelles, Piron, fournit la pâture antireligieuse aux autres fédérations. Elle groupe d'importantes cellules et sections d'étudiants universitaires à Bruxelles, Liège, Gand, et à l'École des mines de Gembloux. Des tracts flamands et un périodique *De Kommunistische Student*, préparent et appuient l'organe mensuel de cette fédération, l'*Étudiant matérialiste*, publié à Bruxelles.

Nombreux aussi sont les demi-intellectuels antireligieux parmi les « Amis de l'U. R. S. S. », les « Amis de l'art cinématographique », les « Cercles de relations intellectuelles

(1) Comme en tous les pays. L'*Interclub des marins*, de Leningrad, fier de rappeler que Lénine triompha grâce aux marins et dockers de Leningrad et d'Odessa, compte que partout le signal de la révolution soviétique viendra des ports. Dans tous donc, comme à bord, il faut former des cellules antireligieuses, moins suspectes au commandement que les cellules communistes. A cet effet, l'*Interclub* de Leningrad a résolu de fournir d'une « Bibliothèque » spécialisée tous les navires étrangers qui entrent dans le port ; une mission analogue est confiée aux *Interclubs* de Marseille, Rotterdam, Montevideo, Barcelone, Sydney, etc. (*Gazette Rouge*, *Krasnaa Gazeta*, 5 octobre 1932).

belgo-russes », qui publient un bulletin intitulé *La N. E. P.*, et, sous couvert de tourisme, répandent la *V. O. K. S.*, créée à Moscou par Lounatcharsky, la Kollontaï et Kameniev pour servir à la propagande parmi les intellectuels de l'étranger. Ce sont eux qui organisèrent à Bruxelles, rue du Trône, avec un matériel expédié de Moscou, la fameuse exposition soviétique, vite dispersée par des groupes d'étudiants. Leur union propage les films et disques soviétiques, organise des concerts et prépare des voyages collectifs en U. R. S. S. Sa bibliothèque possède une très abondante documentation soviétique, et ses cours de langue russe attirent des amateurs aux sections actives (cinématographique, musicale, scientifique, universitaire, enseignante, documentation).

Après que le journal quotidien *le Drapeau rouge*, jugé trop coûteux, fut devenu hebdomadaire, la presse communiste en Belgique se fractionna en une multitude de petites publications locales, adaptées aux diverses usines et écoles. D'innombrables brochures, tracts, papillons, sont distribués gratuitement, tel d'entre eux jusqu'à cent mille exemplaires. Six feuilles communistes en polonais, quatre en italien, trois en hongrois, cinq en allemand, deux en espagnol, plusieurs en congolais ou en arabe, complètent la littérature communiste de langue française ou flamande. La lutte antireligieuse y occupe partout une place d'honneur (1).

Comme en Allemagne, des sociétés d'acteurs antireligieux ont été constituées. Dans un grand nombre de localités, ces troupes ambulantes multiplient les représentations plus antireligieuses que politiques. Le *Théâtre prolétarien*, par exemple, a représenté *l'Asie*, drame où Paul Vaillant-Couturier, « leader » de *l'Humanité* et ancien député communiste de la Seine, propose en modèles des épisodes de la révolution chinoise, puis a monté un autre drame révolutionnaire, *Hinkemann*, dont l'original allemand, de l'anarchiste Ernest Toller, est nettement pornographique et antireligieux. Une satire contre le mariage alterna, depuis, avec un drame commu-

(1) Des bibliothèques ont été constituées, à Gand, Anvers, La Louvière, pour couvrir, sous des noms différents (littérature moderne, matérialisme historique, bibliothèque juive), les groupes communistes d'origine juive, unis en un *Kulturverein*. La *Librairie des temps nouveaux*, 6, rue de l'Assaut, à Bruxelles, et l'agence soviétique *Intourist*, sont les succursales des grands centres de Moscou et de Berlin.

niste de l'Américain Upton Sinclair, et avec une « Revue » satirique du communiste belge Jacquemotte. D'autres troupes, comme celle du *Marais*, prêtent leur appui à la même propagande, et viennent de s'unir durant l'été de 1932 en une *Fédération des théâtres ouvriers de Belgique* dont la propagande s'annonce très active (Bruxelles, 153, boulevard Anspach). La *Jeunesse travailleuse* dont les clubs (1), organisés à Bruxelles puis dans le reste de la Belgique depuis 1929, servent d'introduction et de filtre avant l'admission à la *Jeunesse communiste*, attire sans doute par ses bibliothèques, buvettes, journaux, sports et jeux, radio, mais bien plus par ses cinémas et ses représentations théâtrales : sa troupe, les *Blouses bleues*, imitée de modèles soviétiques ou allemands, colporte de petites comédies, parfois politiques, mais presque toujours passionnément antireligieuses, comme *la Restauration des dieux* et autres drames traduits de ceux que nous avons cités pour l'Allemagne.

Le cinéma seconde l'action du théâtre. *Les Amis de l'art cinématographique*, organisés en coopérative prétendue neutre, font représenter dans toute la Belgique des films soviétiques, qui, grâce à leurs prix très bas, s'imposent jusque dans les milieux les moins sympathisants. De nombreux intellectuels et artistes fréquentent assidûment le *Club de l'écran*, à Bruxelles, ou d'autres clubs analogues à Anvers, Verviers et autres villes de province.

Pour profiter des programmes de propagande, souvent antireligieuse, que Moscou diffuse en français et en hollandais (ou flamand) comme en anglais, en allemand et en espagnol, les *Sociétés ouvrières de radio* ont multiplié les postes récepteurs dans les cabarets communistes de Belgique (2).

Parmi toute cette floraison de haine et d'impiété, les Sans-Dieu de Moscou préfèrent en Belgique, comme dans tous les

(1) Outre le club de Bruxelles, rue des Flandres, 81, sous le vocable *Coopérons*, il y en a d'autres à Liège, Mouscron, etc.

(2) Moscou a précisé les amendements à introduire dans la législation bourgeoise de la radio, et la manière de lutter contre les programmes purement socialistes et non communistes. Un communiste belge, Bertémont, a séjourné à Moscou, exprès pour prendre des leçons de propagande par radio. Il a créé en Belgique la *Société des sans-filistes prolétariens*, dont le centre est à Bruxelles, place de la Vieille-Halle-au Blé, et qui facilite les installations de radio pour tous les adhérents, cafés, estaminets, restaurants, clubs, etc.

autres pays, la *Ligue des Pionniers de Lénine*. Implantée dès 1925 à Bruxelles, dans l'école de la rue Haute, puis reprise en 1929, la Ligue n'admet que des enfants de six à quatorze ans. Groupés d'abord en cellules, école par école, ils doivent organiser la délation contre les maîtres réactionnaires, — les pratiquants ou les déistes : chacune de ces cellules d'écoliers doit avoir son journal, *le Jeune camarade*, français ou flamand, qui dicte des mots d'ordre, et façonne progressivement les enfants à la lutte antisociale et antireligieuse.

Les cellules scolaires d'une même ville sont ensuite groupées en sections, limitées d'ailleurs à un maximum de cinquante pionniers afin qu'ils soient individuellement mieux connus de leurs dirigeants. Plusieurs villes comprennent déjà un nombre assez élevé de ces cinquantaines. Toutes les réunions sportives des pionniers, en dehors de l'école, se font dans le cadre de la cinquantaine. Au Comité directeur de chaque cinquantaine entrent, de droit, les secrétaires des différentes cellules, sous un chef nommé par *la Jeunesse communiste*. Les diverses cinquantaines sont groupées en rayons, suivant les régions, sous les ordres de *la Jeunesse communiste*, commandée elle-même par le Parti. Le jeune pionnier doit porter constamment sur lui un *Manuel* qui précise ses devoirs.

Résumons-en quelques paragraphes caractéristiques. Dans la lutte contre la bourgeoisie qui exploite les ouvriers et les paysans, la part des enfants est très importante. Tandis que la bourgeoisie cherche, par tous les moyens, à éloigner les enfants des organisations ouvrières, tandis que l'école enseigne à l'enfant le respect des bourgeois, de leurs richesses et de leurs gouvernements oppresseurs, le pionnier doit chercher à détruire en ses camarades cette éducation pro-bourgeoise ; ainsi apprend-il la méthode de travail pour affranchir ses aînés quand il sera grand et entrera dans les rangs de la Jeunesse communiste. Il apprend à travailler collectivement, à devenir un bon défenseur des ouvriers, en étant déjà un bon défenseur des enfants... Il suit l'exemple des grands modèles du prolétariat, Lénine, Liebknecht, Louise Michel.

Le jeune pionnier s'engage à travailler, durant toute sa vie, pour libérer les ouvriers et les paysans. Il porte déjà l'insigne des adultes, le marteau et la faucille réunis, avec l'étoile à cinq rayons qui désigne l'unité communiste dans les cinq parties

du monde. Un mouchoir rouge à trois pointes, serré autour du cou, lui rappelle le sang des ouvriers et paysans, tombés sous les coups de la bourgeoisie, et les trois générations qui luttent pour le triomphe du communisme; le nœud symbolise l'union de ces trois générations. Il salue des cinq doigts réunis, la main bien allongée au-dessus de la tête, parce que la révolution mondiale qui libérera les ouvriers et paysans des cinq parties du monde doit être mise au-dessus de tous les intérêts personnels.

Le pionnier obéit à cinq lois : 1^o fils d'ouvrier, il est fidèle à la cause de la classe ouvrière; 2^o jeune pionnier, il est le frère cadet et l'auxiliaire de tout communiste; 3^o il est l'ami des autres pionniers et fils de paysans et d'ouvriers du monde entier; 4^o il doit tendre à organiser les autres enfants et les entraîner par son activité et son exemple; 5^o il doit aspirer à savoir, parce que le savoir est une force dans la lutte pour la libération des ouvriers.

A l'école, les pionniers d'une même cellule se rediront l'un à l'autre avant d'entrer :

— Sais-tu pourquoi tu vas devoir rester silencieux à l'école, tant que tu ne seras pas interrogé? A cause du régime capitaliste qui arme le maître d'un bâton... Quand il parle, même s'il ment, tu n'as pas le droit d'avoir raison... Le maître, en pays capitaliste, suit un programme fixé par la bourgeoisie pour séparer de leurs parents les fils d'ouvriers dans la lutte des classes. Il te répète que la Belgique est un paradis, qu'il faut respecter tes patrons... A tout cela, jeune pionnier, réponds, discute avec tes camarades... Éclaire tes camarades, apprends-leur ce que l'école leur cache, les organisations pour la défense de la classe ouvrière. Fais la propagande de ton journal *le Jeune camarade*; répands le communisme dans l'école, justifie-le, cherche à gagner la majorité de tes compagnons. N'aie pas peur du maître réactionnaire, mais travaille avec le maître révolutionnaire pour le triomphe de la Révolution.

« Tes promenades à la campagne te permettront une magnifique propagande parmi les enfants des campagnes. Révèle-leur la Fédération des enfants ouvriers et paysans; intéresse-les; enseigne-leur les chants révolutionnaires; passe-leur un journal; recrute des correspondants et des abonnés... Garde ensuite contact avec les adhérents de la campagne, écris-leur

souvent, invite-les en ville, montre-leur les installations communistes. Ce lien entre ouvriers et paysans est indispensable pour vaincre la bourgeoisie... Raconte en famille ce que tu as fait, entendu, vu dans le groupe. Parle des réunions et des promenades. Explique à tes frères et sœurs ce que sont les pionniers, attire-les, parle du Parti communiste à tes parents, fais-leur connaître les syndicats communistes, cherche par tous les moyens à conduire tes parents à la coopérative communiste. Parle-leur du journal, fais-le-leur lire, obtiens qu'ils ne lisent aucun autre journal...

L'ancien *Pionnier*, après cette formation, devient naturellement un *Sans-Dieu militant* dans la *Jeunesse communiste*. Nous ne le suivrons pas à la caserne, où ses tâches de saboteur et de révolutionnaire conscient, — surtout pour les jours de grève, d'émeute ou de mobilisation contre un envahisseur étranger, — lui sont minutieusement prescrites. Il suffit ici de rappeler qu'il doit continuer, sous l'uniforme comme à l'usine, la propagande antireligieuse « si nécessaire pour faire tomber les scrupules des exploités du capitalisme ». S'il est envoyé au Congo, qu'il y travaille contre l'impérialisme belge et contre les missions... Cette recommandation est observée comme les autres : au 1^{er} janvier 1932, on constate, dans la colonie du Congo, l'existence de sections et de cellules (1). « Une des tâches les plus importantes de la *Ligue contre l'impérialisme* consiste à assurer la coordination entre les mouvements anti-impérialistes des colonies et à établir un front unique de combat de tous les opprimés du monde entier. En accomplissant cette tâche, la *Ligue* portera le coup mortel à l'impérialisme et rendra un grand service au mouvement révolutionnaire international. En même temps la *Ligue* détournera les pays impérialistes de leurs préparatifs d'intervention armée contre l'U. R. S. S., le plus puissant et le plus vaillant défenseur des peuples opprimés (2). »

Journaux et brochures, dans les diverses langues du Congo comme en français et en flamand, sont mis à la disposition du jeune communiste pour combattre la religion et la patrie.

(1) Notamment à Elisabethville, Albertville, Stanleyville, Costermanville, Coquilhatville, etc..., partout en lutte déclarée contre les missions.

(2) Résolution de la dernière assemblée de 1931 de la *Ligue contre l'impérialisme*.

Ce communisme n'est donc pas seulement une idéologie, ou un système économique, ou un système politique ; il est un illuminisme, antireligieux, en conspiration permanente et clandestine contre toutes les institutions. Le Bureau de l'Internationale communiste se glorifie de cette outrance : « Dans tous les pays capitalistes, les cellules d'usines ne peuvent fonctionner que comme organisation illégale... C'est pourquoi, dans le travail de la cellule d'usine, il faut observer strictement les règles élémentaires de la conspiration. Ceci concerne dans la même mesure les pays où les partis communistes sont illégaux et les pays à parti communiste légal (1). »

L'illégalité se dérobe aux enquêtes et aux poursuites, si la lutte devient surtout antireligieuse. Des alliés, bien imprudents, surgissent alors. Tels, au Congrès de l'*Association générale des Étudiants socialistes de Belgique*, ouvert à Bruxelles le 26 décembre 1932, tous les sympathisants au rapport du jeune avocat communiste Lejour... Où peut aboutir ce snobisme intellectuel, quand déjà le nombre des députés socialistes et communistes (73 + 3) est à peu près égal au nombre des catholiques (79) ? M. Cyrille van Overbergh signalait avec raison ces progrès de l'*École marxiste* dans le *Soir* du 16 décembre.

LA DÉFENSE DE LA CIVILISATION

Nous pourrions continuer, passer en revue tous les pays, pour y signaler les progrès de l'attaque antireligieuse. En France, au début de décembre 1932, un Congrès parisien de l'*Association des Travailleurs Sans-Dieu* précisait la position des militants et lançait, pour un abonnement annuel de cinq francs, leur nouvel organe, *la Lutte antireligieuse et prolétarienne*. En Grande-Bretagne, le parti communiste tenait à Londres son XIII^e Congrès, les 12, 13, 14 et 15 novembre 1932. Durant une séance à huis clos, le camarade T. A. Jackson déclama un vif enthousiasme, qui ne se manifesta à aucun autre moment du Congrès, en faisant un rapport sur l'*Agitation antireligieuse*. Il commença par remarquer qu'il avait obtenu l'autorisation expresse de parler, car Moscou n'aime

(1) *La Correspondance internationale*, organe de la III^e Internationale, n^o 108, 21 décembre 1931.

pas, en général, que l'ensemble de son plan antireligieux soit dévoilé, même à ses adeptes : ils doivent l'appliquer morceau par morceau, sans l'étaler et peut-être sans le connaître tout entier. Le *Daily Worker*, « organe du Parti communiste de Grande-Bretagne » comme il s'intitule lui-même, ne traitait-il pas encore le 5 novembre de *imaginary facts* les révélations de la courageuse duchesse d'Atholl, membre de la Chambre des Communes et naguère du ministère, sur le programme des Sans-Dieu durant le second plan quinquennal ?

Moins de dix jours après ce démenti (1), le leader communiste T. A. Jackson commençait ainsi sa relation au Congrès du parti : « J'ai obtenu la permission, pour répondre à quelques demandes, de vous faire un rapport sur l'agitation antireligieuse... Après avoir critiqué le recrutement organisé pour les églises par chaque curé, il ajoutait : « Des camarades ont eu des doutes sur mes campagnes récentes dans le *Daily Worker*. Mais je continuerai. Je puis vous promettre qu'avant le Nouvel An, nous aurons organisé et bien développé dans ce pays la propagande des Sans-Dieu militants. Trois cent cinquante coopérateurs se sont enrôlés, il y en a de tous les districts. Nous allons progresser... Puis, après avoir accusé d'hypocrisie les capitalistes et les bourgeois d'Angleterre, — athées eux aussi, dit-il, depuis un siècle, mais en silence : *There is no God, but it is a family secret*, — il signale « le danger d'un rapprochement entre catholiques et protestants pour défendre Dieu contre le communisme » et il ajoute : « La lutte antireligieuse demande des connaissances spéciales. Elle ne doit pas être en l'air. La lutte contre la religion n'est pas un à-côté dans notre lutte de classe contre le capitalisme. Essayerez-vous d'ignorer la question religieuse ? Elle ne vous ignorera pas. Savez-vous que l'Eglise, à l'appel du Pape, mène une action organisée ?... A nous de répondre, en étudiant partout le matérialisme marxiste. Toutes nos sections doivent être alertées. Partout où un prêtre parle contre l'U. R. S. S., nous devons contre-attaquer... » La promesse de Jackson a été tenue. Les propagandistes d'antireligion ont inauguré leur campagne avant Noël,

(1) Un autre démenti, développé dans les deux premières colonnes du *Bezbojnik* de Moscou le 19 novembre 1932, joue sur les mots : « Il n'y a pas de plan quinquennal antireligieux », dit-il, mais il y a un programme précis d'action antireligieuse durant le second plan quinquennal, et le *Bezbojnik* s'en réjouit.

par conférences, phonos, disques, radio-diffusions. Il n'y manque même pas les représentations théâtrales à la manière de Berlin et de Bruxelles, avec une troupe spéciale *The Red Players* (les Acteurs rouges), qui ont déjà représenté à Londres et ailleurs une infâme comédie blasphématoire : *Lady Houston talks to God* (*Lady Houston cause avec Dieu*).

En face de cette offensive mondiale du communisme et de ses Sans-Dieu militants contre la religion, suffit-il de rappeler que les portes de l'Enfer ne pourront prévaloir ? L'invincibilité de l'Église est certaine, mais laissera-t-on les âmes périr par millions ? Devant la haine acharnée et destructive, il faut un apostolat intrépide dans la patience et la charité, dans la volonté persévérante d'édifier. Un matérialisme féroce, logique en ses négations ignorantes, veut abêtir et brutaliser toute l'humanité ; négateur stupide de l'esprit, et ne pouvant le tuer, il veut le réduire, dans le monde entier comme dans la malheureuse Russie, à ne plus se manifester, à ne plus penser ; son idéal, — car le matérialisme même ne peut être conçu et voulu par des hommes que comme un idéal digne d'être aimé, — son idéal, c'est de mécaniser l'humanité tout entière, par un asservissement universel, sous un Pharaon impersonnel, plus absolu que celui de l'ancienne Égypte. Le *Bezbojnik* du 31 octobre 1932 (n° 50), rendant compte de la 17^e conférence du parti bolchévick qui célébrait naguère ses quinze ans de dictature, rappelait avec orgueil les succès obtenus, d'octobre 1931 à octobre 1932, par les athées militants dans le monde entier, et aux résolutions prises pour intensifier cette lutte il ajoutait : « L'effort pour amener la mort de la religion durant le second plan quinquennal ne sera pas facile... Il faut donc élargir et approfondir la lutte antireligieuse, la porter sur le terrain idéologique, ... faire monter nos combattants jusqu'aux discussions théoriques, sur les bases et avec les méthodes du matérialisme dialectique, ... observer les deux avis de Lénine, que la lutte contre les religions ingénieuses est plus nécessaire, mais plus difficile que contre les mensonges des religions primitives, et qu'elle ne se peut séparer de la lutte contre l'idéalisme, car l'idéalisme philosophique aboutit à la cléricaille (1). Matérialisme, matérialisme, et seulement matérialisme. »

(1) Souligné par le *Bezbojnik*.

Devant ce programme qui est un aveu, devant cette volonté féroce de matérialiser l'humanité, c'est-à-dire de la détruire, après l'avoir contrainte à se renier elle-même dans le désespoir comme les damnés en enfer, en face de ce programme qui se déclare assuré de vaincre toutes les autres religions, le Christ et son Église n'apparaissent-ils pas comme le seul salut de l'humanité? *Non est in alio nomine salus!* disait saint Pierre au jour de la Pentecôte. Même pour sauver la dignité purement humaine, pour conserver à l'humanité les plus simples conditions de vie et de bonheur naturel, il apparaît aujourd'hui que l'aide du Christ devient nécessaire. Le conflit qui dresse à découvert contre Dieu et contre l'homme, son image, tant de férocités, conduites par un esprit vraiment infernal, ce conflit même illumine la parole du Christ sur son Église combattue par les puissances d'enfer, la doctrine de saint Paul sur la puissance des ténèbres opposée au règne du Christ, la contemplation de saint Augustin sur les Deux Cités : ouvertement, les meneurs de cette impiété déclarent que leur ennemi principal, l'unique dont la défaite entraînerait celle de tous les autres, c'est, en face de Moscou et du Kremlin, Rome et le Vatican. « L'ennemi, c'est le Pape. »

Le Pape n'est ennemi de personne ; il veut, comme Celui dont il est le Vicaire, sauver toutes les âmes ; il aime tout homme venant en ce monde, mais il dénonce les doctrines de mort. Leur acharnement contre lui confirme sa clairvoyance. Elle est donc justifiée cette remarque toute récente d'une revue allemande purement technique, — *Ost-Europa* de novembre 1932, — au cours d'un article approfondi de Gerhart Dobbert sur ce que révèle la guerre du Kremlin contre le Vatican : « Rome, dans cette lutte, ne défend pas seulement la chrétienté catholique, mais toute la chrétienté. Dans cette lutte sa voix n'est pas seulement celle d'une Église, mais de toutes, de tout ce qui est simplement chrétien. » « Les clergés de tout *Credo* et de toute dénomination suivent tous le Pape (*the lead of the Pope*) et son appel à la Croisade », proclamaient le 30 décembre 1932 les *Athées militants* d'Angleterre, pour justifier leur « plan contre Pâques » annoncé par T. A. Jackson dans le *Daily Worker* du 2 janvier 1933.

Moscou ne se lasse pas de dénoncer le Saint-Siège et l'Église catholique. En un même numéro, par exemple, celui

de septembre 1932, l'*Antireligioznik* attaque un discours du Pape, le 10 juillet, « pour une nouvelle candidate à la canonisation », (p. 59-60), les congrès catholiques de Braga au Portugal (*ibid.*, p. 59), de Radom et Radomsky en Pologne (*ibid.*, p. 61), de Velehrad en Tchécoslovaquie (*ibid.*, p. 60-61), de Haute-Silésie sous la présidence du cardinal Bertram (*ibid.*, p. 59), et surtout l'effet anticommuniste du Congrès eucharistique de Dublin et de la Semaine sociale réunie à Lille du 23 au 31 juillet sous la présidence du cardinal Liénart : « Après des rapports comme ceux du professeur Duthoit (longuement analysé), la cléricaille française entraîne à la suite de Pie XI les économistes cléricalisants qui s'en vont coopérer avec elle dans l'Action catholique... Elle essaie de défendre contre le prolétariat mondial le capitalisme et la bourgeoisie » (*ibid.*, p. 55 ss.). Négligeons ce qu'il y a de perfide et d'odieux en cette dernière insinuation. Dégageons seulement l'aveu, constamment répété par Moscou : le Saint-Siège est le *defensor civitatis*, le défenseur de la civilisation chrétienne, et, tout court, de la civilisation.

MICHEL D'HERBIGNY.

LE ROMAN D'UN PHILOSOPHE

CLOTILDE DE VAUX ET AUGUSTE COMTE

II ⁽¹⁾

L'HOSTILITÉ DE LA FAMILLE MARIE

Un jour, après un tout petit voyage que Clotilde fit dans la banlieue, Auguste Comte lui dit simplement : « Il me semble qu'on voudrait m'empêcher de vous voir. Et en ce cas, je me demande ce que je deviendrais. » Elle en eut presque les larmes aux yeux. M. Comte lui avait confié qu'il avait subi jadis des accidents cérébraux, qu'il souffrait encore de troubles de la moelle épinière, et qu'il passait des nuits agitées, tremblant sans cesse, noyé dans les cauchemars, criant, s'éveillant en sursaut. Il prenait des calmants, des drogues à la mode, ou d'honnêtes infusions qui venaient de tradition familiale. Rien n'y faisait... Était-ce à cause d'elle, Clotilde, ou plutôt de la sujétion où elle était, que ce pauvre monsieur allait retomber tout à fait malade ? Il y avait maintenant des scènes rue Pavée. On la menaçait de rompre avec elle, de ne plus lui laisser voir le petit ménage, le bébé qu'elle aimait tant. On lui montrait par des allusions, des réticences, des clins d'œil, qu'elle était plus suspecte qu'imprudente. L'honneur bourgeois de toute la famille se ligua à la morale pure et simple, et au désir de lui épargner une mésaventure. Car

(1) Voyez la *Revue* du 1^{er} février.

enfin, ce professeur, que pouvait-il donner à M^{me} de Vaux? Le ridicule d'avoir cédé, jeune et belle, à un vieux cuistre. Jusqu'ici, il y avait une seule tare dans la maison : on savait qui accuser, le fugitif, le prévaricateur M. Devaux. Sa légitime épouse allait donc avoir des torts, elle aussi? Si ce fonctionnaire revenait au foyer, il pourrait en somme lui dire : « Je suis un voleur, mais vous êtes une adultère »? Et si l'oncle d'Autriche apprenait cela!

Elle roula dans sa tête toutes ces pensées-là dans la nuit du 4 au 5 septembre et, désemparée, désespérée, sentant crouler tous les appuis qu'elle avait en ce monde, elle imagina qu'après tout mieux valait se raccrocher à la seule affection qui lui était offerte : ce n'était pas grand chose. C'était l'avenir, mais c'était autre chose que le morose présent. Voilà qui explique la fameuse lettre du 4 septembre 1843, écrite dès le réveil.

« J'aurais été vous voir hier, si je n'avais été fort souffrante. Je ne veux pas que vous redeveniez malade ou malheureux à cause de moi. *Je ferai ce que vous voudrez.* La tendresse que vous me témoignez et les qualités que je vous connais m'ont attachée sincèrement à vous, et amenée à réfléchir sur nos deux sorts. J'ai essayé de débattre intérieurement les questions sur lesquelles je vous ai souvent fait jeter un voile. Je me suis demandé comment, dans une situation comme la mienne, on pouvait s'approcher le plus près du bonheur et j'ai fini par penser que c'était en se confiant à une affection solide.

« Depuis mes malheurs, mon seul rêve a été la maternité (ceci infirme toutes les fables qu'elle a contées sur ses amours...), mais je me suis toujours promis de n'associer à ce rôle qu'un homme distingué et digne de le comprendre. Si vous croyez assumer toutes les responsabilités qui s'attachent à la vie de famille, dites-le-moi et je déciderai de mon sort...

« Adieu, soignez-vous, et évitons les émotions vives. *Je vous confie mon reste de vie.* »

Ces derniers mots semblent contredire ces promesses audacieuses et pudiques. On dirait que Clotilde, en promettant de se lier à M. Comte, savait obscurément que rien de tout ce destin ne pouvait s'accomplir. Il n'y a rien de plus pathétique que ces aveux de l'inconscient, plus sûrs qu'un diagnostic médical, lorsqu'il s'agit d'une mort prochaine. Et tout ce que cette lettre contient encore montre bien le désarroi, l'incapa-

cité d'imaginer ce que serait en fait cette liaison où elle consent, à condition que toutes les précautions soient prises. Elle voulait bien quitter sa famille, mais non pas rompre avec elle. Elle voulait bien être la compagne de M. Comte, mais sans déchoir, et peut-être en affichant sa sagesse, son bonheur : illustration merveilleuse, mais fabuleuse, de *Lucie*. Elle a consenti à appartenir à M. Comte, à l'avoir pour père d'un enfant, mais elle ne pense pas réellement ce que cette association sera au temporel. Au fond, elle n'y croit pas. Elle a fait à son amoureux le plus bel aveu qu'on puisse faire, elle est à lui ; mais elle ne sera pas à lui. L'âme est livrée, le corps ne le peut être. Ils se sont unis autrement et plus sûrement que par la chair. C'est ce qu'elle a compris obscurément, et que M. Comte mettra longtemps à comprendre, mais qui fera sa consolation éternelle.

Il lui répondit pédantesquement ; pour la renforcer dans son dessein, il aurait fallu des cris de passion et de dévouement. Il ergota, démontra, prouva que des droits exceptionnels résultaient pour eux moralement d'une situation exceptionnelle, qu'il fallait en effet mettre le sceau ineffable à leur union (Sainte-Beuve aurait plus joliment et plus cyniquement parlé de planter le clou d'or). Il signait : *Votre époux dévoué*. Elle répondit : *Mon tendre père* ; et elle lui dit plus franchement que jamais : « Vous connaissez ma situation matérielle... Je dois renoncer aux ressources (de ma famille). Je ne vous regarde pas comme un homme ordinaire ; et en me plaçant sous votre protection, je sens que je n'aurai jamais à souffrir dans ma fierté : j'accepte ce que vous pourrez me faire de bien dans notre *association* et je me vouerai exclusivement à l'étude et à la culture de mon talent en herbe. Voilà mon plan de vie : l'affection et la pensée. Le reste est accessoire, mais importe pourtant au degré de tout ce qui est convenances. »

LE 7 SEPTEMBRE 1845, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE

Cette dernière phrase est obscure ; il semble bien que « le reste » ce soit en partie ce que M. Comte considérerait comme l'essentiel. Sur le moment, il ne chercha pas si loin. Il se croyait sûr du triomphe. Il s'abstint d'aller retrouver Clotilde en famille. Elle arriva chez lui le 7, endimanchée, haletante.

Elle ne pensait plus à rien. Elle vivait dans un songe. Il lui baisa la main en récitant des phrases interminables qu'il avait préparées et qu'elle n'écoutait pas. Elle le regardait à peine; elle s'assit dans le fauteuil qu'il lui avança. Et toussoyant, elle voyait tout près, trop près d'elle les yeux fixes, plus fixes encore que d'habitude, de ce petit homme; elle sentait son haleine désagréable; elle le voyait surtout faire avec assurance des gestes méthodiques pour ranger des papiers, redresser un cadre, se rasseoir devant elle; on eût dit un fonctionnaire prêt à enregistrer un encaissement convenu. Il lui fit entendre le bruit que la bonne Sophie faisait, en s'en allant : les sabots, la porte du vestibule. Il lui montra de loin la chambre, avec l'alcove aux draps renouvelés; ce réduit sépulcral préparé au fond d'un appartement austère.

Quand elle parla, elle s'aperçut qu'elle bavardait de choses et d'autres, qu'elle surveillait les plis de sa robe et que son hôte la regardait interdit. Elle ne souffla mot de leurs lettres, elle se plaignit de sa santé, de la chaleur.

Et quand elle dut l'écouter à son tour, elle l'entendit qui, toujours avec raison et minutie, décrivait des arrangements futurs entre lui et elle, expliquait son budget, additionnait des chiffres de loyer, s'il valait mieux pour sa future compagne habiter rue Payenne, ou venir chez lui. D'une part, d'autre part... Il vit que c'était trop de précisions. Il reprit son discours sur l'indissolubilité des unions exceptionnelles que seuls deux cœurs d'élite peuvent contracter... Il aimait les phrases longues... Elle lui dit soudain en baissant les yeux : « Écoutez-moi, vous savez de quoi je parle : je vous supplie, si vous êtes mon ami, de croire que je suis sincère. Il vous faut attendre longtemps encore. Quelques mois, par exemple... Et puis tenez, il est tard. J'ai eu tort de venir. Je dois repartir. Je vous écrirai. »

Il s'écria : « Ma Clotilde, ma bien-aimée, dites-moi que vous m'aimez comme je vous aime... »

Elle ne répondit pas. Elle était dans l'antichambre. Il entendit la robe froissée dans l'escalier clair. Par la fenêtre, il la vit qui fuyait sans se retourner, descendre une ruelle avec des marches, disparaître. Il était inquiet, mais rien de plus. Il se regarda dans sa glace, et il prit respectueusement le fauteuil où s'était assis Clotilde. Il en baisa le dossier, les bras, le siège; il alla chercher une housse, et le recouvrit pieusement.

A trois heures du matin, Clotilde lui écrivit encore :

« Pardonnez-moi mes imprudences. Hélas ! je me sens encore impuissante pour ce qui dépasse les limites de l'affection. Personne ne vous appréciera mieux que je ne fais, et ce que vous ne m'inspirez pas, aucun homme ne me l'inspire (ce qui signifie : je ne puis vous aimer, et toutes mes passions étaient des rêves)... Soyez généreux à tous égards, comme vous l'êtes à certains. Laissez-moi le temps et le travail. Nous nous exposerions maintenant à des regrets trop cruels. Je compte beaucoup sur votre équitable raison. Moi, j'ai fait essai de mes forces ; pardonnez-le-moi en faveur de ma volonté. Je suis pénétrée de reconnaissance pour vos généreuses vues et pour les bontés que je vous dois. Ne parlons jamais argent. Ce mot-là fait trop de mal.

« Adieu. Si vous me comprenez réellement, vous ne m'en voudrez pas. S'il en était autrement, je désespérerais de me faire entendre. A vous de cœur. »

Et en effet il ne comprit pas. Il ne pouvait pas comprendre qu'au physique il ne lui plaisait guère, et qu'il eût fallu à cette femme une passion plus forte que le désespoir pour briser sa vie et lui en faire recoller les morceaux... Il raisonna de plus belle, assura qu'il admettait un délai, tout au moins pour rendre la liaison officielle, mais qu'il exigeait toujours au plus tôt le *gage irrévocable, l'unique garantie*, etc... C'était autant de maladresses ; il n'eût pas parlé autrement s'il eût mis en doute la sincérité de Clotilde, déjà vacillante. Elle eut moins de mal à creuser la blessure. Elle fit un nouveau billet qui est un chef-d'œuvre :

« Je suis incapable de me donner sans amour, je l'ai senti hier. Je me ferais horreur en passant une espèce de traité sur moi-même. J'attendrai donc, comme telle était mon intention, que mon cœur soit tout à fait calme et libre. D'ici là je vous offre l'affection dont vous paraissiez heureux avant mon imprudente démarche. Je vous verrai chez mes parents, si vous voulez et pouvez continuer. Dans le cas contraire, je rentrerai dans mon isolement.

« Moi aussi, me voilà malade. N'abusez pas du pouvoir que j'ai eu l'intention de vous donner. Si vous vous étiez conduit différemment que vous ne l'avez fait, je vous mépriserais peut-être. Au lieu de cela je vous estime et je vous aime.

Vous avez le seul tort de me pousser à l'action que je viens de commettre. Soyons de nouveau libres. Dans six mois je m'interrogerai et, si nous nous convenons, il sera temps de nous engager. D'ici là je veux travailler. Je vous l'ai dit : j'ai recouvré à grand peine la santé. Il est temps que je commence à l'utiliser. Cela importe à toute ma vie... Je suis, de vos obligées, la plus reconnaissante et la plus affectonnée. »

Il passa des nuits à répondre, à défendre son droit. Il ne désirait pas tant la possession en soi, que pour preuve de leur union mystique ! Il ne l'imaginait pas comme enchantresse pour Clotilde : il suffirait que le sacrifice ne lui fût pas répugnant ! « Revenez donc me voir. Je serai sage. Je m'engage à vous faire la conversation bien poliment : que diriez-vous d'un petit cours que je vous professerais dans mon salon, à votre unique usage, sur l'histoire universelle et l'évolution de l'humanité ? »

Du coup, elle se rebella. Elle lui fit à son tour la leçon, et fort bien. « Si vous me contraignez à céder, je ne vous reverrai plus de ma vie... Je connais le mariage, et *je me connais mieux que le premier savant du monde*. J'ai trente ans... Je ne vous ai jamais espéré pour amant, mais pour père d'un enfant qui me donne une raison de vivre... »

« WILLELMINE »

« Wilhelmine déposa un baiser radieux sur le front du philosophe. Mais cette sensation douce et chaste ayant épuisé les forces de la jeune fille, elle retomba pâle et privée de mouvement.

— Je t'aime et je veille sur toi, murmura Stéphane en se penchant vers elle, prends courage, pauvre âme fatiguée... »

Depuis la mi-septembre, Clotilde avait commencé son nouveau roman, qui devait établir sa gloire et sa fortune. Dans le premier chapitre, les lignes qu'on vient de lire, avaient été tracées de sa grande écriture un peu molle et embrouillée. En les corrigeant, en les raturant, que pensait-elle de ses propres amours ? Elle se croyait de très bonne foi une intellectuelle, et quand elle eut envoyé à M. Comte les premiers feuillets de son ouvrage, elle fut enchantée : il l'admirait ; il attachait la plus grande importance à *Wilhelmine*. Ce serait

une grande chose que *Willelmine* dans l'histoire des lettres, du cœur humain, de la pensée humaine !

Willelmine, — qui resta inachevée, — où l'on voit l'héroïne céder à un jeune poète libertin, entreprenant et égoïste, Raoul, pousser la passion jusqu'à entretenir son amant qui la trompe outrageusement et finit par l'abandonner, puis de désespoir perdre la raison et éveiller la sollicitude d'un philanthrope qui s'inquiète à la fois de sa santé et de sa rédemption morale, est un récit plein de naïveté romanesque.

Néanmoins, si gauche que soit la fable, si imparfaits que soient le style et le langage, on y sent une jeune femme intelligente, qui a seulement de la peine à incarner ses idées dans des personnages et des faits. L'histoire n'est pas sans intérêt, et offrirait, si l'on pouvait y croire, une merveilleuse réaction contre les illusions du romantisme, contre le culte de la passion, contre l'individualisme. Mais, à cet égard, on ne peut en douter, Clotilde est devenue élève de M. Comte, et s'il n'a pu conquérir d'elle que la meilleure part, au moins a-t-il réussi à se faire une disciple de celle qui ne fut pas sa maîtresse. C'est en somme un succès plus rare.

A plusieurs expressions employées par la romancière, on voit en effet qu'elle a voulu imaginer *Willelmine* comme une héroïne positiviste, c'est-à-dire libérée des superstitions du spiritualisme ordinaire, mais puisant dans sa raison les principes d'une sagesse nouvelle. On peut penser que toute la fin du roman eût été une morale positive en action, ce qui n'eût pas fait un ouvrage très folâtre. Ne regrettons donc pas trop la *Willelmine* complète. Le fragment qui en reste nous éclaire assez l'âme de Clotilde, et l'envoûtement que faisait peser sur elle son amant rebuté.

Il était si content d'elle qu'il lui promit de la faire collaborer à la *Revue positive*, que Littré assurait pouvoir fonder bientôt. Il se comparait à Voltaire, et Clotilde à Mme du Châtelet. Elle était flattée, mais non abusée par ces espérances et ces éloges. Elle restait une simple femme; et n'osant poser à l'intellectuelle devant le philosophe, elle exerçait sur lui un pouvoir plus sûr que si elle eût joué le rôle officiel d'élève, de collaboratrice, de rivale enfin.

Pendant sept mois, *Willelmine* vécut entre eux, avec eux, objet de leurs conversations, de leurs châteaux en Espagne.

Willelmine avait pour M. Comte une qualité plus belle que le mérite artistique; elle était une confiance de Clotilde sur elle-même, quelque chose comme une confession voilée de son inconscient. Dans les notations de sa sensibilité, de son goût, dans son choix des fictions, dans les détails du style, il voyait, et fort justement, ce que nous appellerions une révélation freudienne. Il la connaissait mieux depuis que les pages du manuscrit arrivaient chez lui, avec leur confusion, leurs ratures, leur brouillamini. Il les baisait mille fois, il distinguait des sens cachés sous les phrases le plus simples.

Clotilde lui demanda d'écrire une lettre sur le mariage et la nécessité des liens sociaux, qui ferait merveille dans un des chapitres gnomiques de *Willelmine*. Il se mit lentement à la tâche, et passa cinq mois à composer ce hors-d'œuvre. On avait pourtant un besoin pressant de voir paraître *Willelmine*, ou du moins de l'offrir au *National*. L'argent manquait de plus en plus. M. Armand Marrast, comme tous les rédacteurs en chef, manquait de parole. La collaboration régulière, la chronique sur la vie féminine, c'était toujours du domaine de l'avenir. Quant au prochain roman, on demandait à voir. D'ailleurs, le journal avait encore à publier un feuilleton, les *Mémoires d'un prêtre*, jusqu'à la fin de l'hiver...

MALADIE ET GÈNE

Clotilde était toujours malade, mais elle se sentait déborder d'activité; elle brûlait de fièvre. Elle écrivait aisément. Elle se trouvait soudain du goût pour intriguer et se battre. Elle était aimée (ce qui n'est jamais désagréable, même si l'on n'en veut rien faire) et, chose plus suave encore, elle était admirée. Elle avait foi en *Willelmine*; elle pouvait en parler tous les jours. Non pas à sa famille qui déjà n'avait pas trop aimé *Lucie*, à cause de l'indiscrétion qui s'y révélait. Mais à M. Comte. En faveur de *Willelmine*, elle accepta de retourner chez lui où pourtant subsistait le souvenir de la dangereuse entrevue...

Elle y vint un soir, entre chien et loup. Il fut convenable; il ne pouvait manquer de l'être; car la conversation roulait sur la nécessité de l'ordre social, et l'utilité du roman en particulier. Une oaristys poursuivie sous ces doctes apparences eût été ignoble, semblable à l'entretien de Tartuffe et d'Elmire.

Jamais je ne croirai que M. Comte ait été un hypocrite. Il se consola avec de la tendresse; il avait devant lui sa fille spirituelle, son épouse respectée. Il exigea d'elle simplement une boucle de cheveux, qu'elle ne coupa point sur place. Enlever sa capote à brides chez un monsieur, montrer sa toison, quelle indécence en l'an 1843! Elle envoya le talisman par la poste. Il se perdit, selon l'usage des choses précieuses. Elle le remplaça, et M. Comte eut enfin quelque chose à mettre dans un médaillon d'or, sur sa poitrine. Il était presque satisfait.

L'année scolaire recommençait. Octobre arrivait, avec ses baccalauréats et ses feuilles mortes. M. Comte était dans une situation très gênée. Les positivistes anglais refusaient décidément d'assurer un subside annuel à leur maître. Il essaya de trouver un emploi dans des institutions privées. Il n'y réussit pas. Et pourtant il savait qu'il s'était engagé à prêter de l'argent de temps à autre à Clotilde. Prêter? Elle était bien incapable de rembourser... Il la supplia même de regarder comme sienne sa « propre bourse », et il décida de réduire de trois à deux mille francs la pension qu'il servait à son épouse. Quant à elle, elle songeait sérieusement à briguer n'importe où une place de secrétaire, à gagner quelque cent francs par mois.

Il retournait encore rue Pavée, suspect décidément à M^{me} Marie et à la famille; il battait froid à Maximilien, qui le lui rendait. Il était un peu orgueilleux d'éveiller les soupçons, et furieux pourtant, chagrin surtout, quand Clotilde lui assurait que la vie devenait intenable et qu'on l'accusait de se ridiculiser avec son philosophe. Elle disait : se compromettre, mais le mot avait l'autre sens aussi. Des discussions éclataient sans cesse, dant elle sortait épuisée, toussant dans son mouchoir.

Elle rentrait alors en hâte rue Payenne, grimpait l'escalier, essoufflée, et regardait à la lueur d'une chandelle, son visage humide dans la glace. Elle se sentait subitement sans courage, comme avertie secrètement de la vanité de tant de luttas. Elle trouvait sur son petit secrétaire les grandes pages de *Willelmine* interrompues. Elle comptait et recomptait les lignes, les lettres. Elle secouait la tête. La rue déserte n'envoyait aucun bruit vers sa solitude. L'automne avait dépouillé les arbres dans le jardin d'en face. Le vent soupirait, parfois le brouillard régnait déjà; il lui donnait l'impression d'étouffer.

Elle partit pour Garges, se reposer chez des cousins de banlieue, emportant son manuscrit. Il faisait encore plus froid hors de la ville. Elle se trouvait, même chez les cousins qui l'accueillaient, abandonnée, sans maison, sans ménage. Elle se disait : « J'ai trente ans ». Et elle recevait avec les lettres de Comte la plus grande consolation du monde ; elle se réchauffait à cette tendresse qu'il lui marquait, fidèlement, humblement. Elle se demandait parfois si, après tout, elle ne l'aimait pas. Elle l'aimait, oui, dès qu'elle n'imaginait pas sa personne physique. C'était le seul être, en somme, qui vécût pour elle, auprès d'elle. Est-ce qu'elle n'aurait pas dû?... Mais, c'était des moments d'aberration que ces regrets absurdes. Elle secouait la tête. Elle avait encore son orgueil ; la seule force qui pût la donner à Comte, c'était celle qui devait la détruire. Elle était à lui, âme et corps, dans les instants où elle se sentait si faible, si malheureuse, si menacée qu'elle ne tenait presque plus à voir le jour...

Elle lui confiait tout désormais, par lettres ou par paroles ; elle lui contait par le menu les querelles avec sa famille, les luttes avec elle-même. Elle lui exposa un jour, en détail, son pauvre budget : le loyer payé et la pension chez sa mère, elle avait trois cents francs par an pour se vêtir, s'entretenir. Elle se montrait telle qu'elle était aussi, à côté de la femme de lettres et de l'héroïne de roman, une petite fille bien sérieuse et bien souffrante.

M. Comte goûtait avec Clotilde les plaisirs de la familiarité. Il n'avait jamais cohabité avec une femme qui méritât sa confiance : celle-ci, qui le voyait à peine tous les jours, était plus qu'une épouse, un autre soi-même. Il se rendait compte (en raisonnant, le malheureux) que décidément la sensibilité gouverne tout un ordre du monde ; et que d'avoir vécu par le cerveau, ce n'était rien avant d'avoir vécu par le cœur. Il ne se berçait plus de projets, ni même d'espérances ; il ne calculait plus les semaines qui passaient ; il ne se disait plus : « J'obtiendrai un baiser, de telle sorte, — puis plus tard, ceci ou cela ; puis la permission d'aller la voir chez elle, puis... » Il connaissait la vraie passion qui, même tranquille, n'a cure de la durée.

Il lui était difficile de sortir, de dîner avec Clotilde ; aujourd'hui ces scrupules nous paraissent incroyables. Mais il la

conduisit aux Italiens pour entendre des opéras-comiques. Il aimait Rossini, il avait un goût de méridional pour le *bel canto* et la musique agréable. Il prit un abonnement pour Clotilde et pour lui. Or elle était de plus en plus souffrante : elle fut saisie un soir, en rentrant, d'une congestion et d'une hémorragie compensatrice qui lui épargna, on peut le croire, l'hémoptysie. Elle fut soignée absurdement : on saigna cette phthisique pour avoir raison de sa fièvre. M^{me} Marie, terrifiée, accourut et enjoignit à sa fille de revenir habiter en famille. Elle refusa ; il y eut encore des discussions où le nom de Comte fut mêlé. Et Clotilde, houspillée, bourrelée par des affections qui n'avaient jamais été si peu clairvoyantes, détendit encore les liens qui l'attachaient aux siens. Elle permit à Comte de lui rendre visite rue Payenne.

Les soirées qu'il passait encore rue Pavée, commençaient à devenir odieuses. En revanche, chez Clotilde, quelle douce illusion ! Celle de penser que, si malade fût-elle, une personne vivante lui appartenait enfin ! Celle de se croire habitant avec elle, dans un petit logis tranquille et inconnu de tous ! Elle pouvait à peine marcher, elle ne quittait pas sa chaise. Elle avait un poulx agité, des chaleurs, des pâleurs subites ; elle n'osait pas consulter à nouveau le médecin. Il lui donnait toujours un peu d'argent pour l'aider à faire figure. Mais elle devait, malgré sa lassitude, faire son ménage, et même aider sa famille quand elle y allait prendre ses repas. Elle ne pouvait qu'à peine continuer son roman. Elle ne se promettait plus guère de joies, et encore moins de succès. C'est à un de ces moments de dépression que Comte la surprit, et, prenant congé d'elle, la baisa aux lèvres. Il s'en excusa dans une lettre extravagante et fameuse, parce qu'il doutait de la pureté de son haleine. Elle lui répondit : « C'est moi qui vous avais donné un bon baiser d'ami. »

Il mit ensuite à la disposition de Clotilde sa propre servante Sophie, qui devait devenir, sous le titre de « sublime prolétaire », le troisième ange du positivisme. M^{me} de Vaux n'accepta pas tout de suite ses offices ; elle préféra continuer à demander un peu d'argent au philosophe ; elle avait besoin de passer l'hiver et se trouvait sans linge. Elle travaillait d'ailleurs elle-même, achetait de la toile en pièces, cousait, raccommodait. Pour se rendre rue Monsieur-le-Prince, elle

prenait l'omnibus ou le bateau sur Seine, qui coûtait quelques sous. Dans les jours de luxe, elle se permettait un cabriolet. A partir du 11 novembre, elle se mit à cracher le sang. Mais elle était persuadée de n'avoir qu'une maladie de cœur, et se bourrait de digitale.

Elle vint le revoir chez lui, essoufflée, épouvantée; elle s'évanouit à demi sur un petit sofa. Il fut terrifié, mais enhardi, et sentit que cette créature menacée était presque à sa discrétion. Elle avait les yeux parfois hagards; son regard se fixait soudain sur une inquiétude intérieure, mais lui, il ne voyait que la couleur et la tendresse de ces prunelles. Elle avait les pommettes brûlantes; mais lui, il ne voyait que les couleurs et les troubles d'un émoi charmant. Alors il ergotait et raisonnait, implacable: « Oui, vous ne m'aimez pas d'amour. Vous ne m'aimerez jamais. Mais vous pouvez vous unir à moi par simple amitié et confiance. » Et même il se montrait parfois offensé dans sa dignité, qu'elle le fit si injurieusement attendre. Il ne concevait pas à quel point une femme se moque en amour des intérêts de l'amour-propre. Surtout celle-là, qui avait abdiqué le sien devant un homme qui l'importunait, qui la persécutait, mais qui était son seul ami au monde, son soutien et, en somme, sa raison de vivre...

Sa famille, au contraire, était insupportable de jalousie et de bonne volonté. Elle appelait tendresse une surveillance jalouse. Rien ne calmait ses soupçons. Un soir, rue Pavée, Clotilde fit une allusion très nette aux services que lui rendait Comte, et déclara même qu'il lui prêtait de l'argent pour payer le pharmacien. Le philosophe était là, très rouge et très mal à l'aise. On ne leur dit rien. Mais Clotilde calma ses inquiétudes: « Rassurez-vous, on ne vous rembourserait que si je mourais... »

Il fit mieux; il alla trouver un bon médecin, le docteur Pinel-Grandchamp, lui remit un mémoire sur M^{me} de Vaux, et l'intéressa à cette malade. Elle vint à sa consultation; c'était rue Saint-Hyacinthe, près du pont Saint-Michel. Elle resta une heure, prit une potion assez forte, et subit une friction révulsive qui devait soulager ses bronches. Comte surveillait le traitement. Il disait: il y a quelqu'un désormais pour qui votre vie a autant de prix que la sienne propre. Il l'appelait « ma tendre fiancée ». Il signait « votre époux de cœur ».

« Alors, désespérée, elle céda à la gratitude, à la lassitude,

à l'énervement, et elle lui dit : Si vous voulez absolument, pour ne pas souffrir moi-même, que je vous sacrifie mon repos moral, ma sagesse, tout ce qui peut faire un engagement solide et sain, je vous sacrifierai tout cela. Je suis lasse de souffrir et de faire souffrir. » Cette fois-ci, elle se donnait, mais en de tels termes qu'il ne pouvait accepter. « Vous voulez votre récompense? votre salaire ? Prenez-le ! » Non, il ne pouvait se faire payer ainsi. Et, héroïquement, il refusa. « Tout ce qui ressemblerait à la surprise ou à l'entraînement, ou même à l'obsession ou à la condescendance, me paraîtrait peu digne de mon caractère et de mon âge, aussi bien que de votre éminente nature... (J'attendrai) sans impatience, que le besoin d'une complète union se fasse aussi sentir à vous. » Il ajouta même : « Combien je me félicite que nous ayons noblement résisté à la dangereuse crise de septembre ! »

Maximilien Marie avait terminé un ouvrage dont il tint à faire la dédicace à son maître, et dont il commença par lui infliger la lecture. Il paraît que le génie de ce géomètre avait baissé. M. Comte fut obligé de consacrer douze heures à s'en convaincre. Il ne cacha pas à Clotilde que la prévention en faveur du frère de sa bien-aimée ne tenait pas devant la critique. Il usa de ménagements pour convaincre l'auteur que son traité ne valait pas grand chose.

M. Marie ne fut pas content, et on devine qu'il récrimina en famille contre ce professeur qui courtoisait Clotilde, qui venait prendre le café deux fois par semaine et qui n'admirait pas ses disciples. Il y eut échange de lettres. Et M. Comte ralentit la cadence de ses visites à la rue Pavée. Cela ne rendait que plus suspecte son assiduité auprès de Mme de Vaux. Il prétexta que ses occupations à l'École polytechnique l'empêchaient de venir le vendredi... Mais le samedi 29 novembre, il mena encore Clotilde aux Italiens entendre *Don Pasquale*. Clotilde essayait de se rebeller ouvertement contre la tyrannie des siens. Elle tenait que Comte fit bonne mine, revint les lundis au moins, et montrât un front serein dans la situation équivoque où il la mettait, qu'elle ne cessait de défendre devant sa mère, devant sa belle-sœur, devant le capitaine Marie même, qu'on avait mis au courant, et qui, tordant sa moustache, sacrait, tempêtait...

Elle fit mieux, elle envoya à son ami une corbeille de fleurs artificielles, des roses rouges, qu'elle avait fabriquées elle-même ! Le bouquet était accompagné de cette pièce de vers qui ressemble beaucoup à une poésie de couventine, et qui a été mise plus tard en musique par des compositeurs brésiliens :

LES PENSÉES D'UNE FLEUR

Je nais pour être aimée : oh ! merci, bon destin !
Que les puissants mortels contre toi se déchainent,
Aux pieds de tes autels que les vents les entraînent,
J'ai mes parfums et mon matin.

J'ai le premier regard du roi de la nature,
J'ai son baiser de feu, sa splendeur pour parure ;
J'ai de la jeune Aurore un sourire de sœur :
J'ai la brise naissante et la douce saveur

De la goutte penchée au bord de mon calice...

... J'ai bien souvent embelli la beauté ;
Sur un cœur pur mon pur éclat rayonne ;

Le plaisir me tresse en couronne,
Et le bonheur m'attache à son côté...

Auguste Comte se déclara ravi de ce lyrisme, et qualifia la pièce de « ravissante *canzone* ».

Cependant Clotilde allait de mal en pis. Elle essayait de reprendre *Willelmine*, elle ne parvenait qu'à y ajouter des bribes de paragraphe. Elle retourna bien au théâtre avec Comte, elle vit *Sémiramis*, mais elle rentrait de là brisée, en fièvre. Et la nuit, les hémoptysies sournoises reprenaient. On la soignait pour le cœur ou pour l'intestin, alors qu'elle semble avoir été une tuberculeuse pure et simple. De plus elle avait au pied deux ongles incarnés que le docteur Pinel-Grandchamp lui opéra. Elle subissait des sautes d'humeur bien naturelles, tantôt désespérée, à vau l'eau, tantôt croyant l'avenir rouvert devant elle. Elle plaisantait parfois. Elle disait : « J'espère bien ne pas mourir comme un lumichon de lampe. » Elle accepta encore d'aller voir la *Somnambule* aux Italiens et, pour exciter ses espoirs, elle reçut comme une bénédiction la visite imprévue de M^{me} Marrast, la femme du

directeur du *National*. Cette dame voulut bien s'enquérir de l'état de sa santé et de ses travaux, et lui fit entrevoir gentiment qu'elle serait bien accueillie si elle reparaisait dans le journalisme. Maigre joie qui suffit à galvaniser Clotilde! Elle se jura de travailler, et elle pria même Auguste Comte de la laisser travailler en paix les mercredis, jusqu'à l'achèvement du chef-d'œuvre.

Le philosophe avait pris l'habitude de trop bien dire la vérité : il lui avoua qu'il concevait mal sa Dame vivant de sa plume, et surtout trainant dans les salles de rédaction. Soit qu'il fût encore jaloux de Marrast, et de la terre entière. Soit enfin qu'il laissât parler la sagesse bourgeoise par sa bouche. Le principal intérêt du succès de *Willemine*, ce serait, disait-il, d'intéresser davantage le bon oncle Fiquelmont à sa nièce. Bien qu'il admirât Clotilde, il trouvait que sa compagne aurait assez de gloire en s'associant à lui-même, et à la régénération de l'humanité. Mais Clotilde ne l'entendait pas ainsi, et elle retomba plus malade que jamais. Lui-même, il se débattait contre la pénurie d'argent. Il écrivait à Stuart Mill une longue épître pour expliquer que les positivistes devaient envoyer des subsides réguliers à leur maître et pontife. L'Anglais refusa encore... Il emprunta enfin 2 000 francs au naturaliste Blainville qui lui avait offert sa bourse en cas de besoin : le quart tout de suite ; le reste viendrait l'année suivante, l'année douloureuse et sacrée!

D'ailleurs qu'il est malaisé de se recueillir dans un amour ou dans de tendres inquiétudes! C'était à cette même époque, au début de janvier 1846, que M. Comte travaillait à préparer un cours scientifique de huit séances à la grande salle des Petits-Pères, soit à la mairie du III^e arrondissement d'alors... Il devait le professer les dimanches à midi, à partir du 25. Mais le maire l'avertissait qu'on allait bientôt démolir la bâtisse et que le cours devrait se transporter dans une autre mairie bien située. Le philosophe souhaitait le II^e arrondissement, et tenait surtout à l'annonce suivante :

« Cours d'astronomie populaire, précédé d'un discours sur l'esprit positif, professé gratuitement depuis 1831 par M. Auguste Comte... L'ensemble de cet enseignement est destiné surtout à caractériser la saine méthode scientifique d'après son type le plus parfait, pour préparer le nouveau système

d'éducation sociale, seul propre à satisfaire raisonnablement les principaux besoins de l'humanité, qui consistent aujourd'hui dans la conciliation fondamentale entre l'ordre et le progrès. »

Pour se préparer à ce cours, Auguste Comte avait coutume d'entrer en retraite, et surtout de pratiquer la diète cérébrale. Il appelait ainsi l'abstinence de toutes lectures. Mais l'abstinence des soucis, et celle de l'amoureuse amitié ? Il n'y en avait pas moins, dans une mansarde de la rue Payenne, une jolie femme que la fièvre brûlait chaque soir, et qui toussait, toussait sans sommeil pendant de longues nuits d'hiver. En songeant à quoi ? à qui ? en évoquant quelles figures du passé ou du présent, en caressant quelles illusions encore ? Pourvu qu'il y eût parmi ces images fuyantes de la vie celle de son studieux soupirant, si majestueux en paroles, si respectueux en gestes, et si instruit en astronomie !

SCÈNES DE JALOUSIE

Elle avait à subir certaines questions, et au point où elle en était elle osa y répondre. Ils discutèrent un soir sur la vie des femmes de lettres, les dangers qu'elles courent. Il lui demanda soudain si ce M. Marrast avait toujours été correct avec elle... Elle avoua qu'il avait été assez goujat pour lui proposer, après la publication de *Lucie*, de devenir son protecteur. Une petite provinciale piquante et ambitieuse ; un galantin, directeur de journal. Un roman indiscret et autobiographique... Avec de tels éléments, la comédie ou le drame étaient prévus. Clotilde a refusé, comme *Lucie*, le déshonneur. Marrast a fait des allusions à M. Comte. Marrast a cru au moins ce que croyaient les membres de la famille Marie. Le journaliste boulevardier a nourri en somme les mêmes projets que le philosophe positiviste : consoler M^{me} de Vaux et servir sa cause. Elle pardonnait à tous deux. Elle demandait donc permission de traiter encore Marrast comme si rien ne se fût passé et de collaborer à sa gazette.

M. Comte fut outré de colère, et il songeait qu'en juillet, lui aussi, discutait avec Marrast les conditions d'un article hebdomadaire. Ainsi au moment où cet individu, ce sultan, couvait Clotilde des yeux ! au moment où il osait même venir rue Payenne, dans le sanctuaire, pour faire ses infâmes pro-

positions ! Et il avait refusé de publier la *Sainte Clotilde*, la première circulaire apostolique que M. Comte avait rédigée (en lui donnant ce titre dans son cœur) pour l'espèce humaine ! Clotilde avait beau protester que tout cela, c'était le passé, que Marrast était comme la plupart des hommes. Ces considérations sociologiques mettaient peu de baume sur le cœur du philosophe. Il avait tant de tracas ! Son ami Blainville le prévint que les 1 500 francs, reliquat du prêt, ne pourraient lui être payés l'année suivante. Et M. Laville, le directeur de la boîte à soupe où il vendait des mathématiques pour 3 000 francs par an, nourrissait le projet de le remercier à la fin de l'exercice. Il ne lui restait plus d'assuré que 2 000 francs par an comme répétiteur à l'École polytechnique. Et Clotilde n'avait eu que 40 francs à distribuer en étrennes et 50 francs pour son mois de janvier. Elle avait besoin de ventouses : c'est Sophie, la bonne de M. Comte, qui vint les lui poser gratuitement à son domicile. La plupart des romans qu'écrivent les hommes ne contiennent pas ces humbles tragédies du portemonnaie.

Heureusement l'amour console de toutes ces misères et de la misère même. Il ne voyait Clotilde qu'à peine deux fois la semaine. Il recevait des lettres d'elle, dont il baisait l'écriture, le cachet, la poudre et l'encre. Il les lisait à genoux devant le fauteuil sacré... Et pendant des soirées de neige, où, séparé de sa bien-aimée par moins de deux kilomètres, mais aussi par l'océan infranchissable des toits, il songeait à elle, un attendrissement, une exaltation le prenaient, qui l'attachaient à la terre. Il se sentait accomplir son vrai destin, sa pensée était désormais équilibrée et mûre. Il avait été jusque-là d'accord avec son intelligence, mais le cœur était maintenant de la partie. Il travaillait pour Clotilde ; Clotilde était lui-même ; sans elle il n'eût pas compris que l'humanité a besoin d'aimer autant que d'inventer, de calculer, de connaître, de bâtir des ponts, des machines, des laboratoires. Peu à peu, il l'aimait comme une madone ; il avait les larmes aux yeux quand il se retrouvait seul avec son image, et déjà, en rêvant à elle, il ne se trouvait bien qu'à genoux.

Quelles semaines divines il passa alors, cet amoureux qu'on n'aimait pas, mais à qui on donnait mieux que l'amour ! Tout lui était bon dans cet esprit de naïveté d'enfance qu'ils s'étaient

restitué, tout lui était bon pour l'encourager et l'émouvoir. Que Sophie lui dit en rentrant : « Votre dame va un peu mieux ; j'ai sonné, ce soir, elle chantait dans son antichambre. C'est dommage de mettre des ventouses sur une pauvre petite peau si fine ! » Que Maximilien Marie lui fit une nouvelle visite, respectueuse, en lui exposant qu'il voulait travailler, gagner sa vie, devenir, s'il le fallait, ingénieur dans une usine, — que Clotilde enfin lui glissât dans une lettre quelques versiculets ou un mot plus doux qu'à l'accoutumée, — il était heureux, heureux avec chaleur et plénitude...

Quand elle était trop souffrante, elle envoyait à sa place M^{me} Marie, sa mère, entendre l'Opéra italien dans les stalles de M. Comte : cette dame, quoique méfiante, ne pouvait refuser d'aller au théâtre, et, mon Dieu ! trouvait que le soupirant de sa fille avait de bons côtés. La « Lettre sur le mariage » arriva, vingt pages bien remplies avec toute une étude rétrospective, et dans quel style ! Clotilde avoua qu'elle ne pourrait en utiliser que l'inspiration, mais elle en rendit grâces. Ainsi coulaient les jours, dans l'harmonie des cœurs et la communion des esprits. Tandis que la chose irréparable s'avancait vers ces êtres qui se croyaient unis... A qui s'accommode de vivre, la mort est toujours proche.

DERNIERS JOURS

Rue Payenne, Clotilde sentait brûler sa poitrine, se gorgeait de foie de morue, se retournait en sueur sur son lit moite et, dans la maison calme, se retenait de tousser trop fort... A la fin du mois, elle put encore sortir avec lui, et entendre *le Proscrit* aux Italiens. La nuit même, à peine rentrée, le sang reparut sur sa bouche. Et elle était seule sous son toit, toute seule.

Elle n'avait que M. Comte pour confident. Elle lui contait ses maux, ses soins, tandis qu'elle cachait à sa mère même son état. Et en somme M. Comte avait avec Clotilde plus d'intimité physique qu'il n'eût espéré ; mais il ne possédait que la guenille, pas la statue. Pendant des jours et des jours, leur correspondance devint médicale et pharmaceutique. Ah ! triste amant, vous voilà au courant comme un mari : cautères, diètes, sangsues, pilules, lavements, purges, honoraires du médecin.

Elle essayait de sortir encore. Elle allait à des expositions de peinture, où elle admirait fort M. Ingres. Elle refusait les invitations de M^{me} Marrast, à cause de son dangereux époux; et l'incorrigible Comte disputait encore avec cette mourante sur la jalousie qu'elle eût pu lui donner si elle se fût bien portée... Elle lui disait : « Mon cœur est comme un château de cartes. Prêt à s'écrouler. J'ai passé des heures entières à tousser. » Son poulx avait cent pulsations. Elle était priée à Garges, pour respirer le bon air, mais elle n'y pouvait plus songer. Quand elle écrivait, c'était pour excuser le tremblement de sa main fiévreuse. Alors elle se livrait, maintenant que c'était sans danger. Elle lui parlait de sa tendresse, du destin qui les avait réunis. Elle trouvait ces phrases sublimes : « Les âmes scrupuleuses et ardentes rencontrent bien des Golgothas en ce monde, mais du moins elles échappent souvent aux regrets et aux remords. Comptez sur une sainte tendresse de ma part. Je voudrais vous en rendre des preuves. Mais où en prendre ? »

Car, presque seule sur terre avec lui, comprenant maintenant quelle fidélité et quelle adoration cet homme lui avait vouées, lui qui ne serait jamais payé, elle commençait à l'aimer.

Bien que le docteur Pinel-Grandchamp eût garanti « l'intégrité organique » de sa malade, et qu'il la traitât rondement avec des remèdes de cheval, ou des drogues absurdes comme la conserve de roses, le bouillon de bête blanche, bien que la bonne Sophie achetât des huitres chez l'épicier de M. Comte, et une gelée de pommes que ce commerçant vendait comme délicateuse et que le philosophe trouvait salutaire, M^{me} Clotilde de Vaux n'avait plus longtemps à souffrir. Elle n'en pouvait plus. M. Comte conseillait l'eau de riz et les coings. Il signalait maintenant « votre frère, père et époux »; comme s'il y avait eu encore lieu de rassurer cette femme. Il badinait parfois avec elle dans les longues missives qui répondaient aux courts billets haletants de Clotilde.

Le 10 mars, elle eut un sursaut de révolte. Elle quitta le médecin à qui Auguste Comte l'avait livrée et elle appela le docteur Chérest, celui de sa famille, un jeune homme doux et scrupuleux. M. Comte avait été jaloux de lui. Il ne l'était plus. Trop tard, hélas! Et tout en dissertant avec elle sur la diète comparée à la suralimentation, il la tenait au courant de

son état à lui, de sa santé morale. Déjà il faisait le bilan de l'aventure : « Pour devenir un parfait philosophe, il me manquait surtout une passion à la fois profonde et pure qui me fit assez apprécier le côté affectif de l'humanité... » Ou bien : « La grande crise nerveuse, d'abord inhérente à l'invasion de ce saint amour (que j'ai conçu pour vous), a pu retarder momentanément l'exécution directe de ma nouvelle opération philosophique. Mais vous ne pouvez, cher ange, sentir comme moi, combien sa conception générale s'est ainsi trouvée profondément modifiée... etc... etc... » Il ne faisait pas grâce de ce charabia humain, trop humain, à celle qui n'avait appartenu qu'à un homme et qui ne serait bientôt plus à personne.

Mais quand il avait des loisirs, il se plongeait dans des lectures médicales, y cherchant le diagnostic nécessaire au mal de Clotilde; il ne doutait pas de sa compétence en toute matière scientifique, et, s'il eût osé, il l'eût soignée lui-même. Tous les jours, Sophie allait veiller la pauvre dame. Elle lui apportait même la montre d'or de son maître, qui avait servi quinze ans, et qui devait marquer l'heure du destin... Elle passa même les nuits entières chez M^{me} de Vaux, à partir du 18 mars.

M^{me} Maximilien Marie, la belle-sœur, était en Bourgogne, près de son père, un vieillard. Elle revint en hâte, trouva sa belle-mère au lit, avec une pleurésie; le capitaine furieux d'être inquiet, et furieux aussi de ne rien savoir de sa fille; Clotilde recevait le sieur Comte et condamnait sa porte à la famille. On ne pouvait se douter que c'était pour cacher son état. Mais pas de rancune : sitôt rétablie, M^{me} Marie vint soigner sa fille, ramena le docteur Chérest. Et dans les intervalles Comte revenait, il était plus pressant que jamais. Non pas qu'il espérât « l'union définitive », mais il voulait la victoire théorique, l'avoué que, sans les circonstances, Clotilde eût été à lui. Elle le laissait dire, souriant vaguement avec mélancolie : lui, il était encore attaché aux choses vivantes !

Mais son dernier billet fut pour le calmer, et c'est peut-être le chef-d'œuvre de cette correspondance sans égale :

« Cher ami, votre attachement me rend bien heureuse et bien penseuse; je me demande si quelque jour vous ne me demanderez pas compte de ces distractions violentes jetées au milieu de votre vie publique... Vous vous trompez quand vous

dites que l'amitié n'aime pas. Je n'ai jamais osé être moi-même avec vous (et ne revenez pas aux causes grossières ou vulgaires que vous avez supposées jadis)... Si nous étions tous deux calmes, je vous prouverais que l'amitié sait être tendre et brave. Voilà pourquoi je patronne notre attachement de tous les noms les plus doux et les plus saints : c'est pour l'amener à me faire place à vos côtés au coin du feu. Tout cela demande à être développé, et je vous promets que cela m'occupera tout de suite que je pourrai l'être (*sic*). J'ai beaucoup de choses amicales à vous dire. Il faut que je cesse pour aujourd'hui. Recevez l'éternelle assurance de ma tendresse. »

Tant de pudeur, tant de courage dolent, tant de clarté dans l'esprit au moment de livrer son cœur, il y avait de quoi rendre surhumaine la douleur de l'amant. A présent, et voyant Clotilde réduite à tant de sincérité, il avait compris qu'elle allait bientôt disparaître. Alors il se sentait obsédé par son désir maniaque d'obtenir d'elle un engagement qui ne pouvait servir à rien, mais dont il pût à jamais se bercer, se repaître pendant de longues années où il n'aurait plus qu'un fantôme à entretenir...

Il était d'ailleurs, lui aussi, en mauvais état physique. Des tremblements, des convulsions le prenaient. Il se demandait parfois si sa tête allait encore se perdre. Mais il avait une volonté de fer. Il donnait ses leçons. Il se forçait à lire les *Mémoires* de M^{me} Roland qui traînaient dans sa bibliothèque, et où il retrouvait encore une femme, encore sa femme, Clotilde. Il se forçait aussi à dissertar interminablement sur les rapports avec Clotilde, sur leur statut présent et futur, sur l'exceptionnel de son cas ; il noircissait encore des pages et des pages, préludant ainsi à la fureur scripturaire qui ne le quitta plus après le malheur consommé... Ces lettres qui nous paraissent souvent déplacées, insensées, c'était la seule façon pour lui de rester conscient.

Il les composait comme un exercice méthodique, héroïque. Songeons que pendant dix jours il ne revit pas sa bien-aimée. Et il ne cessait de l'imaginer sur son lit de douleur. Il se força d'aller entendre tout seul le *Barbier* de Rossini, et d'en demander pardon comme d'une « profanation », d'une infidélité à son culte. Il ne put continuer. Il renonça aux autres pièces. Et il revint enfin au chevet de la malade.

M^{me} Marie s'y trouvait. Elle souffrit que Clotilde gardât dans ses mains celles de M. Comte, et que celui-ci se prosternât devant la couche. Il lui disait déjà : « Adieu, mon éternelle compagne ! » Il la traitait en morte, parce qu'il voulait s'habituer à son absence, que dis-je à cette présence subjective que serait son absence, malgré tout ! Il savait comment exercer son cerveau si fragile ; et dès qu'il quittait la rue Payenne, stupéfié par la douleur, non plus agité par l'inquiétude, il se sentait des nausées devant la vie, la vie pratique qui l'assiégeait et le poursuivait. Il fallait écrire des lettres d'affaires, emprunter mille francs à son ami Captier, mandataire d'une fabrique de draps, répondre encore à Stuart Mill, démontrer des théorèmes et résoudre des problèmes. Ah ! quelle chance aussi de ne pouvoir pas se livrer à son cœur ! Dans ce désarroi, une sorte de fureur, longtemps réprimée, éclata. Ne pouvant s'en prendre au destin, elle attaqua les hommes.

Comment juger cette folie qui semblait le saisir dès qu'il approchait encore de Clotilde ? Devant les parents, devant Sophie, il faisait des scènes. Il se comportait rue Payenne comme chez lui. Il criait : au monde il n'y a qu'elle et moi, entendez-vous ! Je suis son époux éternel... Sophie, vous ne laisserez plus entrer personne ici. Ni mère ni père ni frère, ni médecin... Et ses brutalités se tournaient en douceurs, en humbles tendresses quand il regardait Clotilde que chaque jour maigrissait, pâissait, effaçait davantage, qui semblait s'enfoncer peu à peu dans son lit, menue, faible, sans voix. Elle dit une fois à sa mère : « Vois-tu, il vaut mieux que je meure !... »

Quand M^{me} Marie revenait rue Pavée, elle tremblait encore des scènes qu'elle avait entendues. Elle n'en disait mot au capitaine, qui eût pu faire un malheur. Elle croyait sans doute que M. Comte était un fou dangereux, mais elle savait aussi qu'il était avec elle, plus qu'elle encore, qui sait ? la seule personne au monde qui aimât vraiment Clotilde. Sa jalousie naturelle cédait à demi devant cette évidence. M. Comte ne cessait de tenir devant le lit des propos pédantesques et entre-coupés ; il errait de long en large, martelait le plancher, courait à la fenêtre, déplaçait des oreillers, embrassait les mains squelettiques de son amie, jurait, rejurait qu'elle était pour lui plus qu'aucune femme ne fut pour un homme et qu'elle ne

disparaîtrait jamais. Il arriva un jour et supplia Clotilde de lui léguer *Willelmine*. Clotilde ne répondit pas. Elle ferma les yeux : c'était son mince bagage terrestre qu'on lui arrachait, et voilà que l'amour lui enlevait déjà ses dépouilles ! Dieu seul sait si elle eut assez de force pour se révolter, assez de faiblesse pour se taire, ou si elle conçut vaguement, dans une exaltation presque mystique, que cet homme vêtu de noir, pareil déjà aux croque-morts, venait lui enlever son âme pour la sauver du destin commun, de l'oubli...

LA MORT DE CLOTILDE

Le mercredi 1^{er} avril, il revint à son chevet. C'était les mercredis que, naguère encore, Clotilde venait rue Monsieur-le-Prince ; alors elle s'asseyait avec le bruit émouvant de sa robe dans l'appartement sombre, elle défaisait les brides de sa capote ; elle paraissait lumineuse sur la muraille garnie de livres ; sa voix délicate et un peu voilée ébranlait doucement l'air de cette austère demeure, où jamais plus elle ne résonnerait... Jamais plus Clotilde ne reviendrait le mercredi... Voilà à quoi il pensait en parcourant d'un pas automatique les ruelles encombrées, en traversant la Seine où brillait le soleil.

M^{me} Marie était au chevet de sa fille. Elle se retourna vers le visiteur avec autant d'animosité que d'ordinaire. Clotilde eut un pâle sourire et lui dit : « Vous, vous me soigneriez peut-être encore mieux... *Je voudrais bien aller coucher chez vous.* » Il rougit en entendant ces paroles devenues chastes dans la bouche de celle qui jadis ne les eût jamais prononcées. Il eut l'intuition définitive que Clotilde parlait ainsi parce qu'elle ne craignait plus rien au monde, parce qu'elle était bien perdue.

Elle n'y croyait pas cependant, ou feignait de n'y pas croire. Elle lui rendit, ce jour-là, la boîte à gants noire, ornée d'incrustations, qu'il lui avait offerte, comme un parrain courtois à sa commère, le jour du baptême où ils avaient paru ensemble devant les autels. Dans la boîte, elle avait entassé toutes les lettres qu'elle reçut de lui (1). Et elle lui dit : « Vous me rendrez cela quand j'irai mieux. Sinon, vous le garderez. C'est à vous. Je ne veux pas que ce dépôt soit entre des mains peu sûres. »

(1) Elles y sont toujours.

Le soir même, elle suffoqua, à tel point qu'on la crut prête à passer, et qu'on décida de la faire administrer. Elle ne résista pas du tout. Les positivistes assurent qu'elle dut consulter le Maître pour savoir s'il fallait accepter ce rite, comme preuve de déférence envers sa famille, et d'obéissance aux usages sociaux.

Il est permis de ne pas chercher si loin. Elle en était au point où l'esprit ne fait plus le fier, et femme de lettres, intellectuelle, positiviste, si on y tient, Clotilde était surtout à ce moment une pauvre petite fille moribonde. Le souvenir de sa piété d'adolescente, l'accablement de la maladie, la crainte enfin de ne pas être en règle avec l'inconnu... ah! voilà qui pèse alors plus que le dédain des choses métaphysiques, et la satisfaction de s'aller confondre dans le grand Être.

Comte assista à la cérémonie; il était, lui, un cerveau implacable. A travers ses larmes brûlantes, il écoutait, il voyait le prêtre toucher les membres délicats de Clotilde, et réciter le latin, qu'hélas! il comprenait... *Quidquid per oculos...*, *quidquid per lumbos deliquisti*... Il contenait à peine sa colère; il pensait que la religion est barbare, antisociale, d'arracher par cette horrible cérémonie le mourant à ses affections humaines, pour le livrer isolé, nu, au céleste tribunal. Ce qui à d'autres paraît grandiose, et moins consolant encore que magnifique, révoltait ce systématique, qui, jusqu'aux portes de la Mort, n'affirmait que les choses terrestres pour seule réalité... Et puis, on lui volait sa future déesse...

Dès que l'officiant fut parti, il tomba à genoux devant le lit, et s'écria : « Vous avez été méconnue, mais je vous ferai connaître... Non, jamais aucune autre... » Il ne savait plus très bien quels mots balbutier; non, jamais femme ne pénétrerait si profond dans son âme, ni dans la mémoire des hommes! Et elle l'écoutait sans répondre, baignée de sueur, pacifiée, presque absente déjà, tandis que des sanglots s'entendaient derrière les portes, et qu'elle songeait vaguement : « C'est pour moi que l'on pleure. C'est pour moi qu'il pleure, lui aussi. » Et lui, maintenant, au lieu de pleurer comme les autres, qui croient au néant ou à la résurrection, il lui dédiait son intelligence, sa folie sublime; il niait qu'elle pût vraiment mourir; il lui jurait de *faire son salut*. Pauvre salut fictif, image abstraite de la survie, consolerait-il cette âme qui vacille, cette chair

angoissée, déjà entourée d'horreur et de silence, et qui sentait fuir la conscience, la seule réalité?...

Rentré chez lui, il avait encore des leçons à donner, des revues à lire, des lettres à écrire. Il faisait tout cela mécaniquement; par bonheur, son personnage était réglé avec méthode et pouvait agir presque sans penser. Il n'avait pas le droit de montrer sa douleur. Nul ne connaissait Clotilde, nul ne soupçonnait ce qu'elle était pour lui. Il fallait même se prêter à des mensonges ridicules. A. P.-A. Lewer, un des disciples anglais qui annonçait sa visite, il écrivait ce jour-là : « Mon meilleur ami est dangereusement malade, et j'y passe tout le temps dont je puis disposer. Aussitôt que je serai moins cruellement absorbé, je m'empresserai, etc... » Mon meilleur ami ! Mettre ce masque à l'objet de la plus belle, de la plus avouable des passions, à celle qu'il avait juré de faire connaître et révéler sur les autels de l'Humanité !

Le 2 avril, il passa toute la nuit dans la maison de Clotilde : ce furent ses noces, cette veillée auprès d'une pauvre femme qui suffoquait, qui râlait, qui parfois tombait dans une torpeur où il n'osait même plus la contempler, tant elle ressemblait déjà à ce qu'elle allait devenir. Au matin elle se ranima, et avec un pâle sourire, elle lui dit : « Vous n'aurez pas eu une compagne bien longtemps. »

Et le lendemain, éclata la scène fatale avec la famille Marie. La mère ne voulait plus s'en aller. Comte, dans l'aberration de sa douleur, voulait lui interdire l'accès de la demeure sacrée. Les hommes vinrent à la rescousse. Maximilien s'emporta contre son maître. Celui-ci ne pensait plus aux convenances. Il était plongé dans l'extase mystique; il lui dit : « Votre sœur est à moi, à l'Humanité. Par moi elle sera plus illustre qu'aucune femme. J'ai des droits sur elle, moi tout seul. D'ailleurs je l'aime et elle m'aime. — Allons donc ? — Elle me l'a dit. Je suis moralement son époux. Son seul soutien, son protecteur, c'est à moi qu'elle a eu recours, non pas à vous autres, quand elle a eu besoin d'... » Et il avoua les prêts qu'il avait consentis, les lettres qu'ils échangeaient, ces fiançailles longtemps refusées, enfin conclues devant la mort. Mme Marie était pourpre de honte et ne soufflait plus mot, dans son étonnement. Le capitaine dut intervenir à son tour. C'était un homme dur et violent, mais qui respectait M. Comte, et qui n'avait pas de

vilains soupçons sur sa fille. Il pria très posément l'intrus de laisser la mourante aux soins de ses parents. Comte tomba soudain à genoux devant lui, et en pleurant, se montra tel qu'il était, un si pauvre homme, que M. Marie lui dit : « Retirez-vous. Je vous donne ma parole qu'on vous rappellera avant qu'il soit trop tard. »

— C'est bon, murmura le frère, je vous retrouverai après...

Le dimanche des Rameaux, on sut que Clotilde ne passerait pas la journée. Le docteur Chérest l'avoua. On alerta Sophie, qui alla chercher M. Comte, et quand on le vit paraître au coin de la rue, presser le pas, tout le monde s'écarta du lit.

La porte du palier était entrebâillée ; il entra sans saluer personne, sans rien demander, et il pénétra dans la chambre.

Avant de se tourner à gauche vers l'alcove où il y avait le simulacre de cire, la statue dolente de la jolie Clotilde de Vaux, il ferma le verrou.

Et l'on ne sut jamais ce qu'il avait dit à cette malheureuse, quels espoirs il avait fait luire devant elle. Il y avait autour d'eux un silence plein de halètements. Dans le petit salon à côté, des frémissements marquaient l'angoisse, le scandale de la mère dépossédée, du père stoïque, du frère indigné ; les sanglots de la bonne Sophie traversaient quelquefois la paroi. Il pleurait sans doute, alternant les larmes et le délire enthousiaste ; il disait, seul déjà avec sa conscience : « Non, je ne suis pas fou, je ne le serai plus. Je ne veux pas le devenir. Il ne faut donc pas que ma Clotilde meure. Elle va cesser de respirer, son corps va disparaître, mais elle ne mourra point. Tu ne mourras point, ange bien-aimé, compagne prédestinée du plus grand esprit qui ait paru sur la terre. Le plus haut génie a rencontré le plus noble cœur... Ton sort est exceptionnel. Tu meurs dans mes bras, tu es à moi ; tu es enfin ce que j'ai voulu faire de toi. Ton être s'incorpore au mien, ton âme passe dans la mienne. Dis-moi *tu* à ton tour. Parle-moi, que dis-tu ? Il me semble que tu cèdes à cette prière. Ton rôle a prononcé des paroles. Oui, tu me traites comme je le dois. Tu souffres... tu ne souffriras plus. Je penserai pour toi. Les hommes sauront ton nom jusqu'à la fin des siècles, te vénéreront, t'adoreront sur les autels. Je prêcherai ta gloire dans les chaires de l'Église, à Notre-Dame, à Saint-Pierre de Rome. Ce jour épouvantable, ce cinq avril mil huit cent quarante-six, sera plus

fameux qu'aucune autre date de l'histoire... M'entends-tu encore ?... »

Il guettait un souffle sur les lèvres, une pulsation dans les mains desséchées, qu'il tenait encore ; il se pencha sur ce front, sur ces yeux, sur cette bouche ; il sentit sous la sienne les cheveux collés, le froid de la sueur d'agonie. Il avait peur que la fin ne se produisit au milieu des étouffements et des angoisses ; il avait lu tant de livres depuis un mois !... Mais Clotilde mourait de consommation et de faiblesse, et son cœur, qui avait toujours été faible, n'avait qu'à ralentir, à s'arrêter pour lui rendre la paix.

Il se relevait de temps en temps ; il allait jusqu'à la cheminée, où son image aux yeux hagards lui faisait peur, il avait volé dix secondes à la contemplation de Clotilde. Le marbre chargé de fioles, les vases où des fleurs agonisaient aussi, les carreaux où un hideux soleil éclatait d'allégresse, ah ! regarder ce décor pendant que Clotilde vivait encore !...

Une heure, une autre demi-heure se passa. Il ne pensait plus à rien ; il balbutiait des mots qui n'étaient que des mots, mais berçaient sa pensée ; c'était un chapelet d'épithètes, de promesses, une prière monotone qui calmait sa douleur lancinante et l'engourdissait peu à peu. Il ne surprit pas la seconde exacte où Clotilde eut un tressaillement, une contraction, et où elle ne fut plus qu'un corps aux lèvres béantes, aux yeux fous, tendus vers l'air qui lui avait manqué, qui ne lui manquait plus. Il quitta soudain la main qu'il écrasait, qu'il dévorait, et il frémit à son tour. Il ouvrit la porte devant les femmes agenouillées, les hommes debout, qui le dévisageaient. Et il rendit Clotilde à ces gens-là, ayant pris la meilleure part.

CLOTILDE IDÉALISÉE

D'après une tradition, M^{me} Marie voulut qu'on embau-
mât le corps (ignorant que cette opération dût être condamnée
à l'égal de la crémation même, son contraire, par la doctrine
positiviste). La dépouille vêtue de blanc fut mise le lundi
6 avril dans un cercueil double, plomb et chêne, et exposée
dans le petit salon. On leva le corps le mardi matin. Le trajet
que suivit le convoi est devenu sacré aux adeptes : rue du
Parc-Royal, rue Saint-Louis, *alias* rue de Turenne, arrêt

à l'église Saint-Denis du Saint-Sacrement, puis, par l'actuel boulevard Beaumarchais et la rue de la Roquette, on atteignit le Père-Lachaise. Auguste Comte ne suivit pas le cortège.

C'est que ses relations devenaient impossibles avec la famille Marie. Le lendemain des obsèques, 8 avril, Maximilien Marie envoya des témoins à Auguste Comte, le Dr Chérest, fort ennuyé de l'affaire, et un jeune mathématicien portugais, M. d'Aguiar. M. Comte rédigea une lettre où il s'excusait un peu de son exaltation, et où il déclinait évidemment une rencontre. Il se fit représenter par M. Lenoir, son ami. Cet excellent homme entendit les griefs de Mme Marie, fut abasourdi, scandalisé et près de lâcher son client. Il l'alla chapitrer à domicile, Comte lui répondit avec fureur, puis battit en retraite, demanda pardon de sa brutalité; Lenoir dit on ne sait quoi à M. Marie et l'on ne parla plus de ce duel qui eût été sacrilège, inégal et ridicule.

Puis, M. Comte renvoya à Mme Marie la liste des objets qu'il avait prêtés à la défunte : le matelas supérieur du lit mortuaire; un oreiller de plumes dans une taie marquée C. M. (Clotilde Marie); deux paires de draps en toile fine, dont une restée intacte dans la commode; dix-huit serviettes à lileaux bleus; dix-huit mouchoirs blancs; une veilleuse en porcelaine dorée; un pot de cristal pour gelée de pommes.

Pour l'argent, le capitaine Marie envoya 150 francs au philosophe, en restitution des sommes avancées à sa fille. Cet envoi ne correspondait qu'au tiers des emprunts, « ces cordiales avances, disait Auguste Comte, dont la majeure partie restera toujours secrète sous la sainte tombe ». Il tint à cacher le montant total; c'était une façon de garder un secret en commun avec sa bien-aimée.

Mais il rentra en possession des livres qu'il lui avait prêtés : *Tom Jones* en trois volumes, les œuvres de Mme de Lafayette, le premier volume de Gall (demi-reliure), de nombreux *Mémoires*, ceux du chevalier de Grammont, de Mme Roland, de Mme de Motteville, du Sterne, du George Sand et naturellement des opuscules de Littré, et d'Auguste Comte même, *Discours sur l'esprit positiviste*. En tout vingt-six bouquins, qui ne pesaient rien moralement auprès du précieux manuscrit de *Willelmine* que la pauvre Clotilde avait légué à Comte, par réticence au moins, et qu'on refusa de lui communiquer, et

surtout l'ensemble des lettres qu'elle avait reçues de lui, enfermées dans la boîte à gants.

M^{me} Marie, la mère, mourut de douleur, un an et demi après sa fille, sans lui avoir peut-être rendu pleine justice, en tout cas sans avoir pardonné à celui qui l'avait aimée encore plus qu'elle. Le reste de la famille ne se consola jamais, et ne sut pas convier M. Comte à pleurer à ses côtés.

Devant le monde, il fallait bien montrer un autre visage. Il fallait redescendre sur terre, travailler, manger, sortir, vendre des mathématiques, faire des courses, recevoir des visites, comme si la plus prodigieuse révélation n'avait pas été donnée à ce pauvre cœur ! Et qui aurait compris que M. Comte, examinateur à l'École polytechnique, avait connu un ange, l'avait perdu ? Qui aurait prêté à ce petit homme triste, au regard fixe, au visage creusé, une aventure plus belle et plus terrible que toutes celles dont se sont vantés les poètes ? Ah ! solitude universelle ! Et quels pauvres tracas : la question d'argent !

MM. Captier, père et fils, étaient au nombre de ceux qui subvenaient aux besoins du philosophe. Le subsidie librement voté par ses disciples d'Angleterre l'avait empêché de changer son train de vie, à partir de 1844, lorsqu'il fut privé d'une de ses fonctions à l'École polytechnique. Cependant, M. Comte vivait dans l'inquiétude. Le 22 mars 1846, quinze jours avant que Clotilde ne disparût de ce monde, il fut obligé d'implorer de ses amis une avance de 3000 francs dont le tiers était d'urgente nécessité. Ils prêtèrent aussitôt la somme, par échelons, mais avec un admirable dévouement. Il ne put les remercier que trois semaines après le fatal 5 avril.

« (Il est survenu récemment) le plus affreux événement de ma vie privée. (J'ai perdu) au début de sa trente-deuxième année, ma meilleure amie, une dame également éminente de cœur et d'esprit. Une triste analogie de situation domestique et une grande sympathie naturelle avaient déjà donné, des deux parts, toute la puissance d'un vieil attachement à cette liaison aussi pure que profonde, qui n'avait duré guère plus d'un an. L'inégalité de nos âges me permettait de chérir cette noble amie comme ma propre fille, et j'avais en effet projeté de l'adopter pour telle, quand j'atteindrais dans deux ans l'époque légale. »

Étrange dessein, triste pis-aller pour un amant ! Mais

M. Comte savait bien que les liens légaux sont seuls respectables pour un vrai positiviste, et il aimait mieux devenir le père de sa Clotilde que de rester son soupirant déçu. Et plus triste, plus étrange encore, le ton de cette demi-confiance, dont les termes gourmés, solennels, travestissaient si indignement l'horreur. « Vous, cher monsieur Captier, qui savez que rien ne remplace la sainte amitié d'une femme, appréciez donc l'immense malheur que je déplorerai pendant tout le reste de ma mélancolique existence, sans jamais chercher à le réparer autrement qu'en demandant à mon activité philosophique l'insuffisante compensation de ma fatalité personnelle. » Tels étaient les solennels discours où il fallait astreindre un chagrin monstrueux, ce chagrin traversé de visions et de cauchemars, qui le tourmentait nuit et jour. S'il eût été un oisif, un artiste, un homme de lettres, attentif à son moi, il eût aperçu que tout était vain dans sa vie, que tout est inutile dans ce monde. Mais il se masquait à lui-même, désespérément, cette vérité. Il fallait pour ne pas retomber dans la folie, ou recourir de nouveau au suicide, dont la hantise l'avait rarement quitté, ou dresser entre son cœur et son esprit un héroïque mensonge, une manie, si l'on veut. Tout l'entretien qu'il fit de l'image de Clotilde morte, ce fétichisme enfantin, cette espèce de spiritisme glacé, cette gageure tenue contre le néant, le sauvèrent.

Il vaut mieux se créer une folie méthodique, que l'on gouverne, que l'on exploite, et non pas céder un beau soir à cette lâcheté animale, sans remède, qui l'aurait assailli, s'il avait ouvert naïvement son âme au désespoir comme font les autres hommes, ceux qui n'ont pas assez de foi dans le pouvoir de la pensée. Oui, devenir mystique. Se mystifier, au sens propre du mot. Se jurer jusqu'au bout cette comédie macabre de l'immortalité subjective, se persuader que Clotilde vit puisqu'un cerveau puissant soutient encore son être... Aux yeux du monde, il n'y aura d'abord qu'un pauvre professeur malheureux en amour et qui, pour cause, a cessé de courtoiser une petite veuve agréable. En réalité, il y aura un amour, plus génial que le génie créateur, qui arrachera à la mort la dépouille d'une de ses victimes. — Clotilde n'est plus, — Clotilde commence de vivre. — *Incipit vita nova...*

ANDRÉ THÉRIVE.

HISTOIRE D'UNE CRISE POLITIQUE

LE GLISSEMENT DE L'ÉTAT

Les incidents qui se sont succédé depuis le début de l'année 1933 ont révélé aux Français que l'État était malade. Quand ils l'ont vu capituler devant les syndicats, s'incliner devant la Commission des finances de la Chambre et manifester son impuissance à rétablir l'équilibre du budget, ils ont compris qu'il y avait quelque chose de détraqué dans son organisme. Les phénomènes brusques de janvier ont frappé l'opinion comme un symptôme, à la manière d'une poussée de fièvre qui indique soudain un trouble pathologique.

En réalité le mal chemine depuis longtemps. Mais il est naturel que les Français les plus attentifs et les mieux informés ne sachent pas tout. Ils n'interviennent dans la vie publique qu'à intervalles fixes pour voter. Le reste du temps, ils sont occupés de leurs propres affaires. Ils n'aiment pas être dérangés par l'inquiétude. L'État, d'ailleurs, qui est si incapable de renseigner l'étranger sur la France, excelle à faire à l'intérieur sa propre publicité. L'optimisme officiel est très bien administré. Le silence même est organisé. S'ils ne lisent pas les discours des membres de l'opposition et les journaux indépendants, les citoyens ignorent l'essentiel de ce qui se passe.

Ainsi s'explique que les incidents récents aient trouvé le public au dépourvu et lui aient tout à coup appris une surprenante nouvelle : l'État français, tel qu'il est établi par la survivance de quelques traditions et par les lois constitutionnelles, est ébranlé, l'État français glisse, et c'est tout simplement ce qu'on appelle, au sens précis du mot, une révolution.



Les grandes affaires commencent souvent par de petits phénomènes qui n'ont l'air de rien. C'est ce qui justifie en tout ordre d'activité le contrôle strict des innovations. C'est ce qui justifie en morale comme en politique l'attachement aux coutumes fondées sur l'expérience. Ils étaient très sages les vieux directeurs de conscience qui disaient : *Principiis obsta*, attention au commencement. La crise de 1933 a débuté par une démarche ministérielle, dont l'apparence était assez innocente pour qui la considère du dehors. Un beau matin l'État, s'étant aperçu qu'il lui fallait faire des économies parce que son budget était en déficit, a annoncé qu'il allait consulter ses employés.

Cette méthode supposait un État ayant de l'autorité, un État inspirant la confiance, un État agissant librement, un État capable de concilier équitablement les intérêts particuliers avec l'intérêt général dont il est le gardien, un État assez fort pour faire prévaloir la décision qu'il prendrait, qui serait juste et qui serait respectée. Or aucune de ces conditions n'existait. Coup sur coup, et très rapidement, se sont manifestées les conséquences de cet acte improvisé, de cette prétendue collaboration du ministère avec les serviteurs du public.

L'État n'était pas libre. S'il consultait les syndicats, ce n'était pas de gaieté de cœur : c'est parce qu'il craignait leurs protestations et leurs résistances. Il n'inspirait pas la confiance et ne disposait d'aucune autorité : c'est parce qu'il se sentait débile qu'il s'efforçait d'amadouer ceux qui auraient dû obéir. Il n'était pas équitable : il ne traitait pas de la même manière toutes les catégories de citoyens à qui il demandait des sacrifices, et dans le temps où il tirait tant de révérences à la Confédération générale du travail, il n'usait d'aucun ménagement avec les commerçants, les industriels, les travailleurs de toutes sortes dont l'ensemble forme cette masse sacrifiée qui se nomme les contribuables. Le résultat de l'innovation ne s'est pas fait attendre. Les syndicats ont refusé de s'incliner devant le ministère. La collaboration aboutissait à établir le droit du plus fort, et le plus fort ce n'était pas l'État. Premier échec grave pour le gouvernement.

Aussitôt après ce prologue pitoyable, tout était préparé

pour une suite désastreuse. La scène a eu pour décor la Commission des finances. Le gouvernement, un peu honteux de sa déconvenue avec les syndicats, s'était décidé à présenter un projet de budget. Il ne s'était pas mis en trop grands frais d'imagination. Puisqu'il y avait un déficit de dix milliards, il le coupait en deux. Il demandait à tous ceux qui touchent un traitement, un salaire, une pension, une indemnité de l'État un sacrifice léger, et en réduisant divers chapitres de dépenses, il arrivait à économiser cinq milliards. Pour les autres cinq milliards, il les demandait hardiment au contribuable déjà écrasé par les impôts, et soumis à de durs sacrifices depuis quelques années par la stabilisation qui a fait perdre au franc les quatre cinquièmes de sa valeur, par la crise économique, par la baisse des valeurs et par la récente conversion de la rente. Le projet était médiocre parce qu'il risquait de gêner profondément par les contributions nouvelles le relèvement du commerce et de l'industrie et parce qu'il établissait sur le papier un équilibre rendu fort douteux par le produit éventuel d'impôts excessifs. Tant bien que mal, et plutôt mal que bien, il représentait un effort classique d'assainissement financier.

Mais la Commission des finances de la Chambre veillait. Organisatrice du désordre, elle était aux aguets. A peine parut devant elle le budget de M. Chéron qu'elle le considéra comme le loup de la fable fit de l'agneau : elle le mit en pièces sans autre forme de procès. Elle était très vorace. Le déchiquetage du projet gouvernemental était une maigre satisfaction. La Commission s'enhardit donc et en quelques jours, sous la direction des socialistes, elle absorba les valeurs mobilières, l'héritage, une partie du Code civil, des centaines de millions pris sur les crédits de la défense nationale. Elle faillit avaler les assurances et les pétroles. Le gouvernement la regardait avec mélancolie et impuissance. Quand il se décida tardivement à parler et à demander une seconde lecture de certaines dispositions particulièrement importantes, la Commission l'envoya promener. Elle vota contre le gouvernement un projet d'inspiration collectiviste, ne procurant que peu de ressources au budget, destiné à détruire un peu de capital et à commencer le renversement de la société. L'État, gardien, de par ses fonctions essentielles, de l'ordre financier et responsable des deniers publics, se laissait battre par la Commission

qui inaugurerait joyeusement une entreprise de démolition. Second échec grave pour le gouvernement.

La chute du ministère, survenue peu après au petit jour du 28 janvier, à la suite d'une séance d'anarchie nocturne, n'a été qu'un incident. Depuis une semaine, le gouvernement n'était qu'un fantôme. Beaucoup plus important que sa disparition ont été les événements qui l'ont immédiatement précédée et provoquée. A la Chambre, les socialistes avaient manifesté une complaisance constante pour le cabinet qui travaillait avec tant de zèle à la dissolution de la société. Ils savaient bien qu'ils ne trouveraient pas mieux que ce ministère Kerensky. Ils l'ont abandonné cependant, et cela sur l'ordre d'une délégation de la C. G. T., venue tout exprès au Palais Bourbon pour signifier sa volonté. Ainsi le gouvernement capitulait devant le parti collectiviste parlementaire. Mais le parti collectiviste à son tour capitulait devant le club extra-parlementaire de la C. G. T. Troisième échec, et cette fois du Gouvernement et du Parlement. En trois semaines, l'État et le régime parlementaire avaient reçu les plus rudes coups qu'ils aient supportés depuis un demi-siècle.

* * *

Un État faible voit toujours s'élever en face de lui des puissances rivales, des pouvoirs à côté qui l'asservissent. Les syndicats de fonctionnaires devant lesquels s'est incliné le ministère n'ont pas d'existence légale : ils ont été interdits pendant quarantes années, tolérés par une circulaire cartelliste de 1924, et ils ne sont autorisés par aucune loi. La Confédération générale du travail, à laquelle ils se sont affiliés, est une formation révolutionnaire qui n'a pas davantage d'existence légale. Elle a été considérée comme impossible lors du vote de la loi de 1884, et aux objections des juristes qui s'inquiétaient du trouble qu'apporterait dans l'organisation sociale une union des syndicats, il fut répondu que l'hypothèse d'une telle institution était invraisemblable. Plus tard, l'invraisemblable étant devenu vrai, tous les gouvernants, aussi bien M. Combes que M. Viviani, déclarèrent qu'ils n'agiraient pas contre la C. G. T., qu'ils étaient désarmés et qu'ils comptaient d'ailleurs sur sa sagesse. Aujourd'hui la C. G. T. commande.

Elle a atteint en effet son plein développement. Par l'action

directe, par la menace de la grève des services publics, elle tient les gouvernements. Par le nombre d'électeurs dont elle dispose, elle tient le Parlement. Sa doctrine est antiparlementaire et à l'origine elle a condamné le régime représentatif. Elle ne prend même plus cette peine : elle tolère désormais les Chambres, parce qu'elle se sent de force à les domestiquer. Le Parlement qui est, en théorie, l'expression de la souveraineté populaire et qui a une délégation de la nation pour contrôler le gouvernement et exercer le pouvoir législatif, se trouve ainsi dépossédé. Il est ravalé au rang d'agent de transmission. Il reçoit les instructions de la C. G. T. Il vote les lois qu'elle accepte. Il y a donc transfert d'autorité. Ce n'est plus le peuple qui est souverain. C'est la seule fraction du peuple d'où émane la C. G. T. Quand le ministère Boncour, avant d'établir ses projets financiers, s'est vanté de recourir à la collaboration de la C. G. T., il a en réalité consacré la déchéance de l'État et la déchéance du Parlement, remplacés l'un et l'autre par une minorité puissante en fait, mais sans autorité en droit.

La domination de la Commission des finances est un phénomène qui a une signification analogue. On chercherait en vain dans la Constitution quelle est la nature et quel est le rôle de cette Commission. C'est un simple rouage du Parlement. Sa raison d'être est de préparer les débats financiers dont la Chambre est seule juge. Depuis 1924, elle a considérablement accru son importance. Présidée par M. Malvy, elle a été un moyen d'opposition dont se servaient les radicaux contre les ministères dont le radicalisme était insuffisant. Récemment, elle a fait de nouveaux progrès et M. Malvy lui-même est dépassé. La Commission des finances s'est transformée en quelques jours. Elle est devenue l'instrument du Cartel révolutionnaire contre le ministère cartelliste, socialisant certes mais pas assez collectiviste au goût des meneurs. Pour qu'il n'y ait pas d'équivoque, la Commission a considéré elle-même que seuls comptaient les membres socialistes et les radicaux extrémistes qui ont tout préparé entre eux. Ce Soviet issu de la Commission a imposé ses décisions à la majorité de la Commission, puis a prétendu les imposer à la Chambre. Le gouvernement n'a pas compté. Le pouvoir régulier a été tenu pour néant.

Dans les deux cas donc, l'État a abdiqué devant des puis-

sances rivales, illégales et représentant un parti ou une minorité. Aux Syndicats, défenseurs naturels d'intérêts particuliers, il n'a pas su inspirer le désir d'accepter une solution favorable à l'intérêt général. A la Commission, apôtre véhément d'une doctrine de révolution, il n'a pas su faire adopter un projet conforme, du moins en théorie, à la doctrine traditionnelle des finances de l'État. Les Syndicats l'ont empêché de faire ce qu'il voulait. La Commission lui a imposé ce qu'il ne voulait pas. Qui donc est maître ? Il y a désormais des États dans l'État.

*
* *
*

Ce n'est pas au hasard que cette crise politique a éclaté à propos des finances. Il était inévitable qu'il en fût ainsi. Nous touchons là aux causes lointaines qui ont préparé les événements dont nous venons de voir le développement. Les démocraties vivent de largesses. La nature les dispose à faire connaître leurs besoins et à exiger qu'ils soient contentés tout de suite. Le régime électif oblige le candidat à tout promettre, l'élu à tenir toutes les promesses qu'il peut. Le régime parlementaire contraint le gouvernement à satisfaire l'élu pour qu'il accorde son vote. Ainsi par un enchaînement fatal, quand le peuple réclame un bien apparent, mais empoisonné, quand il réclame un plaisir, même messenger des plus grands maux, l'élu ne peut le refuser à l'électeur, et le gouvernement ne peut le refuser à l'élu. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que tout le monde devint raisonnable, c'est-à-dire que les hommes fussent tous intelligents, sages, mesurés dans leurs désirs, honnêtes, charitables, et proches de la sainteté.

Tant qu'ils seront imparfaits, ils réclameront de l'État tout ce qui dépend de l'État et plus encore, ils attendront de lui tout ce qu'ils ne peuvent pas se procurer par leur propre industrie. Leur vœu obscur est que tout appartienne à l'État pour que l'État puisse tout leur donner. En régime démocratique, les conséquences se font rapidement sentir : les bénéficiaires du pouvoir tendent naturellement à l'étatisme et au collectivisme, parce que leur clientèle ignorante y tend. Ils ne commandent pas, ils suivent. La recommandation n'est que l'expression la plus naïve d'un système, dont l'objet réel est la distribution des biens. La substitution de la notion de solidarité à la notion des fondations charitables s'explique par la

nécessité démocratique de transformer en un droit ce qui était un don. Le syndicalisme peu à peu fait passer « l'emploi » du domaine du « service », expliqué par le choix de l'État selon les aptitudes, au rang d'une sorte de « propriété. » Heureux les temps anciens où un ministre pouvait refuser quelque chose et s'en tirer par un mot d'esprit. Maurepas écrivait à Lauzun : « Je n'ai rien pu faire pour votre protégé. Il n'avait pour lui que le roi et moi ; voilà ce que c'est de s'encanailler. » Aujourd'hui Lauzun s'appelle Syndicat, et Maurepas n'écrit plus des choses plaisantes : il fait taper à la machine sa promesse et l'assurance de sa docilité.

Quand on relit les grands discours qui ont été prononcés après la guerre de 1870, entre 1875 et 1883, on discerne que les hommes d'État ont été préoccupés du péril provenant des exigences de la clientèle et de l'accroissement des dépenses. Déjà les retraites, les pensions, et les augmentations budgétaires inquiétaient. Il s'agissait pourtant de chiffres minimes, qui paraissent invraisemblables par leur modicité, si on les compare aux chiffres d'aujourd'hui. Les parlementaires de l'époque des notables croyaient en conscience qu'il suffirait de dire au public une vérité qui leur paraissait nécessaire. La République alors était jeune. Ses dirigeants citaient Montesquieu et aimaient à rappeler que selon lui la bonne foi était l'âme des grands ministres. Ils étaient optimistes et pleins d'espoir. Ils se persuadaient que la démocratie française ne ressemblerait pas aux démocraties antiques. Ils blâmaient les cités du passé où les budgets avaient des apparences d'excédents de recettes, afin qu'on en fit la distribution. Ils croyaient que la démocratie moderne demandait avant tout du travail, et par conséquent la liberté des travailleurs et la liberté des capitalistes. Ils avaient été témoins du magnifique effort de la France, qui avait comblé ses pertes par les épargnes accumulées de plusieurs années et refait sa fortune. Ils pensaient qu'un excès de dépenses, s'il se produisait, était facile à réparer, et qu'il suffisait d'attendre patiemment que le réservoir de la fortune publique eût repris son niveau. On répétait alors volontiers un mot du baron Louis : « Soyez sages, et je vous donnerai plus d'argent que vous ne pourrez en dépenser. »

Toute cette politique supposait une conception de l'État, chargé de se montrer généreux quand il le pouvait, économe

quand il le fallait, et en tout temps attentif à la formation de la richesse dans le pays. Or de cette conception que reste-t-il ? Des trois principes qui en forment toute l'armature, un seul est appliqué, un autre est tombé en désuétude, le troisième est remplacé par le principe contraire. Autrement dit, l'État électif est de plus en plus généreux ; il ne fait jamais d'économies ; il a adopté une doctrine qui non seulement ne favorise pas la formation de la richesse, mais qui tend ouvertement à détruire la fortune. L'État lui-même a perdu la notion de l'État.

* * *

Le changement est grave : depuis longtemps prévisible, il s'est opéré depuis trente ans. De plus en plus électoral, et de plus en plus sollicité, l'État est devenu prodigue. Le budget est gigantesque, selon la description pittoresque et prophétique de Hugo :

Le Budget, monstre énorme, admirable poisson
A qui de toutes parts on jette l'hameçon.

Au lieu de se contenter de ses attributions essentielles et déjà assez lourdes, défense nationale, police, justice, finances, diplomatie, administration intérieure, l'État s'est donné une multitude d'attributions facultatives. Il est devenu banquier, assureur, téléphoniste, entrepreneur de transports, fabricant d'allumettes, armateur, etc. Plus il a eu de fonctions, plus il a eu de places à distribuer, mais plus il a eu besoin d'argent. Installé dans une société édiflée selon d'autres idées, forte de traditions d'épargne, possédant de la fortune et sachant créer de la richesse, il a vécu sur cette société. Pendant de nombreuses années, une minorité en France a payé les impôts, travaillé, produit de la richesse, tandis qu'une autre partie touchait, sous forme de traitements, de salaires, de subventions, d'indemnités, d'allocations, de pensions, les sommes versées par la fraction active de la nation. Ce système n'est pas spécialement remarquable par sa moralité, ni par sa vertu éducatrice. Il est injuste et paresseux. Il est le contraire du culte de l'énergie. Il transforme les citoyens libres en « assujettis » dont les uns sont nourris ou à peu près et dont les autres paient. Il repose essentiellement sur cette idée que la nation est divisée en deux : d'un côté, les rentiers sociaux, la

partie de la population qui consomme et ne produit pas, de l'autre, la partie de la population qui produit et qui est rannée par le moyen des impôts.

Tel qu'il est, avec tous ses défauts, le système peut fonctionner aussi longtemps que la minorité qui produit et qui paie est en mesure de créer de la richesse. Il devient absurde si l'État empêche de gagner de l'argent ceux mêmes à qui il demande des ressources. En ce cas l'équilibre est rompu. Pendant un temps assez court, l'État nouveau peut vivre des richesses accumulées par l'État ancien, comme un héritier qui dilapide l'héritage des ancêtres. Puis vient la gêne. Sous l'influence du socialisme, l'État a commis la double faute d'accroître démesurément ses distributions par esprit interventionniste, et de tarir les sources de la fortune publique par esprit d'inquisition et de vexation.

L'État a au moins cent mille fonctionnaires et employés de plus qu'en 1914. Il dépense en 1933 vingt milliards de plus qu'en 1925 sans que rien aille mieux. Sur cinquante-trois milliards de dépenses en 1932, il y en a la moitié, plus de vingt-six milliards, distribués sous les formes diverses de salaires, traitements, pensions, indemnités, etc., aux « personnes » selon l'expression des ministres de M. Herriot. Mais pendant ce temps, les lourdes impositions de 1926, nécessaires pour sauver le franc, ont pesé sur l'économie générale et, la crise aidant, les recettes ont baissé. L'instabilité politique a achevé de troubler le travail et le crédit. Le festin de l'État et de ses convives ne peut durer, que si au dehors des travailleurs peuvent lui procurer de quoi entretenir sa table. Le jour où ces travailleurs surmenés et ruinés ne fourniront plus ce qu'il attend d'eux, l'État mourra obèse, mais il mourra.

Nous avons considéré les événements les plus récents qui ont marqué l'abdication du pouvoir et en remontant le cours des choses. Il est facile maintenant de suivre l'ordre inverse et l'on saisira mieux encore l'enchaînement des effets et des causes. A l'origine, une démocratie électorale, qui tend naturellement au socialisme, lequel tend invinciblement au communisme. Un État qui est fort des traditions antérieures, des coutumes du passé, et qui croit possible de distinguer entre la démocratie et la démagogie. Un système électif qui mine l'État en l'empêchant d'être un pouvoir arbitral au-dessus des

partis, un pouvoir représentant l'intérêt permanent de la nation. Une dégradation profonde, d'abord lente, puis de plus en plus rapide de l'autorité. Un État qui se trouve un jour devant les trois conséquences de ses défaillances : il n'est plus le maître chez lui et la puissance passe aux groupements qui se sont constitués avec sa permission ; — il doit distribuer de plus en plus d'argent pour satisfaire sa clientèle ; — il a de moins en moins d'argent, parce que pour plaire aux sentiments les moins nobles de la dite clientèle, il a gêné la liberté du travail et la création de la richesse publique.

Ainsi voyons-nous l'État de plus en plus embarrassé. Il est envahi par la maladie et il n'est plus assez robuste pour adopter une réforme nécessaire. Les changements salutaires lui seront imposés.

* * *

C'est dire que le problème financier qui a principalement retenu l'attention du public est avant tout un problème politique. Les difficultés budgétaires ne réclament pas, pour être surmontées, une technique très savante. Elles exigent seulement un État assez vigoureux pour déclarer qu'il subordonne ses dépenses à ses ressources, et que ses ressources seront d'autant plus grandes que la nation travaillera et prospérera davantage. Si l'on examinait le glissement de l'État dans les affaires diplomatiques, on verrait que ses échecs tiennent aux mêmes erreurs que ses embarras financiers. Esprit de système, incapacité de vouloir, tendance aux compromis qui masquent par la multiplicité des étapes les concessions continuelles, peur des clubs et des comités, méconnaissance absolue de l'histoire, indifférence aux données de l'expérience, tentative puérile et dangereuse pour subordonner à une théorie préconçue des réalités humaines qui ne se laissent pas faire.

Ce qui fait la gravité de cette crise politique, c'est que les dirigeants, même quand ils s'aperçoivent des ravages de leurs méthodes, n'ont pas le courage de dire qu'ils se sont trompés. C'est l'histoire de toutes les fautes diplomatiques commises depuis 1924. C'est également l'histoire de nos affaires intérieures. De 1924 date une entreprise de désorganisation sociale qui a failli tourner en 1926 en catastrophe financière et à laquelle ses partisans n'ont jamais renoncé. Les ministères

qui ont essayé de réparer en 1926, et après les élections de 1928, ont eu une vie précaire parce qu'ils ont toujours été sous l'impression d'une lutte qui n'était pas terminée et qui se poursuivait tantôt au grand jour, tantôt par des voies secrètes. Les élections de 1932, encouragées par le parti radical et le parti socialiste, ont renoué la chaîne des événements de 1924. Il peut paraître inconcevable qu'un pays qui a subi la guerre de 1914 et qui a été exposé aux épreuves de 1926 ait si peu de mémoire. L'amnésie est ordinaire aux démocraties.

La majorité de la Chambre a ou croit avoir un programme : elle veut une politique qui est absolument contraire à celle qu'un État, conscient des difficultés extérieures et des difficultés financières, peut vouloir. Il y a une antinomie entre ce qui est nécessaire au bien public et ce qui est désiré par l'esprit révolutionnaire. Ou l'État se reconstituera pour défendre la société, ou il trahira la société, et deviendra l'instrument de la révolution. Nous ne sommes qu'au début de cette crise. Nous en avons indiqué les origines et les symptômes. Nous sommes bien loin d'en connaître tous les développements et toutes les étapes. Le rythme de ces crises, où les petites causes ont une action aussi décisive que les grandes et où les volontés de quelques-uns sont parfois déterminantes, échappe dans le détail à la prévision. Il est certain que l'État ne se modifiera pas de bonne grâce. De sages conseillers lui indiquent ce qu'il devrait faire et ce qu'il serait en effet excellent qu'il fit. Mais il ne le fera pas. Les Parlements ne renoncent pas à leurs commodités ni à leurs privilèges. Les constitutions sont rarement revisées avec sérénité à Versailles. Ce sont les événements qui imposent ce que les hommes ne savent pas ou n'osent pas décider. Quand l'État est défaillant, l'esprit public se réfugie chez les particuliers, dans les centres de résistance nationale. Dans ses *Mémoires d'un ministre du Trésor*, Mollien écrit cette belle phrase : « Ce fut le livre d'Adam Smith, encore si peu connu, qui me fit apprécier la multitude de points de contact par lesquels les finances publiques atteignent chaque famille : ce qui leur fait trouver des juges dans chaque foyer. » Ce juge du dernier ressort, le foyer, demeure le gardien suprême de l'intérêt français.

QUARTIER LATIN...

D'AMÉRIQUE

FIN septembre. C'est la rentrée.

Pour aller à l'Université où une place m'est réservée, je dois faire dix-huit heures de train, de New-York. En dix-huit heures, on parcourt un tout petit bout d'Amérique, et quand je leur dis que ce n'est pas plus long de traverser toute la France : « Ce n'est pas possible... C'est si petit que ça ? »

Dans le train, j'ai vite fait connaissance avec une dizaine d'étudiants et étudiantes qui font une bande joyeuse. Heureusement que je ne songe pas à dormir. La nuit se passe en chansons, en rires, en bavardages.

Je parle et comprends l'anglais de l'Angleterre : c'est très insuffisant. Il me faudra apprendre l'américain, et bien plus : l'argot. Quelques plaisanteries m'échappent ; je le regrette, car elles déclenchent une gaieté bruyante et générale, à laquelle je m'efforce, quand même, de prendre part. Ne pas savoir rire serait plus grave que jurer ou boire, et on dirait que la France est rébarbative.

Enfin, je saurai vite que *to kick the bucket* veut dire « casser sa pipe », que *that contraption* est « ce machin-là ». Bob se charge tout de suite de cette partie de mon éducation que je ne trouverai dans aucun cours, à l'université, et quand je répète après lui *gee-wise* et *go to hell*, il montre, en un éclat de rire, deux rangées intactes de belles dents blanches.

Nous arrivons. La petite ville est saluée à coups de chapeau et de cris enthousiastes. A la gare, dans les rues, dans toutes les maisons où l'on s'installe, règne une grande agitation. Les camions transportent d'énormes malles. Les voitures

arrivent, bondées de jeunesse, et d'un amas de valises. Ils ont parfois voyagé ainsi, deux ou trois jours, sans arrêt, que ce soit dans une belle Buick, ou dans l'une de ces invraisemblables vieilles Ford, que l'on croirait destinées à s'écraser au bas de la colline devant un objectif de cinéma.

J'ai fait quelques promenades, par la suite, dans une de ces voitures qui appartenait à une étudiante. Il suffisait d'appuyer sur la pédale, et ça roulait dans les chemins les plus tortueux. Malheureusement, la propriétaire, n'ayant plus de quoi payer l'impôt et ne trouvant pas acquéreur, dut abandonner tout simplement son véhicule sur la route, à la fin de l'année, et rentrer chez elle... par le train !

Certains étudiants venaient de très loin. Il est curieux qu'un jeune homme de Chicago, par exemple, vienne faire ses études dans l'Ohio, alors qu'un autre de l'Ohio ira très bien à Chicago faire les siennes. Sans doute les voyages forment-ils la jeunesse et les étudiants trouvent-ils, dans un État éloigné, l'occasion de nouvelles expériences.

A ma grande satisfaction, une jeune fille, professeur de français, venue à ma rencontre, me conduit à mon domicile.

La voiture s'arrête dans une large avenue, devant un bâtiment de briques rouges. C'est le *dormitory*, où habitent une centaine de *girls*. Sur le perron, dans les couloirs, il y a des petits groupes de jeunes filles en robe claire ; et des rires fusent. C'est une joie de se retrouver. Une fois les bagages apportés dans les chambres, où ils gisent n'importe comment, l'important est de voir les amies ; ranger, s'installer, ce sera pour plus tard.

Les chambres sont claires, presque toutes semblables ; une commode, deux lits, un bureau, un fauteuil à bascule, deux chaises ; par terre, un tapis qu'encadre un parquet reluisant. Chacune, selon son goût, en fera son home ; bientôt ces pièces dénudées seront garnies de rideaux, coussins, lampes, livres, grandes photos de beaux garçons, — le ou les amis de cœur, — ou de vedettes de cinéma, images découpées dans quelque illustré. On rencontre ainsi souvent Maurice Chevalier.

UNE Française est arrivée. C'est un événement. On se le dit. On veut voir. Je suis vite entourée et assaillie de questions. Quand elles savent que je suis Parisienne, je deviens quel-

qu'un de vraiment très important ; Paris, le beau rêve...

Je ne pourrai me rendre à toutes les invitations qui me me sont faites pour le soir même : j'ai passé à bavarder ainsi, par la suite, bien des soirées, où je cherchais un cœur derrière ces théories pratiques, un esprit à travers ces propos un peu fous, et j'en ai trouvé. On doit toujours essayer de comprendre...

Je vais au hasard, chambre six, chambre neuf.

Ici, elles sont trois ou quatre.

Clara est assise au bord de la fenêtre. Elle paraît un peu méditative. Jane, qui s'agite constamment, s'en aperçoit :

— Hello, Clara, tu as encore laissé des amours dans ton pays ; qui était-ce, cette année : Billy ou Donald ? Sais-tu que Jim est revenu ? Je l'ai rencontré avec Sarah... Bon, mais qu'est-ce que ça peut te faire ? C'est de l'histoire ancienne, Jim et toi. Tu es stupide. Du reste je te raconte ça exprès pour te guérir. Si tu donnes dans le sentiment toute ta vie, tu n'arriveras jamais à rien... Tiens, secoue-toi, et viens m'épiler les sourcils : je vais avoir tout de l'homme des bois si je continue... L'amour te perdra, ma chère. Enfin je t'aurai prévenue... Louise, il fait très bien, ce rouge...

Louise, tout en se balançant dans le fauteuil, se badigeonne copieusement les lèvres.

— Oui, il fait bien, mais il marque. Te rappelles-tu, l'année dernière, quand Tom a passé son examen ? Je l'avais accompagné et embrassé pour lui donner du courage. Eh bien ! quand il a eu fini de répondre, Mr John a sorti une petite glace de sa poche et lui a montré ses lèvres barbouillées...

Dans cette autre chambre, je n'ai d'autre ressource que de m'asseoir par terre.

Combien sont-elles ? Je ne sais.

Une tête émerge d'un fouillis de coussins. Deux pieds nus dépassent, au bout du lit. Par le tiroir entr'ouvert, un chiffon de soie et de dentelle apparaît. Qu'il est joli en somme, ce léger désordre de joues roses et de crêpe de chine, et cela donne envie de s'installer là, comme une chose de plus, qui se trouve bien où on l'a mise, et qui laisse avec insouciance couler le temps et courir à leur fantaisie les rêves fantasques...

Jeanny est assise sur le bureau, les jambes pendantes...

Elle a seize ans, des dents comme des petites perles, des cheveux courts et frisés, des yeux bleus pétillants.

— Papa a été en France pour la guerre. Il aime la France. Il m'y emmènera quand j'aurai fini mes études.

— Moi, dit la tête qui émerge des coussins, j'épouserai un homme riche, et nous irons passer deux ans en Europe : Paris, Vienne, Venise...

— Moi, tu verras, — c'est une petite blonde à l'air gamin qui parle, — quand je ferai des affaires, je le gagnerai bien toute seule, le voyage... Ah! Paris, la bonne vie!... Tu fais le café, Margerie? Que voulez-vous manger, les enfants : sandwiches, glace, gâteaux? Faites votre choix, faites vos commandes, je me dévoue pour aller téléphoner à Cline qu'il nous apporte tout cela...

Et, traînant ses mules, elle sort en sifflotant.

La porte s'ouvre constamment. L'une vient demander qu'on lui prête une robe ou un collier. Une robe qui plait fait facilement le tour de la maison. Ce n'est pas qu'elles en manquent; elles en ont des quantités; mais il faut du nouveau toujours, comme aux enfants il faut toujours de nouveaux jouets...

La sonnerie du téléphone résonne à chaque minute. On entend : « Mary, Jane ». Et les appelées descendent, en tenue de soirée, les cheveux impeccablement mis en plis, l'air de grandes dames. Leurs amis les attendent au salon. Ils n'ont pas le droit de venir les chercher jusqu'à leurs chambres...

Ah! mais, on a des principes en Amérique!

Il est absolument interdit de fumer. On passe un paquet de *Camel*. Or, la « matron », chargée de veiller à l'observation des règlements, ce qui n'est pas une mince tâche, parmi toutes ces têtes qui ne respectent guère ce qui est respectable, apparaît. Elle a un flair extraordinaire. Elle ouvre la porte, renifle. C'est significatif. Nous cachons notre inquiétude dans un sourire, et nos mégots dans un tiroir...

Cette « matron », il est vrai, c'est un vrai poème. Elle vous regarde par-dessus ses verres épais, en baissant le nez; elle porte perruque, et ne voulant pas avouer sa calvitie, se montre toute chapeauté au saut du lit, sa coiffure n'étant pas encore installée. Elle sourit en disant des choses désagréables. Elle porte des robes de voile bleu pâle, sans souci du ravage des ans qui se montre d'autant plus, auprès de cet azur. Elle

reçoit, pour des bridges sérieux et réglementaires, de bonnes vieilles filles de sa génération. Elles discutent le vote des femmes en croquant des bonbons. Nous disons : *Here, are the old nuts!*

Tout le monde était accueillant. La vie était facile, organisée et libre. On s'y adaptait vite. Nous sortions toujours sans chapeau ; nous avions des quantités de connaissances. Comme c'est l'usage, en rencontrant les camarades, nous disions : « Hello, Jack ! Hello, Don ! » et c'était charmant.

Comme Française, j'avais toutes les sympathies, même chez les commerçants. J'en ai rencontré qui étaient venus faire la guerre, et étaient heureux de rappeler leurs souvenirs.

L'ORGANISATION des cours, aux États-Unis, diffère beaucoup de la nôtre.

J'étais un peu affolée, au début, de me voir à la tête de seize heures de cours par semaine. Et le pire est qu'on n'en peut manquer plus d'un certain nombre, sous peine d'être refusé systématiquement à l'examen. De plus, les devoirs sont exigés tout le long de l'année.

Je n'ai pas manqué de proclamer que, chez nous, les étudiants sont supposés savoir travailler tout seuls, comme ils l'entendent, et qu'ils font des devoirs s'ils le veulent bien. J'évoquais des souvenirs de Sorbonne... Et cela m'amusait de réciter des leçons, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps ! Nous avions le choix entre une très grande quantité de cours, — jusqu'au cours de parole en public !

Il entrait toujours, dans cet enseignement, une grande part d'exercices pratiques. Ceux qui se destinaient au professorat allaient faire la classe dans les écoles du voisinage. Je suis allée dans une de ces écoles perdues dans la campagne, pour parler de la France aux enfants. Ils avaient de huit à douze ans et étaient tous excités de ma venue. Pour eux, la France, c'était un peu ce que la planète Mars est pour nous. Ils m'écoutaient, bouche bée, écarquillant les yeux ; ils me posaient des questions adorablement naïves, sur la vie des enfants de leur âge, chez nous. L'un d'eux me demanda d'écrire au tableau, pour voir si nous avions les mêmes lettres. Un autre, les pouces passés dans les bretelles de sa petite salopette, dit à son voisin : « Regarde comment c'est fait les chaussures françaises ! » Une

distribution de timbres et de cartes postales les rendit fous de joie.

J'avais demandé d'assister à quelques travaux d'art ménager. L'installation des cuisines était remarquable : une quantité de systèmes électriques, des fours, des frigidaires. Là, les étudiantes, en blouse blanche, apprenaient les secrets de la maîtresse de maison modèle; et de façon savante, puisqu'il leur fallait calculer combien de calories contenaient tels mets qu'elles avaient confectionnés.

On rencontrait des étudiants, — futurs ingénieurs, — munis d'instruments : compas, niveaux d'eau.

Nous devons taper nos devoirs à la machine, et le soir, on entendait, à travers les cloisons, le bruit studieux des machines à écrire.

L'Université avait un journal, entièrement rédigé et édité par les étudiants. On y trouvait les annonces et comptes rendus des différents clubs et réunions, conférences, danses, réjouissances de toutes sortes, une page pour les sports, et quelques lettres envoyées au journal par les étudiants : réclamations, projets de réformes, ou problèmes ardu. Et elle avait un hymne, que nous chantions dans les grandes circonstances, tous debout, et la fanfare le jouait avec un bruit de tonnerre, en plein air, aux matches de football.

Les sports tiennent une grande place dans la vie de l'Université.

Avant de commencer les cours de culture physique, il fallait passer un examen médical. Le jeune docteur chargé de nous examiner me disait : « Ah ! Vive la France ! »

Il avait été médecin de la marine pendant la guerre, et avait passé une semaine à Paris. Il me racontait que, arrivé à Paris avec plusieurs camarades, il les avait vite laissés, sentant qu'il se débrouillerait très bien tout seul; et quoique ne sachant pas un mot de français, il s'était fort bien débrouillé. Il s'abstenait de me dire quels souvenirs il avait amassés pour que son séjour fût devenu inoubliable, mais je pouvais lire dans ses yeux, qu'ils ne devaient pas être précisément moroses. « J'espère, disait-il, aller vous voir bientôt. J'ai promis à ma femme de l'emmener à Paris. Il est vrai que j'aimerais bien mieux y aller seul... »

Donc, tous les étudiants dont l'examen médical était satisfaisant avaient l'obligation de suivre un cours d'éducation physique. Ce cours avait le même coefficient, pour l'examen général, que celui d'histoire ou de mathématiques.

Le cours de danse rythmique, pour les jeunes filles, était un fort joli spectacle. Elles avaient, sur un maillot blanc, des robes très simples : juste un trou dans le tissu pour passer la tête, et une ceinture pour maintenir les côtés. Elles choisissaient la couleur : claire et unie. Elles évoluaient sans bruit, dans leurs sandales, le vague de la robe ajoutant à la grâce des mouvements qu'elles devaient faire en mesure. On leur faisait exécuter parfois de véritables ballets.

La « gymn » était très différente. L'uniforme était la blouse blanche et la culotte verte, courte et bouffante. Elles avaient les jambes nues et portaient des socquettes roulées à la cheville, avec les chaussures noires décolletées à talon plat et à barrette, munies en dessous, à l'extrémité de la semelle, d'une petite lame métallique. En rang, les mains aux hanches, tandis qu'on jouait au piano un air entraînant, elles frappaient en mesure le parquet de la pointe du pied, en faisant des pas variés. Comment ne pas évoquer les girls du Casino de Paris ?

La piscine, très bien installée, était certains jours réservée aux garçons, les autres aux jeunes filles. Heureusement, car, en sortant de l'eau, c'était l'usage de quitter le maillot et de se promener ainsi dans le plus simple appareil.

Au printemps, on donnait des cours de tennis et de tir à l'arc.

Au début de l'année scolaire, l'événement d'importance était une série de matchs de football. La veille du match, la fanfare donnait un concert, accompagné de discours destinés à exciter l'enthousiasme des foules et l'énergie des combattants. Tout le monde chantait l'hymne suivi de « hurrahs » retentissants...

Le jour du match, quel que fût le temps, on se rangeait sur les gradins. S'il faisait froid, on apportait des couvertures, s'il pleuvait, des parapluies. C'était un spectacle curieux que cette mer mouvante de parapluies ouverts, sous lesquels, pour l'amour du sport et l'honneur du parti, on restait là, des heures... L'une après l'autre, les fanfares des deux équipes fai-

saient le tour du stade avec une tranquille majesté et un grand bruit de cuivres. Ensuite, le jeu commençait. Les hommes se ruaient sur le ballon. Un blessé était vite emporté et remplacé. Les cris de la foule retentissaient très loin dans la campagne.

Un emplacement était réservé aux reporters. L'un d'eux racontait à mesure devant le micro tous les incidents du match. D'autres tapaient directement à la machine leurs impressions. Des gamins, le col relevé, en culotte de golf, les mains dans les poches, comme de petits hommes, mâchaient le *chewing gum* d'un air grave. Des vendeurs de *pop-corn*, de *pea-nut*, d'*icecream* passaient, coiffés de la casquette blanche étroite et haute, la large visière rabattue sur le front.

Un vieux monsieur, chaque fois que nos combattants faisaient un coup adroit, criait : *O. K. boys!*

Le lendemain, le journal donnait le compte rendu minutieux du match, avec les photos de ceux qui s'y étaient distingués. Ceux-ci devenaient en quelque sorte nos héros nationaux. Pendant plusieurs jours, on commentait les résultats.

Je pensais à cette boutade d'un écrivain américain : « Notre calendrier religieux est établi d'après les événements sportifs, et dans le panthéon américain, on place des champions de tennis, de rugby, de natation... »

CHACQUE semaine, nous avions une réunion générale dans le grand théâtre de l'Université. Là, une représentation était donnée, soit par de grands artistes de passage (nous avons entendu ainsi Tito Schipa, Paul Whiteman), soit par différents groupements de l'Université. Ceux-ci exécutaient des danses, des chœurs, des concerts très intéressants. La section « art dramatique » y trouvait un excellent exercice et produisait de bonnes pièces telles que *la Case de l'Oncle Tom*. Je dus accepter un rôle dans une pièce d'Henri Duvernois jouée en français et organisée par le club français.

Cela se passait le matin, à dix heures, entre deux cours. Nous y allions, nos livres sous le bras. Nous applaudissions avec un enthousiasme inaccoutumé, pour faire durer la séance, et raccourcir d'autant le cours suivant.

Les clubs sont nombreux et variés : club de latin et de grec,

de mathématiques, de langues vivantes. Le club cosmopolite réunissait les étrangers : Chinois, Espagnols, Italiens.

Les Américains s'intéressent beaucoup à tout ce qui vient d'Europe. Ils nous demandaient de faire des conférences, à nous, étudiants étrangers, afin d'établir des comparaisons et de saisir, pour ainsi dire, le reflet du génie des différents peuples.

Au club d'allemand, on devait parler allemand. Au club français, on parlait français. Les réunions avaient lieu le soir. Étant seule Française, j'étais d'office nommée secrétaire du club français, et on me demandait souvent d'y parler. Je le faisais, aussi lentement et distinctement qu'il m'était possible. Mes efforts étaient récompensés par de chaleureux remerciements. Ce club donnait des diners où les convives étaient baptisés d'illustres noms français. On voyait alors festoyer côte à côte, Louis XIV, Mistinguett, la comtesse de Noailles, Chanel et Georges Carpentier. Curieuse assemblée !

Presque tous les étudiants appartenaient à des groupements appelés « Alpha, Beta, Gamma, etc... » : toujours chez les Américains cette manie de l'antiquité, qui leur fait bâtir partout des temples grecs. Dommage qu'ils ne puissent, à coups de dollars, ressusciter Socrate. Ce serait très *exciting*. On lui jetterait des bouts de papier, et il devrait boire un cocktail, en manière de cigüe !...

Ces groupements étaient de deux sortes. Les uns avaient pour but le développement des sciences, les autres l'organisation des fêtes et réjouissances.

Ces derniers avaient chacun une maison où avaient lieu des réceptions, des danses. Cela créait une société où les étudiants trouvaient un délassement et faisaient connaissance entre eux. Des rendez-vous étaient arrangés entre un groupe masculin et féminin. Un jeune homme était présenté à chaque jeune fille, et ils s'en allaient à la recherche d'un *good time*. Des sympathies naissaient des camaraderies, des amitiés, des amours...

Les groupes de jeunes gens préparaient des chœurs et venaient, la nuit, chanter sous nos fenêtres : c'était la sérénade. Nous entendions parfois d'autres sérénades, tout à fait imprévues, celles des étudiants, ou mêmes des étudiantes, qui fréquentaient trop assidûment la dive bouteille, — car

les jeunes filles ne dédaignaient pas non plus ces plaisirs de la prohibition.

Dans une petite maison de l'aspect le plus banal, située à quelques kilomètres de là, — il fallait la connaître, bien sûr ce n'était pas affiché! — on entrait dans une arrière-cuisine, et on se faisait servir du vin et de la bière. Cela coûtait cher et n'était pas bon, mais, rien que l'attrait du fruit défendu...

De ce côté-là, sur la route, on rencontrait des voitures qui revenaient, agitées de bonds, et décrivant des zig-zags peu rassurants...

Les groupes de jeunes filles donnaient des revues, avec décors et costumes, dignes d'un bon music-hall. Naturellement ce n'étaient pas les girls qui manquaient! Les danses et le jazz avaient un rythme impeccable. Je me rappelle aussi une scène parfaitement réussie, représentant les bas-fonds de New-York, avec les vieilles commères à cheveux courts, tenant la cigarette entre leurs lèvres peintes, avec l'*ice-man*, qui passait en sifflant.

Puis, elles nous chantaient des chœurs, avec un ensemble impeccable, des chœurs endiablés.

Parfois une voix grave s'élevait. Voix prenante, profonde, presque masculine. Elle entonnait un *bluse* lent, trainant, affreusement triste; on se demandait d'où venait cette indicible mélancolie, comme une danse du désespoir... *Blue song... so blue...*

Des réceptions avaient lieu, très souvent, ici ou là. On arrivait, chacun avec sa chacune, on dansait, les têtes bien collées l'une contre l'autre (c'est une affaire d'habitude...), on buvait le punch, le punch officiel et permis. Le système de « couper la danse » était assez brutal. Les couples se séparaient tout d'un coup, et les jeunes gens prenaient les jeunes filles, avec lesquelles ils voulaient danser, à leurs partenaires.

Nous invitations parfois des amis à dîner au « dorm ». C'était très protocolaire. On voyait apparaître les très longues robes et les brillantes boucles d'oreilles. Le menu était de choix : cocktail... de fruits, et puis un autre cocktail, pour ainsi dire : c'était le plat principal, composé de viande, légumes de deux ou trois sortes, confiture, tout cela disposé côte à côte, sur la même assiette, puis la salade : banane à la mayonnaise garnie

de noix, ou ananas bien arrangé sur la laitue... Mais non, ce n'est pas mauvais. Seulement, l'eau fraîche est un peu fade...

Les tables, couvertes de nappes d'une blancheur impeccable, étaient garnies de papier vert en rubans ou bouillonnés : l'ensemble était gai. Et nous dinions à la seule lueur des bougies, ce qui était charmant.

Au dessert, nous chantions... comme quoi, les vapeurs de l'alcool ne sont pas indispensables à l'expansion bruyante et chaleureuse qui suit un bon repas.

CHACQUE année, entre deux trimestres ou après des examens, une réjouissance de quelques jours est organisée. Une grande quantité de jeunes filles sont alors invitées à l'Université. C'est la « junior Prom ». Elles viennent parfois de loin. Pour les loger, on fait de la place comme on peut : on s'entasse à deux ou trois dans un petit lit, à cinq ou six dans une petite chambre. La principale attraction est un bal monstre, avec un jazz puissant. Mais il y en a bien d'autres : manifestations sportives, représentations, diners...

Quelques jours... et chacun n'a d'autre occupation, d'autre préoccupation que d'avoir *a good time*. Quelques jours... et les oiseaux s'en vont. Ceux qui restent n'ont plus qu'à récupérer, pendant les cours au besoin, leur compte de sommeil...

Chaque année aussi, un week-end est réservé aux anciens. On fait de nouveau de la place pour les hôtes, ceux qui ont passé là, et qui viennent y rappeler leurs souvenirs.

Et puis, il y a le week-end des mères. On leur fait fête, et pendant deux ou trois jours, on voit partout, au bras des étudiants, des dames qui sourient en écoutant leurs histoires...

La dernière nuit avant les vacances de Noël, un arbre est dressé dans le salon du « dorm ». Toutes les girls, en pyjama, assises par terre (O jeunes filles en uniforme!), chantent des cantiques, et des cadeaux sont distribués. Puis, une fois au lit, elles laissent leurs portes ouvertes et éteignent toutes les lumières; dans la nuit, un groupe de jeunes filles passera dans les couloirs, portant des cierges et chantant doucement.

Les Américains ont pris à l'Europe quelques-unes de ses vieilles coutumes. Ils se sont créé des traditions qu'ils conservent. Ils y tiennent et ils ont raison.

J'ai assisté à de très émouvantes cérémonies, pour l'initia-

tion des nouveaux membres de l'Y.W.C.A. (Association des femmes chrétiennes). Deux cents initiées défilaient, le cierge en main. On entendait les sons voilés de l'orgue, mêlés à la voix grave de la présidente qui disait des prières. C'est la revanche d'un certain sentimentalisme, sur l'âge de la machine. Ils savent encore, là-bas, se bercer de chansons et de romances.

Nous allions parfois, le soir, chez la directrice des études. Celle-ci nous lisait un roman ou une pièce de théâtre. Nous étions assises autour d'elle, dans un de ces *homes* américains où le confort et la douce clarté des lampes basses créent une chaude atmosphère. Cela avait beaucoup de charme.

Nos voisins d'outre-Atlantique ne manquent pas non plus d'esprit pratique; ainsi, il est très fréquent qu'un étudiant ou une étudiante auquel ses moyens ne permettraient pas de poursuivre ses études, travaille, pour vivre et payer ses inscriptions. Quel travail? N'importe: balayer les salles de cours, faire la vaisselle, servir au restaurant, être coiffeur, vendre des sandwiches ou des bonbons, laver les autos, garder les enfants. Nous n'avions que des étudiants pour servir les repas, au dorm et au restaurant: discuter une question de cours en commandant son menu au garçon était amusant et démocratique. Un jeune étudiant avait eu une idée nouvelle: il avait été trouver les commerçants de la ville, pour leur vendre un emplacement de publicité sur sa propre personne, disant qu'il était né homme sandwich! Le président Hoover gagnait ainsi son pain à d'humbles travaux, dans une Université de Californie.

Un autre système pratique était celui-ci. Ceux qui n'avaient pas de quoi prendre le train pour se rendre de chez eux à l'Université se postaient sur la route et faisaient signe aux autos qui passaient, en agitant le pouce en l'air. L'auto les transportait, tant que leurs itinéraires étaient concordants. Alors ils descendaient et recommençaient. Ces voyages étaient pittoresques et pleins d'imprévu. Pour faire quelques centaines de kilomètres, ils devaient emprunter un nombre considérable des plus divers véhicules. Ils quittaient une Packard pour un camion et pouvaient bien difficilement annoncer à leurs amis l'heure exacte de leur arrivée!

Les week-end étaient longs. Les cours s'arrêtaient le ven-

dredi à quatre heures, et bien des étudiants allaient chez eux. On les voyait, avec leurs petites valises, se diriger vers la gare, ou s'entasser dans les voitures. On en mettait tant qu'on pouvait et ça démarrait quand même. C'était tout un branlebas sur les routes où les boys, les girls, les moteurs des vieilles Ford, tous chantant à tue-tête, s'éloignaient...

Vers le mois de mai, on se mit à travailler dur, — vraiment, assez dur, — pour les examens de fin d'année. Il y eut des fêtes, ensuite, en l'honneur des « seniors », qui allaient recevoir leur diplôme et quitter l'Université définitivement. Le président de l'Université, homme encore jeune mais vraiment un père pour ses trois mille enfants, donna à ceux qui parlaient de sages conseils, les avertissant, entre autres choses, qu'ils ne devaient pas s'attendre à trouver, tout le long de leur vie, la besogne toute mâchée, comme pendant leurs années de collège. Il est vrai que cette vie d'études est trop facile pour préparer l'autre, — la dure école. Finies les camaraderies, les réunions, les danses, les flâneries dans le parc, les livres sous le bras, les rendez-vous à la bibliothèque. Et devant soi, le problème ardu de trouver une situation.

Alors, les seniors, l'air grave, défilèrent dans leur grande cape noire, portant avec une légitime fierté le bonnet carré à pompon.

Je repris le chemin de New-York, — faisant bien des envieux. Ils évoquaient, en me disant au revoir, le bateau, et Paris plein d'histoires... « Bye-bye... »

...Au revoir, peuple étrange dont on blâme les erreurs et dont on aime la vie... un peu comme on ferait d'un enfant trop gâté !

ODETTE PASCAUD.

LA DISGRACE DU CAPITALISME

I

UNE ÉVOLUTION EN PORTE-A-FAUX

L'Europe moderne, jusqu'à 1914, resta marquée, dans sa structure économique comme dans l'équilibre de ses opérations financières, par la prédominance des capitaux personnels ou familiaux sur les capitaux anonymes ou collectifs. Les initiatives, le travail et la richesse tiraient leur force de l'épargne plus que du crédit. Du moins, le crédit n'avait de source que dans l'épargne.

Les capitaux européens, en majeure partie, étaient dispersés, non concentrés. Chaque entreprise, chaque fortune obéissait à une gestion relativement libre, avec des chances et des responsabilités qui n'engageaient guère le sort des autres entreprises ou des autres fortunes.

Le cadre matériel et spirituel de la société était antérieur au progrès social, qu'il déterminait, favorisait et soutenait en proportion des moyens laissés disponibles par l'effort de chaque génération. L'homme pliait ou adaptait ce cadre matériel et spirituel à ses besoins nouveaux comme à ses réussites. Mais le cadre, — éducation, lois, règles de vie, mœurs, épargne et notion même du travail ou de la fortune, — n'était pas le produit de ce qu'on appelle le progrès, il en était la cause.

L'Européen s'estimait supérieur par son idée de l'effort vital avant d'appliquer cette idée à n'importe quel cas pratique.

Priorité, primauté et indépendance relatives de la tradition ou des fins sociales à l'égard des vicissitudes matérielles, préexistence d'une épargne acquise, autochtone, personnelle ou familiale, à toute démarche pour un progrès nouveau,

individualisme des initiatives, des fortunes et des responsabilités économiques : tels étaient, en résumé, les caractères de l'énergie européenne avant la guerre.

C'est dire qu'un contrôle moral, ayant son appui non seulement dans la tradition collective, mais encore dans la culture et l'idéal individuels, s'exerçait sur la mécanique aveugle des enchainements économiques. La tradition donnait à la fois le moteur et le frein, tandis que le souci, pour chaque acteur, de sa responsabilité personnelle, donnait la prudence, source de la mesure.

Ainsi les principales et plus vieilles nations de l'Europe semblaient préservées, autant que possible, des deux risques naturels qui menacent constamment les civilisations : le risque de s'abandonner, sans force morale pour réagir, aux poussées physiques et aux accidents matériels du milieu ; le risque de ne plus pouvoir régler, faute de liberté ou de hauteur d'esprit, les transformations sociales qui résultent inévitablement des transformations économiques. Le capitalisme se jugeait fort de lui-même. Il n'était fort que de ce qui subsistait de contrôle spirituel en lui et autour de lui.

La question, à présent, beaucoup moins simple qu'on ne le croit d'ordinaire, est de savoir comment ce contrôle a presque disparu, laissant venir des troubles de toute sorte dans la société humaine.

L'ANCIEN CAPITALISME

Sans doute, bien avant la guerre, l'Europe connaissait les groupements de capitaux, les syndicats de banquiers, les coalitions d'industriels et de commerçants, les combinaisons de calculs de toute nature. Elle connaissait des sociétés anonymes en grand nombre. Elle connaissait certaines entreprises, comme les chemins de fer, dont l'ampleur rendait nécessairement solidaires d'une même gestion l'intérêt public et les intérêts privés en cause.

En dépit de quoi, après un siècle de prodigieux développement des activités et des richesses, ces activités et ces richesses restaient placées sous la prédominance de l'initiative, de l'effort et de l'épargne individuels. Les groupements de capitaux ou les consortiums d'intérêts pouvaient déjà pro-

voquer quelque méfiance de la foule à cause précisément de leur caractère exceptionnel. Mais la puissance des capitaux syndiqués et des banques ne représentait qu'une part relativement très restreinte de la puissance du capitalisme. Le capitalisme était surtout une multitude de fortunes et d'entreprises indépendantes.

Les chefs d'industrie, de commerce ou de banque, ceux-là mêmes qui inclinaient en pratique à des procédés favorisant la concentration des capitaux, ne cessaient d'affirmer un dévouement combattif aux principes de l'individualisme économique. Ils en opposaient les bienfaits aux méfaits de l'étatisme et du collectivisme. Ils étaient sincères, bien que parfois, dans leur esprit, le prestige de l'individualisme se confondît avec la liberté de tirer parti de situations privilégiées, y compris de situations qui n'étaient rien autre que des monopoles. Leurs adversaires eux-mêmes, les socialistes, qui annonçaient, depuis longtemps, que le collectivisme succéderait à la concentration des capitaux, ne réussissaient guère à tirer les travailleurs de la préoccupation de leurs intérêts individuels et immédiats.

Cet individualisme semblait surtout le caractère inné de l'agriculture en Europe, hormis les domaines féodaux de l'Europe orientale. Propriétaire ou exploitant, le cultivateur du sol était réputé pour son humeur jalouse et sa liberté ombrageuse. Il se défiait de son voisin plus qu'il ne le recherchait. Aux champs, on ne connaissait d'autre alliance que le mariage. Et le mariage était encore une affaire méritant réflexion ! Le terrien entendait rester maître de ce qu'il produisait et de ce qu'il vendait, de la façon de le produire et de le vendre. Entre le marché et le bas de laine, la recette de l'agriculture était le secret du paysan.

A part quelques cas, l'individualisme survivait aussi dans le commerce et l'industrie. Sans doute, la publicité avait rendu familier à tous le nom des grands magasins et de quelques entreprises ou banques qui paraissaient dominer la multitude des patrons. Mais ces patrons, puissants, moyens ou petits, tous individualistes, étaient en réalité le nombre et la force. Ils travaillaient avec leur capital, le plus souvent personnel ou familial, libre. Cependant le degré de liberté des capitaux du commerce et de l'industrie variait d'une nation

à l'autre. En Allemagne, déjà, le commerce et l'industrie étaient liés à la banque par leurs besoins croissants de crédit. En France, au contraire, le commerce et l'industrie restaient presque entièrement indépendants de la banque.

Le caractère traditionnellement individualiste de l'économie européenne et la dispersion des capitaux qui en résultait, comportaient bien entendu des avantages et des inconvénients. Les avantages soutenaient dans la société l'esprit conservateur; les inconvénients excitaient l'esprit de réforme ou parfois de révolte. Dans l'ordre économique, le principal avantage de l'individualisme était d'assurer une extrême souplesse au système de la production et d'obliger les producteurs à une constante modération.

L'industriel ou le commerçant mettait au jeu son propre argent, celui de ses parents et de ses proches, ou celui de bailleurs de fonds qui le connaissaient et qu'il connaissait, — de l'argent déjà gagné, autrement dit de l'épargne réelle, dont il se sentait personnellement responsable. Cette responsabilité personnelle, n'eût-elle qu'une sanction morale ou sociale, le retenait dans ses initiatives. Il savait que le capital dont il disposait était limité; il savait aussi qu'il serait le premier à souffrir, et le plus durement, de sa perte. D'où une certaine timidité de l'esprit d'entreprise, mais en même temps une infinie variété des entreprises, puisque chacune traduisait des chances et des capacités particulières.

Sauf exceptions, — les exceptions apparaissaient surtout chez les fournisseurs des États, des services publics et des armées, — on ne voyait point le capital privé s'« investir » en des outillages gigantesques, rigides, économiquement vulnérables à cause de leur rigidité même, et d'ailleurs gênants pour le progrès par la lenteur de leur amortissement. Il n'y avait de très grandes usines que pour répondre aux commandes régulières et assurées des collectivités officielles ou des chemins de fer. Toute industrie qui avait à lutter chaque jour sur le marché libre, gardait assez de mesure et de souplesse pour se plier constamment au va-et-vient de la consommation ou de la concurrence. En cas de crise, l'individualisme des capitaux limitait la solidarité des faillites. En temps normal, il favorisait l'émulation sous la forme de recherches ingénieuses, pour

la qualité et le prix des marchandises. Chaque drapier avait son tissu comme chaque verger ses pommes.

Mais l'individualisme des initiatives et la dispersion des capitaux présentaient aussi de graves inconvénients, dans l'ordre économique comme dans l'ordre social. C'était d'abord la lenteur de l'évolution collective, du fait que le progrès, au lieu d'obéir à des prévisions coordonnées sur de vastes plans, répondait à une foule d'impulsions particulières, fractionnées et souvent incohérentes. C'était ensuite l'excès de stabilité des moyens d'existence, et par conséquent la limitation des chances de vie ou de fortune pour la masse humaine en rapide croissance : d'où l'expansion coloniale de l'Europe, puis le malaise social, enfin le fléchissement de la natalité dans les vieux pays.

En somme, le capitalisme individuel, caractéristique de l'Europe d'autrefois, soutenait une civilisation que l'on pouvait croire pour toujours équilibrée : à la fois traditionnelle et inventive, soucieuse, dans le même effort, de ménagements et d'originalité. Les changements de fortunes y étaient lents, sinon rares, les folles spéculations à peu près impossibles. L'on n'y sentait d'autre risque brutal que le risque guerrier. Par conséquent, une civilisation fondée sur la double notion de stabilité et de sécurité, avec une marge considérable de réserves de temps ou d'argent, qu'il était loisible d'employer aux raffinements de l'esprit.

A vrai dire, cette civilisation n'était équilibrée qu'en apparence. Elle ne tenait pas compte de l'accroissement inouï du nombre des êtres humains. Elle n'avait pas prévu que l'accroissement rapide de la population humaine, et d'abord de la population européenne, créerait dans la société un surplus également croissant de gens à qui la stabilité sociale apparaîtrait, non comme une garantie, mais comme un empêchement à l'éclosion de leurs chances individuelles. Elle était assez souple pour absorber à petite dose les surplus de population ; elle n'était pas organisée pour les absorber à dose massive. Ce sont les surplus de population qui, indirectement, ont provoqué l'orientation nouvelle du capitalisme, et qui commandent sa destinée future. Ce sont les surplus de la population européenne qui, émigrant dans les pays d'outre-mer, y ont créé une forme, non plus individuelle, mais collective, du

capitalisme, et rompu l'équilibre de l'activité universelle. Ce sont les surplus de la population européenne qui, en Europe même, ont peu à peu refoulé le capitalisme individuel au profit du capitalisme collectif, et ouvert la voie de plus en plus large au socialisme, socialisme parlementaire ou socialisme dictatorial.

On comprend bien que nous ne saurions, d'aucune manière, donner un appui, même sous-entendu, à ceux qui prétendent expliquer les troubles présents en dénonçant l'excès de la natalité humaine. Mais on comprend bien aussi que, physiquement et moralement, il est impossible de séparer le sort d'une civilisation des conditions d'existence de la masse qu'elle fait vivre. Pour avoir négligé cette dépendance du sort de la civilisation à l'égard du sort des hommes, ou plutôt pour n'avoir pas prévu à temps la nécessité d'un rajustement, le capitalisme a été entraîné brusquement à improviser des solutions de hasard, de moindre effort ou d'aventure. C'est la cause profonde de tous les embarras actuels. Si l'on veut sauver et rénover le capitalisme, il faut commencer par ne pas la méconnaître.

Les surplus de population sont à l'origine de presque tous les grands changements de l'équilibre des sociétés humaines à travers l'histoire. De là résultent des guerres, des révolutions, des migrations, des transferts d'influence ou de puissance, des déviations d'échanges matériels et spirituels. Les surplus de population apparaissent chroniquement dans les zones du monde où la nature n'est pas trop sévère, dès que les mœurs et la police sociale protègent la famille. Ils apparaissent aussi bien dans les pays riches que dans les pays pauvres, pourvu que la condition de ces derniers, devenant peu à peu meilleure, offre de nouvelles chances d'emploi éventuel aux enfants à naître. Précisément, dans les pays où l'ordre succède brusquement à une longue insécurité et où les chances grandissent visiblement pour l'homme, la population déborde assez vite le cadre immédiat des moyens d'existence disponibles... Depuis le *xv^e* siècle, c'est-à-dire depuis la fin de l'anarchie féodale, l'Europe n'a cessé d'écouler au dehors des surplus de population, qui, munis de l'idéal et de la science de leur patrie d'origine, ont « civilisé » une grande partie du monde.

Jusqu'au dernier tiers du *xix^e* siècle, la mise en valeur des

pays d'outre-mer fut faite par les colonisateurs et les émigrants selon les traditions et les coutumes européennes, exactement copiées ou adaptées. Les premiers colons algériens vivaient et pensaient comme des paysans de France. De même, les Espagnols ou les Anglais de l'Amérique ressemblaient comme des frères aux Espagnols d'Espagne ou aux Anglais d'Angleterre.

C'est la grande émigration de la fin du ^{xix}^e siècle et des premières années du ^{xx}^e siècle qui, en accélérant brutalement le rythme de mise en valeur des pays d'outre-mer, y a fait naître un capitalisme nouveau, d'une structure toute différente de la vieille structure du capitalisme européen.

LE CAPITALISME DES PAYS NEUFS

Un pays neuf, par définition, n'a pas d'épargne. Il faut y importer ou, comme on dit, y « investir » des capitaux de l'extérieur, pour fonder les premières installations et ensuite les développer. Ainsi, tandis que le capitalisme des vieux pays s'appuie sur la richesse acquise, le capitalisme des pays neufs procède, dès l'origine, d'une spéculation, et suppose par conséquent l'espoir de gains rapides. Au lieu de refléter le passé, la société est projetée vers l'avenir.

Jadis l'importation des capitaux en pays d'outre-mer était faite par les compagnies de commerce colonial et par les immigrants ou colons qui arrivaient, chacun avec son petit pécule. Cette colonisation par l'apport de capitaux individuels a produit, dans le monde, des établissements solides, dont aucune crise ne réussit jamais à ébranler les bases et qui, loin de rompre l'équilibre général des échanges ou de nuire au rayonnement de l'Europe, élargirent les bases permanentes de notre civilisation. Parmi les plus connus de ces établissements, citons le Canada français, la Nouvelle-Angleterre, l'Afrique des Boers...

Mais, depuis cinquante ans, répondant d'une part à l'affluence des multitudes nouvelles d'immigrants, d'autre part aux spéculations d'entreprises européennes en quête de placements fructueux, de sources de matières premières ou de débouchés pour leurs produits fabriqués, la mise en valeur des pays d'outre-mer a été l'œuvre beaucoup moins de capitaux d'importation individuelle que de capitaux bancaires, concentrés et anonymes dès leur entrée en action. Ainsi presque tout

l'aménagement économique des territoires hors d'Europe, dont l'exploitation ne remonte pas à plus d'un demi-siècle, repose sur des formules de crédit spéculatif ou d'enjeu préalable, conçues dans le cadre d'opérations bancaires et pour le profit d'un capitalisme impersonnel. C'est dire que des préoccupations de nature financière devaient dominer là, non seulement les méthodes de production ou de vente, mais même l'évolution sociale.

L'influence du capital de spéculation sur l'aspect extérieur de l'activité humaine comme sur l'esprit et les mœurs de l'homme, est toute différente de l'influence du capital d'épargne.

Dans les nations d'épargne ou de vieille richesse, les capitaux constituent une fortune acquise qui existe en elle-même, avant que l'on songe à la faire fructifier. Dans ces nations, dont la France est encore le plus notoire exemple, la gestion des capitaux obéit à un double réflexe qui modèle les mœurs : la recherche du placement stable et la crainte du risque.

Dans les pays neufs sans épargne et où il faut inventer la richesse, les capitaux, loin de représenter une fortune acquise, figurent une mise de jeu, empruntée du dehors. Comme le jeu est sur le risque et que le bénéfice éventuel se calcule précisément en proportion du risque, le réflexe sera d'accélérer le jeu pour dégager au plus tôt la mise et trouver le bénéfice qui, la première mise étant remboursée, constituera une nouvelle mise. En retardant le jeu ou en l'amenuisant, on rendrait insupportable la charge des capitaux empruntés, puisqu'ils ne peuvent être rémunérés que par le jeu. Ce réflexe d'accélération est à la base de la psychologie des pays neufs : il fait leur force et leur faiblesse.

Aussi quand les premiers profits semblent en promettre d'autres, que les ressources naturelles abondent et que, par une immigration d'adultes, les chances d'activité croissent, l'équipement des pays neufs ne se mesure-t-il plus aux besoins immédiats. Il s'étend aux besoins futurs que l'on imagine. Ces besoins futurs, le capital de spéculation a hâte de les provoquer pour les exploiter. Dès lors, les avances de crédits et les constructions d'outillages précèdent la venue des immigrants, forcent la naissance des villes et déterminent les marchés. Ce n'est plus, comme dans l'Europe d'autrefois, la

société humaine qui élabore son cadre matériel; c'est le cadre matériel, conçu pour une spéculation de capitalisme impersonnel, qui impose sa contrainte et son *standard* à la société humaine en formation.

Telle semble la cause d'un phénomène social que les observateurs ont surtout remarqué aux États-Unis, mais qui est sensible, à des degrés divers, dans tous les pays neufs : l'uniformisation de la vie collective et la suppression rapide du type individuel chez les immigrants. Ce n'est donc plus seulement l'évolution économique qui suit le tracé, bon ou mauvais, que fixèrent d'avance les gérants du capital de spéculation; c'est l'homme lui-même qui, pour être admis dans le cadre social, plie son être au moule d'une civilisation dont le premier dessein ne fut qu'un calcul financier.

La mise en valeur accélérée des pays d'outre-mer a engendré dans ces pays, dès la fin du xix^e siècle, une sorte de capitalisme collectif, opposé au capitalisme individuel qui survivait en Europe à la même époque. Capitalisme collectif, disons-nous, non qu'il fût l'œuvre de la société humaine, mais au contraire parce que les collectivités étaient entièrement soumises à son armature préétablie, pour le travail, les besoins et les plaisirs mêmes de chacun de leurs membres.

Bien avant la guerre de 1914, le capitalisme d'outre-mer s'était distingué par des crises violentes et une allure généralement instable. Depuis longtemps, dans les pays neufs, le capital de spéculation se montrait enclin à construire trop vite ou trop grand, sous l'influence de cette sorte d'ivresse qu'éprouve l'Européen, venant d'un continent trop étroit, à la vue des espaces libres. Déjà, en Amérique et ailleurs, on sentait une poussée profonde vers l'« investissement » hâtif et l'« équipement » disproportionné ou prématuré.

Du moins, l'équilibre de base subsistait dans la structure générale du capitalisme universel. L'Europe continuait à produire et à exporter surtout des hommes, de l'épargne et des objets fabriqués; les pays neufs lui renvoyaient des denrées exotiques, des matières premières et des revenus. La fortune des pays neufs oscillait suivant les réussites ou les échecs du capitalisme local; mais elle oscillait toujours à l'intérieur de la même fonction économique, fonction complémen-

taire et non rivale de la fonction économique de l'Europe.

Aussi bien, en dépit des chutes et des krachs, l'audace avait procuré aux pionniers lointains de l'aventure capitaliste beaucoup plus de profits que de pertes. Les premières années du *xx^e* siècle confirmèrent le triomphe, dans le Nouveau-Monde, de ceux que l'on appela les « grands carnassiers ». Le repas des lions, sur la Prairie à défricher, laissait d'amples restes aux foules d'immigrants qui arrivaient de l'Irlande, de l'Europe orientale, des Carpathes, des Balkans et de l'Italie du Sud. Le capitalisme de spéculation recueillait, en bienfaiteur, les pauvres gens qui n'avaient pu trouver leur place dans le capitalisme d'épargne de la vieille Europe...

LA SPÉCULATION GÉNÉRALISÉE

La guerre et ses suites immédiates ont modifié brutalement les rapports d'échanges entre les deux formes antérieures du capitalisme. Elles ont élargi et accéléré, comme par miracle, le rythme d'entreprise du capitalisme d'outre-mer. Elles ont changé la nature du capitalisme européen, en substituant, dans l'économie de l'Europe, la prédominance des capitaux bancaires, concentrés et anonymes, à l'ancienne prédominance des capitaux d'épargne, individuels et dispersés.

Les pays neufs, d'une part, pour combler le déficit de production de l'Europe en guerre, montèrent un prodigieux outillage qui devait nécessairement, la guerre finie, devenir un outillage de concurrence. L'Europe, d'autre part, ayant épuisé ses réserves d'épargne dans la guerre, dut reconstituer ses moyens de production et son outillage par les mêmes procédés qui avaient servi à l'équipement des pays d'outre-mer : l'importation de capitaux, — surtout de capitaux américains, — et l'emprunt massif par le canal anonyme des banques, le tout entretenant une fièvre de spéculation boursière.

Ainsi, l'activité économique, dans le monde entier ou presque, hormis l'agriculture paysanne, mais y compris l'agriculture mécanisée, devint sujette des concentrations de capitaux et des méthodes bancaires.

Cette sujétion pouvait-elle être évitée ? Nous allons voir que non. A-t-elle été bienfaisante à certains égards ? Nous constaterons que oui. Il reste qu'elle a introduit dans l'évolu-

tion générale du capitalisme des phénomènes nouveaux, non seulement d'ordre économique et technique, mais d'ordre psychologique et moral, qui, pour n'avoir pas été reconnus à temps, entraînent notre civilisation vers une sorte d'impasse. L'impasse ne semble pas pouvoir s'ouvrir, même devant une « reprise » temporaire des affaires, si n'intervient enfin une prévoyance supérieure à la loi du gain.

Jadis, on parlait peu des banques. Le commerce du crédit a besoin de discrétion, pour la sécurité même de sa clientèle... Mais, depuis quinze ans, on a parlé sans cesse des banques. Leurs chefs devinrent, dans l'imagination des foules, une sorte d'Olympe présidant à l'activité générale. La fortune sembla prendre quotidiennement ses mots d'ordre auprès de cet Olympe, pour distribuer aux hommes le travail, l'espoir, la chance. La subite réclame faite autour du rôle des banques déplut, sans doute, aux plus anciennes d'entre elles. Mais elle profita au lancement des nouvelles, qui pullulaient. On ne cita plus une affaire, une entreprise, une « valeur », sans citer, en même temps, la banque ou le groupe de banques qui était « derrière ».

A vrai dire, si l'opinion publique fut portée à exagérer la puissance qu'elle attribuait aux banques jusqu'à la considérer comme souveraine, c'est qu'en effet, la guerre et ses suites avaient mis les États, les collectivités et la plupart des affaires privées dans la dépendance du crédit.

Les banques n'avaient-elles pas assuré, par leur concours direct ou indirect, le fonctionnement de la trésorerie des États pendant la guerre et depuis? N'avaient-elles pas « placé » la série sans précédent des emprunts publics par quoi on avait réussi à mobiliser l'épargne du monde au service de l'effort guerrier? N'avaient-elles pas procuré aux régions sinistrées de l'Europe des fonds pour relever les ruines? Évidemment, cela n'était pas exempt de mérite. Mais cela comportait aussi, pour ne rien dire des profits, l'accroissement constant du prestige et de l'influence bancaires, dans le cadre national comme sur l'échiquier international.

La guerre et ses besoins immenses, puis les besoins à peine moins grands qu'elle laissa derrière elle, offrirent d'ailleurs aux industries de tous les pays un débouché dont la capacité

d'absorption surpassait de loin la capacité de production des outillages existants ou restés disponibles. Les industriels anciens furent intéressés à doubler, tripler, parfois décupler leurs installations. Des industriels nouveaux, innombrables, reçurent des encouragements à tenter leur chance. Mais où trouver, en si peu de temps, les moyens de construire des usines, de payer des machines, d'accumuler des stocks de matières au plus haut prix, sinon en s'adressant aux banques? Pour répondre à des appels de crédit incessants, à des engagements démesurés, les banquiers durent élargir beaucoup leur fonction et leur contrôle, en même temps qu'ils hâtaient la concentration des capitaux pour affermir les bases permanentes de leur activité.

Puis ce furent les troubles monétaires, bouleversant la comptabilité de toutes les entreprises et de tous les commerces. Il fallut remanier le capital des sociétés, reconstituer ou accroître les fonds de roulement, modifier le volume et l'équilibre des trésoreries privées. D'où nouveau recours aux banques, qui, bon gré mal gré, pénétrèrent plus encore dans la gestion des affaires qu'elles avaient à soutenir ou à relever.

Enfin, l'esprit de spéculation, favorisé d'abord par l'irrégularité des approvisionnements et des échanges, puis surexcité par le désordre des monnaies et des prix, se servit des moyens techniques qu'il trouvait dans les banques. La clientèle de spéculateurs devint si nombreuse qu'elle fit naître des banques de tout ordre, à tout propos et partout. En même temps, les titres représentant les capitaux de l'industrie et du commerce étaient l'objet de mouvements de Bourse de plus en plus vastes, sans égard à d'autre intérêt que celui des « différences » de mouvement. Certaines banques s'habituerent bientôt à regarder toute affaire comme un prétexte ou une occasion à « placer » du papier, spéculant à longueur de journée sur la hausse et la baisse des titres...

Dix ans après la guerre, le capital d'épargne, dans la mesure où il n'avait pas été détruit, apparaissait désormais comme submergé par le capital de spéculation, solidaire des risques de ce dernier et impuissant à s'en défendre, sous la gestion, pratiquement irresponsable, de concentrations d'intérêts anonymes. La plus grande partie de l'économie européenne obéissait au même rythme téméraire que l'économie

des pays neufs. Le capitalisme européen n'avait plus son appui dans la richesse acquise et la prévoyance individuelle. Comme le capitalisme d'outre-mer, il courait après la chance. Il avait quitté la philosophie de l'« être », pour la philosophie du « devenir ». Naturellement, l'intensité de ce processus varia selon les traditions ou les conditions de chaque pays. L'industrialisation artificielle et la mise en sujétion de l'activité économique par les crédits bancaires furent plus marquées qu'ailleurs dans les pays peuplés à l'excès et dépourvus d'épargne, dans les pays où l'inflation monétaire avait détruit les réserves de capitaux privés et dans les pays que les traités avaient soumis à des données d'équilibre économique tout à fait différentes des données d'autrefois. L'Allemagne, l'Europe centrale et l'Europe orientale, les Balkans et l'Italie elle-même acquirent, en quelques années, un équipement et un « potentiel » économiques qui n'avaient d'autre soutien que les crédits de la « finance internationale ».

Le vaste élan d'entreprise que suscitèrent la concentration des capitaux, l'orientation spéculative des marchés et la mobilisation intensive du crédit, a entraîné des progrès immenses dans l'aménagement et le rendement général de la production. Les progrès furent parallèles, sinon de même ampleur, en Amérique, en Europe et jusque chez les peuples dits « arriérés » de l'Asie et de l'Afrique. Les Soviets eux-mêmes, gagnés par l'exemple du super-capitalisme, se donnèrent comme idéal de mécaniser et d'industrialiser la Russie à outrance, en absorbant indirectement des crédits américains.

Qui nierait la valeur de l'effort par lequel, dans le monde entier, depuis quinze ans, les ingénieurs ont transformé, renouvelé, agrandi les outillages publics et privés? Comment méconnaître que la « production de masse » a mis à la portée des foules une quantité inouïe d'objets, de marchandises et de services de toute sorte, dont l'usage, en devenant commun, fût-ce au prix d'un déchet de la qualité, a élevé très sensiblement le niveau général des commodités matérielles? Jamais, en si peu de temps, la multitude humaine n'obtint une amélioration aussi rapide du cadre de son existence et des instruments de son bien-être.

Mais l'élan ne pouvait durer, sans aboutir à une chute,

que moyennant deux conditions impérieuses : une condition de mesure dans son développement, et une condition d'utilité sociale dans son objet. Ces deux conditions impliquaient une prévoyance supérieure, disons le mot : une morale, qui ne pouvait pas se trouver dans la seule loi du gain. Livrée à elle-même, la loi du gain suit l'entraînement des calculs bornés et des chances de rencontre sur la pente de l'égoïsme désordonné.

LE PORTE-A-FAUX

L'assujettissement de l'économie, par l'entremise de groupes anonymes, aux capitaux de spéculation abolit le sens du risque, et par conséquent le souci de la mesure, à la fois chez les bailleurs de capitaux et chez les emprunteurs.

Dans le monde entier, les banques, instruments bénévoles ou contraints de l'inflation du crédit, assumèrent un volume de risques industriels, commerciaux et même agricoles, qui étaient étrangers à la fonction bancaire et qu'elles n'avaient aucune compétence pour apprécier. La compétence des banquiers n'a rien de ce qu'il faut pour régler la production ou la vente des marchandises. En sens inverse, les gérants de l'industrie et du commerce, ayant à employer, non plus des capitaux individuels et limités, mais des capitaux anonymes qui, par le jeu du crédit, semblaient indéfiniment extensibles, prirent à la légère des risques financiers qu'ils s'en remettaient aux banquiers du soin d'apprécier. De sorte que les uns et les autres, bailleurs et emprunteurs de capitaux, échangeaient des risques qui, faute d'un contrôle de compétence commun, d'ailleurs impossible à établir efficacement, se multipliaient au lieu de se neutraliser.

Un tel régime devait se prêter, pendant quelque temps, non seulement à de folles imprudences, mais aux abus les plus immoraux. En face d'un public de prêteurs anonymes, qui ignoraient tout de la marche technique et même de la nature réelle des affaires où leurs capitaux iraient finalement s'engager, il devenait tentant, pour les intermédiaires comme pour les preneurs de crédit, d'échafauder des combinaisons de trompe-l'œil. On « surcapitalisa » systématiquement les entreprises ; on en dérivait les profits vers des installations nouvelles, servant de prétexte à de nouveaux appels au crédit ; on associa

les titres des bonnes et des mauvaises affaires pour des manœuvres de Bourse. L'esprit de prévision raisonnée et le souci des éléments réels cédèrent de plus en plus à la fièvre de l'agio.

Dans la gérance même des entreprises, l'autorité proprement patronale, personnelle, responsable et constante, cédait devant l'influence du banquier, pourvoyeur de capitaux, et de l'ingénieur, dont les plans justifiaient ou excusaient la consommation de ces mêmes capitaux. La collaboration du banquier et de l'ingénieur, en l'absence d'un vrai patron, économe de ses deniers ou de ses chances, devait aboutir au gigantisme industriel : le banquier étant rémunéré en proportion de ses prêts, l'ingénieur en proportion de ses constructions.

Ainsi furent immobilisés des capitaux énormes dans des outillages démesurés. Ces outillages, rigides par leur ampleur, solidaires de la marche d'autres activités du fait même de leur spécialisation et du fait aussi qu'ils dépendaient d'un cycle d'engagements financiers, étaient impossibles à amortir sinon par une production massive, laquelle devrait, non seulement rémunérer l'exploitation, mais rembourser les capitaux d'origine et la somme indéfinie des courtages, depuis les courtages sur émission de titres jusqu'aux courtages sur livraison de matériaux. Par là on voit comment le « potentiel » de la production, d'abord accru pour répondre aux besoins exceptionnels de la guerre, continua de croître ensuite sous la poussée du capital de spéculation, devenu maître de l'économie générale, et dans le cadre de calculs purement financiers.

Personne ne saurait refuser au nouveau capitalisme le mérite d'avoir magnifiquement résolu, — on dirait presque : trop bien résolu, — le problème de la production de masse. Mais la production de masse ne vaut rien sans la consommation de masse. Le nouveau capitalisme a échoué parce que la consommation de masse, brusquement, lui fit défaut. Il a été victime de la facilité de ses profits immédiats. La loi brutale du gain l'empêcha de voir que les marchandises sont faites pour l'homme et non l'homme pour les marchandises, et qu'aucun système économique ne peut tenir s'il n'a une utilité sociale plus haute que le bénéfice immédiat du producteur ou de ses bailleurs de fonds.

La concentration anonyme des capitaux et l'orientation

spéculative des méthodes de production, exigeant l'écoulement d'une masse sans cesse accrue de produits sur les marchés, crée par elle-même un porte-à-faux, puisque la capacité de produire devance la demande existante. Dès que la demande se dérobe ou simplement ne croît plus, le capital engagé spéculativement par le producteur s'écroule. Or la demande ne peut augmenter indéfiniment que si le prix de vente des produits baisse pour atteindre de nouvelles couches de consommateurs, si la qualité des produits se renouvelle ou se modifie pour suivre les besoins changeants de la masse humaine et si la masse humaine elle-même jouit d'une progression régulière de ses moyens d'achat pour absorber les produits offerts en toujours plus grand nombre. Faute de ces conditions, la production de masse est condamnée. On ne réussit à maintenir longtemps un équilibre économique donné que s'il correspond à un équilibre social à peu près constant. C'est vrai pour le monde entier, c'est vrai pour chaque nation. L'erreur fondamentale que commit le nouveau capitalisme fut de croire que, travaillant étroitement pour son profit immédiat, sans se soucier des conditions générales du reste de l'humanité, il entraînerait à sa suite tous les hommes, ses clients présumés.

Pour indiquer la mesure de cette erreur, il suffit de rappeler que le nombre des êtres humains, aujourd'hui, surpasse deux milliards, et que le nombre des individus qui tirent leur subsistance de l'industrie ou du commerce atteint à peine quatre cents millions. La production de masse, à base de capitaux de spéculation, suppose que les quinze cents millions d'hommes non bénéficiaires des profits de l'industrie et du commerce, achèteront de plus en plus de produits aux quatre cents millions d'hommes intéressés. Il faut, d'abord, qu'ils le puissent, et ensuite qu'ils le veuillent. Cela implique autre chose que des combinaisons financières, des agrandissements d'usines et des calculs financiers : la prévoyance d'une direction sociale... Faute de quoi, le progrès technique ne fait, à la longue, que couvrir une anarchie générale et, d'abord, l'anarchie des marchés, laquelle finit par briser le progrès lui-même.

LUCIEN ROMIER.

(A suivre.)

LE VOYAGE A PARIS

DES 132 NANTAIS

I

• UNE VILLE RICHE A LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION

Au cours de l'année 1780, l'écrivain anglais Young parcourait la Bretagne. Des jours et des jours il traversa des pays tristes, il connut des horizons gris; il souffrit d'étapes inhospitalières; puis, un soir enfin, il aborda une grande ville vibrante, avec un port frémissant, où des navires entrelaçaient leurs mâts et leurs vergues comme une forêt : Nantes.

On le conduisit à la salle de spectacle et son ravissement n'eut plus de borne. Young vit jouer M^{lle} Saint-Huberty dans un « spectacle superbe où elle gagnait 500 livres par soirée ». Plus tard, dans le récit célèbre de son voyage en France, il notera : « Mon Dieu, dis-je en moi-même, toutes ces landes, ces déserts, ces bruyères, ces genêts épineux, ces trous et ces marais que je viens de parcourir pendant cent lieues, conduisaient-ils à ce spectacle? Quel miracle que toute cette splendeur et cette richesse des villes de France n'aient aucune liaison avec la campagne? » Tout l'enflamme; tout l'extasie; le quartier de la Comédie est magnifique, atteste-t-il. Il loge à l'*hôtel d'Henri IV*, « la plus belle auberge d'Europe ».

Nantes méritait alors ce lyrisme louangeur. Si Rennes était la capitale politique de la Bretagne, tout faisait de Nantes, affirme un autre contemporain fameux, le futur munitionnaire des armées impériales Ouvrard, l'une des principales villes de France.

Le corps des négociants et armateurs nantais se composait d'environ trois cents membres. Beaucoup s'étaient apparentés.

Un compréhensible orgueil les poussait en avant. L'ancienne noblesse d'épée mourait de décrépitude au fond de ses châteaux délabrés; la bourgeoisie aspirait à la remplacer; elle montait à l'assaut des titres et des blasons. En vertu d'ordonnances royales, les armateurs exerçant le commerce d'outre-mer, ainsi que les maires et échevins des grandes villes du Royaume, accédaient sans trop de peine à la noblesse. La bourgeoisie accumulait donc tout à la fois les parchemins nobiliaires et les titres de sociétés lucratives. Un Caron de Beaumarchais s'intitulait « armateur et citoyen français », ce qui ne l'empêchait pas d'écrire *le Mariage de Figaro*. Tous ceux qui le pouvaient achetaient une charge de secrétaire du Roi, laquelle consistait à copier quelques actes authentiques dans les bureaux du Parlement et ne rapportait à peu près rien. Le prix établi en était de 55 000 livres; mais ce devait être un prix de chancellerie, comme cela existe encore aujourd'hui pour les études notariales et les charges d'avoués; le prix réel était beaucoup plus élevé; il se tenait aux environs de 120 000 livres. Si l'on considère le pouvoir d'achat et la valeur intrinsèque de la monnaie à cette époque, cela faisait un assez joli denier. Mais à d'aussi puissants magnats de la finance et du commerce, rien ne paraissait trop onéreux dans leur chasse aux titres de noblesse. Ils revendaient cette charge au bout de vingt ans. Vingt ans d'exercice conféraient automatiquement la noblesse. Presque tous les grands négociants et armateurs nantais, à la fin de l'ancien Régime, étaient conseillers secrétaires du Roi ou fils de secrétaires du Roi.

A défaut de cette charge de secrétaire du Roi, il y en avait d'autres bien singulières à nos yeux et bien inutiles à l'époque, mais dont l'acquisition, sans conférer la noblesse, servait à exempter du logement très onéreux des gens de guerre. Parmi les futurs cent trente-deux Nantais, ne voit-on pas Béconnais devenir « arroseur du manège de la grande écurie du Roi »; l'oncle d'un autre, Ballais, acheter une charge de lieutenant de louverie du Roi; le père d'un autre encore, Arnous de la Noë, acquérir la charge indéfinissable de « cromorne et trompette marine de la chambre et des écuries de S. M. »? Le cromorne était une sorte d'instrument à vent, fermé par en bas; le son en sortait par deux trous. Le musicien portait le nom de l'instrument.

A Nantes, les Petit des Rochettes, les du Cazaux, seigneurs du Hallay, les Montaudouin de Launay, les Perrée de la Villetteux, les Bertrand de la Clauserie, les Dufour, les de Bouteiller étaient banquiers, armateurs, vendaient du sucre, des épices et de l'indigo, pratiquaient la traite, armaient en course et parfois faisaient le tout en même temps.

On a donc beaucoup exagéré la hauteur des barrières qui séparaient les diverses classes, à la fin de l'ancien régime, puisque de modestes artisans, à peine débarqués de Hollande ou d'ailleurs, s'enrichissaient avec une extrême facilité et que leurs petits-fils atteignaient à la noblesse, ou tout au moins à ses privilèges, sans aucune peine, en achetant des charges dont c'était la seule raison d'être.

Quelques-uns de ces commerçants s'en allaient à Paris dévorer une fortune acquise dans le commerce des épices ou dans la traite des noirs; la plupart restaient à Nantes et continuaient de mener de front leurs lucratives entreprises et un faste onéreux.

Faisant bonne chère, ils n'étaient point toujours des personnages faciles. Le grand tanneur Julien Le Roux, l'un des 432 Nantais, possédait une fabrique où il employait 400 ouvriers; il en nourrissait 70. Il faisait venir d'Amérique des peaux brutes et les convertissait, en partie, en souliers, qu'il envoyait par barriques au Cap Haitien. Il comptait dix-sept enfants. Julien Le Roux ne se servait que de vaisselle d'argent, sous le prétexte que ses enfants cassaient tout. Ceux-ci redoutaient pourtant sa sévérité bien connue: emporté, congestif, il ne pouvait, le matin, aborder sa femme, ses enfants, ses employés, sans avoir au préalable pris un bain froid et sédatif.

Ces riches négociants, ces armateurs opulents ne dédaignaient point une certaine ostentation. Quand naquit Sophie Chaton de Crasbon, celle-là même qui deviendra la femme du riche importateur de cafés Trottier, la Loire débordée couvrait les quais et battait les ponts. L'enfant fut portée au baptême à l'église Sainte-Croix, dans un bateau tendu de satin rose. Ils affectaient de vivre à l'écart du commun des mortels. Ils se mariaient, par exemple, dans des chapelles particulières.

Lorsqu'ils consentaient à assister aux offices paroissiaux ordinaires, ils y transportaient avec eux leur morgue incurable. Un jour, M. de Lantimo, juge consul et sous-maire, fut

invité à un sermon de carême prêché par un orateur célèbre. L'orateur manqua et fut remplacé au pied levé par un capucin inconnu. Colère de M. de Lantimo qui, tout haut dans l'église, protesta : « C'est trop fort de nous avoir dérangés pour si peu. » Mais le capucin se trouvait être un homme d'esprit caustique; il savait M. de Lantimo atteint d'une obésité désolante. Comme celui-ci s'en allait, écartant avec peine les flots compacts de l'assistance, le moine, feignant de n'avoir pas entendu, prit la parole : « Allons, mes frères, dit-il, dérangez-vous, pour laisser passer ce bon M. de Lantimo. » Celui-ci, s'essoufflant, traversa toute la cathédrale, rouge et confus.

La toilette de ces hautains négociants était toujours très soignée. Leur linge était extrêmement net et d'une grande finesse. Les Nantais moyens faisaient généralement laver le leur dans la rivière d'Erdre dont les eaux passaient et passent encore aujourd'hui aux yeux de certains pour contenir un principe savonneux essentiel; mais ces grands négociants n'auraient pas voulu que leurs chemises pussent entrer en contact avec celles de leurs plus humbles compatriotes; ils se faisaient blanchir tout simplement... à Saint-Domingue. Ils prétendaient que l'eau des sources de la grande île donnait à ce qu'on y lavait une blancheur à nulle autre pareille. L'envoi était facile, car des bateaux partaient régulièrement à destination des Antilles.

D'ailleurs, tout venait d'Amérique : leur fortune, leur mobilier et leur personnel. Ils avaient introduit à Nantes, comme dans les autres grands ports livrés au commerce colonial, toute une population nègre qui y vivait, s'y mariait, y procréait.

L'Amérique n'était pas seulement pour eux un pays au ciel éblouissant, aux floraisons tropicales; c'était surtout la source inépuisable de leur richesse; une richesse qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer. On a cité un certain nombre de fortunes exorbitantes édifiées en France durant la dernière guerre; c'est par centaines qu'il faudrait énumérer celles dont, au cours du XVIII^e siècle, la course, particulièrement durant la guerre de Sept ans, et plus encore la traite furent l'origine et la cause.

Saint-Domingue était pour Nantes ce que fut le Pérou pour les Espagnols. A l'époque de la guerre de Sept ans, il était dû par la grande île aux Nantais plus de 15 000 000 de livres. Nantes et Bordeaux n'étaient pas seuls, toutefois, à bénéficier

de l'essor merveilleux de nos colonies des Antilles ; toute la France en profitait. Une opinion a même cours chez les historiens canadiens : ce serait afin de mieux soutenir Saint-Domingue que Louis XV aurait sacrifié le Canada.

Nantes, pour son compte, tirait de ses relations avec les Antilles, non pas uniquement ces avantages directs autant que fabuleux, mais encore, par voie de conséquence, d'autres gains, également considérables. Du commerce colonial, en effet, dépendaient des industries et des négoce divers. Qu'on n'oublie pas que, sur la côte d'Afrique, les nègres se payaient en nature. De là une activité énorme des fabriques d'objets d'échange. On comptait alors à Nantes 50 ateliers de clouterie, qui fabriquaient 80 000 quintaux métriques de clous. En 1790, une faïencerie fut vendue 150 000 livres. Il partait du port annuellement 50 000 chapeaux destinés aux nègres et aux colons. Une seule corderie employait 180 ouvriers. Plus de 2 000 ouvriers travaillaient dans des fabriques d'indiennes. Plusieurs de ces fabriques jouissaient d'une véritable célébrité dans le Royaume, par exemple celle du père d'un des futurs 132 Nantais, Dubern. On aura une idée de la fortune de Dubern, quand on aura dit qu'il laissa dix enfants et que chacun reçut en héritage 25 000 livres de rente. Il faudrait multiplier ces chiffres peut-être par quinze, pour avoir leur valeur actuelle.

Toutefois, le commerce qui principalement bénéficiait du développement colonial, était celui des eaux-de-vie. La passion des noirs pour les liqueurs fortes donna à la fabrication des eaux-de-vie une intensité incroyable. C'étaient des torrents d'alcool qui se déversaient sur les rivages desséchés de la côte africaine, brûlant les gorges qu'un soleil implacable altérait déjà. Le seul roi d'Aquambo, rapporte un vieux texte, « qui est un très petit roi, » en faisait une telle consommation à sa table que la valeur de l'eau-de-vie consommée représentait le prix de plus de 2 000 esclaves.

Navigation, industrie, commerce, tout était donc solidaire de la prospérité coloniale et de la traite. Celle-ci animait, galvanisait tout, suscitait l'émulation, remplissait les entrepôts et bondait les coffres. L'histoire nous a transmis sur les richesses acquises par ces Nantais du XVIII^e siècle et sur leur faste des détails typiques.

Voici l'un des futurs 132 Nantais, Colas de Malmusse, qui entretient trente-deux chevaux de luxe et de voiture, possède quatre ou cinq belles propriétés autour de Nantes et se commande son buste en marbre aux plus grands sculpteurs de Versailles. Voici M. Grou ; aucune famille ne peut mieux que la sienne servir à démontrer la composition très mêlée de cette population déracinée d'un peu partout et venue chercher fortune à Nantes. Il existait en cette ville, au début du XVIII^e siècle, un Irlandais arrivé pauvre et enrichi, du nom de O'Shiell. Il avait trois filles ; il maria l'une à un autre Irlandais habitant Nantes, Jean de Stapleton ; la seconde, encore à un Irlandais émigré, Walsh ; et la troisième au sieur Grou. Celui-ci, armateur, négociant, banquier, mourut en 1770, après avoir fait un legs de 300 000 livres aux hôpitaux de Nantes, pour fonder la maison des Enfants trouvés. Sa veuve continua avec une intelligence extraordinaire ses multiples affaires. Elle décéda à la veille de la Révolution, laissant une fortune évaluée à 4 400 000 livres, ce qui pourrait bien donner une soixantaine de millions en argent d'aujourd'hui.

Nulle famille encore plus représentative du commerce colonial que celle de La Villestreux. Pierre Perrée du Coudray, hardi corsaire malouin, devenu en 1693 sieur de La Villestreux, avait été anobli en 1697, ayant acheté une charge de secrétaire du Roi. En 1710, il vint habiter Nantes, où il fit, quelques années plus tard, construire par l'architecte Germain Boffrand son hôtel fameux. D'une expédition sur les côtes du Chili, il avait rapporté une fortune fantastique, mais impossible à évaluer, car, en cela pareil à ses collègues, il était habile à dissimuler les réalités aux regards jaloux du fisc.

Son fils Nicolas, conseiller-maitre à la Chambre des comptes, continua naturellement d'avoir un pied dans les affaires. De sa fortune, il fit trois parts. Avec la première, il acheta des descendants de Sully le marquisat de Courville, sur les confins de la Beauce et du Perche ; il consacra la seconde à la marche de sa maison de commerce ; il mit la troisième, la plus réduite, — 300 000 livres, — dans des coffres en réserve. Son principal commis avait ordre « de veiller à ce que toujours cette somme fût intacte. Baudouin, lui disait-il chaque matin, avez-vous bien complété les 300 000 livres qui peuvent nous être nécessaires ? »

Mais ce n'était point un thésauriseur; nul n'était plus généreux que lui pour les œuvres de charité. Les religieuses chargées de quêter périodiquement ne l'ignoraient pas. Il prenait plaisir à leur ébahissement, à leur joie, quand, après avoir dit à Baudoin d'ouvrir les coffres, il ajoutait : « Approchez, mes chères Sœurs, puisez. Je vous autorise à emporter tout ce que pourront contenir vos mains jointes. » Et les sœurs plongeaient leurs mains dans le trésor ruisselant, s'efforçant avec précaution de n'en laisser retomber aucun louis d'or. Le bon M. de La Villestreux, suivant d'un œil rieur les détails de l'opération, disait : « Mais enfin, mes Sœurs, expliquez-moi pourquoi votre supérieure m'envoie toujours celles d'entre vous ayant les mains les plus larges ? »

LA GUERRE CONTRE LES RICHES A NANTES : CEUX QUI LA FONT

Cette bourgeoisie que nous venons de voir active, éclairée et si généreuse dans son opulence, entreprit et soutint sous la Révolution un triple combat : le premier contre la Noblesse, le second contre la Vendée, le troisième contre la Montagne. Victorieuse dans les deux premiers, elle succomba dans le troisième, et sa défaite fut suivie de l'expiation demeurée célèbre sous le nom de « Voyage à Paris des 132 Nantais ».

En 1788, à Nantes, comme dans toute la France, la bourgeoisie partit pour un beau rêve. Deux mobiles la lançaient en avant; l'un, purement spéculatif : la vision optimiste d'un état politique transformé, l'abolition de privilèges nobiliaires encore plus surannés que vexatoires, bref, ce qu'on peut appeler la mystique de la Révolution; l'autre, certainement plus matériel, l'amélioration de sa situation, l'augmentation de sa richesse par la dépouille des vaincus.

Hélas ! ce beau rêve ne fut pas sans réveil cruel; la bourgeoisie de l'Ouest, modérée par nature, s'aperçut bientôt qu'en brisant les cadres sociaux, elle avait libéré des forces anarchiques. Blessée à la fois dans son désir d'établir une République idéale et dans ses propres intérêts, par les excès d'une Révolution que rien ne pouvait plus contenir et qui paraissait vouloir niveler aussi bien les fortunes que les consciences, elle tenta dès lors de lui barrer la route.

Lutte contre la Noblesse. A Rennes, les étudiants, à l'appel du

futur général Moreau, s'assemblent en tumulte. Un certain Omnès baptisé *Omnes omnibus*, orateur entraînant, court soulever Nantes. 400 jeunes bourgeois, parmi lesquels on trouve quelques-uns des futurs 132 Nantais, Sotin de la Coindière, Varsavaux, Thébaud, pris d'un beau zèle, marchent sur Rennes, afin de châtier les « laquais des nobles ». Entrée triomphale qui suffit à leur juvénile ardeur ; ils reviennent, mais le drame se poursuit au sein de la grande cité pleine d'effervescents remous.

Lutte contre la Vendée. Sans péril, purement verbale et oratoire, se déroula la première lutte. Les écrits, les bulletins de vote ont été les seules armes employées ; le sang n'a pas rougi l'arène. La seconde bataille, celle de la bourgeoisie de l'Ouest contre la Vendée et la Chouannerie déferlantes, revêtit un tout autre caractère.

Le point culminant de ce second conflit fut le siège de Nantes. Nantes, a-t-on dit non sans exagération, en se sauvant elle-même, sauva la République.

On sait comment, le 29 juin 1793, jour de la Saint-Pierre, précédée du bruit de son invincibilité, la Vendée, distribuée en cinq armées, se rua sur la grande cité de l'Ouest. On sait comment une sommation aux autorités d'avoir à rendre la ville aux « généraux de S. M. très chrétienne Louis XVII » fut repoussée avec hauteur par le maire Baco, malgré l'avertissement du lieutenant-colonel commandant l'artillerie, qui déclara ne pouvoir répondre d'une ville ouverte et démunie de fortifications. On sait enfin comment, grâce au départ de Charette, vite fatigué d'une résistance inattendue, grâce au défaut de communication entre les assaillants, séparés entre eux par des rivières profondes, l'Erdre, la Loire, la Sèvre, grâce à la faiblesse du commandement royaliste, grâce à la blessure mortelle de Cathelineau, grâce à la froide résolution des défenseurs, on sait comment Nantes fut sauvée.

Maintenant, lutte contre la Montagne. La bourgeoisie n'avait point tant milité, milité contre l'ancien régime, milité contre la Vendée, pour voir le résultat de ses efforts exposés à la ruine, car, tandis qu'elle souffrait ainsi pour la Révolution, la Révolution, elle, avait suivi son rythme à une allure accélérée, à tel point que les hommes qui l'avaient guidée à son origine se trouvaient absolument débordés. Les cer-

veaux s'effarèrent. Les bourgeois avaient contribué au renversement de la Monarchie qui, disons-le, blessait surtout leur vanité, puisqu'ils avaient maintes fois reconnu les services rendus par les rois au commerce; ils vont lutter contre la Révolution elle-même. A Nantes, le 3 juillet, les différents corps administratifs osent publier un arrêté, aux termes duquel ils déclarent s'opposer à la présence dans leur ville des représentants en mission. C'est la vieille résistance de la province bretonne à la centralisation gouvernementale qui se manifeste à nouveau : hier contre les rois, aujourd'hui contre la Convention.

Le commandant de la place de Nantes lui-même, Beysser, signe cet arrêté impérieux. Ce n'est pas suffisant; la Bretagne ne se contente pas de refuser d'obéir aux ordres venus de Paris; elle entreprend d'aller à Paris même, combattre la tyrannie.

On sait comment, répondant à l'appel du Calvados, un certain nombre de départements de l'Ouest ont réuni leurs levées contre-montagnardes. Le 12 juillet, mal recrutées, mal soudées, bien que commandées par Puisaye et Wimpffen, elles vont sans gloire se faire disperser aux environs de Vernon, par la troupe expédiée de la capitale.

La Montagne a triomphé à Paris; elle l'emporte en province; elle est maîtresse de la France. Elle écrase, elle broie. Les villes girondines vont expier. Et il ne s'agit pas seulement de vengeances politiques; on assistera à un véritable déchaînement de haines sociales, car Gironde et bourgeoisie se confondaient. On ne visera pas tant les hommes que leurs biens. En tous lieux, la partie la plus basse de la population, la plus envieuse, celle qui peuple les Comités, sera chargée de surveiller l'exécution des lois.

Ces bourgeois, à la fois idéalistes et positifs, qui, dans toutes les provinces, furent les précurseurs de la Révolution et applaudirent à son avènement, vont en être les victimes. Leur crime véritable : ils sont riches ou passent pour tels.

Guerre aux riches à Lyon, avec Fouché; à Arras, avec Le Bon; à Marseille, avec Barras et Fréron; à Bordeaux, avec Tallien et Ysabeau. Guerre aux riches à Nantes surtout, avec Carrier et le Comité révolutionnaire. Ce Comité, composé

d'envieux, d'aigris, de tarés, de ratés, dirions-nous, est demeuré fameux dans les annales de la Terreur.

Quatorze membres : Bachelier, Bologniel, Chaux, Chevalier, Goullin, Guillet, Louis, Lévêque, Mainguet, Naux, Perrochaud, Proust, Richelet et Moreau-Grandmaison. Goullin président. L'homme qui, avec un véritable sadisme, surveillera les noyades : « Pressez-vous, la marée monte », naquit à Saint-Domingue, où son père exerçait le négoce. Le père et le fils vinrent à Nantes, alors que le jeune Goullin avait dix-sept ans. Le père mourut en 1785. Quand la Révolution éclata, Goullin était un de ces jeunes roués, comme on en trouvait dans toutes les grandes villes, errant une épée inutile au côté, vêtus à la dernière mode, désœuvrés, joueurs, nocceurs, coureurs de tripots. Mauvais fils, Goullin battait son père. Mauvais patriote, à l'heure où les volontaires se levaient pour la défense de la patrie, s'il prêchait très haut l'enrôlement des autres, il refusait de partir. Comme on mettait en opposition ses paroles et ses actes, Jean-Jacques Goullin écrivit à la *Chronique de la Loire-Inférieure* une lettre dans laquelle il invoquait sa médiocre santé. Il allait jusqu'à dire : « Je n'ai qu'une faible tête et j'en fais hautement l'entier hommage à ma patrie. Si, malgré cet aveu, un seul patriote persistait à me voir enrôlé sous le drapeau national, je me résigne. » Nul patriote ne força un aussi piètre soldat à partir, et ce fut tant pis pour Nantes.

En réalité, c'était un homme chétif, malingre, aux yeux noirs, au visage ovale et pâle. On lui donna un poste dans les bureaux militaires, mais il ne semble pas y être resté longtemps. Sur ces entrefaites, un malheur lui arriva : la révolte de Saint-Domingue le priva de ses ressources. Habitué à la grande vie, il songea à chercher ailleurs les fonds qui désormais allaient lui manquer. Il accepta, en attendant, la première place qui s'offrait, celle de commis-greffier dans la municipalité. Ce fut l'occasion de sa fortune politique.

Dans son île natale, il avait vu comme on commandait aux esclaves ; il va traiter en esclaves dont la vie est sans valeur ces armateurs dont la situation offusque sa propre ruine. Dans la persécution qu'il fera peser sur les habitants de Nantes, il trouvera à la fois la satisfaction de ses haines et celle de ses intérêts ; il remplira sa bourse desséchée ; il pourra

continuer l'existence de dissipation menée jusque-là. Logé dans la maison modeste du citoyen Gallon, il guigne l'appartement luxueux de M. de Coutances; il emprisonne M. de Coutances et se loge à sa place.

Il doit beaucoup à M. de Montaudouin, l'un des plus considérables négociants de la ville : Montaudouin l'a recueilli, secouru, protégé; mais Montaudouin a eu le tort de lui prêter de l'argent. Goullin croit se débarrasser de sa dette, en faisant mourir son bienfaiteur en prison. Il ne cache point d'ailleurs ses buts de rapine. Un jour, une femme vient le supplier de libérer son mari, incarcéré sans raison plausible. Goullin riposte avec une franchise cynique : « Qu'importe! Plus tôt il sera mort, plus tôt nous aurons son bien. Quant à vous, il ne manque pas d'autres maris. »

Son collègue Bachelier est de même trempé. Notaire du tribunal épiscopal sous l'ancien Régime, la concurrence de ses confrères, notaires de la ville, l'avait longtemps irrité; aussitôt en possession de l'autorité révolutionnaire, il s'empresse d'en faire appréhender sept. Trois périssent en prison.

La raison qui anime Chaux contre les riches est du même ordre : deux fois il a fait une banqueroute frauduleuse. Une jalousie malade le ronge. Lorsque la Révolution éclate, il entrevoit un renversement profitable des choses : les pauvres deviendront riches, les riches deviendront pauvres. Membre du Comité révolutionnaire, il s'empresse de mettre ses créanciers en prison. Il connaît le refuge de certains nobles bannis, il les menace de dénonciation s'ils ne paient. Il se procure par le chantage et la peur cet argent dont, commerçant malhonnête, il a fait un si fâcheux usage.

Un autre de ses collègues a laissé une mémoire particulièrement chargée, Moreau-Grandmaison. Moreau-Grandmaison était le fils d'un maître d'armes. Condamné pour meurtre sous l'ancien régime, il avait obtenu des lettres de grâce sur l'intervention de protecteurs puissants. Il fera preuve envers eux de bien peu de reconnaissance; ils seront ses premières victimes. Moreau-Grandmaison apparaît dans cette collection de criminels qu'était le Comité révolutionnaire, surtout comme un homme sanguinaire. Il prit une part extrêmement active aux noyades. Mais ce tortionnaire spécialisé ne dédaignait point pour cela l'argent de ses victimes. Un marchand d'œufs,

du nom de Leroy, était détenu au Bouffay, accusé à tort d'un vol de cheval. Il protesta devant Grandmaison qui fut pris d'un fou rire. « F... bête, lui dit-il, ce ne sont pas vos personnes, mais vos biens que nous voulons. » Les autres membres du Comité, personnages de moindre envergure, s'affirmèrent des rapaces de la même espèce.

Mais que direz agents d'exécution, les sbires de la *Compagnie Marat*? Cette troupe sinistre se composait de trois sections : la section Marat proprement dite, les Éclaireurs de la montagne et les Hussards américains. Celle-ci était la plus redoutable.

La révolte de Saint-Domingue et la libération des noirs avaient jeté sur le pavé de Nantes des hommes de couleur qui n'avaient qu'un désir : venger les sévices et les humiliations subies au temps de leur esclavage. Illettrés et parlant mal le français, ils se faisaient de la liberté une opinion avantageuse ; ils se croyaient les égaux en mérite de ces négociants, de ces colons dont ils avaient été, hélas ! le bétail humain.

Le Comité révolutionnaire avait confié au citoyen Hello, « Américain », la mission de recruter les hussards. Hello n'eut pas de peine à trouver une vingtaine de noirs à qui la qualification d'Américains donnait un lustre que ternit rapidement l'horreur de leurs exploits. L'esprit de vengeance, l'amour du rhum, leur passion pour les femmes blanches furent les trois principaux mobiles de leurs actes. Michelet avait déjà signalé qu'ils se montrèrent « terribles aux prisonnières surtout ». Un témoin racontera devant le Tribunal révolutionnaire la capture de cinq jeunes femmes par ces singuliers hussards. On voulut les leur arracher ; ils protestèrent, disant : « Elles sont nos esclaves. » Quand elles eurent été la proie de ces vingt monstres, elles furent fusillées. Ailleurs, des enfants furent massacrés dans leurs berceaux.

Les brutes avaient à leur tête un blanc, un homme dont le nom reste étroitement associé à ceux des Carrier, des Goullin, des Grandmaison, le citoyen Jean Pinard. Il était né à Saint-Christophe-du-Bois (Vendée). Marié à Petit-Mars (Loire-Inférieure), il y exerçait la profession de fabricant de savon. Commerce modeste, sans doute : Pinard était absolument illettré. Engagé dans un bataillon de volontaires, il se fit remarquer par son courage ; il passait pour valoir, à lui tout

seul, cinquante soldats. C'est probablement cela qui lui valut d'être désigné pour commander les hussards américains.

Tel chef, tels soldats. Les châteaux des environs de Nantes virent arriver, galopant à sa suite, des hommes noirs, hideux, hurlants, effrayants, qui repartaient, leur selle chargée de butin précieux et, spectacle d'un autre âge, trainant des prisonnières attachées à la queue de leurs chevaux. Des chariots emportaient les objets les plus lourds, le linge, les meubles.

Ce fut vraiment une trouvaille satanique que l'idée de lancer à l'assaut de ces richesses ceux qui, dans leur état misérable de servitude, en avaient été les artisans forcés. Toutes les haines instinctives, toutes les forces de destruction se ruèrent à travers l'île Feydeau, où habitaient les propriétaires de plantations et les armateurs. Tandis que dans Saint-Domingue révoltée les noirs saccageaient les domaines et brûlaient les maisons, à Nantes, en plein cœur d'une ville française, une troupe d'anciens esclaves opérait au domicile même des planteurs et des négociants.

Tels étaient les hommes que Carrier avait trouvés en fonction depuis une quinzaine de jours, lorsque, le 20 octobre, il débarqua à Nantes. La Terreur y existait déjà. Il ne fit que l'amplifier; il lui donna, en quelque sorte, l'estampille gouvernementale et son rythme accéléré. Il avait reçu une mission bien nette : écraser les fédéralistes, exterminer les Vendéens. A ses yeux, comme aux yeux de tant d'autres terroristes, Fouché, Barras, Le Bon, Fréron, Tallien, oppresseurs des cités commerçantes, fédéralisme et négociantisme se confondaient. A des hommes, dont les actes étaient ceux d'escarpes vulgaires, il apporta la force d'une doctrine. S'exerçant au nom de la patrie menacée, la double persécution politique et sociale paraîtra revêtir une apparence légale.

A peine arrivé, il se rendit compte des instruments merveilleux que représentaient le Comité révolutionnaire et la Société de délation Vincent-la-Montagne. Cet homme au long corps, au long visage, aux yeux trop petits et caves, ce représentant illuminé, en qui Michelet a voulu voir à tort un malade, ce fonctionnaire ponctuel, qui exerçait sa besogne exécrable comme un sacerdoce, avec amour et componction, s'empressa de prodiguer au Comité des encouragements, dont celui-ci n'avait pourtant nul besoin. De sa voix aigre où

persistait l'accent méridional, il prononçait des phrases bien faites pour exciter les instincts cupides du Comité. Certainement honnête pour lui-même, il contribua rudement par ses paroles à la fureur des convoitises.

C'est ainsi qu'un jour, il fit à la Société populaire cette déclaration péremptoire : « Tous les riches, tous les marchands sont contre-révolutionnaires ; dénoncez-les-moi et je ferai rouler leurs têtes sous le rasoir national. Il est des fanatiques qui ferment leurs boutiques le dimanche ; dénoncez-moi cette espèce de contre-révolutionnaires et je les ferai guillotiner. » Une autre fois, devant la Société populaire d'Ancenis, il lança des appels semblables : « Je vois partout des gueux en guenilles ; vous êtes aussi bêtes qu'à Nantes ; l'abondance est près de vous et vous manquez de tout ; ignorez-vous donc que les richesses de ces gros négociants vous appartiennent, et la rivière n'est-elle pas là ? »

LE CHOIX DES CENT TRENTE-DEUX NANTAIS

Au milieu de l'année 1793, si l'on consulte les registres du tribunal extraordinaire nantais, la répression contre les Vendéens subit un temps d'arrêt ; aucune condamnation à mort en juillet, trois seulement en août. C'est que, à cette époque, toute l'activité des autorités se concentre, non plus contre les rebelles, mais, chose inattendue dans une révolution faite par eux, contre les bourgeois. Tout ce que Nantes compte de notabilités est emprisonné et, parmi ces prisonniers, cent trente-deux seront choisis particulièrement et dirigés sur Paris.

Beaucoup d'entre eux se trouvaient déjà depuis des mois ou des semaines en prison, lorsqu'ils furent désignés pour faire partie de la colonne ; les autres se virent incarcérés quelques jours seulement avant le départ. Les premiers avaient été arrêtés, soit au titre de fédéralistes, soit par application de la loi des suspects ; les seconds furent rafiés à la suite d'un pseudo-complot inventé de toutes pièces, justement afin de créer un prétexte global et plausible aux arrestations.

Une occasion se présentait : l'armée républicaine aux ordres du général Léchelle venait de subir une déroute grave à Laval. On cria à l'incapacité du général ; on l'accusa des revers républicains. Bien que l'exaltation de ses idées lui eût valu de

hautes protections, il désespéra ; le 12 novembre (22 brumaire) au matin, on le trouva mort à son hôtel ; il s'était empoisonné.

Circonstance splendide ; aussitôt la générale battit. Chaux parcourut les rues à cheval, criant à tue-tête. La population sortit affolée de ses maisons. Quel danger menaçait encore la cité ? Elle apprit ainsi avec stupeur qu'un complot venait d'être découvert dont le but était l'égorgement des généraux, des représentants du peuple en mission et des membres de toutes les administrations. Les meurtriers avaient commencé par le brave Léchelle. La Compagnie Marat reçut l'ordre de mettre la main sur les personnes désignées ; elles seront incarcérées à la prison de l'Éperonnière, d'où, sous escorte, elles seront dirigées sur la prison de l'Abbaye, à Paris. Le Comité déclarait traîtres et émigrés tous ceux qui se soustrairaient à l'arrestation ou ne se constitueraient pas prisonniers, dans les trois jours.

Durant une semaine, ce fut la ruée furieuse à travers la ville des séides, blancs et noirs, de la Compagnie Marat. La horde sauvage envahit les demeures signalées. En quarante-huit heures, la prison de l'Éperonnière fut bondée. Comme il était difficile de rattacher directement les prisonniers à l'hypothétique conspiration, après chaque nom on accola une épithète, on inscrivit une accusation. De quoi faire tomber une tête. D'après le futur membre des Cinq-Cents Boulay-Paty, témoin de ces razzias, deux cent cinquante négociants furent arrêtés.

Ce qui démontre clairement, péremptoirement, que tous ces prétextes, liaison avec les Vendéens, secours aux émigrés, inertie criminelle, complots, n'étaient pas, le plus souvent, le véritable, et que celui-ci était généralement la question sociale, c'est la facilité donnée aux accusés de se libérer moyennant finances. Quelques jours avant le départ, un membre du Comité, Naux, pénétra dans les prisons et proposa à plusieurs le marchandage suivant : « Quand on est dans la peine, on se tire comme on peut. Je ne sais ce qu'on fera de vous : la République a besoin d'argent ; à votre place j'en offrirais à Carrier. » Une autre fois, il parla avec plus de cynisme encore : « C'est maintenant ici la guerre des gueux contre ceux qui ont quelque chose. Je vous conseille de vous exécuter ; faites des sacrifices : le temps presse. »

Une autre preuve que le plus souvent les prétextes sur lesquels déclare s'appuyer le Comité, affiliation à l'imaginaire complot, attaches vendéennes, etc., sont de pure fantaisie et qu'un mobile inavouable s'abrite derrière les qualificatifs les plus pernicioeux, c'est sa hâte d'opérer des fouilles aussitôt les arrestations effectuées. Les bateaux ancrés dans le port sont saisis ; l'argent, les bijoux, les objets rares, le vin disparaissent des maisons. Les forbans de la Compagnie Marat brisent les meubles, escaladent les greniers, grattent les caves. Leurs recherches ne sont pas toujours couronnées de succès. On avait affirmé que le sieur Rousseau des Métoleries cachait dans son sous-sol cent mille livres de numéraire. On les chercha en vain.

Rien ne consigne ces saisies, aucun texte, aucun procès-verbal. Aussitôt l'opération terminée, on appose les scellés et cela de la plus rudimentaire façon, à l'aide de pièces de monnaie, de dés à coudre ou simplement avec le pouce. On les lèvera, on les apposera de nouveau sans aucune formalité. Comme généralement les membres du Comité gardent sur eux les clefs des tiroirs, des coffres, des magasins, il leur sera facile de transporter à leur propre domicile les objets ou les denrées qui leur plaisent.

Cependant, le triage s'achève : la liste de ceux qui doivent être dirigés sur Paris se termine rapidement. Il est visible qu'elle se compose des hommes dont la fortune est la plus florissante, à quelques exceptions près. Des centaines de commerçants avaient été emprisonnés, en particulier presque tous les courtiers, « arrêtés par mesure de sûreté générale », comme suspects d'accaparement. Or, seule la fine fleur de la haute bourgeoisie fut assemblée pour composer le bouquet des cent trente-deux Nantais offert à la capitale.

On s'est demandé : « Pourquoi Paris ? » N'y avait-il pas à Nantes des tribunaux, des commissions militaires capables d'envoyer à la mort ces hommes dont on convoitait les places, les demeures et les biens ? Non, pour beaucoup d'entre eux, les torts invoqués étaient si pâles et leur républicanisme avait été si marquant, — ils avaient défendu la République contre les Vendéens, — que la prudence s'imposait à l'âme inquiète des bourreaux. Ils redoutaient un fléchissement des juges. A Paris il en serait différemment. Au cas où les prisonniers

échapperaient, en cours de route, aux dangers qu'on saura bien susciter, ils se trouveront face à face avec le redoutable Fouquier-Tinville. Et Fouquier-Tinville ne pardonne pas. Fouquier-Tinville prendra, à Paris, d'un cœur léger cette responsabilité qu'à Nantes, il serait peut-être dangereux d'assumer, malgré la déconsidération, la suspicion que les hommes qui détiennent en haut lieu le pouvoir font peser sur les riches.

LE VOYAGE. — DE NANTES A ANGERS

Le mercredi 27 novembre, c'est-à-dire quinze jours après le coup de force du Comité, à cinq heures du matin, le caporal de garde de l'Éperonnière pénètre dans les chambres. Il ordonne aux prisonniers de se lever et de descendre dans la cour. L'appel est fait ; on les compte : ils sont 132. On leur apprend qu'ils doivent se préparer à partir. De quel départ s'agit-il ? Quel est le but du voyage ? On ne le leur dit pas. La plupart sont résignés : beaucoup ont déjà tant séjourné dans d'abominables geôles que la pensée d'en sortir, de marcher, de respirer l'air du dehors semble une atténuation à leur infortune.

De longues heures, ils attendent l'ordre de départ. Le jour est gris et tardif ; la pluie tombe, une de ces pluies fines, continues et dissolvantes qui, même en des heures moins sombres, pénétreraient jusqu'à l'âme. Les captifs confondus en ressentent toute la mélancolie. Quelques femmes, averties du départ de leurs maris, sont accourues dans l'espoir de les embrasser, de les serrer dans leurs bras. Hélas ! écrit ironiquement Villenave, « pour la première fois, les tyrans furent, sans le vouloir, humains par l'excès même de leur barbarie : ils nous épargnèrent l'horreur des adieux ».

A midi, le signal est donné. Trois membres du Comité révolutionnaire, Naux, Joly, et le farouche Bologniel, se placent en tête de la colonne. Le voiturier Dardare, qui avait la garde des voitures saisies sur les émigrés et les suspects, commande aux véhicules avec le titre imposant d'inspecteur général du convoi. Un peloton de gendarmerie se place à l'avant, un autre à l'arrière. Ils sont aux ordres du commandant Boussard, brave homme d'aspect bourru. Mauvais début : la route est défoncée, et la marche difficile. Ils vont, associant

leurs fatigues et leur détresse. Fleuriot d'Omblepied et La Guère feront tout le voyage côte à côte, couchant dans le même lit ou sur le même lit.

Comme le soir descend, l'un des prisonniers, le sieur Hernaud, tenté par l'obscurité, s'esquive; il regagne Nantes. On a dit que son évacion, complotée d'avance avec le Comité, devait être le prétexte de la fusillade générale; c'est possible, mais non prouvé; car, rattrapé le lendemain, il fut ramené parmi ses compagnons. C'était un personnage curieux, marchant toujours coiffé d'un bonnet rouge. Son attitude bizarre contribua à le faire suspecter. Un autre de ces voyageurs forcés, Tiger, aurait pu s'évader; il ne le voulut pas. Il s'était égaré; un fermier lui offrit asile. Il refusa, soit qu'il craignît d'être repris, soit qu'il fût trop conscient de son innocence pour craindre une mauvaise fin à son aventure. Il supplia sa généreuse hôtesse de le remettre dans sa voie et il rejoignit ses camarades au petit bourg d'Oudon.

Ils y arrivèrent à neuf heures du soir, n'ayant rien mangé depuis l'aube. Ils espéraient un repas convenable; on ne leur distribua, raconte Pellerin, « que de mauvais aliments », un pain affreux et du lard rance : lard dont « les volontaires se servaient pour graisser leurs souliers », précise Villenave.

Le lendemain, à cinq heures du matin, les voyageurs sont tirés du sommeil au son du tambour. Les rangs vite formés, la caravane se remet en route. Dans la traversée d'Ancenis, des volontaires, prenant ces prisonniers pour des brigands de la Vendée, pour des « suppôts de l'émigration », les couvrent d'outrages et les menacent de mort.

Comme les chariots sont pleins et que le nombre des malades augmente, on en fait monter quelques-uns sur des chevaux d'officiers. A la tombée du soir de ce second jour, ils arrivent à Varades. Les mêmes outrages qu'à Ancenis les accueillent : « Voilà bien, crie-t-on, ces hommes qui font la guerre à la République. » Toutes les petites villes s'affirmaient républicaines et la terreur qu'avait exercée sur elles la menace chouanne ou vendéenne leur inspirait naturellement des idées de vengeance.

A Varades, on les loge dans l'église. Les églises désaffectées se prêtaient parfaitement à ce nouvel emploi. Les Vendéens, à vrai dire, avaient opéré de la même façon. Qu'on se rappelle

les prisonniers républicains enfermés dans l'église de Saint-Florent et sauvés par Bonchamps, au moment du passage de la Loire.

Le lendemain, comme sept heures sonnent, on donne l'ordre du départ. L'un des prisonniers, qui s'était placé dans un confessionnal, afin de dormir plus tranquille, n'entend point l'appel. Bologniel furieux se précipite et l'arrache violemment de son nocturne asile : « Les f... gueux ! Si j'en trouve encore un, hurle-t-il, je lui abattrai la tête avec mon sabre. »

La prochaine étape doit être Saint-Georges ; mais, on apprend que les Vendéens, refoulés de Granville, marchent sur Angers ; on craint d'être coupé. Quelques vivres distribués en hâte, la file, pressant le pas malgré son épuisement, les plus valides aidant les autres, reprend son dur chemin. Le vent d'est balaie la vallée de la Loire. A la pluie a succédé un froid glacial. Il est tel que force est de s'arrêter un moment. On allume un feu de broussailles, puis on repart, les voitures encore plus lourdes de malades et d'impotents. A dix heures du soir, Angers. La populace, prévenue que des brigands de la Vendée vont arriver, les attend avec d'autant plus d'impatience pour les huer que l'armée vendéenne est annoncée et que l'angoisse tourmente les âmes. Des énergumènes se précipitent sur les prisonniers, dans l'intention de leur faire un mauvais parti ; l'intervention de Boussard, affirmant qu'il a la responsabilité des Nantais et qu'il n'abandonnera pas le dépôt à lui confié, force la meute à reculer.

De la paille a été préparée dans le séminaire. Comme les voyageurs exténués se disposent, après l'appel, à profiter de cette couche reposante, ils voient arriver Boussard, qui tient à leur manifester par de bonnes paroles sa satisfaction. Malgré les facilités de fuite, un seul s'est échappé. Cela, leur déclare-t-il, montre qu'ils sont dignes de la confiance des Républicains.

Une première déception les attend : on vient leur dire de plier bagages, mais non pas pour retourner dans leurs foyers, pour gagner une autre prison. Hâtivement, ils terminent leur repas et descendent dans la cour. Ils aperçoivent un énorme déploiement de volontaires et de gendarmes, ces derniers munis de cordes. « Pourquoi ces cordes ? — Elles vous sont

destinées », répondent les gendarmes. Des protestations se font entendre. Les gendarmes dégainent. Tout rentre dans l'ordre, et les prisonniers sont liés comme des bandits.

Pendant ce temps, la foule s'est amassée, haineuse et vociférante. Les gendarmes ont beaucoup de peine à l'écartier. Ainsi ficelés, les Nantais sont passés en revue par les membres du Comité révolutionnaire venus de Nantes avec eux. Naux se montre particulièrement grossier ; il insulte sans vergogne et sans pitié ceux qu'il a si largement contribué à mettre dans les fers. Il invective Boussard, pour n'avoir pas profité des occasions qu'il avait eues de faire fusiller les Nantais. La fuite d'Hernaud n'était-elle pas une raison suffisante ? Énergiquement Boussard proteste : il est soldat, il n'est pas un bourreau.

Ficelés, ils sont transférés dans la chapelle de l'ancienne prison de la Sénéchaussée, local exigu et puant, déjà rempli de prisonniers de droit commun. Au séminaire, ils jouissaient d'une demi-liberté ; à la Sénéchaussée, ils n'ont même pas la place de bouger. Leur première nuit en cette geôle innombrable leur laissera dans l'âme un souvenir affreux. Ils sont là, ayant à leurs côtés toutes les turpitudes morales, toutes les détresses physiques. Leurs compagnons de captivité, déchet de la société, bagnards ayant mérité les pires châtimens, leur paraissent presque dignes de pitié, tellement est atroce ce supplice d'un aussi invraisemblable entassement. Dans cet espace de douze pieds et demi de largeur et de vingt-quatre de longueur, ils ne peuvent s'étendre autrement que les uns sur les autres ; ils ne parviennent à remuer autrement que par des mouvements d'ensemble.

On leur a jeté comme à des chiens quelques bottes de mauvaise paille. Villenave nous les montre, dans sa fameuse brochure, sans vivres et sans lumière. L'un d'eux possède heureusement un briquet ; d'autres ont eu soin d'emporter des bougies ; il parviennent ainsi à éclairer d'une pâle clarté le cadre effroyable de leur supplice. Le long des murailles pendent les loques de ceux qui les ont précédés en ce lugubre lieu. Ils apprennent que les propriétaires de ces affreuses reliques, — ombres funèbres, — peuplent maintenant les charniers révolutionnaires. Sans doute, bientôt eux-mêmes auront leur tour.

Malgré le froid qui sévit au dehors, l'air raréfié est irrespi-

nable et brûlant. Pour servir à leurs besoins, « un seul seau de grandeur ordinaire ». On le fait passer de main à main, par-dessus les têtes ; comme nul ne peut agir librement, une fois il est renversé, inondant cinq ou six personnes et remplissant d'infection toute la chapelle. Ce seau insuffisant, qu'on ne pourrait qualifier d'hygiénique, n'était pas la seule cause de puanteur et de peste ; autour de la chapelle, circulait à air libre « un égout infect ». Un puits existait tout auprès, à demi tari et dont l'eau jaunâtre était l'unique boisson de ces hommes qui, il y a quelques mois, quelques jours seulement, vivaient dans le luxe et l'abondance.

Enfin lentement l'aube paraît. Les prisonniers sortent dans le préau et, de même que ceux qui les ont précédés dans cette prison abjecte, ils se servent de l'égout en guise de latrines. Mais alors, à la clarté de la cour, ils aperçoivent nettement le visage des répugnants compagnons avec lesquels on les a enfermés ; ils ne peuvent retenir leurs larmes. Ils maudissent d'autant plus ces infamants contacts que la vermine, dont ces hommes étaient infectés, est passée sur eux et les dévore.

Tout, d'ailleurs, rappelait aux prisonniers le danger de leur situation ; s'ils échappaient à la fusillade, à la guillotine, n'étaient-ils pas condamnés à mourir de misère et de contagion ? Au coin de la cour, se dressait une sorte de porche qui servait de dépôt aux cadavres. Chaque jour, on y voyait de quatre à six corps étendus. On ne pouvait sortir du cachot sans franchir cette haie de morts continuellement renouvelés.

Ils souffraient de toutes les façons : s'ils ouvraient la fenêtre, ils gelaient ; s'ils la fermaient, ils suffoquaient. L'humidité du dehors suintait sur les murs. Beaucoup d'entre eux emportèrent de la prison d'Angers le germe du mal qui devait, quelques semaines plus tard, les terrasser.

Le 2 décembre, las de souffrir et pensant bien que la résistance physique avait des limites, les Nantais prirent leur courage à deux mains ; ils adressèrent une supplique à leurs bourreaux. « Au nom de l'humanité et de la justice », ils demandèrent qu'on les changeât de résidence. Le lendemain, comme ils attendaient la réponse, au loin retentit le tonnerre du canon vendéen. La Grande Armée, vaincue à Granville, approchait. Alors, ces hommes qui, de la part de la République, avaient enduré toutes les tortures, des tortures plus

affreuses que la mort elle-même, ces reniés, ces parias, ces martyrs, signèrent une nouvelle pétition. Il ne s'agissait plus de changer de prison, ils réclamaient des armes, ils offraient de se battre. Quelques-uns d'entre eux avaient déjà fait campagne contre la Vendée, avaient affirmé leur civisme dans vingt combats. « Des rebelles menaçaient la patrie, nous ne devions plus nous occuper que du soin de la défendre », déclarent Villenave et les autres signataires de la brochure qui sera un peu plus tard adressée à la Convention. Sur l'honneur ils s'engagèrent à regagner la prison, aussitôt la victoire acquise.

Le document fut porté à la municipalité ; celle-ci lui prêta un intérêt purement platonique ; la réclamation demeura lettre morte. Tous les Nantais présents dans la prison signèrent-ils cette républicaine pétition ? Il est peu probable qu'il y ait eu unanimité, si l'on considère le passé, les actes, les opinions de certains d'entre eux. Quoi qu'il en soit, le lendemain, l'offre fut réitérée, tandis que l'armée vendéenne commençait à attaquer et bombardait les remparts.

Cette armée arrivait sous les murs d'Angers, décimée par la maladie, abattue par le désespoir ; bientôt elle reflua, allant à son destin terrifiant. Dans leur prison, les Nantais rugissaient, en entendant le canon vendéen, ceux surtout qui avaient contribué à repousser l'assaut de ces mêmes Vendéens, à la Saint-Pierre de 1793. « Nous vouâmes à l'infamie, écrit Villenave, quiconque aurait la lâcheté d'abjurer cette République à laquelle nous n'avions un seul instant cessé d'être fidèles. »

Quand ils connurent la victoire, ce fut avec frénésie qu'ils l'acclamèrent ; mais ils restèrent silencieux, quand ils virent arriver dans la cour de la prison les paysans prisonniers. On les y laissa quelques heures. Puis, ces malheureux partirent pour la fusillade. Et les Nantais purent se demander si leur sort, à eux qui avaient défendu la République, ne serait pas demain semblable à celui des Vendéens qui l'avaient combattue.

Ils n'en tinrent pas moins à donner une nouvelle preuve de leurs sentiments patriotiques ; n'ayant pu défendre le chef-lieu angevin, ils voulurent venir en aide à ceux qui, plus heureux, l'avaient protégé. Ils firent une collecte en faveur des blessés, ainsi qu'en faveur des veuves et des enfants de

ceux tombés les armes à la main. Ces hors la loi, qui mangeaient un pain dur et avare, réunirent l'importante somme de 2 400 livres. Le marchand de drap Billard à lui seul offrit 1 000 livres. La collecte fut remise à la municipalité qui, tout de même, dut être surprise de cette générosité anti-vendéenne, de la part de ceux qu'elle regardait comme des brigands.

Cela pourtant ne fit pas desserrer leurs liens, ni fléchir les rigueurs de leur détention, ni augmenter leur ration. Ils recevaient tous les trois jours deux livres de pain noir qui rebuttait les estomacs les plus robustes. Pour améliorer cette détestable pitance, ils arrivaient parfois à faire venir de l'*Hôtel de la Boule d'Or*, — le seul qui consentit à leur fournir quelque chose, — des vivres supplémentaires. Le vin était de même qualité que le pain, « fort dur et très vert, on ne peut plus épais ». En le buvant, rapporte La Guère, on pouvait dire : « Je bois et je mange tout à la fois. » Le concierge le vendait quinze francs la bouteille. Rapidement il fit une petite fortune.

Les Nantais se trouvaient depuis vingt jours à Angers; quatre d'entre eux étaient morts : Charette de Boisfoucaud, dont la goutte s'était aggravée par le froid et la fatigue; l'architecte Gautier; Joseph de Monti et le jeune Castellan qui, après une agonie de quinze jours, — il était parti déjà malade, — s'écroula sous les yeux de son père, sur le pain d'un camarade en train de prendre son repas. Plusieurs autres sont à l'hôpital : six y mourront après le départ de la colonne : Gazet du Châtelier, l'ancien officier municipal Lepot, l'ex-fonctionnaire de la Chambre des comptes Luette de la Pilorgerie, l'avocat Cotel, François du Pont d'Aubevoye, petit-gendre de Boisfoucaud, enfin le capitaine de navire Bernède.

Leur séjour à Angers ne pouvait s'éterniser. L'armée vendéenne ayant été repoussée, nul danger n'existait plus de les voir rafiés par elle. Il était temps de s'en débarrasser.

ÉMILE GABORY.

(A suivre.)

M. ÉDOUARD BRANLY INTIME

Chaque matin, quelque temps qu'il fasse, on peut voir passer au Quartier latin, venant du boulevard Saint-Michel et suivant la rue Auguste Comte et la rue d'Assas, un grand vieillard au visage rasé avec soin, barré seulement d'une petite moustache blanche coupée court. Derrière les lunettes à la modeste monture de métal, le regard est rendu plus scrutateur par la myopie. Il va, la taille droite, d'un pas mesuré, s'appuyant à peine sur une canne. Et sur son passage les habitants du quartier, qui reconnaissent leur hôte illustre et méthodique, saluent respectueusement M. Édouard Branly.

Depuis quelques années seulement, le nom du savant, auquel on doit le principe de la T. S. F., est devenu familier au public de tous les pays et même au public français. Jusque là, avec cette magnifique indifférence que nous témoignons à nos plus pures gloires, nous nous contentions d'avoir entendu dire qu'un chercheur, dont les travaux étaient à l'origine des merveilles de la radiodiffusion, travaillait à l'Institut catholique, dans un laboratoire de fortune. Quelques articles de journaux, de magazines célébraient le désintéressement du grand savant, en déplorant la médiocrité de ses moyens de recherches, et c'était tout. Mais la construction d'un « atelier » digne de lui et sa promotion au grade de grand officier de la Légion d'honneur viennent de lui procurer, — à quatre-vingt-huit ans, — une revanche légitime... et tardive.

S'attendrait-on à trouver dans le grand savant un humoriste? Tel il est pourtant dans l'intimité de la vie quotidienne. Il sait d'un mot railler sans méchanceté, avec drôlerie, les travers des gens, et il ne dédaigne pas le paradoxe. On croira plus

volontiers qu'il est de ceux pour qui la vie matérielle ne compte pas. Il est homme à vous dire qu'il n'a jamais faim, qu'il n'a jamais sommeil, mais qu'il mange dès qu'il se trouve à table et qu'il dort dès qu'il se couche. Quant au luxe vestimentaire, il faut à son entourage une véritable astuce de tous les instants pour le décider à quitter tel chapeau, tel pardessus dont l'usure devient excessive. Le procédé habituellement employé est celui de la substitution. Et on sait, au surplus, que les savants sont distraits.

Branly considère que le temps consacré aux repas est du temps perdu. C'est ainsi que depuis un an environ, il a renoncé à aller prendre son déjeuner à son domicile. Selon son expression, « il s'arrange sur place ». Vers midi, chaque jour, quittant son laboratoire, il traverse la rue d'Assas, se rend à une pâtisserie et rapporte avec précaution une tarte, de préférence aux mirabelles, qui lui permettra d'attendre paisiblement le dîner.

Picard d'origine, né à Amiens, fils d'un professeur au lycée de Saint-Quentin, Édouard Branly fut, après avoir suivi les cours de mathématiques spéciales au Lycée Napoléon (aujourd'hui Lycée Henri IV), admis à l'École normale supérieure dans la section des sciences. Agrégé des sciences physiques et naturelles, il resta quelques mois professeur au lycée de Bourges. Il passa ensuite trois années au laboratoire de physique à la Sorbonne, en qualité de chef des travaux, puis de directeur-adjoint, et fut reçu docteur ès sciences physiques. Comme il ne disposait à la Sorbonne que de très médiocres moyens de travail, il quitta l'Université pour entrer à l'Institut catholique naissant où une belle installation, appropriée à ses recherches personnelles, lui était promise. Déjà, par ses premiers travaux, Branly préludait à l'invention de la T. S. F. Mais à l'Institut catholique il ne bénéficia pas, — par suite d'événements indépendants de la volonté de ceux qui l'y avaient amené, — des commodités espérées. Pour travailler, le savant ne disposait que de deux anciens dortoirs et de quatre annexes. Pourtant, c'est du fond de ce local restreint, — rappelant celui de Pasteur à l'École normale, — que, selon la belle expression de M. Georges Goyau, Branly devait « subjuguer l'espace ». Le 24 novembre 1890, il faisait connaître

à l'Académie des sciences la découverte de la radioconductibilité.

Mais, tandis qu'il obtenait ces merveilleux résultats, l'avenir pour lui devenait inquiétant. L'enseignement supérieur libre semblait menacé; peut-être un jour ou l'autre serait-il privé de son poste à l'Institut catholique; il fallait découvrir un moyen d'existence. Spinoza, en son temps, polissait des verres de lunettes : Branly, à trente-huit ans, commença les études qui devaient lui ouvrir la carrière médicale.

J'ai sous les yeux un opuscule de trente-huit pages, à couverture grise, portant pour titre : *Dosage de l'hémoglobine dans le sang par les procédés optiques*. C'est la thèse médicale de Branly. Le voilà docteur en médecine; mais n'oublions pas la sacro-sainte politique : sa qualité de professeur à l'Université catholique lui fait refuser l'autorisation de concourir pour l'agrégation de physique médicale à la Faculté de médecine.

Pendant vingt-cinq ans, il devra donner des consultations. Rapidement il parvint à se créer une clientèle. Il recevait ses malades dans une vieille maison de la rue Boursault, disparue lors de l'élargissement des lignes de Saint-Lazare. « J'occupais là un bureau indépendant de l'appartement que je partageais avec ma famille, m'a-t-il confié. Je ne pouvais, faute de ressources, payer qu'un loyer peu élevé. En 1907, je renonçai à « exercer »; car les menaces de la patente me faisaient redouter de voir mes frais généraux absorber les honoraires peu élevés que me versaient mes clients. »

Pénétrons au foyer de l'illustre savant, admirable encore comme homme de famille. Ici un bonheur providentiel, celui d'avoir pour compagne de sa vie une Lorraine de Verdun, née Marie Lagarde, qui fut vraiment auprès de lui la « femme forte » selon l'Écriture. Elle s'efforça d'écarter de lui les tracas matériels, les soucis anémiant, les mesquineries encombrantes qui sont le lot de notre destin temporel, mais qu'il importe de réduire le plus possible sur le chemin de l'intellectuel et du savant. Cinquante ans de vie en commun sans trouble, sans l'ombre d'une mésentente! Et puis une nuit, une nuit de 1928, dans le paisible appartement de l'avenue de Tourville qu'habitait alors le savant, M^{me} Branly mourut. Ce fut pour son mari

un coup terrible. Sa douleur fut atroce, presque insurmontable. De ce deuil, qui le laissa inconsolable, il ne parle jamais.

Après le décès de sa femme, il conserva quelque temps son appartement de l'avenue de Tourville. Malgré les instances de ses enfants, il s'obstinait à y vivre seul. On ne voulut point faire pression sur une volonté respectable. Mais un jour, sans que rien pût faire prévoir ce brusque changement d'attitude, Branly arriva boulevard Saint-Michel chez son gendre, M. Tournon, l'architecte bien connu, et, très simplement, déclara : « Je m'installe chez vous. » Depuis ce temps il y est resté.

Les filles et le fils de M. Branly se sont attachés à lui recréer une chambre en tous points semblable par son aménagement à celle qui était la sienne, avenue de Tourville. La pièce donne à la fois boulevard Saint-Michel et rue Royer-Collard, au cœur du Quartier latin. Au mur, sont suspendues deux gravures dont l'une représente le combat de Jacob et de l'Ange, d'après Rembrandt, l'autre, une Vierge de Raphaël. Entre les deux, sur une croix de chêne poli, un grand crucifix d'ivoire. Au-dessous, deux vitrines contenant des livres, des objets divers, des souvenirs précieux, des œufs d'oiseaux exotiques que le frère de M. Branly, voyageur intrépide, rapporta jadis d'outre-mer. De chaque côté de la cheminée, deux fauteuils « coin de feu » sont recouverts de leurs housses. Auprès, une petite table sur laquelle le savant rédige, de son écriture menue et sans fioritures, ses rapports pour l'Académie des sciences. La glace qui surmonte la cheminée est entourée de portraits, de daguerréotypes et de photographies pâlies représentant M^{me} Branly à toutes les époques de sa vie. Parmi les ouvrages contenus dans les vitrines, les classiques figurent en bonne place : au premier rang, Virgile et Tacite pour lesquels l'illustre savant professe un culte et dont il ne parle qu'avec vénération.

Notons que l'art d'être grand-père n'a pas de secret pour Édouard Branly. Quand, en 1921, naquit sa petite-fille Florence, — il a un fils, deux filles et cinq petits-enfants, — pas de jour depuis la venue au monde de l'enfant où il ne se rendit régulièrement à son chevet, à une heure de l'après-midi, pour entamer gravement un dialogue d'une heure

auquel les deux interlocuteurs, aux deux pôles de l'existence, semblaient prendre un plaisir égal quoique différent. L'éveil de la compréhension, les mystérieuses affinités du sang et du cœur tissaient entre le vieillard et le bébé des fils mystérieux.

Levé tous les jours à huit heures, couché à neuf heures et demie, Branly est l'homme qui ne prend jamais de vacances, n'a qu'une passion, qu'une distraction : son travail.

Ajoutons ce trait : il a horreur de la T. S. F.

Il y a quelques années, les fabricants d'appareils de radio-diffusion se réunirent et décidèrent de lui faire don d'une de leurs créations, — la plus perfectionnée, cela va sans dire. Comment agir pour éviter les compétitions et parer aux froissements ? Un seul moyen : le tirage au sort. La maison désignée envoya à Branly un ingénieur afin de le prier de vouloir bien accepter en hommage un poste construit spécialement pour lui. Branly refusa tout net et ne consentit même pas à entendre les explications qu'on voulait lui fournir. Grande déception. Finalement, la maison chargée de faire le présent put entrer en rapport avec le gendre du savant. M. Tournon consentit à servir de négociateur auprès de son beau-père, plaida la cause des industriels, fléchit la ténacité du physicien... Le poste, un chef-d'œuvre de mise au point et d'ébénisterie, arriva boulevard Saint-Michel. La famille se réunit, l'émission commença. Elle n'était pas achevée que l'illustre inventeur s'était levé, avait quitté la place. On n'a jamais pu le convaincre d'assister à une autre audition.

Le motif ? Branly pose en principe que, dans le domaine de la science, il y a deux sortes d'hommes : celui qui conçoit et qui crée ; ceux qui appliquent, développent et utilisent. A chacun son rôle.

En novembre dernier, au moment où quelques amis s'apprêtaient à fêter dans une intimité stricte le jubilé médical de M. Édouard Branly, j'ai eu le privilège de m'entretenir avec lui. C'était la troisième fois que j'avais l'honneur d'être reçu par le professeur. J'avais conservé le souvenir précis du vieillard, si simple dans sa renommée, qui m'avait précédemment accueilli, d'abord à l'Institut catholique, rue d'Assas, puis chez

lui, avenue de Tourville. Dans le cadre moderne du laboratoire édifié par les soins de la Société Radio-Branly, — fondée par M. François Coty, — Branly m'apparut, en dépit des années, aussi alerte, aussi préoccupé de son labeur que jadis. Fidélité touchante aux objets! Je revis devant lui le même petit pupitre de bois teinté sur lequel il rédige, pendant ses expériences, ses notes et ses observations. Le visage n'avait pas changé. Branly souriait avec cette finesse d'artisan de génie qui lui est propre, et ses mains agiles tantôt se croisaient sur la poitrine d'un geste coutumier, tantôt se tendaient en avant, souples et fermes.

— La première démonstration de la T. S. F., me dit-il, fut faite en 1899 à l'aide du tube à limaille.

Je pensai aussitôt : « Ce tube, c'est le fameux cohéreur qui a changé l'aspect du monde et grâce auquel, par des cheminements insaisissables, de continent à continent, de mer à mer, tant d'échos ont été captés, tant d'appels ont été perçus! » Mais Branly continuait :

— Cet appareil rudimentaire se composait d'une pincée de limaille comprise entre deux pistons métalliques et placée dans le circuit d'un élément de pile avec un galvanomètre. Si l'on faisait éclater à distance une étincelle électrique, l'action de cette étincelle à travers la limaille se propageait avec la rapidité de la lumière. Cette action, annihilée soit par un écran métallique, soit par l'eau salée, était au contraire accrue quand on prolongeait l'appareil producteur d'étincelles, — c'est-à-dire le poste de départ, le poste émetteur, — et le poste d'arrivée, à l'aide d'une antenne métallique. L'étincelle provoquait alors des vibrations sonores perçues par l'ouïe. Mais elle émettait aussi d'autres vibrations invisibles et silencieuses, une sorte d'onde électrique qu'aucun organe, aucun sens humain ne permettait de recueillir. Mais la science, elle, se chargea de suppléer à la nature et c'est le tube à limaille, sorte d'œil électrique, qui enregistra ces vibrations. Peu après le tube fut remplacé dans la pratique par un instrument moins sommaire, le trépied disque qui procédait du même principe.

Le silence d'un matin d'automne planait sur les bâtiments de la vieille maison des Carmes. Par la haute fenêtre sans rideaux, on distinguait les frondaisons jaunies du jardin

solitaire. A gauche, un couloir étroit nous séparait du laboratoire. Aucun ornement dans la pièce où nous nous trouvions qui ressemblait à une cellule monastique. D'un hochement de tête malicieux, Branly me désignait au mur une composition aux teintes de vitrail : « C'est ma fille qui en est l'auteur », dit-il. En effet je lus au bas la signature : Élisabeth Branly. Une légende expliquait le sujet du tableau, d'une amusante mythologie : *Zeus assistant impuissant à l'accaparement par Branly de ses foudres.*

De sa voix au timbre égal, Branly continuait de me raconter ses souvenirs, tout en affirmant avec une sincérité qui ne saurait être mise en doute que « ce n'étaient là que des bricoles » :

— Le tube à limaille, disait-il, comportait dès l'origine maintes applications. Il pouvait, par exemple, engendrer l'incandescence d'une lampe électrique, illuminer un tube de Geissler, enflammer des pièces d'artifice, susciter des explosions de mines. Les conditions qui allaient permettre à la T. S. F. d'être appliquée pratiquement par la suite se trouvaient découvertes. On a pu dire dès lors qu'un nouveau mode de transmission était à même de se vulgariser et de se répandre.

Je demandai au savant ce que furent les premiers appareils :

— Oh ! mais, vous me reportez à la fin du dernier siècle ! Vous devriez rechercher dans les journaux du temps. Quelques-uns en ont parlé.

J'objecte que la documentation rapide, l'interprétation hâtive des journaux ne sauraient rivaliser avec la précision des renseignements fournis par « l'auteur ».

— Naturellement, consent à me dire Branly, j'ai eu l'occasion de présenter au public, à ce moment-là, un appareil qui permettait de produire successivement les différents effets de transmission sans opérateur au poste d'arrivée. Ces effets étaient produits dans un ordre dont j'étais maître en tant qu'opérateur ; ils étaient prolongés, interrompus à mon gré. Le poste de départ où se tenait, je le répète, l'unique opérateur, était prévenu de l'effet sans qu'il fût nécessaire de voir le poste d'arrivée.

Un témoin de ces expériences mémorables écrivait :
« M. Branly fait un signe à l'opérateur du poste de départ.
Au même instant sur la scène, mû par une force mystérieuse,

un moteur électrique se met en mouvement, tandis que de longues étincelles naissent sur l'appareil de réception. Dans les intervalles de ces étincelles, un pistolet détone, une lampe électrique s'allume, un ventilateur commence à tourner, un électro-aimant attire un boulet. Puis, retenu tout à coup par l'invisible puissance, ce phénomène cesse, et le moteur s'arrête avec une stupéfiante précision. »

M. Branly m'explique :

— Avec mon appareil l'opérateur était averti de l'effet produit par un télégraphe automatique que l'axe distributeur muni d'un autre disque à cinq dents mettait en mouvement. Un récepteur Morse, placé au poste de départ, recevait les signaux que lui envoyait ce télégraphe automatique, et c'est l'observateur de la bande à dépêches qui guidait l'opérateur. Mon appareil faisait donc en quelque sorte miroir; il intervenait automatiquement son rôle pour réfléchir sur le récepteur du départ, à l'aide de ces étincelles de contrôle, le signal de l'effet produit.

On sait l'indifférence des savants français à l'égard des profits matériels. Un Pasteur a refusé des fortunes. Même dédain de l'argent à l'honneur de Branly. Un jour du mois de mai 1912, deux visiteurs se présentèrent rue de Vaugirard, à son laboratoire. L'un était M. Isaacs, administrateur-délégué de la Compagnie anglaise Marconi, le second était Marconi lui-même. Ils fondaient alors la *Société française de télégraphie sans fil*, société autonome mais qui devait être rattachée pour l'exploitation à la Compagnie anglaise.

Ils venaient proposer au professeur Branly d'en être le conseiller technique. Outre une somme importante mise immédiatement à sa disposition pour la réfection de son laboratoire, le savant eût reçu de très importants honoraires. Branly n'hésita pas une seconde. « Je vous remercie, messieurs, dit-il, mais je ne suis qu'un homme de laboratoire. Les travaux pratiques ne sont pas mon fait. J'ignore jusqu'au manie- ment des appareils de télégraphie sans fil. Vos ingénieurs en savent plus long que moi. Comment voulez-vous que je les conseille? » Comme on lui faisait observer qu'il s'agissait surtout d'un concours moral, d'ailleurs incomparablement

précieux, Branly ajouta : « Je ne puis accepter un titre qui ne soit pas justifié par mon travail. » Et il retourna à ses instruments.

De longues années consacrées à des travaux scientifiques devant lesquels l'univers s'incline, telle est la vie de Branly. Si, quotidiennement, il passe par la rue Auguste Comte et la rue d'Assas, pour se rendre à l'Institut catholique, c'est parce qu'il a constaté que cet itinéraire lui faisait gagner du temps, le trajet étant plus long par la rue de Médicis et la rue de Vaugirard. Entre le boulevard Saint-Michel, où il trouve l'affection vigilante de ses enfants, la paix du foyer, et le laboratoire où il continue obstinément sa tâche, toutes les préoccupations du savant se trouvent réunies. Dans les bâtiments qui abritent ses expériences, il s'est réservé une petite pièce, — celle où il reçoit, — propice à ses méditations.

— Je sais vivre ici en me croyant à la campagne, déclarait-il. Regardez : j'ai fait placer un store de façon à ne pas voir de bâtiments, à ne reposer mon regard que sur les frondaisons des arbres et la verdure de la pelouse. Rien ne vaut cette paix.

La paix chère à Branly correspond à celle de son âme. Il est tout équilibre, toute loyauté. Maintenant qu'aucune contestation ne subsiste plus à l'égard de son rôle d'initiateur de la T. S. F., — qui est seulement une partie de l'ensemble de ses travaux, — les Français ne peuvent contempler sans émotion et sans fierté le rayon de gloire qui éclaire son front impassible.

GAËTAN SANVOISIN.

POÉSIES

LES ARBRES

Mon enfance pensive et ma triste jeunesse,
Dans mon pays natal vous aimaient, châtaigniers,
Vieux chênes qui semblez attendre la druidesse,
Peupliers de la combe et bibliques figuiers.

Marronniers de Paris qui mirez dans la glace
D'une obscure boutique un rameau printanier,
J'ai voulu parmi vous, chercheur que rien ne lasse,
Trouver l'âpre, l'amer et le divin laurier.

Mais voici maintenant venus les jours d'automne,
Et j'ai pris le chemin des coteaux modérés...
Un indistinct bouquet d'arbres noirs les couronne...
Encore quelques pas, je verrai les cyprès !

A UN POÈTE

Il faut être, en art, simplement un homme
Qui peut dépenser, étant à son aise,
Mais qui sait aussi rester économe,
Car l'économie est vertu française.

Pense aux bons conseils du vieux Despréaux :
Un seul rossignol enchante la nuit
Mieux que le concert de nombreux oiseaux
Dont les cris discords ne font que du bruit.

— Ne prends que la fleur, a dit La Fontaine.
 Sois riche et cossu sans rien d'inutile ;
 Quand manque le goût, la fortune est vaine ;
 Sois honnête et probe à cause du style.

Simple est la Beauté, ne surcharge pas.
 Un jardin doit être élégant et clair,
 Avoir un vieil arbre et quelques lilas,
 Des rosiers, de l'eau, de l'ombre et de l'air.

La robe d'azur des Muses de France
 De trop longs rubans n'est jamais garnie,
 Et leur cœur divin fait la différence
 Du talent limpide au confus génie.

N'épuise jamais surtout un sujet,
 Mieux vaut l'effleurer et rester discret.
 Le laurier est sobre et pousse d'un jet,
 Et reçois ici le plus grand secret :

Un vers ne peut pas finir à la rime,
 Il faut qu'il s'achève en rêvant dans l'âme,
 Car l'azur commence au bord de la cime
 Et le pur rayon prolonge la flamme !

ROMANTISME

« Il se fit tout à coup le plus profond silence
 Quand Georgina Smolen se leva pour chanter... »
 (ALFRED DE MUSSET.)

Miss Georgina Smolen !... Depuis longtemps je pense
 Au salon romantique où, dans un grand silence,
 Vous vous êtes levée et vous avez chanté.
 J'imagine une nuit vers la fin de l'été.
 Une odeur de jardin et d'orage pénètre,
 Car il vient de pleuvoir, par la porte-fenêtre.
 Une rose du seuil qui s'est toute effeuillée
 Jonche du vieux perron la pierre encor mouillée.

Autour du pavillon caché dans le branchage,
 Passy dort doucement ainsi qu'un vrai village.

Non loin de là, Balzac, fiévreux et décoiffé,
 Interrompt un roman pour faire son café.
 Madame Récamier est encore divine.
 On pourrait saluer Monsieur de Lamartine
 Qui saute d'un coupé verni sur le trottoir
 Du Théâtre-Français, gants blancs et habit noir,
 Rayonnant comme un lord qu'aimerait une reine...
 Au parc de son palais, malgré la nuit romaine,
 Chateaubriand, en frac d'ambassadeur, est las
 De son cœur, de ses jours, du monde, des galas,
 Des ministres, du Roi, des affaires, de Rome...
 Parmi les invités, j'aperçois un jeune homme
 Au milieu d'un sopha, près de la porte, et c'est
 Élégant, négligé, rêveur, le cher Musset
 Avec ses blonds cheveux et son grand cœur de cire...

Votre nom, tout pareil à ceux du vieux Shakspeare,
 Dans la demi-clarté des lampes, votre voix
 Célébrant un déclin d'automne sur les bois,
 Ou la bruyère en fleurs sous la lune mystique,
 Vos perles, vos pâleurs d'Anglaise poétique,
 Mince, dans une robe à large falbala,
 Je ne sais rien de vous, Georgina, que cela,
 Mais vous êtes pourtant, diva mélancolique,
 Debout, dans ce salon bourgeois et romantique,
 Une écharpe d'azur sur votre sein nacré,
 Ce que de tout ce temps mon cœur a préféré!...

LE MAGISTÈRE

Minuit!... L'écritoire...
 Sous ma lampe encor,
 Je scrute un grimoire.
 Suis-je un faiseur d'or?

Des dictionnaires...
 Ai-je enfin trouvé
 Ces électuaires
 Dont on a rêvé?

Savant Spagyrique,
Ai-je murmuré
La glose mystique,
Le chiffre sacré :

« Prends la plante humaine
Aux pieds du pendu,
Le sang de la reine,
L'argent vif fondu...

« Le diable et l'apôtre...
L'arsenic maudit...
La Substance et l'Autre,
Et je t'ai tout dit! »

Par ce minuit triste,
Si je ne suis pas
Le docte alchimiste
Devant ses matras,

Rêveur solitaire,
Avec passion,
J'ai tenté de faire
La transmutation.

J'ai pris quelques larmes,
Une vieille fleur,
Mon cœur, ses alarmes,
Sa grande douleur,

La Nuit, le Silence,
Ces deux élixirs,
La plus pure essence
Des chers souvenirs.

Et, de l'encre sombre,
Il m'a bien semblé
Que montait dans l'ombre
Un vers étoilé l...

LA PORTE

I

Jadis, sans la chercher, je trouvais cette porte...
Elle était, à mon gré, le porche colossal
Sous lequel aurait pu, dans un galop d'escorte,
Passer, victorieux, un estafier ducal.

Son seuil franchi, j'étais dans la cité rendue :
Des bourgeois me livraient ses clefs, et les faubourgs
Me déléguaient chacun une captive nue...
Un torrent de lauriers roulait aux carrefours...

Étroite et peinte en vert sous un rideau de lierre,
Elle m'ouvrait encore un parc profond et noir ;
Des rosiers entouraient l'antique banc de pierre
Et de mousse, ô silence, élixir pur du soir !

Elle était quelquefois une porte de bouge
Sur un quai parfumé de goudron et d'embruns.
Une fille dansait, tragique, en robe rouge
Et levant ses beaux bras nus, tatoués et bruns.

L'odeur de ses cheveux faisait mourir la rose
Que je cueillais dans l'ombre à son pesant chignon.
Un matelot gênois qui venait de Formose
Jouait d'un nostalgique et triste accordéon...

Elle était, — or et fer, — la grille des allées
Qui mènent, à minuit, vers un château royal...
Flambeaux dans les miroirs et salles étoilées,
Et couples tournoyant aux musiques d'un bal.

Comme dans les récits de l'Orient féerique
Dont les conteurs berçaient une nuit de Damas,
Je n'avais qu'à pousser cette porte magique
Et c'étaient brusquement de grands panoramas,

Des pics vaporisés, lumineux et limpides
Au moment où la lune est un mince croissant,

Dans le bleu de ces soirs transparents et liquides,
Où, comme un long adieu, tremble un vol décroissant.

Bois dormants, moutonnant des vallons aux montagnes,
Horizons qui déjà semblent dans l'au-delà,
Châteaux ennoblissant de puissantes campagnes,
Cette porte, à mon gré, donnait surtout cela.

II

Maintenant que mon pas, avec plus de mesure,
Sonne sur le chemin en pente où je m'en vais,
J'aperçois moins souvent la magique embrasure,
Le vantail qui cédait lorsque je le voulais.

Les spectacles se font plus graves et plus rares;
De feuillages légers le mur est couronné;
L'été me semble plein de richesses barbares,
Et le parc qu'elle m'ouvre est presque abandonné.

Le ciel plus ventilé montre un azur plus sobre,
Un peuplier frémit au souffle éolien
D'un septembre où déjà court un frisson d'octobre,
Et le bouleau reprend cet hymne aérien.

Le portail qui m'accueille à présent s'ouvre à peine,
Et je dois écarter les ronces pour entrer,
Un noir laurier tordu veille sur la fontaine,
Dans le bois sans chemin on pourrait s'égarer.

Ai-je trouvé l'asile après tant de tempêtes ?
Entre deux beaux cyprés, derrière la maison
Pleine de vieux tableaux, de livres de poètes,
Une tombe, là-bas, blanchit le vert gazon.

Cette propriété me plaît, à demi morte,
Je n'y toucherai pas et pourquoi l'enrichir ?
Chartreuse de mon soir, je vais fermer la Porte
Et mes cheveux ici finiront de blanchir.

LÉO LARGUIER.

RABELAIS

A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

J'aime ces expositions : elles nous rappellent à nos devoirs. Ne m'oubliez pas, je suis toujours là, dit Gœthe. Rendez-moi justice, dit Spinoza. Rabelais dit : c'est mon tour. Alors nous accourons, et faisons révérence. Et comme la piété porte d'heureux fruits, aussitôt nous sommes récompensés. Nous quittons les domaines du désordre, de la criaillerie, de la hargne ; nous entrons dans un temple où tout est dignité, beauté. Il est doux de s'abriter, pendant quelques minutes ou pendant quelques heures, sous la voûte élancée de la galerie Mazarine, si riche et si fière ; tapisseries, tableaux, dessins, livres, manuscrits, se composent et s'ordonnent suivant une harmonie parfaite ; nous éprouvons le respect, la pure joie, la reconnaissance, que seules les plus belles salles des plus beaux musées dispensent pleinement. Musée qui ne durera point ; les pièces rares s'en retourneront chacune chez elle, dans les collections privées, dans les coffres-forts des amateurs. La grande grâce qu'on veut bien nous faire est d'autant plus précieuse qu'elle est fragile : hâtons-nous d'en jouir.

Si, fort indiscrètement, vous aviez voulu assister aux préparatifs, trois jours avant que l'exposition ne fût ouverte, vous auriez conçu quelque inquiétude. Perchés sur des échelles hautes comme des tours, des ouvriers nettoyaient encore les lustres ; des vitrines vides avaient un air poussiéreux et mélancolique ; des papiers d'emballage, des pots de couleurs, des cordes, des planches, faisaient vilaine mine. Jamais on ne serait prêt au jour dit... Crainte vaine. D'heure en heure tout

changeait ; les échelles s'éclipsaient, les vitrines prenaient leur alignement ; sur l'épaule d'un garçon de salle arrivait la tête de Guillaume du Bellay, aussitôt mise en sa juste place : bref, des magiciens opéraient sous nos yeux. A vrai dire, il y avait longtemps qu'ils avaient machiné leurs prodiges. Pour obtenir de si belles réussites, il faut, comme disait la vieille chanson, il faut butiner tous les jours ; il faut beaucoup de soin, beaucoup d'amour. Un étranger me faisait un jour observer qu'en France, si par quelque catastrophe les professeurs d'enseignement supérieur venaient à disparaître, on pourrait les remplacer presque instantanément par des professeurs de lycée ; telle est, prétendait-il, la vertu de notre agrégation. De même, si par une fâcheuse hypothèse nos érudits quittaient tous à la fois leurs emplois et leurs fonctions, nous les remplacerions par nos bibliothécaires : lesquels sont des savants. M. Jean Porcher appartient à cette race-là. Le catalogue qu'il a rédigé pour la circonstance est admirable, et contient la somme de nos connaissances actuelles sur Rabelais ; c'est une œuvre de grand érudit. Or l'érudit, allègrement, travaillait comme un manœuvre, ramenant de profondeurs inconnues des piles de livres aux reliures succulentes. M. Émile Dacier assortissait les ouvrages comme un mosaïste assortit les nuances. Et M. Julien Cain, magicien chef, qui a entrepris de rendre à notre Bibliothèque nationale l'excellence que l'infortune du temps risquait de lui faire perdre, inspirait toute l'œuvre par les prestiges de son goût et de sa volonté.

A voir sur les murs la campagne de Chinon, la Devinière, la Roche Clermault, Seuilly, dès l'entrée je m'émerveille. Les immenses imaginations de Rabelais, voilà donc où elles ont pris naissance ? Dans cette délicate Touraine, où les blanches maisons sont de proportions si pures, où les ardoises fines s'assemblent en dessins si corrects, où les arbres mêmes semblent si bien élevés, ni grêles, ni touffus ? Quel contraste ! Il a emprunté aux légendes populaires des géants formidables ; il a ordonné dix et sept mille neuf cent treize vaches pour allaiter Gargantua ; et après cela, il a fait tenir toute la guerre picrocholine dans un mouchoir de poche, autour de chez lui. Mais tel est sans doute le secret de son art : la farce débridée, et l'observation familière ; la fantaisie, et le réel ; la mesure dans

la démesure; une abondance d'accords facétieux et sonores, orchestrant la chanson placide du bon sens.

Il a traversé bien des villes, Poitiers, Montpellier, Orléans, Lyon, Florence, Rome, Turin, Metz, d'autres encore : jamais il ne restait en place. Quand il était las d'un endroit, il s'en allait, sans congé prendre ; les malades de Lyon et les médecins, ses collègues, attendaient vainement son retour. Rabelais est essentiellement un bohème, un errant. Remarquez la maigre place que tient Paris, parmi ses divers séjours. On ne le fait vivre un peu longuement à Paris que quand on ne sait au juste où le placer dans sa vieillesse. Il n'a pas été formé, ou déformé, par le moule parisien ; il n'a pas connu les salons, les compagnies ; il n'a pas eu peur des ironies : il est resté vigoureusement lui-même ; son originalité n'a pas été réprimée. Échappé aux contraintes du couvent, il a échappé aux contraintes de la grande ville qui polit, mais qui use ; il a gardé intactes sa force et sa verdeur. Je sais bien qu'il ne faut pas assimiler le Paris du seizième siècle au Paris d'aujourd'hui ; mais mon raisonnement vaut aussi bien pour les autres capitales où il a vécu, et qu'il a quittées : *multa hospitium habemus, domum nullam*. Dans sa vie comme dans son œuvre il a remplacé la stabilité par le mouvement. Ses migrations continuelles furent à la fois le symbole et la condition de sa liberté.

Il fut moine ; il posa devant sa propre conscience, dès son adolescence et pour toujours, les problèmes philosophiques, qui ne diffèrent pas alors des problèmes religieux. Il fut médecin : regardez son Galien et son Hippocrate, regardez ces traités de chirurgie, d'accouchement, ces planches anatomiques, cette trousse de trépanation. Il connut les troubles et les victoires de l'esprit ; il connut la perfection et la misère de nos organes, de notre chair. Entre les deux, quelle place fit-il au sentiment ? On a dit et répété qu'on n'en trouvait guère dans son œuvre. Il en est un pourtant qui s'y inscrit en toutes lettres : le sentiment paternel. « Non sans juste et équitable cause je rends grâces à Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'a donné pouvoir voir mon antiquité chenue reflleurir en ta jeunesse ; car quand par le plaisir de lui, que tout régit et modère, mon âme laissera cette habitation humaine, je ne me réputerai totalement mourir... » Ou bien, sur un autre mode :

« Ho, mon petit fils..., que tu es joli ! et tant je suis tenu à Dieu de ce qu'il m'a donné un si beau fils, tant joyeux, tant riant, tant joli. Ho, ho, ho, ho ! que je suis aise ! Beuvons, ho ! ... » Vous vous arrêterez, dans l'exposition, devant le recueil de poésies latines de Boyssoné, juriste et humaniste ; vous lirez, la page est ouverte, la déploration funèbre que cet ami composa lorsque Rabelais perdit son fils : *De Theodulo Rabelesio, puero bimulo defuncto (Au sujet de Théodule Rabelais, qui mourut quand il avait deux ans) :*

*Quaeris quis jaceat sub sepulcro
Tam parvo ? Theodulus ipse parvus
Parva aetate quidem, simulque forma,
Et parvis oculis, et ore parvo...*

« Tu demandes qui gît sous ce sépulcre — si petit ? C'est Théodule, tout petit — Petit âge et petit corps, aussi — Et petits yeux, et bouche petite... »

Ainsi chaque visiteur ira rêvant, au gré de sa fantaisie ; que d'effluves sortiront de ces vieux livres ! Autour de ces vitrines, que d'idées essaimeront ! Cependant une impression domine toutes les autres : nous voyons, pour ainsi dire, l'œuvre de Rabelais prendre racine dans la science de son temps. Livres savants qu'il possédait, et qui portent sa marque ; amis savants, qui l'accompagnaient dans le chemin des études ; savants illustres, Guillaume Budé, Érasme, dont les portraits semblent le regarder, pour lui dire qu'il a bien suivi leur exemple, et bien profité de leurs leçons ; flots de savants ouvrages, qui venaient au jour vers le temps même où Pantagruel prenait naissance : tout ici invoque l'heure où les maîtres de la pensée européenne essayaient d'intégrer, dans les données traditionnelles qui avaient formé leur conscience, les données nouvelles qu'une antiquité mieux comprise leur apportait, les bouleversant et les exaltant à la fois. Cet effort s'appelle l'humanisme. « François Rabelais, homme de grandes lettres grecques et latines » : telle est l'épigraphe que les organisateurs de l'exposition auraient pu prendre. Car ils nous prouvent que cette appellation est la vérité même ; et dans ce sens, ils marquent un point d'arrivée ; ils enregistrent une acquisition décisive. La pléiade érudite dont M. Abel Lefranc a

été l'inspirateur, et qui non seulement a mesuré l'étendue et la profondeur des connaissances de Rabelais, mais a interprété par les réalités concrètes de sa vie et par l'humanisme de sa pensée l'essentiel de son œuvre, triomphe justement en ce jour.

Longtemps on n'a vu dans Alcofribas Nasier qu'un truculent compère, qu'une trogne fleurie ; déjà Ronsard indiquait la voie qu'on a communément suivie :

Une vigne prendra naissance
De l'estomac et de la panse
Du bon Rabelais, qui buvait
Toujours cependant qu'il vivait...

Longtemps on n'a vu en lui qu'un prodigieux farceur, capable de divertir même les pauvres hères atteints du mal de dents, même les gouteux. Longtemps, on n'a voulu entendre que son rire énorme. Ce Rabelais rabelaisien n'est pas faux ; et si on en doutait, il suffirait de le relire : de ses pages s'exhale comme une odeur de bon vin, « ô combien plus est friant, riant, priant, plus céleste et délicieux que d'huile ! » ; il est gai, il est plantureux, il est gaillard, il est gras ; le flot impétueux de son style roule tout. A Dieu ne plaise qu'on nous présente quelque jour un Rabelais squelettique, grave, ennuyeux, ou même triste, comme il advint pour le Don Quichotte de Cervantes, qui, après avoir fait rire les honnêtes gens pendant deux siècles, fit pleurer les romantiques : tant il est vrai que les générations successives réussissent à transformer l'être même d'une œuvre et d'un auteur. Le Rabelais joyeux, débordant de santé, exubérant de vie, ennemi des délectations moroses, hardi et sain, n'est pas faux : mais il le deviendrait, si l'on ne complétait cette statue trop simpliste de demi-dieu hilare.

Il importait d'accentuer un autre aspect de son génie, de rappeler avec quelle ardeur il avait appris, avec quelle ferveur il avait retenu, avec quelle passion il avait aimé, toutes connaissances qui magnifient et ennoblissent l'homme, de façon à réunir deux épithètes, dont ni l'une ni l'autre, si on les sépare, ne suffisent à le qualifier : *doctissimus facetissimusque* ; très savant et très facétieux ; très savant d'abord, puisque ses facéties même, souvent, sont nourries de son savoir. De sorte qu'on est arrivé, enfin, à sa substantifique moelle, suivant son propre vœu.

Autographes, dont l'écriture ne semble ni pressée, ni débordante, mais appliquée et calme ; éditions dont il ne reste qu'un seul exemplaire, lequel fait passer une lueur de convoitise dans les yeux des bibliophiles ; réimpressions successives : les trésors suivent jusqu'au bout le plan logique dont le déroulement est à lui seul un plaisir. Le sillage que laisse après elle une grande œuvre, — traductions qui, de pays en pays, finissent par s'étendre jusqu'aux confins du monde ; adaptations, déformations ; réductions aux goûts de l'enfance, qui, dans les livres qui ne sont pas faits pour elle, sait pourtant découvrir son bien ; transfert d'un genre dans un autre, passage du roman à la comédie, à l'opéra, au ballet ; les bizarreries qui sont la mesure du succès, Rabelais révolutionnaire, les Confessions de Rabelais ; les légendes, comme le quart d'heure de Rabelais ; *Gargantua* illustré, *Pantagruel* au piano, — ce sillage, qui pendant quatre cents ans s'est prolongé sur la mer où tant d'ouvrages ont sombré pour toujours, va s'enrichir d'afflux nouveaux.

Je m'imagine les visiteurs rentrés chez eux, et prenant Rabelais sur les rayons de leur bibliothèque, pour le rouvrir aux bonnes pages. Heureux s'ils y rencontrent, préservées, cette joie et cette sagesse qui semblent aujourd'hui désertier notre vie ; heureux s'ils y trouvent ce dont nous aurions grand besoin : « un peu de pantagruélisme : vous entendez que c'est certaine gaieté d'esprit, confite en mépris des choses fortuites... »

PAUL HAZARD.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

LA RADIOMÉTALLOGRAPHIE

Les rayons X sont surtout connus par leurs applications médicales. On sait comment ils permettent de retrouver l'emplacement d'éclats métalliques dans le corps humain, de contrôler les fractures des os, de déceler les cicatrisations tuberculeuses dans les poumons. Dans toutes ces applications, c'est la propriété de ces rayons de traverser inégalement les différentes substances qui est utilisée. L'acier et le plomb sont plus opaques aux rayons X que le carbonate de chaux du squelette, et ce dernier est lui-même plus opaque que les muscles.

Les médecins utilisent également l'action destructive des rayons X sur les cellules des tissus vivants, et nous avons dit ici même comment cette action, si mal connue jusqu'à présent, commençait à s'expliquer clairement d'après les idées de la physique moderne.

Il y a un autre ordre d'application des rayons X tout à fait nouveau, très peu connu, et extrêmement intéressant : c'est l'étude de la structure intime des corps solides.

Voici une barre d'acier : le physicien nous dira son poids, sa densité, sa malléabilité, sa résistance à la traction, toutes qualités en quelque sorte extrinsèques à la matière. Le chimiste nous dira que cette barre est formée de fer et de carbone et dans quelle proportion. En regardant au microscope la surface du métal, nous apercevrons bien des échantillons de grains différemment disposés. Mais tous ces renseignements sont essentiellement superficiels. D'ailleurs la puissance de notre

microscope est limitée; il ne peut guère permettre de voir séparément des points distants de moins d'un cent-millième de millimètre. Cette échelle est grossière vis-à-vis de l'échelle atomique. C'est le dix-millionième de millimètre qu'il faudrait connaître pour savoir dans ses détails tout l'échafaudage de la matière. Cette distance est en effet en gros la distance moyenne entre les atomes d'un corps.

Or nous sentons bien que la structure intime de la matière, le type, la distance et la position réciproque des atomes constitutants est bien la cause déterminante des qualités physiques que nous observons. Les éléments qui la constituent sont-ils bien enchevêtrés les uns dans les autres? le métal sera résistant. Des forces internes prennent-elles naissance au sein du métal, écartant les atomes de leur position normale d'équilibre? il suffira alors d'une action extérieure minime pour détruire définitivement cet équilibre, et le métal sera cassant.

Mais mesurer une distance exige un étalon de longueur à l'échelle de ce que l'on mesure. Pour mesurer les distances entre les étoiles, les astronomes utilisent le « persee » qui est le chemin parcouru par la lumière durant une seconde. Pour mesurer les distances entre les atomes, et tracer ensuite sur le papier les grandes lignes de leur édifice, quelle unité allons-nous pouvoir manier?

Il se trouve précisément que les rayons X, qui sont des radiations de même type que la lumière, ont une longueur d'onde égale à peu près à la distance qui sépare habituellement les atomes d'un corps solide. Nous avons là deux grandeurs du même ordre. Connaissant l'une, on peut espérer atteindre l'autre. Nous n'avons pas à dire ici quel est le mécanisme qui les lie. Qu'on sache seulement qu'en faisant traverser un cristal par un faisceau de rayons X et en recevant au delà le rayonnement sur une plaque photographique, le physicien observe ce qu'il appelle des taches de diffraction, et que le mathématicien trouve la relation qui existe entre la position respective de ces taches, la longueur d'onde des rayons X incidents et la distance entre les atomes du cristal. De ces trois grandeurs, la première est observée directement et mesurée sur la plaque photographique; la seconde reste la même dans toute une série d'expériences et peut être connue une fois pour toutes; on calculera donc la troisième : l'intervalle entre les divers

atomes. Ainsi, nous voici à même avec un crayon et une règle de reproduire sur une feuille de papier, à une échelle connue, la disposition des atomes dans un corps cristallisé. Quel édifice allons-nous faire apparaître ? Sera-ce un enchevêtrement inextricable, incohérent ? Allons-nous trouver au contraire une belle bâtisse régulière, à l'architecture simple, soumise aux lois cadencées de la symétrie ?

Les astronomes nous avaient enseigné la régularité des systèmes planétaires et l'harmonie qui semble présider aux mouvements généraux des astres. Pénétrons maintenant avec le physicien dans le domaine de l'infiniment petit : un monde encore bien ordonné va nous être révélé.

LA STRUCTURE DES CRISTAUX

Dans la nature nous rencontrons des corps qui ont une forme géométrique : le diamant a des facettes régulièrement réparties ; le sel marin se présente sous forme de petits cubes ; le quartz ou cristal de roche, sous forme de prismes hexagonaux coiffés de deux pyramides.

A quoi sont dues cette régularité, cette symétrie ? L'analyse chimique nous apprend que le diamant n'est que du carbone, que le sel marin est une combinaison atome par atome de chlorure et de sodium, que le quartz est formé de silicium et d'oxygène. Mais savoir qu'un bâtiment est construit en brique, en pierre ou en ciment armé, ne nous renseigne pas sur la dimension des pièces et la stabilité de l'édifice. Or c'est justement cela que nous voulons connaître. Le chimiste a énuméré seulement la nature des matériaux qui constituent le cristal. Comment ces matériaux sont-ils disposés ?

A vrai dire, on se doutait depuis longtemps que la symétrie des formes extérieures des cristaux devait bien correspondre à une certaine symétrie dans la structure intérieure. Mais on n'avait aucune idée sur la répartition des éléments. Dans le chlorure de sodium dont nous parlions plus haut, fallait-il imaginer le chlore séparé du sodium ou au contraire rigide-ment lié à lui de façon à former une molécule ? fallait-il imaginer ensuite des répartitions régulières de molécules isolées ou de groupes de molécules ? La structure véritable nous échappait complètement. Mais voici qu'au moyen des rayons X

et des beaux phénomènes de diffraction qu'ils donnent en traversant la matière cristallisée et dont nous parlions plus haut, le physicien est maintenant à même de préciser l'architecture d'un cristal. Le cristal de sel marin par exemple est formé d'un empilement d'atomes de chlore et d'atomes de sodium régulièrement alternés, comme l'indique ce croquis (1).

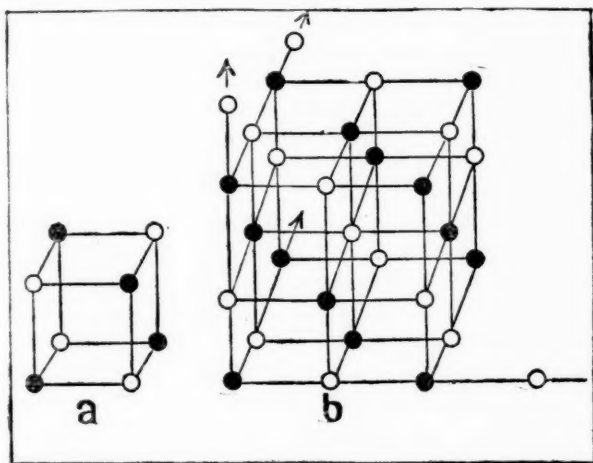


SCHÉMA D'UN CRISTAL DE SEL MARIN

Le cristal présente en somme une série de chambres ou de compartiments cubiques semblablement répartis avec dans chaque coin un atome de chlore ou un atome de sodium. Ces atomes sont d'ailleurs tout petits par rapport aux dimensions de la chambre. En les supposant sphériques, leur diamètre serait mille fois plus petit que la distance qui les sépare. Le cristal ferait penser à une sorte de cage où les vides seraient beaucoup plus importants que les pleins. La matière cristalline paraît homogène et continue à nos sens grossiers ; elle est en réalité criblée de trous.

Le chlorure de sodium n'est pas le seul cristal dont on connaisse les plans. Presque tous ont été étudiés. Certains, — surtout ceux formés d'un nombre considérable d'atomes, —

(1) a : cube élémentaire ; b : assemblage de cubes ; les sphères noires représentent des atomes de chlore, les blanches des atomes de sodium.

ont une structure compliquée. Cependant en s'aidant de considérations de symétrie venant de l'examen complet du cristal, on a pu déterminer la place de toutes les pierres de l'édifice.

Dans les laboratoires de rayons X du monde entier, des travaux considérables et extrêmement délicats ont été ainsi entrepris et à l'heure actuelle on connaît la forme architecturale de presque tous les cristaux. Où ces résultats vont-ils nous mener?

LES ALLIAGES

Outre les composés simples formant de beaux cristaux comme le diamant, le sel marin, le cristal de roche, très souvent la matière se présente sous forme d'une agglomération de petits cristaux. C'est le cas des alliages. Observons à la loupe la cassure d'un objet en fonte, en acier, en laiton. Nous verrons apparaître une multitude de petits points brillants. Ce sont de tout petits cristaux qui ont individuellement la forme régulière des gros cristaux dont nous parlions au début, mais qui sont enchevêtrés les uns dans les autres. Éclairons ce « magma cristallin » avec un faisceau convenable de rayons X.

Qu'allons-nous observer? Supposons d'abord tous les cristaux identiques : chacun opérant pour son propre compte va donner un groupe de taches de diffraction bien déterminées. Ce seront par exemple des taches disposées sur un cercle. Nous aurons donc autant de cercles qu'il y aura de cristaux.

Pour un faisceau de rayons X donné, plus les cristaux seront petits, plus les taches de diffraction seront nombreuses, puisque beaucoup de cristaux seront alors traversés. D'où un procédé immédiat pour reconnaître la grandeur des cristaux élémentaires d'un alliage. Nous verrons tout à l'heure toute l'importance de ce renseignement.

Supposons maintenant que le « magma cristallin » soit formé de deux ou trois types de cristaux distincts. C'est le cas des aciers, dans lesquels le carbone se trouve combiné au fer sous des formes différentes pouvant coexister dans un même échantillon. C'est le cas également de certains alliages d'aluminium, comme par exemple l'alliage cuivre et aluminium, qui peut contenir suivant le traitement de fonderie à la fois des cristaux de cuivre et des cristaux d'aluminium purs et des cristaux des différentes combinaisons de cuivre et d'aluminium,

Il est bien évident que chaque cristal va donner les taches de diffraction qui lui sont propres. La reconnaissance de ces taches est donc la preuve que le composé cristallin existe bien. Or, il était difficile de savoir jusqu'à présent dans un alliage donné la part respective de ces constituants. Cela cependant est fondamental pour le métallurgiste, qui sait bien que certaines propriétés de son métal sont dues précisément à la formation plus ou moins complète de certains corps.

LES APPLICATIONS MÉTALLURGIQUES

Nous touchons ici au côté pratique de la question. L'homme de la rue, — auquel on aime tant à répondre aujourd'hui, — peut bien nous dire : « Mais à quoi sert d'arriver à connaître exactement et dans tous ses détails la constitution intime de certains corps ? Tout ceci est uniquement du domaine du laboratoire et n'est bon qu'à exciter la curiosité du physicien ou la méditation du philosophe. L'homme ne vit pas à l'échelle atomique. » Or, nous en savons déjà assez pour répondre que nombreux et intéressants sont les renseignements que l'étude des alliages par les rayons X peut donner au métallurgiste. Les propriétés physiques des métaux, qui sont les seules qui l'intéressent, comme sa dureté, sa résistance, dépendent au fond de sa structure interne. Des magmas de cristaux infiniment petits, bien emmêlés les uns dans les autres, présenteront une résistance à la traction évidemment très supérieure à ceux qui sont formés de gros éléments bien distincts, dont les surfaces de séparation seront toujours des régions de moindre résistance.

Les rayons X permettent aussi de connaître la valeur des tensions internes dans les métaux. On sait que si un métal est mal trempé il peut être le siège de forces de tension considérables ; celles-ci déforment petit à petit la matière, et peuvent provoquer à un moment donné sa rupture. De toute façon elles la rendent plus facilement cassante et moins résistante à la traction. Les métallurgistes, par un « recuit » convenable, tâchent de supprimer cette sorte de déséquilibre intérieur. Mais jusqu'à présent ils ne faisaient que le constater sans pouvoir ni le prévoir, ni encore moins le mesurer. La diffraction des rayons X va se prêter d'une façon particulière

rement heureuse à cette étude. La position des taches de diffraction dépend, avons-nous dit, de la distance entre les atomes. Quel sera l'effet d'une tension interne? Elle va précisément modifier cette distance. On observera donc corrélativement un déplacement des taches de diffraction.

Le laminage produit des effets extrêmement curieux. En passant entre les cylindres du laminoir les cristaux élémentaires s'orientent et la plaque laminée acquiert une sorte de nature fibreuse présentant une direction de moindre résistance. Le métal a des tendances à se fendiller. Cette orientation commune des cristaux se voit immédiatement aux rayons X. On observe en effet une orientation privilégiée des taches de diffraction. Produit-on deux laminages à angle droit? On crée alors deux directions privilégiées dans le métal et l'on observe deux directions privilégiées dans les taches de diffraction. Pour que le métal soit isotrope, il faudrait le laminier dans plusieurs directions à la fois. Des études très intéressantes sur le laminage des plaques d'aluminium ont été faites au *Kaiser Wilhelm Institut für Metallforschung* à Berlin. Cet établissement est particulièrement équipé pour ces travaux. Son budget annuel est de 42 millions de francs, payés moitié par le Reich, moitié par la *Notgemeinschaft* fondée lors de la chute du mark pour sauver les laboratoires. Les résultats obtenus sont déjà considérables. Le sujet est d'importance : n'oublions pas que presque tous les avions allemands sont en aluminium, et qu'il est essentiel que les plaques utilisées n'aient pas de direction de moindre résistance. La bonne qualité d'un appareil est ainsi faite du soin apporté à ces recherches.

Les filaments des lampes électriques que nous utilisons journellement sont obtenus en étirant du tungstène à chaud. Au moment du refroidissement le filament se cristallise et les cristaux s'orientent parallèlement à l'axe d'étirage, de façon que cette direction contienne relativement peu d'atomes. C'est alors elle qui cède. Il y a donc intérêt à ce que la cristallisation du fil de tungstène se fasse de façon absolument quelconque sans orientation privilégiée, pour que le fil soit en quelque sorte homogène. Mais comment contrôler qu'il en est ainsi? Encore une fois les rayons X apportent la solution à ce problème. Les usines de lampes Philips, à Einthoven, n'ont pas

hésité à créer d'admirables laboratoires où tous ces problèmes ont été étudiés et résolus. La vie des lampes d'éclairage dépend de cette mise au point.

Pendant un des laboratoires de rayons X le plus intelligemment conçu est peut-être le laboratoire, ou plutôt les laboratoires, de Siemens, à Siemenstadt, près de Berlin. Chaque laboratoire comprend un directeur, un préparateur, un aide et une bibliothécaire chargée de conserver et de classer les clichés. Aucune organisation scientifique n'est plus impressionnante à visiter et ne montre mieux l'esprit de méthode des Allemands. Dans le premier laboratoire sont étudiés les divers procédés d'investigation, les différents types d'appareils de mesure. Tous sont là. On connaît ce que l'on peut demander à chacun d'eux suivant le problème posé. Le second laboratoire est consacré à l'étude des corps purs. On trace là leur « diagramme aux rayons X » après leur avoir fait subir tous les traitements mécaniques ou thermiques possibles. On note les formes cristallines stables à la température ordinaire, les formes nouvelles prises à certaines températures, l'influence de la « trempe » et du « recuit » sur chacune d'elles. On tâche, en somme, de suivre la vie morphologique de chaque espèce, et l'on note à chaque stade les modifications de propriétés physiques qui y correspondent. Aux murs sont suspendus des tableaux schématiques reproduisant les édifices cristallins. On y voit aussi accrochées des maquettes en fil de fer où les atomes sont représentés par de petites boules colorées. On se croirait presque dans un bureau d'architecte.

On passe de là dans le troisième laboratoire où sont étudiés les composés binaires, c'est-à-dire ceux qui sont formés de deux corps, par exemple les composés de cuivre et de magnésium. On se sert pour cela des renseignements donnés par le laboratoire précédent qui, lui, a déjà étudié le cuivre seul et le magnésium seul. Les diagrammes de ces deux métaux sont donc préalablement connus et l'on pourra facilement les repérer dans la multiplicité des taches données par leurs combinaisons.

Le quatrième laboratoire est consacré aux alliages ternaires, c'est-à-dire à ceux qui sont formés de trois constituants; pour cela on se sert très utilement des renseignements donnés par les deux laboratoires précédents. Ainsi, on progresse de difficulté en difficulté sans être obligé de tout

reprendre par le début, et les résultats s'accumulent sans effort. Désirez-vous connaître le diagramme de l'alliage cuivre-magnésium et or trempé à 500°, revenu à 100°, et dont vous fixez les proportions? La bibliothécaire cherchera dans un casier et vous l'apportera immédiatement avec une fiche indiquant brièvement ses principales propriétés physiques.

C'est par de tels procédés, presque uniquement empiriques, que l'on découvre et que l'on précise les bonnes formules. Il est impossible de passer à côté d'elles. C'est ainsi que l'on peut créer les alliages légers et résistants destinés à la fabrication des avions métalliques ou des moteurs puissants sous faible poids. Il faut avant tout avoir de bons matériaux. Leur production ne s'improvise pas.

C'est encore dans les laboratoires Siemens qu'ont été étudiés et réalisés, — après combien d'essais systématiques! — les fameux alliages qui ont servi à la construction du *Deutschland*, car on ne saurait trop répéter que la suprématie industrielle est faite de ces détails, si bien que les rayons X par un chemin détourné deviennent un véritable auxiliaire de puissance navale.

On voit où l'étude de la diffraction des rayons X nous a menés : de la détermination de la structure du petit cube de sel marin à la fabrication d'un bateau de guerre.

L'ÉTUDE DES GRAISSES ET DES CAOUTCHOUCS

Cependant les rayons X doivent nous réserver encore d'autres surprises. Jusqu'à présent nous les avons utilisés pour nous donner des détails précis sur la constitution des corps que nous savions déjà cristallisés, c'est-à-dire dont nous savions déjà que les atomes étaient rangés suivant un certain ordre, en observant certaines lois de symétrie. Cet ordre et ces lois nous étaient annoncés par l'aspect extérieur de ces corps qui présentaient des formes géométriques déterminées, ce que l'on nomme l'aspect cristallin. Les autres corps sont dits « amorphes » et l'on suppose leur structure tout à fait incohérente. Or, voici que, dans de belles expériences faites à l'Institut Pasteur par M. Trillat, des corps comme les graisses se sont révélés avoir une certaine structure périodique, que les rayons X mettent en évidence de la même façon que dans le cas de véritables

cristaux. Que se passe-t-il exactement? Le résultat de cette étude est assez surprenant. Étendons sur une lame de verre une légère couche de graisse. Les molécules seront autant de petits bâtons qui vont se dresser sur la plaque à la manière des poils d'une brosse. Il y a d'ailleurs plusieurs couches de ces bâtons disposés les uns à la suite des autres, de façon à former une sorte de stratification parallèle à la plaque de verre. L'ensemble prend donc bien un aspect lamellaire et périodique à la façon d'un cristal. Plus la molécule de graisse est riche en carbone, plus les bâtons sont longs.

Les chimistes parlaient déjà de la « chaîne » des corps gras. Les maillons de cette chaîne comprenaient tous un atome de carbone. Les deux extrémités étaient plus chargées. Mais le mot « chaîne » n'éveillait pas l'idée de rigidité, et encore moins celle de stratification.

En étudiant des séries de graisse dont la molécule contient de 4 jusqu'à 32 atomes de carbone, M. Trillat a pu ainsi mesurer pour chacun d'eux la hauteur des étages de ces édifices gras. Les étages s'élèvent quand le nombre des atomes de carbone augmente, comme le plafond d'une maison s'élève lorsque croissent les couches de pierre de taille.

Où ce travail extrêmement curieux nous mènera-t-il? Quelle conséquence le chimiste et le biologiste en tireront-ils? L'avenir nous le dira.

La structure lamellaire semble d'ailleurs être assez générale dans la nature. Un autre exemple également intéressant et inattendu, et sur lequel nous terminerons, est donné par le caoutchouc. Amorphe ou « gelé », le caoutchouc ne donne pas de tache de diffraction quand il est traversé par un faisceau de rayons X. Étiré, de façon que sa longueur passe à peu près du simple au double, il présente des taches bien nettes. Comment expliquer ces anomalies? On est d'accord pour admettre aujourd'hui que le caoutchouc serait formé de deux parties : une partie pseudocristalline à allure fibreuse qui, au repos, se gonflerait par la pénétration d'une autre partie liquide, et perdrait ainsi son allure cristalline. Sous l'effet de la traction, la maille élémentaire du pseudocristal se contracterait, chasserait le liquide, en reprenant la forme régulière initiale que les rayons X mettraient immédiatement en évidence. L'ensemble agirait comme une sorte de frein hydropneumatique,

un « blount », ayant précisément l'élasticité du caoutchouc. Les rayons X peuvent donc apporter ainsi des renseignements très intéressants sur l'élasticité du caoutchouc, son vieillissement, la meilleure façon de le manufacturer et de le conserver.

CONCLUSIONS

On demeure confondu par la diversité des utilisations de cet outil : les rayons X. Au début, une expérience très simple et très belle : un cristal quelconque, un faisceau de rayons X, qui le traverse, et au delà des taches de diffraction sur un écran ou une plaque photographique. La position des taches liée à la position des atomes dans le cristal. La possibilité de reproduire sur le papier le schéma de tout l'édifice atomique, et d'aller plus loin que ce que permettent d'atteindre les plus puissants microscopes. La matière décortiquée et expliquée.

Puis les laboratoires industriels s'emparant de ces méthodes, avec des moyens formidables, pour étudier les matières premières et en particulier les alliages légers qui jouent aujourd'hui un rôle si considérable dans l'industrie.

Et tout cela en moins de vingt ans. Les toutes premières expériences ont été faites en 1913 par Laue en Allemagne, par Bragg en Angleterre, par Maurice de Broglie en France. Depuis, d'immenses laboratoires de recherches ont été équipés en Amérique, en Angleterre, et surtout en Allemagne. Aujourd'hui les rayons X sont l'auxiliaire indispensable du métallurgiste.

Or, en France, très peu de choses ont été faites sur la question, comme si nos industriels redoutaient de se lancer dans la recherche, et de contrôler de façon précise leur fabrication. Évidemment l'entretien de puissants laboratoires est onéreux, surtout au début. C'est pourtant eux qui doivent être le point de départ des fabrications nouvelles, et qui assurent sérieusement la suprématie technique. Les ministères de la Défense nationale l'ont bien reconnu et commencent à équiper des laboratoires de radiométallographie. Cet élan va se poursuivre et se généraliser. La France se doit de travailler toujours avec les meilleurs outils.

FRANÇOIS CANAC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Crise ministérielle en France. Crise ministérielle en Allemagne. La France est entraînée vers l'extrême-gauche par la loi du cartel. L'Allemagne, en réaction contre l'esprit marxiste, va vers un régime d'extrême-droite, nationaliste et autoritaire. Dans ces conditions, est-il prudent de réduire notre armature militaire qui garantit la paix ? Et la Conférence de Genève n'apparaît-elle pas comme la plus inopportune et la plus dangereuse des duperies ? Tel est le tableau qui s'offre à nos regards. Tel est le dilemme qui se pose à nos consciences.

LA CHUTE DU CABINET PAUL-BONCOUR. — LE MINISTÈRE DALADIER

Il est commode pour les radicaux-socialistes de faire alliance, dans un intérêt électoral, avec les socialistes contre ceux que dans le langage de la politiquaille, on englobe sous le vocable « la réaction » ; mais il est moins facile de gouverner. Le cartel, formation de combat contre un danger imaginaire et pour un intérêt certain, renferme une contradiction flagrante dont, après le cabinet Herriot, vient de mourir le cabinet Paul-Boncour, et à laquelle le cabinet Daladier ne survivra pas longtemps.

Les radicaux-socialistes, que M. Herriot appelait un jour « la solide infanterie de la République », sont en définitive un parti d'ordre et de gouvernement. Les socialistes, — au moins à la Chambre, car dans le pays ils ont soin de ne se présenter que comme des républicains un peu plus avancés, — sont un parti de révolution, de bouleversement social, d'internationalisme. L'attelage, tiré par deux chevaux mal assortis, ne peut marcher droit : la coulbutte est inévitable. Le spectacle serait comique si

les intérêts les plus essentiels n'étaient lésés et si le système parlementaire lui-même n'était gravement compromis par le mauvais usage que l'on en fait. L'histoire de la chute du cabinet Paul-Boncour porte en elle un enseignement qu'il importe de dégager.

Entre la Chambre et le gouvernement se dresse, comme un troisième pouvoir, la Commission des finances qui tend de plus en plus à sortir de son rôle et à ne voir, dans les projets financiers qui lui sont soumis, que le côté politique ; elle taille, elle tranche, elle ajoute, elle bouleverse, elle improvise, elle fait et défait les ministères ; les projets les plus raisonnables, lorsqu'ils sortent de ses mains, deviennent des monstres informes et inviables. M. Chéron, ministre des Finances, avait annoncé à grand orchestre sa volonté de redressement budgétaire et d'assainissement financier. Il ne pouvait atteindre ce résultat nécessaire que par les moyens techniques les moins mauvais en écartant rigoureusement toute considération politique. Son projet était déjà moins raisonnable que celui des experts. La Commission que préside M. Malvy prétendit y amalgamer un contre-projet socialiste ; en quelques séances, elle bouleversa tout. Le projet Chéron ménageait trop certaines catégories de fonctionnaires qui sont les sous-officiers électoraux de l'armée d'extrême-gauche ; il méconnaissait cette passion de l'égalité en matière fiscale, qui est l'un des traits caractéristiques de l'esprit français. Mais le projet socialiste prétendait introduire l'esprit de guerre de classes dans le douzième provisoire. La Commission apporta à la Chambre son monstre, tandis que M. Chéron, affirmant « qu'à l'heure actuelle le ministre des Finances doit inspirer confiance à l'épargne et non pas l'effrayer », annonçait qu'il ne soutiendrait que le projet du gouvernement. Même dans le groupe radical-socialiste, l'attitude de la Commission soulevait de vives critiques ; les commissaires du groupe avaient, dit un orateur, « donné une trop large adhésion aux conceptions socialistes ». Ainsi, au premier rang des responsables dans la prolongation du désordre financier, il faut placer la Commission des finances de la Chambre.

Cependant, l'opinion publique manifestait une inquiétude grandissante. Les commis d'agents de change et du marché en banque, « persuadés de traduire les sentiments des contribuables, des épargnants, des travailleurs et salariés, contre les législateurs dont les actes portent atteinte au crédit de l'État et dont les divisions sont de nature à conduire le pays à la ruine », suspen-

daient, pour la journée du 24 janvier, le marché des valeurs mobilières. Dix mille agriculteurs réunis à la salle Wagram protestaient contre l'excès des charges fiscales et conspuaient avec entrain les parlementaires. Les dirigeants des grandes associations nationales du commerce et de l'industrie affirmaient leur communauté de vues sur trois principes essentiels : pas d'impôts nouveaux, égalité fiscale par l'assujettissement aux impôts existants de tous ceux qui y échappent, économies rigoureuses. La Confédération des groupements commerciaux et industriels de France décidait « de promouvoir dans les 1 200 groupements confédérés un mouvement de protestation et de résistance ». La Fédération nationale des syndicats et groupements de contribuables organisait un meeting. La Fédération des porteurs de valeurs mobilières rappelait au gouvernement qu'au moment où il s'agissait de faire accepter la conversion, il s'était engagé à rétablir l'équilibre du budget sans impôts nouveaux. La Confédération générale de la Production française, puissant groupement qui réunit 2 500 syndicats industriels et commerciaux, s'étonnait que la Commission eût pu présenter au Parlement un projet de loi de finances qui, sous la dictée des socialistes, qualifie de « vieille idée à laquelle il ne faut pas tout sacrifier » l'équilibre budgétaire ; elle s'inquiète de l'action désorganisatrice de la Commission. Comment espérer un redressement économique quand on ne parvient même pas à redresser le budget et quand, à propos du budget, on s'occupe à démolir le Code civil ? Enfin, la réduction des crédits militaires proposée par la Commission soulevait les protestations de ceux qui regardent au delà des frontières.

Pour les socialistes, c'étaient là d'excellentes raisons de persévérer dans leur attitude et de l'accentuer, car les producteurs, les Chambres de commerce, l'industrie, l'activité financière, c'est un monde ennemi, c'est « le mur d'argent » contre lequel, à les entendre, se brisent les idées nouvelles qui apporteront le bonheur sur la terre. Mais les hommes de gouvernement savent qu'il n'y a pas de redressement financier possible sans déflation et qu'on ne saurait aggraver le poids des impôts au moment où l'on constate d'importantes moins-values dans les rentrées. Les sénateurs firent discrètement savoir au gouvernement que, s'il laissait la Chambre voter le projet de la Commission, il serait renversé par la haute assemblée. La Chambre, de son côté, aurait sans doute voté le projet du gouvernement, si les défaillances de

M. Chéron et ses rodomontades n'avaient éloigné de lui les gens sérieux. On ne sait cependant ce qui serait advenu si les socialistes étaient restés fidèles au cartel. Mais les voix radicales et les voix socialistes pouvaient-elles se confondre, dès lors que M. Léon Blum déclarait que le débat avait pris son « véritable caractère de lutte politique et d'antagonisme social » ? Au cours même de la séance, une délégation de la C. G. T. et des syndicats de fonctionnaires qui lui sont affiliés vint apporter au groupe socialiste l'injonction de rejeter toute compression de dépenses. Dès lors, le sort du cabinet était réglé. M. Paul-Boncour eut un entretien avec M. Blum, et M. Chéron demanda à la Chambre d'abandonner l'ordre établi pour la discussion et de voter d'abord l'article 6 établissant une majoration de 5 pour 100 sur tous les impôts directs, à l'exception de la cédule des traitements et salaires. Le président du Conseil posa la question de confiance et fut battu par 401 voix contre 171. Les socialistes et trente radicaux-socialistes ou socialistes français avaient voté contre lui. Comme M. Herriot, M. Paul-Boncour succombait sous les coups de ses amis socialistes.

Le soutien des socialistes est intermittent, car, par delà la stabilité ministérielle, ils visent la révolution sociale ; il leur plaît de prendre pour dupes leurs amis, afin de manifester devant les électeurs leur indépendance et l'autonomie de leur programme. Comment, sur cet appui à éclipses, mais toujours exigeant, établir le gouvernement stable dont la France a besoin ? En a beaucoup remarqué que M. Édouard Herriot, en apportant à son successeur déjà condamné son appui et celui de son groupe, indiqua discrètement que l'attitude des socialistes impose la constitution « d'une majorité républicaine dont le parti radical est le centre ». Comme on fit appel à M. Poincaré en 1926, quand la situation parut désespérée, on viendra, quand un ou deux ministères radicaux-socialistes auront encore mordu la poussière, invoquer le dévouement des groupes du Centre pour élargir la majorité et remettre debout les ruines amoncelées par le cartel. Mais ne sera-t-il pas trop tard ? Tant qu'on s'obstinera à gouverner la République comme on exploite une ferme, on compromettra le système parlementaire aux yeux de tous ceux qui placent le pays au-dessus des partis. Tant qu'on proclamera que les socialistes, voire les communistes, qui préparent la ruine de la société et la subversion de la patrie, sont de vrais républicains, tandis que les groupes du Centre, qui ont fondé la République et qui l'ont

fait vivre, non sans gloire, sont des ennemis qui n'ont pas droit de participer au gouvernement, on se mettra à la remorque du marxisme et on conduira le pays à sa ruine.

C'est pourtant une opération de ce genre que vient de réaliser M. Édouard Daladier. La crise ministérielle, ouverte le 28 janvier par la démission du cabinet Paul-Boncour, était résolue dès le 31 janvier. Le premier personnage appelé par M. le Président de la République, M. Daladier, ministre de la Guerre dans le précédent cabinet, réussit à former un nouveau ministère avec la plupart des éléments de l'ancien. Mais la combinaison Daladier eut successivement deux physionomies tout à fait différentes. M. Daladier prit la résolution de mettre les socialistes au pied du mur et leur offrit la vice-présidence du Conseil avec cinq portefeuilles, entre autres celui du Budget et celui de la Guerre, mais il se réservait d'en choisir lui-même les titulaires et exigeait une réponse immédiate. Le programme de redressement financier serait le négre-blanc élaboré par la Commission des finances. La possibilité d'en référer au Conseil national lui étant ainsi refusée, le groupe socialiste parlementaire, par 64 voix contre 17, se déclara « prêt à accorder sa collaboration au nouveau président, s'il est bien entendu que l'action ministérielle s'inspirera à la fois du caractère exceptionnel des circonstances et des directives générales proposées au parti radical-socialiste, après la victoire commune du 8 mai, par le Congrès national socialiste ».

Cette formule captieuse enfermait le désaveu implicite de la politique suivie par M. Herriot lors de la constitution de son ministère quand il écarta le programme établi par le Congrès socialiste. MM. Herriot et Maurice Sarraut vinrent, dans la soirée du 30 janvier, le faire remarquer à M. Daladier. En outre, les exigences socialistes pour les crédits militaires, pour la suppression du titre au porteur, étaient-elles compatibles avec la situation européenne, avec les difficultés financières ? D'autre part, le conseil de la Fédération socialiste de la Seine hâtivement réuni désavouait le groupe parlementaire. M. Daladier parlait de redressement financier ; le groupe socialiste voulait « une rude et décisive bataille contre les forces d'argent et de réaction ». Bref, tout était rompu. La farce était jouée. Sauf quelques socialistes pressés d'êtreindre un portefeuille, personne n'avait joué franc jeu. La conséquence logique aurait dû être un élargissement de la combinaison et de la majorité vers le centre. M. Daladier ne put

s'y résoudre et se hâta de bâcler un ministère avec la plupart des ministres battus trois jours auparavant. M. Paul-Boncour lui-même restait au Quai d'Orsay d'où émigrerait M. Pierre Cot, promu ministre de l'Air. Deux sénateurs fort estimés au Luxembourg, MM. Penancier et Serre, devenaient l'un garde des Sceaux et l'autre ministre du Commerce. M. Daladier restait au ministère de la Guerre, où sa fermeté loyale est appréciée, et M. Leygues à la Marine. M. François-Albert recevait le Travail. MM. Georges Bonnet et Lamoureux prenaient la lourde charge des Finances et du Budget. M. Frot, disciple de M. Paul-Boncour, allait à la Marine marchande. M. Daladier sur douze sous-secrétaires d'État n'en conservait que cinq. Enfin, une économie !

A l'exception de deux membres du groupe radical, MM. Laurent Eynac et Daniélou, et de M. Georges Leygues, tous les membres du cabinet appartiennent au groupe radical-socialiste ou aux petits groupes voisins. L'heure de la concentration n'a pas encore sonné. La crainte qu'elle n'arrive bientôt hante déjà les socialistes, et constitue pour le ministère la meilleure chance d'obtenir un sursis de quelques semaines. Mais comment les socialistes pourront-ils l'épargner s'il propose de raisonnables moyens d'équilibrer le budget et d'assainir les finances ? Tout ministère qui ne dépendra que d'eux est pris entre les deux branches d'un étau : ou bien il travaillera, sans préoccupation de parti, dans l'intérêt du pays, et il sera renversé par les socialistes ; ou bien il ne sera qu'un jouet aux mains des révolutionnaires et il mènera le pays aux catastrophes, à moins que le Sénat n'y mette bon ordre. Socialistes et radicaux-socialistes dénoncent déjà la formation d'un régime ne sait quel fascisme. A qui la faute, s'ils discréditent chaque jour le régime parlementaire et le font apparaître comme incompatible avec la sécurité et la prospérité du pays, avec la paix sociale et la sécurité européenne ? Entendra-t-on la voix d'un sage, M. Gaston Doumergue, qui, le 5 février, à un banquet des Ariégeois de Paris, a dit, avec l'autorité qui lui appartient, la nécessité de l'union pour une collaboration féconde et pour le salut de la grande patrie ? Entendra-t-on la voix noblement éloquente de M. le Président de la République, à l'Association des journalistes républicains, faisant appel à la concorde et à l'abnégation patriotique de tous pour le redressement nécessaire ? De l'autre côté du Rhin, Hitler s'installe à la Chancellerie avec un programme de quatre ans !

HITLER CHANCELIER

En Allemagne, les événements se précipitent. Le chef populaire des nationaux-socialistes, M. Hitler, est chancelier. Sa candidature, rejetée par deux fois par le président Hindenburg, est aujourd'hui triomphante. Comment s'est opéré ce revirement, comment le vieux maréchal, dont les défiances à l'égard du chef des nazis sont notoires, s'est-il décidé à lui confier le pouvoir et dans quelles conditions ? C'est ce qu'il importe d'expliquer.

Nous avons relaté, dans la précédente chronique, l'entretien qui eut lieu à Cologne, le 4 janvier, chez le baron Schröder, banquier, entre l'ancien chancelier von Papen et le *Führer* Hitler. La clef du mystère est là. Le rapprochement entre le chef des nationaux-socialistes et la caste des hobereaux prussiens, que représente M. von Papen, s'opère sous l'influence et sur l'initiative de l'industrie lourde. C'est là un fait capital ; en même temps qu'il explique l'accession de M. Hitler au pouvoir, il pose des bornes, tout au moins provisoires, à son action. Il n'arrive pas à la Chancellerie comme le chef d'un parti populaire qui enfonce les portes et s'installe au pouvoir par effraction ; bien loin de là, il est porté par les deux grandes forces conservatrices d'Allemagne : l'aristocratie des hobereaux prussiens et l'oligarchie du haut patronat de la grande industrie.

Comment le général von Schleicher a-t-il, en cinquante-quatre jours, perdu la confiance du Président et des partis de droite ? Von Schleicher est l'homme, non de la caste, mais de l'armée. Sans doute, les chefs de l'armée sont en grand nombre recrutés dans la noblesse prussienne, mais l'armée possède son esprit à elle : sa tradition est d'être au service de l'État, non d'un parti. Les vues du général von Schleicher sont celles d'un officier d'état-major qui embrasse un horizon plus vaste que les intérêts d'un parti ou d'une caste ; il a cherché, dans l'intérêt de l'État, à se rapprocher des éléments les plus stables et les mieux organisés de la démocratie allemande, notamment des syndicats. C'est ce que lui reprochent les partis d'extrême-droite pour qui l'État, émanation de l'oligarchie prussienne, doit rester à son service, et qui ne se font pas faute de le mettre en coupe réglée, comme on vient de le voir dans le scandale de la *Osthilfe*. Les aristocraties identifient volontiers leurs intérêts au bien de l'État. L'affaire de

l'Osthilfe n'est vraisemblablement pas étrangère à la disgrâce du général von Schleicher. On sait que les fonds destinés à venir en aide à la culture dans les provinces de l'Est, c'est-à-dire dans la vieille Prusse, ont été pour une bonne part canalisés vers la caisse des grands propriétaires. Un gouvernement soucieux des intérêts de la caste, c'est-à-dire du bien de l'État, n'aurait-il pas dû jeter un voile sur ces faits au lieu de les étaler au grand jour ? M. von Hindenburg, qui est devenu un hobereau prussien depuis qu'on lui a fait don du domaine de Neudek, en Prusse orientale, M. von Papen, homme de confiance des agrariens et leur délégué au gouvernement, n'ont pas pardonné au général ses velléités d'indépendance, ses scrupules d'honnêteté et sa tendance à gouverner dans l'intérêt général. Comme si l'intérêt général pouvait être distinct de l'intérêt de la caste qui a fait la Prusse et, par la force prussienne, l'empire allemand ! Telles sont les raisons psychologiques et politiques de sa chute.

M. von Papen, négociateur retors, a donc réussi à constituer un triumvirat composé de lui-même, de M. Hugenberg, chef du parti allemand-national, et de M. Hitler, qui apporte à la combinaison l'appât formidable de ses chemises brunes et d'un bloc compact de plus de onze millions de voix allemandes. On fit comprendre à M. von Schleicher que l'heure était venue pour lui de se retirer et quand, le 29 janvier, il offrit sa démission au président du Reich, elle fut aussitôt acceptée. Ni M. von Papen, ni M. Hugenberg ne pouvaient assumer à eux seuls le pouvoir ; c'eût été un défi trop flagrant à la presque unanimité du peuple allemand, et c'est la première raison pour laquelle ils ont abrité leur impopularité derrière la popularité du chef des nazis. Ils étaient d'accord avec lui au moins sur deux points essentiels : gouverner sans parlement, combattre sous toutes ses formes l'esprit marxiste. Sans doute, le programme national-socialiste, très démagogique par plusieurs côtés, est-il bien éloigné de celui des conservateurs nationalistes prussiens. Mais ce programme, bon pour agiter les masses, qui donc y attache quelque importance ? On pense au mot de Hegel : « Le peuple est cette partie de la nation qui ne sait jamais ce qu'elle veut. » A plus forte raison en est-il ainsi de la masse des nationaux-socialistes, qui est surtout constituée par les Allemands désencadrés et déracinés par la guerre, la révolution, l'inflation, la chute du mark et la crise économique. L'important est que le *Fuhrer*, dont le magnétisme personnel et l'active propagande ont

groupé tous ces mécontents, soit au pouvoir. C'est aussi, sans doute, l'avis de M. Hitler. On dit, sans que le fait soit démontré, que M. Mussolini lui a depuis longtemps fait entendre qu'il faut d'abord prendre le pouvoir par quelque moyen que ce soit ; ensuite, on avise ; l'essentiel est de disposer de la force de l'État.

Le cabinet Hitler était prêt dans la coulisse. Le 30 janvier, il était officiellement constitué. « Le bel Adolf » devient Chancelier. Comment la démocratie allemande pourrait-elle se plaindre ? Un ancien ouvrier peintre autrichien s'assied dans le fauteuil de Bismarck et se prépare à chausser ses bottes ? Il est flanqué de M. von Papen, qui est vice-chancelier et commissaire du Reich en Prusse. Il est aidé dans ses fonctions par M. Gœring, hier président du Reichstag, l'un des meilleurs lieutenants de Hitler, qui a étudié à fond en Italie le mécanisme et l'esprit du gouvernement fasciste ; il est chargé des affaires du ministère de l'Intérieur prussien. Le ministère de l'Intérieur du Reich est attribué à un *nazi*, M. Frick. Pour M. Hugenberg est constitué un ample ministère de l'Économie et de l'Alimentation, qui met entre les mains de la *Schwerindustrie* et des agrariens tous les ressorts vitaux de l'économie allemande. Le chef du *Stahlhelm* (Casque d'acier), M. Seldte, devient ministre du Travail, avec la mission de combattre le chômage et d'embrigader les ouvriers dans sa puissante association. M. von Neurath garde les Affaires étrangères et le général von Blomberg devient ministre de la Reichswehr. Le comte Schwerin von Krosigk reste chargé des Finances. Aucun portefeuille n'est attribué au Centre ou aux populistes bavarois.

Mais, dans ce singulier amalgame où se fondent les éléments les plus réactionnaires de la vieille Allemagne avec les plus impatients constructeurs du « troisième Reich », l'accord peut se faire contre certains adversaires ; il est difficile qu'il se réalise longtemps pour l'édification de l'avenir. Tout triumvirat, depuis César, porte en lui des éléments de rivalité, de dissociation qui n'attendent que l'occasion d'éclater. Hitler au pouvoir apparaît entre deux généraux, Hugenberg et von Papen, qui prennent leur mot d'ordre au palais de la Présidence. M. von Hindenburg n'a pas oublié que le chef des *nazis* fut son concurrent lors de sa seconde élection à la Présidence ; il n'a pas oublié qu'en lui offrant le pouvoir, il y a deux mois, il lui imposait comme condition d'apporter une majorité parlementaire. Que signifie donc son revirement ?

Que Hitler, prisonnier des chefs de l'extrême-droite, ne tardera

pas à s'user au pouvoir et à décevoir ses partisans, d'autant plus qu'il est douteux qu'il ait les qualités d'un homme d'État : c'est du moins ce qu'espèrent ses adversaires d'hier devenus ses associés d'aujourd'hui. Il s'agirait donc d'une combinaison assez machiavélique qui aurait un double objet : d'abord « couler » Hitler ; ensuite absorber ses partisans désorientés et déçus dans les partis conservateurs et nationalistes. Les vieux partis, désertés par les masses, sont des cadres vides ; on leur redonnerait du corps en y faisant entrer les cohortes hitlériennes. Regardons plus loin : il s'agit d'achever, à l'intérieur, la prussianisation de l'Allemagne ; à l'extérieur, de réaliser la Grande Allemagne par l'absorption de l'Autriche et la destruction du traité de Versailles.

Adolf Hitler, naturellement, ne voit pas les choses sous le même angle. Installé au pouvoir, appuyé sur les masses de ses partisans et sur ses milices, il aura plus aisément raison de Hugenberg et de von Papen que César de Pompée et de Lépide. Quant au président Hindenburg, n'a-t-il pas quatre-vingt-cinq ans, et, si quelque rhume l'emportait, le chancelier Hitler aurait toutes chances d'être élu à sa place, à supposer qu'il ne la prenne pas d'autorité ? Contre lui, il est vrai, les conservateurs, avec l'aide du Casque d'acier, ne pourraient-ils pas restaurer la monarchie avec un Hohenzollern ou le faire élire à la Présidence ? Mais le vieux maréchal est tenace, il n'aime guère Hitler, et, jusqu'ici, il est toujours venu à bout de ses adversaires.

Le premier acte du nouveau gouvernement porte la marque de la volonté du Président. Il a juré d'observer la constitution. Hitler, lui aussi, en devenant Chancelier, a juré. Mais, au Reichstag, les nazis unis aux nationalistes de M. Hugenberg ne constituent pas, même avec les populistes, une majorité. Hindenburg a donc signé une nouvelle dissolution du Reichstag, ce qui n'excède pas ses pouvoirs, et convoqué les électeurs pour le 5 mars, dans les délais prescrits par la constitution. Cette nouvelle consultation du suffrage universel aura des conséquences très importantes : chacun des triumvirs en espère le succès de sa propre ambition. Si les nazis gagnent des voix, si seulement ils retrouvent leur chiffre du 31 juillet, M. Hitler sera le maître de l'heure : la dictature sera faite. Si ce sont les partis de droite qui font des progrès, le national-socialisme ira se fondant avec le nationalisme conservateur : l'empire sera restauré. Si enfin les masses ouvrières, émues de la disparition du régime démocratique, touchées dans leurs intérêts

et dans leur estomac par la politique ultra-protectionniste de M. Hugenberg et par l'abandon des lois de protection sociale, renvoient plus nombreux les social-démocrates, les catholiques du Centre, les partis de l'Allemagne du Sud plus attachés à la liberté politique, alors il se pourrait que réapparût le général von Schleicher avec son programme constitutionnel et social. Tout est possible, en Allemagne ; mais les plus grandes chances paraissent être du côté d'Adolf Hitler.

Déjà, le nouveau Chancelier se conduit en maître. Il annonce que, dans un délai de quatre ans, il se fait fort de remettre tout en ordre en Allemagne, de ramener la prospérité, de refaire la grandeur extérieure du Reich. Des mesures sont prises pour détruire les organisations communistes, restreindre les libertés de la presse et de la parole, paralyser toute opposition. Les Casques d'acier et les miliciens *nazis*, exercés et entraînés, vont être organisés en une milice qui remplacera la conscription, en attendant qu'elle soit rétablie, et donnera à l'Allemagne, qui a déjà les cadres, le nombre. Par ordonnance du Président, au mépris du jugement de la haute-cour de Leipzig, la diète de Prusse est dissoute : les élections auront lieu le 5 mars ; les droits du ministère Braun-Severing sont transférés au commissaire du Reich, M. von Papen. D'autre part s'organise, en face d'Hitler, la dictature économique de M. Hugenberg : « On trouverait difficilement, écrit la *Gazette de Francfort*, un homme qui soit plus étranger à la classe ouvrière et qui ait plus de défiance à son égard. » De là pourrait venir, pour le nouveau gouvernement, la pierre d'achoppement : le système économique de M. Hugenberg risque de ruiner l'industrie allemande et de déplaire à la fois au patronat et au salariat. Ce n'est qu'après le 5 mars qu'il sera possible de discerner dans quelle direction s'orientera le peuple allemand ou, plus exactement, dans quelle direction le pousseront ses maîtres.

Mais, quel que soit le gouvernement de demain, s'il confisque les libertés élémentaires d'une démocratie, il lui faudra apporter à la nation des satisfactions extérieures. Par là s'aggrave et se précise un péril européen. Le nouveau ministère peut être amené à chercher au dehors soit un dérivatif à de graves difficultés intérieures, soit les succès nécessaires pour faire accepter un régime de compression. La presse italienne exulte ; elle voit dans l'avènement de M. Hitler à la Chancellerie un premier et décisif pas vers le

triomphe universel du fascisme ; la nouvelle Europe se disciplinera à l'imitation de l'Italie et la Rome de M. Mussolini deviendra, comme il l'a dit lui-même, le soleil du monde nouveau. La troisième Rome et le troisième Reich marcheront de pair et sont faits pour s'entendre. A quoi pourrait aboutir une telle entente, où la Hongrie figure en tiers ? les cargaisons d'armes qui d'Italie s'acheminent vers Budapest le laissent assez pressentir.

La presse anglaise elle-même s'inquiète ; elle faisait fond sur la démocratie allemande, et voilà que s'évanouissent les derniers espoirs de la voir se constituer et demeurer pacifique. Que M. Wickham Steed, avec son expérience de l'Europe continentale, ait mesuré l'étendue du péril, nul ne s'en étonnera ; il est plus réconfortant de constater que M. Garvin, dans l'*Observer*, semble lui aussi s'en rendre compte. Il a encore la naïveté de croire que si les anciens alliés avaient procédé à la revision du traité de Versailles, ils auraient prévenu « la puissante renaissance du vieil idéal prussien », mais il ajoute que, « dans cette atmosphère il y a peu d'espoir de véritable désarmement. Une tension doit se produire ». Il n'est pas possible, conclut-il, de laisser aller les choses et de permettre à l'Allemagne de traiter le reste de l'Europe à la manière de Guillaume II. Et M. Steed d'affirmer que « l'Allemagne reculerait avant de recourir à des méthodes désastreuses pour la paix de l'Europe si elle ne recevait du dehors aucun encouragement à en poursuivre l'emploi ». En attendant, l'Angleterre combat, à Genève, le plan de sécurité de M. Paul-Boncour. Le général Sikorski, dans un article du *Courrier de Varsovie*, dit excellemment : « Les créateurs du front de Harzburg ne reculeront devant aucun moyen. Ils déclarent déjà que la grande guerre n'est pas terminée et qu'elle ne pourra prendre fin que par la victoire de la jeune génération allemande. L'Occident devrait comprendre que l'unique question européenne qui se pose devant nous, c'est le problème du germanisme belliqueux. » En effet, il n'y en a pas d'autre ! Et il suffirait que l'Angleterre prononçât, à temps, un seul mot pour qu'il s'évanouît.

RENÉ PINON.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TREIZIÈME VOLUME

JANVIER — FÉVRIER

Livraison du 1^{er} janvier

	Pages.
Tropique, deuxième partie, par M. André DEMAISON	5
APRÈS L'EXPOSITION COLONIALE. — <i>POUR UNE MAISON DE LA FRANCE D'OUTRE-MER</i> , par M. le maréchal LYAUTEY, de l'Académie française.	50
LES RÉSULTATS ACQUIS, par M. le gouverneur général OLIVIER	54
LA RIVIERA QUE J'AI CONNUE. — IV. <i>ARTISTES ET GENS DE LETTRES</i> , par M. Louis BERTRAND, de l'Académie française	61
SILHOUETTES ÉTRANGÈRES. — Le chancelier von SCHLEICHER, par VERAX.	79
AUX TUILERIES, JADIS. — <i>LES LYS SE FANENT (1814-1830)</i> , par M. G. LENOTRE, de l'Académie française.	89
SOUVENIRS DIPLOMATIQUES. — LA CHUTE DE DELCASSÉ, par M. CAMILLE BARRÈRE, de l'Institut.	123
L'AVION ET LES MISSIONS FOLAIRES, par M. PIERRE DUCHAUSSOIS.	134
UN ROMAN D'AMOUR EN 1807. — CHATEAUBRIAND À GRENADE, par M. MARCEL DUCHEMIN	158
LA CITÉ UNIVERSITAIRE, par M. FIRMIN ROZ.	179
L'AVENIR DÉMOGRAPHIQUE DE L'ALLEMAGNE, par JEAN SEGRY	193
REVUE LITTÉRAIRE. — ROMANS ET PRIX LITTÉRAIRES, par M. André CHAUMEIX, de l'Académie française	199
REVUE MUSICALE. — SUR LE BORYSTHÈNE. — LE PRÊTRE AUX CLERCS, par M. Louis LALOY.	209
REVUE SCIENTIFIQUE. — LA PHOTOGRAPHIE EN COULEURS, par M. CHARLES NORDMANN	221
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON.	229

Livraison du 15 janvier

Tropique, dernière partie, par M. André DEMAISON	241
LE TRAITÉ FRANCO-SOVIÉTIQUE DE NON-AGRESSION, par M. FRÉDÉRIC ECCARD.	283
AUX TUILERIES, JADIS. — III. <i>L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE</i> , par M. G. LENOTRE, de l'Académie française.	304

ESQUISSE SUR L'AFRIQUE DU NORD, par M. JULES CAMBON, de l'Académie française.	326
UNE CORRESPONDANCE INÉDITE, par GEORGE SAND et H. TAINÉ.	335
SILHOUETTES ÉTRANGÈRES. — L'AGA KHAN, par VERAX.	352
POÉSIES, par M. FRANÇOIS PORCHÉ.	360
LA MISÈRE DE NOS EXPORTATIONS, par M. LOUIS DE LAUNAY, de l'Académie des Sciences.	367
WASSIL, par M. PIERRE MILLE.	384
LE SAUVETAGE MARITIME, par M. ROGER LAFON.	421
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — LYTTON STRACHEY, par M. LOUIS GILLET.	436
QUESTIONS SCIENTIFIQUES. — L'OUTILLAGE DES ASTRONOMES, par M. CHARLES FABRY, de l'Académie des Sciences.	448
REVUE LITTÉRAIRE. — UNE VIE NOUVELLE DE SAINT VINCENT DE PAUL, par M. VICTOR GIRAUD.	459
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON.	471

Livraison du 1^{er} février

LE MONT DES ANGES, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française.	481
LA POLOGNE D'AUJOURD'HUI, par M. ROBERT DE TRAZ.	525
LE « PETIT CAHIER » DE CHATEAUBRIAND, publié par M ^{me} la comtesse de DURFORT.	557
LA PROPAGANDE SOVIÉTIQUE ANTIRELIGIEUSE. — I, par Mgr MICHEL d'HERBIGNY.	573
LE ROMAN D'UN PHILOSOPHE. — CLOTILDE DE VAUX ET AUGUSTE COMTE. — I, par M. ANDRÉ THÉRIVE.	602
LES AGRICULTEURS ET L'ÉTAT, par M. RAYMOND GAVOTY.	632
MARAT AVANT 1789. — L'APPRENTISSAGE D'UN RÉVOLUTIONNAIRE, par M. GÉRARD WALTER.	644
EN PÉNITENCE, par CLAUDE EYLAN.	675
APRÈS L'INCENDIE DE L'ATLANTIQUE, par M. RENÉ LA BRUYÈRE.	701
REVUE DRAMATIQUE. — M. DE POURCEAUGNAC, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française.	708
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON.	711

Livraison du 15 février

L'ORAGE SUR LA MAISON, première partie, par M. CHARLES SILVESTRE.	721
NAPLES NOUVELLE, par M. LOUIS GILLET.	764
LA PROPAGANDE SOVIÉTIQUE ANTIRELIGIEUSE. — II, par Mgr MICHEL d'HERBIGNY.	798
LE ROMAN D'UN PHILOSOPHE. — II, LA FIN DE CLOTILDE DE VAUX, par M. ANDRÉ THÉRIVE.	822
LE GLISSEMENT DE L'ÉTAT, par ***.	852
QUARTIER LATIN... D'AMÉRIQUE, par M ^{lle} ODETTE PASCAUD.	863
LA DISGRÂCE DU CAPITALISME. — I. UNE ÉVOLUTION EN PORTE-A-Faux, par M. LUCIEN ROMIER.	876
LE VOYAGE A PARIS DES 132 NANTAIS. — I. DE NANTES A ANGERS, par M. ÉMILE GABORY.	892
M. ÉDOUARD BRANLY INTIME, par M. GAËTAN SANVOISIN.	915
POÉSIES, par M. LÉO LARGUIER.	924
RABELAIS A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, par M. PAUL HAZARD.	930
QUESTIONS SCIENTIFIQUES. — LA RADIONÉTALLOGRAPHIE, par M. FRANÇOIS CANAC.	936
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON.	947

